

PROVERBES

DRAMATIQUES

DE CARMONTELLE.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

PROVERBES
DRAMATIQUES
DE CARMONTELLE.

PRÉCÉDÉS

DE LA VIE DE CARMONTELLE,
D'UNE DISSERTATION HISTORIQUE ET MORALE
SUR LES PROVERBES,

ET SUIVIS

D'une table explicative de l'origine et du sens des Proverbes contenus dans l'ouvrage, de leur concordance avec les adages latins, espagnols, et italiens, qui présentent le même sens moral; de réflexions et d'anecdotes analogues au sujet;

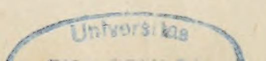
PAR M. C. DE MÉRY,
CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

Dédiée à S. A. S. Monseigneur le DUC D'ORLÉANS.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ DELONGCHAMPS, LIBRAIRE, RUE DE LA FEUILLADE, N° 2,
PRÈS LA PLACE DES VICTOIRES.
1822.



LES DEUX AUTEURS.

PROVERBE LXXXV.

PERSONNAGES.

M. LE NAIN,	*auteurs.*
M. LE GRIS,	

La scène est dans le jardin de l'Infante, à Paris.

PROLOGUE.

M. LE GRIS, M. LE NAIN.

M. LE GRIS.

Bonjour, monsieur le Nain.

M. LE NAIN.

Bonjour, monsieur le Gris.

M. LE GRIS.

Savez-vous du nouveau?

M. LE NAIN.

N'avez-vous rien appris?

M. LE GRIS.

Il a paru, je crois, une plate brochure.

M. LE NAIN.

Il faut faire du bon, quelque chose qui dure.
Je crois l'avoir trouvé : faites-moi compliment.

M. LE GRIS.

Hâtez-vous de parler : que dites-vous? comment?

M. LE NAIN.

J'avais toujours été très-peu recommandable;
Mais je viens de finir un ouvrage admirable.

M. LE GRIS, *ironiquement.*

Je crois, sortant de vous, qu'il doit être excellent,
Et personne jamais n'eut un pareil talent.

M. LE NAIN.

Vous changerez de ton, voyant ma tragédie.

M. LE GRIS.

C'est là cet ouvrage....

M. LE NAIN.

Oui.

M. LE GRIS.

Mais il faut du génie.

M. LE NAIN.

Je conviens avec vous que je n'en eus jamais.

M. LE GRIS.

Qui peut donc vous donner l'espoir d'un grand succès?

M. LE NAIN.

Vous n'en pourrez prévoir la pleine réussite
Qu'en sachant mon projet, qu'en voyant ma conduite.

M. LE GRIS.

Mais il faudrait avoir de l'esprit et du goût.

M. LE NAIN.

Vous verrez, par mon plan, qu'il n'en faut point du tout.
J'exerçais vainement l'art divin de la rime;
Car c'est du temps perdu, lorsque l'on s'en escrime
Sans avoir un bon fond; soyez-en convaincu.

M. LE GRIS.

J'ai, pour nier cela, je pense, assez vécu.
C'était bon autrefois; cette vieille méthode,
Dans ce siècle d'esprit, a bien changé de mode.
Lorsque l'on sait écrire, a-t-on besoin d'autre art?

M. LE NAIN.

Quand la nature est belle, il ne faut point de fard.
Et sous la draperie, on sent que dans l'antique
C'est à montrer le nu que l'artiste s'applique;
Mais revenons au fond : sans lui, point d'intérêt.

M. LE GRIS.

Et sans lui la musique a-t-elle moins d'effet?

M. LE NAIN.

Je crois qu'elle en aurait encore davantage,
Puisqu'il augmenterait le charme de l'ouvrage.

M. LE GRIS.

Laissons aux amateurs à traiter ce sujet.

M. LE NAIN.

Oui, vous avez raison : reprenons notre objet ;
Car je dois vous prouver que pour ma tragédie
Je n'ai pas eu besoin d'esprit, ni de génie.
D'une pièce bien faite, en s'emparant du plan,
On en peut faire trois, d'un genre différent ;
Mais il faut bien choisir chez un auteur habile,
Toujours très-applaudi : le reste est très-facile.

M. LE GRIS.

Et si le genre est bas ?

M. LE NAIN.

Il faudra l'ennoblir.

M. LE GRIS.

Je ne vois pas comment vous pourrez réussir.

M. LE NAIN.

En prenant mon sujet à l'opéra-comique.

M. LE GRIS.

Ah ! votre tragédie est donc mise en musique ?

M. LE NAIN.

Point du tout, en grands vers, qu'on doit crier très-fort.

M. LEGRIS.

Des poumons de l'acteur dépendra votre sort ?

M. LE NAIN.

Non, non.

M. LEGRIS.

De plus en plus ceci toujours m'étonne.

M. LE NAIN.

Apprenez mon secret ; la recette est fort bonne.

M. LEGRIS.

A l'opéra-comique allez prendre un sujet !

M. LE NAIN.

Mais puisqu'on l'y choisit pour en faire un ballet,
Je peux bien m'en saisir pour une tragédie.

M. LE GRIS, ironiquement.

Et moi, je le prendrai pour une comédie.

M. LE NAIN.

Pourquoi non? C'est à quoi je n'avais pas pensé.

M. LE GRIS.

Pour prendre un tel moyen il faut être insensé!

M. LE NAIN.

Il faut prendre où l'on peut.

M. LE GRIS.

N'avez-vous point de honte?

M. LE NAIN.

Non, car j'ai bien choisi ; c'est un très-joli conte.
Quand j'ai vu qu'en suivant pas à pas un sujet,
D'un opéra-comique on fait un bon ballet,
J'ai dit, suivant ce plan jusqu'à la moindre scène,
J'en puis faire un bon drame, et sans beaucoup de peine.

M. LE GRIS.

Supposant qu'il soit bon, on le reconnaîtra.

M. LE NAIN.

Et le public charmé, trois fois *bravo* criera.

M. LE GRIS.

Ah! si vous le croyez, je vous en félicite.

M. LE NAIN.

Mais pour être applaudi faut-il tant de mérite?

M. LE GRIS.

Quel conte avez-vous pris?

M. LE NAIN.

C'est Annette et Lubin.
Et mon ouvrage, à moi, c'est Ulzette et Zaskin,
En cinq actes bien pleins, hormis le quatrième.
Qui, faible d'action, fait briller le cinquième.

M. LE GRIS.

Mais Annette et Lubin....

M. LE NAIN.

Est un sujet charmant !
Le Bailli n'est-il pas un jaloux, un tyran,
Un ministre cruel, respirant la vengeance,
Toujours persécutant la vertu, l'innocence?
Le Seigneur généreux, l'image d'un bon roi,
Qui suit plutôt son cœur qu'une cruelle loi?

M. LE GRIS.

Et comment amener un dénouement tragique?

M. LE NAIN.

Ah! rien n'est plus facile, et le conte l'indique.
Dans mon drame je fais triompher la vertu,
Par elle on voit le vice à ses pieds abattu.

M. LE GRIS.

Mais il faut de beaux vers.

M. LE NAIN.

J'en ai d'assez aimables,
Plusieurs sont très-heureux; mais les plus admirables,
Et que je fais toujours pour être surprenants,
Sont ceux qui sont obscurs; ils sont éblouissants.

M. LE GRIS, ironiquement.

Vous répondez à tout, et sans soins et sans veilles,
Vous avez le secret de faire des merveilles.

M. LE NAIN.

Je ne me cache point, on pourra m'imiter.
Les auteurs tels que moi pourront en profiter:
Arrachant les lauriers des mains de Melpomène,
On les verra briller tour à tour sur la scène.

M. LE GRIS.

Mais pour répondre mieux d'un si brillant succès,
Il aurait fallu faire au moins quelques essais;
A quelques gens d'esprit, de goût, vous faire entendre.

M. LE NAIN.

Je m'en suis bien gardé ; je veux brusquer, surprendre,
Enlever les *bravo*, et cela dès ce soir ;
Vous y pouvez compter.

M. LE GRIS.

Mais je voudrais le voir.

M. LE NAIN.

Venez, et vous verrez, en écartant l'envie,
Ce qu'on fera de mieux en fait de tragédie.

ULZETTE ET ZASKIN.

PROVERBE LXXXVI.

PERSONNAGES.

LE GRAND-SEIGNEUR, *sultan.*
LE MOUPHTI.
ULZETTE, *princesse grecque.*
ZASKIN, *prince grec.*
LE CHEF DES EUNUQUES.
EUNUQUES.
JANISSAIRES.
SPAHIS.
GARDES.
UN MUET.
MUETS.

La scène est à la campagne, dans les jardins anglais du Grand-Seigneur.

ULZETTE ET ZASKIN,

TRAGÉDIE-PROVERBE EN CINQ ACTES.

La scène représente les jardins anglais du Grand-Seigneur ; on y voit des montagnes, des ruisseaux, des rivières, des prairies, des rochers et des moulins. Sur le devant est une grotte.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND-SEIGNEUR, LE MOUPHTI.

LE GRAND-SEIGNEUR.

C'est vous, Mouphti?

LE MOUPHTI.

Seigneur....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je suis seul en ces lieux,
L'Aga ne me suit point.

LE MOUPHTI.

Que dites-vous, ô dieux!

LE GRAND-SEIGNEUR.

Ne craignez rien pour moi, si j'ai perdu ma garde :
Souvent dans mes jardins tout seul je me hasarde;
J'en connais les détours.

LE MOUPHTI.

Il faudra s'en saisir,
Vous les verrez, Seigneur, il faut les désunir.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne vous comprends point, quel est donc ce langage?

LE MOUPHTI.

Dans vos jardins anglais, avec tout leur bagage,
Ils sont ici tous deux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Expliquez-vous : qui? quoi?

LE MOUPHTI.

Le Prince et la Princesse, ils ne suivent de loi
Que celle de l'amour.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Quelle princesse?

LE MOUPHTI.

Ulzette.
Je vous l'ai dit, seigneur, elle est grande et bien faite.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne m'en souviens pas.

LE MOUPHTI.

Et le prince Zaskin,
Qui paraît grand et fort, et se dit son cousin.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien, tant mieux pour lui, car c'est tant mieux pour elle.

LE MOUPHTI.

Pouvez-vous approuver l'amour d'une infidèle?
Pour s'aimer sans hymen, qu'ils suivent l'Alcoran.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Leur bonheur sous sa loi deviendra-t-il plus grand?

LE MOUPHTI.

Que dites-vous, Seigneur? et quelle indifférence!

LE GRAND-SEIGNEUR.

En devenant tyran, accroît-on sa puissance?

LE MOUPHTI.

Mais protéger les lois n'est-ce pas un devoir?
Ah! connaissez Ulzette, essayez de la voir :

On se sent enlever près de cette princesse!
Ses yeux sont les plus beaux de tous ceux de la Grèce;
Son teint est composé de rose et de jasmin;
Tant d'attraits seraient-ils pour le prince Zaskin?

LE GRAND-SEIGNEUR.

Pourquoi non, s'ils s'aimaient d'une égale tendresse?

LE MOUPHTI.

Ils ne s'aiment que trop : ensemble ils sont sans cesse.
Et c'est un crime affreux!

LE GRAND-SEIGNEUR.

C'est le sort le plus doux!

LE MOUPHTI.

De leur félicité vous n'êtes point jaloux?
Zaskin est prince grec, et votre tributaire,
Vous pourriez empêcher....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Et qu'est-il nécessaire?

LE MOUPHTI.

Parlez au Prince; il vient.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Non, je n'ai pas le temps.
Suivez-moi, pour m'aider à retrouver mes gens;
Vous reviendrez ici si vous avez envie
D'y revoir la beauté dont votre âme est ravie.

SCÈNE II.

ZASKIN.

De quoi peut se vanter mon superbe vainqueur?
Le plus grand de mes biens reste entier dans mon cœur.
Oui, d'Ulzette charmé je ne crains plus l'absence;
Ne nous quittant jamais, nos jours dans l'innocence
Coulent paisiblement, en tous temps, en tous lieux,
Et la douce amitié les rend délicieux.

Privés de nos états, nous goûtons cette aisance
Qu'un philosophe éprouve au sein de l'indigence.
De ces lieux c'est ainsi que nous savons jouir.
A l'homme qui n'a rien tout peut appartenir.
Mais depuis un instant je ne vois plus Ulzette!
Pourquoi mon âme est-elle agitée, inquiette?
Est-ce un avis des dieux, quelques pressentiments?...
Non, je ne crains plus rien; c'est elle que j'entends!

SCÈNE III.

ULZETTE, ZASKIN.

ULZETTE.

Prince, je vous cherchais : évitez-vous Ulzette?

ZASKIN.

Qui? moi, vous éviter! près de cette retraite
J'espérais vous revoir; mes moments les plus doux,
Vous le savez, sont ceux que je passe avec vous :
Vous êtes mon soleil, vous êtes mon aurore,
Et sans vous nul beau jour pour moi ne peut éclore.

ULZETTE.

J'oublie, en vous voyant, ces palais éclatants,
Tout ce que j'ai perdu, ces illustres parents,
Ceux qui nous destinaient chacun une couronne.

ZASKIN.

Eh! nous l'aurons toujours, si la vertu la donne.
Je ne reproche rien à nos cruels destins;
Ils ont su nous unir, nous rendant orphelins :
C'est de nous seuls, enfin, que nous devons dépendre,
Et nul mortel sur nous n'aura droit de prétendre.

ULZETTE.

Nous serons l'un pour l'autre un constant univers.

ZASKIN.

Esclaves de nos cœurs, ils forgeront nos fers.

ULZETTE.

De la simplicité nous goûterons les charmes.

ZASKIN.

En comblant nos désirs, nous vivrons sans alarmes ;
Sous cette grotte ici nous passerons les nuits.

ULZETTE.

De ces vergers charmants en savourant les fruits,
Tous deux nous oublierons les grandeurs de l'empire,
Ces festins somptueux où l'on ne voit point rire,
Les vaux-hals, les remparts, tous ces plaisirs bruyants,
Où l'on voit s'ennuyer les riches et les grands.

ZASKIN.

Et nous dirons, ce n'est qu'en ces douces retraites
Que les félicités sont pures et parfaites.

SCÈNE IV.

LE MOUPHTI, ULZETTE, ZASKIN.

LE MOUPHTI, *écoute à part.*

Ah, je les aperçois ; voyons, instruisons-nous,
Sachons de leur bonheur s'il faut être jaloux.

ZASKIN.

De ma fidélité vous devez tout attendre.

ULZETTE.

Vous me verrez toujours plus sensible et plus tendre.

ZASKIN.

Dès mes plus jeunes ans vous m'avez su charmer.

ULZETTE.

C'est de vous que j'appris cet art divin d'aimer.

LE MOUPHTI, *à part.*

J'en ai trop entendu, je veux rompre leur chaîne ;
Après tant de bonheur ils connaîtront la peine;
Mais pour les y plonger, rêvons quelques instants.
Nous reviendrons ici, lorsqu'il en sera temps. *(Il s'en va.)*

SCÈNE V.

ULZETTE, ZASKIN.

ULZETTE.

C'est à vous que je dois cette vive tendresse.

ZASKIN.

Que nous serons heureux, ma divine Princesse !
Rien ne rompra jamais un si charmant lien.

ULZETTE, s'écriant.

Ah ! Prince....

ZASKIN.

Qu'avez-vous ?

ULZETTE, s'écriant et tombant assise.

Ciel ! j'ai perdu mon chien !

ZASKIN.

Ne vous alarmez pas : ici daignez m'attendre,
Et sans doute bientôt je pourrai vous le rendre.

ULZETTE.

Allez, cher Prince, allez tout proche du ruisseau ;
Peut-être est-il encor dormant près du hameau.

(Zaskin s'en va, et Ulzette entre dans la grotte.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULZETTE, LE MOUPHTI.

LE MOUPHTI.

Me reconnaissez-vous? regardez-moi, Princesse.

ULZETTE.

Vous êtes le Mouphti.

LE MOUPHTI.

Dans l'ardeur qui vous presse,
Vous oubliez les lois, vous oubliez l'honneur :
Que diraient vos parents?

ULZETTE.

Ils loueraient mon bonheur.

LE MOUPHTI.

Quelle douleur pour eux! lorsqu'ils sauraient, madame,
Et du Prince et de vous la criminelle flamme!
Osez-vous l'avouer?

ULZETTE.

Le prince est mon parent;
J'en ai fait mon ami.

LE MOUPHTI.

Lui s'est fait votre amant.

ULZETTE.

Eh, qu'importe le nom? Le prince m'est utile.
Il est mon protecteur; dans ce charmant asile,
Du sexe, comme lui, soyez le défenseur.

LE MOUPHTI.

Ah! je le deviendrai : connaissez votre erreur.
Le prince est votre amant; oui, vous pouvez m'en croire,

Il triomphe de vous ! oubliant votre gloire,
Sans doute il vous a fait récompenser ses feux ?

ULZETTE.

Une tendre amitié nous unit tous les deux.

LE MOUPHTI.

Vous déguisez le nom : mais vous devez m'entendre.
La nuit comme le jour n'est-il pas aussi tendre ?

ULZETTE.

Il veille auprès de moi, quand je ne puis dormir.

LE MOUPHTI.

La nuit auprès de vous !... Ah ! vous devez frémir !

ULZETTE.

Eh, pourquoi m'alarmer ?

LE MOUPHTI.

C'est que le ciel s'offense
D'un criminel amour ; redoutez sa vengeance.

ULZETTE.

Un criminel amour !.... Il n'est rien de si doux.

LE MOUPHTI.

Pouvez-vous vous aimer sans le titre d'époux ?

ULZETTE.

On peut s'aimer ici sans aucun mariage,
Pourquoi n'aurions-nous pas aussi cet avantage ?

LE MOUPHTI.

Quand on veut, sans hymen, vivre avec un amant,
Mahomet le permet, avec un Musulman.

ULZETTE.

Que me proposez-vous ! moi, renoncer au Prince !
J'ai su perdre une ville, et même une province,
Je perdrais plus encor, je perdrais l'univers,
Les cieux, la terre, l'onde, et jusques aux enfers ;
Mais l'amour de Zaskin ! ah ! cet amour si tendre,
Vaut mieux que tous les biens que l'on voudrait me rendre.
Sans ce Prince charmant, j'aime mieux le néant :
Jugez si je pourrais choisir un Musulman.

LE MOUPHTI.

Frémissez, et tremblez d'attirer sur vos têtes
Du Dieu de Mahomet les affreuses tempêtes :
Partout errants, fuyant, tristes, infortunés,
Vous maudirez les jours que l'on vous a donnés;
Oui, vous serez punis, et toute la nature
Sur vous, sur vos enfants, vengera cette injure;
Pour n'avoir pas voulu désunir vos deux cœurs,
Vous porterez partout l'image des malheurs. (Il sort.)

SCÈNE II.

ULZETTE.

Est-ce une illusion? ai-je bien pu l'entendre?
Sur nos têtes quels maux sont prêts à se répandre!
Lorsque nous nous croyons heureux, indépendants,
Nous avions oublié ces cruels Musulmans.
Le Prince en ces jardins devait-il me conduire!
Je sens que je me meurs!.... Comment oser lui dire....
(Elle tombe assise.)

SCÈNE III.

ULZETTE, ZASKIN.

ZASKIN.

Ne craignez rien, Princesse, et réjouissez-vous;
J'ai retrouvé le chien dormant auprès d'un houx;
Mais comme en l'éveillant quelquefois il veut mordre,
Pour vous le rapporter je n'attends que votre ordre.

ULZETTE.

Ah! Prince, éloignez-vous.

ZASKIN.

Pouvez-vous m'en vouloir
Si je reviens sans lui? vous allez le revoir. (Il veut s'en aller.)

ULZETTE.

Prince, arrêtez.

ZASKIN.

Comment? quelle douleur amère!
Le chien est retrouvé; qui donc vous desespère?
Parlez.

ULZETTE.

C'est le Mouphti.

ZASKIN.

Le Mouphti?

ULZETTE.

Dans l'instant.
Si vous m'aimez, dit-il, vous êtes mon amant.
Cette vive amitié, qui nous paraît si tendre,
Est un constant amour; il vient de me l'apprendre.

ZASKIN.

Il n'en est que plus doux!

ULZETTE.

Mais il est criminel.

ZASKIN.

Mon cœur trop pur me dit qu'il ne peut être tel.

ULZETTE.

Il dit que Mahomet de notre amour s'offense.

ZASKIN.

Eh! les Grecs doivent-ils redouter sa puissance?
Il ne fut, ne sera jamais qu'un imposteur,
Qui, pour vaincre les Turcs, les soumit à l'erreur.
A ces peuples grossiers il a laissé les femmes,
Et leur ôte le vin pour amollir leurs âmes,
C'est tout ce qu'ont produit ses inutiles soins:
Ils sont mauvais guerriers, et n'en boivent pas moins.
Vous verrez que pour nous ils ne sont point à craindre.

ULZETTE.

Ah! puissions-nous jamais n'avoir à nous en plaindre!

ZASKIN.

Et que pourrions-nous donc avoir à redouter?

ULZETTE.

Ce qu'a dit le Mouphti.

ZASKIN.

Pouvez-vous l'écouter?

ULZETTE.

Il dit que nous serons accablés de misère;
Partout, sans cesse errants et proscrits sur la terre;
Que Mahomet pourra rendre ingrats nos enfants.
Qu'ils ne nous connaîtront jamais pour leurs parents!

ZASKIN.

Quoi! nos enfants! ô ciel! que ne peuvent-ils naître!
Qu'il serait doux, pour moi, de redoubler mon être!

ULZETTE.

Le Mouphti ne veut pas, il dit qu'un Musulman
Pourra seul désormais devenir mon amant.

ZASKIN.

Que dites-vous, ô dieux! Ah! sans doute le traître,
En vous voit une esclave et veut s'en rendre maître.

ULZETTE.

Ah! Seigneur, je le crains!

ZASKIN.

Serait-ce son projet?

ULZETTE.

Je n'ose le penser.

ZASKIN.

Ah! d'un pareil forfait
S'il avait le dessein, je jure que l'infâme....

ULZETTE.

Ah! s'il vous entendait!

ZASKIN.

Retirez-vous, madame,
Et je vais lui parler.

ULZETTE.

Au moins avec douceur.

ZASKIN.

Je sais me contenir, je retiens ma fureur.

(Il sort, et Ulzette entre dans la grotte.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MOUPHTI, ZASKIN, ULZETTE dans la grotte.

ZASKIN.

Le croiriez-vous, Mouphti, que fuyant de la Grèce,
C'est pour vous qu'en ces lieux j'amène la Princesse?
Si vous l'imaginiez! si vous vouliez l'avoir....
Ah! votre mort, pour moi, deviendrait un devoir.

LE MOUPHTI.

Osez-vous bien parler sur ce ton au Pontife?

ZASKIN.

Je ne respecte rien, vil sujet du Calife,
Que le vice domine et qui, pour réussir,
Veut effrayer un cœur, afin de l'attendrir.
C'est ainsi qu'abusant un sexe trop crédule,
Un imposteur adroit empêche qu'il recule.

LE MOUPHTI.

Mahomet tu l'entends! et ne le punis pas!
Quand tout devrait t'armer, quoi, tu retiens ton bras!
De ces Grecs insolents commence le supplice;
Conduits par leur amour, que dans le précipice
Dont j'allais les tirer, tous deux soient engloutis!

ZASKIN.

Je crois à son pouvoir ainsi qu'à ses houris.
Notre amour ne craint rien, n'alarme plus Ulzette.

LE MOUPHTI.

Je ne souffrirai pas que, dans cette retraite,

Tu m'oses insulter, et je vais, au sultan,
Déclarer tes forfaits, sans attendre un instant.

ZASKIN.

Je punirai les tiens, redoute ma colère.

(Il tire son poignard.)

SCÈNE II.

LE GRAND-SEIGNEUR, ZASKIN, LE MOUPHTI, GARDES.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Quel est votre dessein! que prétendez-vous faire?
Comment, Prince, chez moi, frapper dans mes jardins,
Un Mouphti! Songez-vous....

ZASKIN.

Ah! Seigneur, de mes mains,
Il ne périra pas; non, n'ayez nulle crainte.
Apprenez la douleur dont mon âme est atteinte.
Je croyais dans ces lieux, maltraité par le sort,
Dans nos malheurs enfin trouver un heureux port,
Et qu'ici retrouvant les douceurs de la Grèce,
J'y pourrais vivre heureux ainsi que la Princesse,
Qu'en des jardins anglais régnait la liberté,
Que j'y pourrais jouir de la félicité:
Mais le Mouphti, jaloux de ce bonheur suprême,
Veut m'enlever, Seigneur, le seul objet que j'aime:
Il oppose les lois et la religion
Pour faire réussir sa dure passion.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Aux lois de Mahomet, si vous pouvez vous rendre,
De moi, dans ce séjour, vous pouvez tout attendre.

LE MOUPHTI.

Sa hautesse a raison, en suivant l'alcoran,
On peut jouir ici du bonheur le plus grand.

ZASKIN.

De cette lâcheté je ne suis pas capable,
Le Mouphti, l'alcoran, j'enverrais tout au diable
Plutôt que de penser à tenir mon bonheur
De ce forfait honteux. Convenez-en, Seigneur,
Vous me mépriseriez d'avoir cette faiblesse.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Vous consentirez donc à perdre la Princesse?

ZASKIN.

Pour se l'approprier, le Mouphti le voudrait,
C'est là tout son désir; mais avant, il faudrait
Que vous connussiez moins la noirceur de son âme,
Que vous approuvassiez sa criminelle flamme.
Mais je ne le crois pas, un Prince généreux
Ne permettra jamais qu'on attente à nos feux,
Surtout quand il verra l'objet de ma tendresse.

SCÈNE III.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, LE MOUPHTI, GARDES.

ZASKIN, allant chercher Ulzette.

Pour parler à son cœur, venez, venez Princesse,
D'un si juste Empereur embrassez les genoux.

(Zaskin mène Ulzette aux pieds du grand Seigneur.)

LE GRAND-SEIGNEUR, la relevant.

Que faites-vous, madame! ô ciel! y pensez-vous?

ULZETTE.

Oui, Seigneur, vous voyez celle que l'on opprime,
A qui, de son amour, le Mouphti fait un crime.

ZASKIN.

Ah! pourriez-vous, Seigneur, jamais nous désunir?

LE GRAND-SEIGNEUR, au Mouphti.

Je ne l'avais point vue, elle est faite à ravir!

LE MOUPHTI.

Je vous ai dit tantôt que de cet infidèle
Il fallait la priver, qu'il n'est pas fait pour elle.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Non, je ne vis jamais tant d'attraits réunis!
Et de tant de beautés mes yeux sont éblouis!

ZASKIN.

Ah! vous ne voyez pas encore tous ses charmes,
Et l'éclat de ses yeux est terni par ses larmes;
Mais rassurez son cœur, vous verrez, à l'instant,
Tout ce que la nature a fait de plus charmant!

ULZETTE.

Si vous nous séparez, oui, ma mort est certaine,
Elle a seule le droit de briser notre chaîne,
Sans elle nul mortel ne peut nous désunir,
Et je mourrai bientôt si Zaskin peut mourir.
Zaskin fait mon bonheur, et je lui dois ma vie;
Je lui dois plus encor : de mes états ravie,
J'allais perdre l'honneur, il a su, par son bras,
M'enlevant aux tyrans, risquer tous ses états;
Qui bientôt envahis le laissant sans fortune,
Nous a réduits à vivre ici dans la commune.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Son sort est trop heureux; puisqu'ainsi vous l'aimez!

ZASKIN.

Vous dites vrai, Seigneur, tous mes sens sont charmés!
Un seul de ses regards me plonge dans l'ivresse!
Chaque instant fait renaître, augmente ma tendresse;
Non, je n'ai rien perdu, mon trône est dans ses yeux,
Avec elle partout je me crois dans les cieux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je le pense aisément, mais vous conviendrez, Prince,
Que pour tant de beautés ce logement est mince;
Si cette grotte obscure est faite pour l'amour,
D'Ulzette les attraits sont faits pour le grand jour;
Je veux la mieux loger; qu'au sérail on l'emmène.

ZASKIN.

Qu'au sérail !.... La Princesse ?

LE MOUPHTI.

Oui, sa flamme trop vaine
M'avait trop insulté : vous faites bien, Seigneur.

ZASKIN.

Arrêtez.

ULZETTE.

Ah ! Zaskin !....

ZASKIN.

C'est m'arracher le cœur !
Suspendez votre arrêt.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Emmenez la Princesse.

ULZETTE.

Le souffrez-vous, Zaskin ?

ZASKIN.

Comptez sur ma tendresse.

(Les gardes emmènent Ulzette.)

SCÈNE IV.

LE GRAND-SEIGNEUR, ZASKIN, LE MOUPHTI.

ZASKIN.

Avec elle, Seigneur, daignez me renfermer.

LE MOUPHTI.

Seigneur, n'en faites rien.

LE GRAND-SEIGNEUR, à Zaskin.

Pourquoi vous alarmer.

LE MOUPHTI.

Ulzette sera mieux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Elle n'est plus à plaindre. (Il sort avec le Mouphti.)

ZASKIN.

Ah! puisqu'il est ainsi, de moi l'on doit tout craindre.

(Il prend son sabre suspendu à l'entrée de la grotte.)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND-SEIGNEUR, LE MOUPHTI.

LE MOUPHTI.

Vous avez fait, Seigneur, sans l'avis du Divan,
Ce qu'on doit espérer d'un Empereur si grand.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Vous louez cet arrêt parce qu'il est le vôtre.
Vous vous tairiez peut-être en le sachant d'un autre.

LE MOUPHTI.

Un prince vertueux rend sages ses sujets,
Et pour le bien commun ils ont tous des projets;
Heureux s'ils sont suivis! Alors, met-on en doute
Que le vice, par lui, ne soit mis en déroute?
Un prince s'agrandit, assurant le bonheur,
Son trône s'affermit plus qu'en étant vainqueur.
L'exemple de Zaskin, privé de sa Princesse,
Vous fera redouter des princes de la Grèce.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Il serait bien plus doux de m'en savoir aimé!
Ne pourra-t-on penser que, d'Ulzette charmé,
Je l'enlève à Zaskin, pour chasser de son âme
L'amour qui les unit, cet amour qu'il réclame;
Et qu'enfin écoutant mes trop coupables feux
Je n'ose devenir injuste que pour eux?

LE MOUPHTI.

Il est vrai qu'on pourrait facilement le croire;
Mais il est un moyen de sauver votre gloire,
Ou d'empêcher qu'on puisse au moins la soupçonner,

LE GRAND-SEIGNEUR.

Comment? expliquez-vous?

LE MOUPHTI.

Daignez me pardonner.
Mais, Seigneur, le moyen est sûr et très-facile.
Ulzette dans ces lieux vient chercher un asile,
Il en est un pour elle, assurez son bonheur.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Mais sans Zaskin, qu'elle aime, en est-il pour son cœur?

LE MOUPHTI.

Elle peut l'oublier.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Si je pouvais le croire!....
De quel œil verrait-on ce trait dans mon histoire?...

LE MOUPHTI.

Il ne saurait avoir rien de fâcheux pour vous.
On pourrait....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Achevez?

LE MOUPHTI.

Lui trouver un époux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Un époux?

LE MOUPHTI.

Oui, Seigneur, avec reconnaissance
On doit la recevoir; que votre main dispense
Un don si précieux....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Et qui l'accepterait?

LE MOUPHTI.

Je n'oserais nommer....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Pourtant il le faudrait.

LE MOUPHTI.

Songez que ce n'est pas l'intérêt qui me presse :
Pour vous sauver l'honneur, pour sauver la Princesse....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien?

LE MOUPHTI.

Si vous vouliez....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Allons, expliquez-vous.

LE MOUPHTI.

Je me proposerais pour être son époux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Ce trait me surprend fort!

LE MOUPHTI.

Ah! songez Prince auguste....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Que pour votre plaisir vous me rendiez injuste:
Les maux qu'à ces amants j'ai pu faire en ce jour,
Vous me les conseilliez pour servir votre amour.
Vous citez l'Alcoran et le divin Prophète;
De la religion vous faisant l'interprète,
Vous la faisiez servir selon votre intérêt....
Mais j'entends quelque bruit, apprenons ce que c'est.

SCÈNE II.

LE GRAND-SEIGNEUR, LE MOUPHTI, LE CHEF DES EUNUQUES.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Seigneur, dans le sérail,... avec un cimeterre....
Je tremble du récit qu'il faut ici vous faire.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Ne tremblez point, parlez.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Tout était dans la paix,
Ce qu'on ne verra plus, ce qu'on ne vit jamais.

Vos femmes se voyaient, se parlaient sans envie,
Et semblaient de leurs cœurs bannir la jalousie;
Elles chantaient, dansaient, et toutes à ravir;
Rien ne vous aurait fait un aussi grand plaisir.
Oui, je m'applaudissais....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh! parle donc plus vite.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Seigneur, vous frémirez en entendant la suite.
Une Grecque paraît; l'aspect de sa beauté
Fait renaître l'envie et la calamité:
Un murmure confus est le signal du crime;
Dans chaque tête on voit se creuser un abîme;
La crainte de vous perdre, en s'emparant des cœurs,
Ne voit dans tant d'attraits que des attraits vainqueurs.
Pour nos fières beautés ce sont autant d'outrages;
Un affreux désespoir se peint sur leurs visages.
On s'agite, on projette, on lui trouve des torts;
La haine, en triomphant, éloigne les remords.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne vois en cela que des caquets de femmes:
Je remettrai bientôt le calme dans leurs âmes.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Ah! Seigneur, arrêtez, vous n'êtes pas au bout,
Je ne vous ai rien dit, ce n'est pas encor tout.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Par un récit trop long encor si tu m'arrêtes,
Mes gardes à l'instant vont te couper la tête.

LE CHEF DES EUNUQUES.

J'adore vos décrets; mais vos gardes, Seigneur....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien!

LE CHEF DES EUNUQUES.

Sont dissipés par l'affreuse terreur.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne te comprends pas.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Laissez-moi donc poursuivre.
Un prince audacieux, qui semblait las de vivre,
Et dont nous ignorions quel était le dessein,
Paraît dans le sérail, le cimeterre en main;
Et saisissant la Grecque, il tombe sur les nuques
Des Muets, des Spahis, ainsi que des eunuques.
Le Janissaire avance, éprouve un même sort,
Et Zaskin fait voler l'épouvante et la mort.
C'est ce que promptement j'ai voulu vous apprendre.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Zaskin emmène Ulzette?

LE MOUPHTI, à part.

Ai-je bien pu l'entendre!

LE CHEF DES EUNUQUES.

Seigneur, je vous l'ai dit.

LE MOUPHTI.

Quel affreux attentat!
Entrer dans le sérail! c'est un crime d'état.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Allons, Mouphti, venez. (Il sort.)

SCENE III.

LE MOUPHTI.

Ce n'est pas mon affaire;
Et Zaskin me tuerait comme le Janissaire.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULZETTE, ZASKIN.

ZASKIN, le cimeterre en main, tenant Ulzette.

Viens, viens, ma chère Ulzette, et ne crains rien pour moi ;
Je suis invulnérable en combattant pour toi.
Défendre la vertu, c'est voler à la gloire,
Et le ciel me promet une sûre victoire.
Tu verras sous mes coups tomber tout en ce jour,
Et je ne recevrai de lois que de l'amour.
Entre dans cette grotte ; et si quelqu'un avance,
Tu vas voir ce que peut l'amour et la vengeance.

(Ulzette entre dans la grotte.)

SCÈNE II.

ZASKIN, JANISSAIRES, SPAHIS.

ZASKIN, le cimeterre haut.

Je vous attends, venez, sous l'effort de mon bras
Vous allez recevoir un trop juste trépas.

Le combat s'engage, et Zaskin frappe, fait voler des têtes, étend par terre, et met en fuite ses ennemis.

SCÈNE III.

LE GRAND-SEIGNEUR, LE MOUPHTI, ZASKIN, DES EUNUQUES, DES MUETS.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Prince, arrêtez.

ZASKIN, jetant son cimeterre.

Seigneur, à vos gens, sans votre ordre,
La poussière bientôt j'aurais encor fait mordre.
On m'avait enlevé le plus précieux bien;
Quand on a tout perdu, l'on n'écoute plus rien.
Pour recouvrer Ulzette, au centre de la terre
On m'aurait vu descendre, au séjour du tonnerre
On m'aurait vu voler, et braver tous les dieux :
Rien ne peut retenir un amant furieux.

SCÈNE IV.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, LE MOUPHTI, EUNUQUES, MUETS.

ULZETTE.

Ah! vous voyez, Seigneur, qu'un mot de votre bouche
A calmé ses fureurs : que sa douceur vous touche.
Ignorés, nous étions heureux de notre amour;
Est-ce donc un malheur d'habiter votre cour?

ZASKIN.

C'est le Mouphti, Seigneur, qui m'a rendu coupable :
Voyez comme il jouit du malheur qui m'accable.
Des biens que nous goûtions il était en courroux;
De quoi s'avise-t-il de devenir jaloux?
Il épouvante Ulzette, et sa bouche profane
Dit que Mahomet veut qu'elle soit Musulmane,

Ou bien que nos enfants, qui seront des bâtards,
Seront tous des coquins, des méchants, des pendards.

ULZETTE.

Hélas! que seront-ils? et que pourrais-je en craindre,
Puisqu'à mourir bientôt il faudra me restreindre!
On espère sans doute, en m'ôtant à Zaskin,
Détruire mon amour : mais on l'espère en vain :
Je ne suis point, Seigneur, une femme volage;
Mes maux accumulés accroîtront mon courage.
Je saurai m'affranchir du plus malheureux sort;
On ne redoute rien, disposant de la mort.

LE MOUPHTI.

Quoi! Seigneur, vous souffrez une telle licence!

LE GRAND-SEIGNEUR.

J'admire de son cœur la superbe constance.

ZASKIN.

Eh! m'approuveriez-vous, si je l'abandonnais?
Si j'en étais capable, ah! je m'abhorrerais.
Je causerais la mort de la plus tendre amante!
Cette pensée affreuse est trop désespérante!
Ah! conservez des jours si purs, si précieux!
Un prince bienfaisant devient semblable aux dieux.
Je vous ai secouru dans la dernière guerre;
Ce que j'ai fait alors, je puis encor le faire,
Non pas par mes sujets, n'ayant plus mes états,
Mais en menant pour vous les vôtres aux combats.
Un cœur reconnaissant est sensible à la gloire,
Et je m'acquitterai par plus d'une victoire :
Chassant loin de ces lieux d'injustes ennemis,
Et ma princesse et moi les peupleront d'amis;
Mais non de ces amis envieux, laches, traîtres,
Que leurs intérêts seuls attachent à leurs maîtres,
Qui, pour favoriser leurs basses passions,
Les remplissent d'erreurs et de préventions.
Vous êtes vertueux, vous avez l'âme tendre :
Ah! de votre grand cœur nous devons tout attendre.

LE MOUPHTI.

Quiconque ose au sérail entrer avec effort,
Ne doit rien espérer, et mérite la mort.

ULZETTE.

Si Zaskin meurt, eh bien, prenez aussi ma vie,
Par vous elle va m'être ici deux fois ravie.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Levez-vous, mes amis.

LE MOUPHTI.

Comment! Zaskin vivra?

LE GRAND-SEIGNEUR.

Si quelqu'un meurt ici, c'est toi seul qui mourra.
Muets, obéissez, allons, qu'on m'en délivre.

(Les Muets emmènent le Mouphti.)

SCÈNE V.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, LES EUNUQUES.

ULZETTE.

Je ne crains plus, Seigneur, qu'il ose nous poursuivre;
Daignez lui pardonner : en proie à ses remords,
Il sera trop puni de connaître ses torts.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Votre pitié pour lui serait trop dangereuse;
Il n'imiterait pas votre âme généreuse;
Non, Madame, croyez....

SCÈNE VI.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, EUNUQUES, MUETS.

UN MUET s'avance, et s'incline.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je vous entends.

ULZETTE.

Ah! Seigneur, ordonnez... .

LE GRAND-SEIGNEUR.

Madame, il n'est plus temps,
Le monstre est étranglé. Ce n'est point par caprice
Que j'ai dans un moment ordonné son supplice.
Il n'accusait Zaskin de criminels forfaits
Que parce qu'il voulait jouir de vos attraits.
Mais c'est trop s'occuper du sort de cet infâme;
Je voudrais rétablir le calme dans votre âme,
Vous prouver que pour vous si je forme des vœux,
Ils n'auront d'autre but que de vous rendre heureux.
Voyez où vous voulez vivre avec la princesse,
Je vous donne le choix, et dans toute la Grèce.

ZASKIN.

Seigneur!...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Si vous voulez reprendre vos états,
Vous aurez des vaisseaux, des armes, des soldats

ULZETTE.

O ciel! que de bontés! comment les reconnaître!

ZASKIN.

En vivant, en mourant, pour servir un tel maître

LE GRAND-SEIGNEUR.

Vous ne me devez rien; si je suis généreux,
L'amour que j'eus pour vous m'a rendu vertueux.
C'est ainsi que vos yeux, par leurs célestes flammes,
Agrandiront les cœurs, élèveront les âmes,
Et ne feront former pour vous d'autres désirs
Que ceux de partager et faire vos plaisirs.

DAME JEANNE.

PROVERBE LXXXVII.

PERSONNAGES.

M. DE LA RIVIERE, *principal.*

M. D'AVARIN, *économe.*

M. BOIVIN, ...
M. RAISIN, ...
M. DE LA VIGNE, } *grands écoliers.*

Les acteurs peuvent tous s'habiller en abbés, si cela leur est commode.

La scène est dans le jardin d'un collége, en Bourgogne.

DAME JEANNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. RAISIN.

Eh bien, Boivin, comment as-tu trouvé le vin du réfectoire aujourd'hui ?

M. BOIVIN.

Affreux ! mais ce n'est pas du vin que cela, et puis il a un goût de moisi détestable.

M. RAISIN.

Je te dis, on n'en peut pas boire.

M. BOIVIN.

Surtout après celui que nous buvons dans ma chambre.

M. RAISIN.

Je le crois bien, j'ai de la peine à en avoir : on m'en a pourtant promis une bouteille aujourd'hui.

M. BOIVIN.

Une bouteille ?

M. RAISIN.

C'est-à-dire, plein notre grande Dame Jeanne.

M. BOIVIN.

Et combien contient-elle ?

M. RAISIN.

Environ dix pintes.

M. BOIVIN.

Et pour un écu, cela fait chacun cinq sous.

M. RAISIN.

Cela n'est pas cher.

M. BOIVIN.

Si ce vilain M. d'Avarin, qui nous en donne de si mauvais, voulait en fournir d'aussi bon ; quand il n'en donnerait que la moitié, nous nous en contenterions.

M. RAISIN.

Ah! pour cela oui ; mais il est affreux, en Bourgogne encore, de nous abreuver de pareil poison.

M. BOIVIN.

On m'a dit qu'il n'achetait que le vin destiné à faire du vinaigre.

M. RAISIN.

Il faudrait être sûr de cela, parce que nous le dirions à monsieur le principal.

M. BOIVIN.

M. de la Rivière?

M. RAISIN.

Oui.

M. BOIVIN.

Bon! il n'aime pas le vin.

M. RAISIN.

Cela ne fait rien ; c'est un honnête homme.

M. BOIVIN.

Un bon homme même, voilà pourquoi ce vilain d'Avarin lui fait croire tout ce qu'il veut.

M. RAISIN.

Mais par où ferons nous entrer la Dame-Jeanne à présent?

M. BOIVIN.

La Vigne s'en est chargé.

M. RAISIN.

Nous avions un bon trou dans le mur.

M. BOIVIN.

Oui ; mais cette bête de jardinier a arraché des orties qu'il y avait devant, et il a enfoncé, à force, une pierre dans ce trou.

M. RAISIN.

Mais derrière les gros ifs?

M. BOIVIN.

Nous avons de nos camarades qui travaillent à en agrandir un, et nous mettrons quelque chose devant du côté de la campagne.

M. RAISIN.

Pour notre argent au moins nous boirons de bon vin.

M. BOIVIN.

La Vigne a fait avertir le cabaretier pour qu'il reconnaisse le nouveau trou. Le voici, il va nous dire sûrement si la Dame Jeanne pourra entrer.

SCÈNE II.

M. DE LA VIGNE, M. RAISIN, M. BOIVIN.

M. DE LA VIGNE.

Messieurs, tout va bien.

M. BOIVIN.

Le trou avance-t-il?

M. DE LA VIGNE.

Oui, d'Avalon a passé sur le mur pour mettre de l'autre côté quelque chose, il s'y est trouvé un buisson; ils attendent à présent le cabaretier, pour lui rendre la Dame Jeanne vide.

M. RAISIN.

Allons, nous aurons le plaisir de boire à notre aise.

M. DE LA VIGNE.

A propos, d'où vient ce nouvel ordre?

M. BOIVIN.

Quel ordre donc?

M. DE LA VIGNE.

On a défendu à aucune femme de venir nous parler, à la te seulement.

M. RAISIN.

Bon ! cela n'est pas possible !

M. DE LA VIGNE.

La blanchisseuse de rabats a envoyé son petit garçon, et l'on a porté les rabats chez monsieur le principal, parce qu'ils étaient enveloppés dans un papier écrit.

M. BOIVIN.

Ah, ah ! celui-là est plaisant !

M. RAISIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. DE LA VIGNE.

On décachettera peut-être nos lettres.

M. RAISIN.

Cela serait un peu fort.

M. BOIVIN.

M. de la Rivière n'y consentira jamais.

M. DE LA VIGNE.

Moi, je le voudrais, parce qu'il y verrait combien nos parents nous plaignent de boire de si mauvais vin.

M. RAISIN.

Sans doute.

M. DE LA VIGNE.

Et pour lors nous parlerions.

M. RAISIN.

Je te réponds que les lettres passeront.

SCÈNE III.

M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN, M. D'AVARIN, écoutant sans avancer.

M. BOIVIN.

Je le crois aussi.

M. DE LA VIGNE.

Ce serait une tyrannie.

M. RAISIN.

Et nous en éprouvons assez.

M. BOIVIN.

Bon, bon, avec Dame-Jeanne nous nous en consolons.

M. D'AVARIN, à part.

Avec Dame Jeanne!

M. RAISIN.

C'est une bonne idée qu'il a eue là, La Vigne.

M. BOIVIN.

Il est vrai que c'est à lui que nous en avons l'obligation.

M. DE LA VIGNE.

J'y avais mon intérêt comme vous.

M. RAISIN.

Nous sommes sûrs du moins de nous divertir.

M. DE LA VIGNE.

Pour moi, quand elle est ici, je ne pense plus à autre chose.

M. BOIVIN.

Quand on fait si mauvaise chère, il faut bien s'en récompenser d'un autre côté.

M. D'AVARIN, à part.

Les libertins!

M. DE LA VIGNE.

Moi, je l'attends avec impatience.

M. RAISIN.

Il est vrai que cette Dame Jeanne nous met tous de bonne humeur.

M. DE LA VIGNE.

Il faut voir comme Boivin l'embrasse avec plaisir. Ah! mon [illegible]u, qu'il m'a fait rire hier!

M. RAISIN.

A propos de quoi donc?

M. DE LA VIGNE.

[illegible]uand nous avons entendu du bruit; tu n'y étais pas, je [illegible]?

M. RAISIN.

Non; eh bien?

M. DE LA VIGNE.

Il l'a cachée dans son lit.

M. RAISIN.

Mais n'était-elle pas trop grosse?

M. DE LA VIGNE.

Non, cela ne paraissait pas trop.

M. D'AVARIN, à part.

Elle est grosse! ô ciel!

M. BOIVIN.

Messieurs, vous ne vous observez pas assez, on découvrira cela.

M. RAISIN.

Oui, la gaieté avec laquelle nous en parlons. Et tenez, tenez, voici M. d'Avarin.

M. DE LA VIGNE.

Faisons semblant de rien.

M. BOIVIN.

Oui, parlons du dîner.

M. RAISIN.

Sais-tu bien que la soupe me faisait grand mal au cœur, à voir seulement, aujourd'hui.

M. DE LA VIGNE.

Et le bœuf donc?

M. BOIVIN.

Le bœuf était de la vache.

M. RAISIN.

Il s'en va.

M. DE LA VIGNE.

Eh bien, allons-nous-en aussi, nous verrons comment va le trou.

M. BOIVIN.

Allons.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE IV.

M. DE LA RIVIÈRE, M. D'AVARIN.

M. DE LA RIVIÈRE.

En vérité, monsieur, je me reproche tout ce que vous me faites faire; c'est une espèce d'inquisition, et vous allez faire décrier ce collége-ci, avec toutes les entraves que vous voulez que j'y mette.

M. D'AVARIN.

Ah! monsieur, vous ne me blâmerez plus quand vous serez instruit de tout ce que je viens d'apprendre.

M. DE LA RIVIÈRE.

Tenez, vous et moi nous ne sommes plus jeunes : pourquoi voulez-vous empecher la jeunesse de rire? Souvenez-vous quand vous étiez au collége et moi aussi, de toutes les plaisanteries que nous faisions, pour passer un temps que nous trouvions fort dur alors.

M. D'AVARIN.

Il est vrai, mais ni vous ni moi n'avons jamais fait de pareilles infamies pour nous amuser.

M. DE LA RIVIÈRE.

Mais où est donc votre charité, d'accuser ainsi des gens qui n'ont que de la gaieté?

M. D'AVARIN.

Si j'accusais à tort....

M. DE LA RIVIÈRE.

On croit souvent entendre des choses qui ont un tout autre sens quand on est au fait.

M. D'AVARIN.

Eh bien, monsieur, c'est que j'y suis au fait, voilà pourquoi je vous parle si hardiment; et quand vous craignez que cette maison-ci ne perde sa bonne réputation, moi je crains qu'il ne soit déjà trop tard pour la rétablir.

M. DE LA RIVIÈRE.

Vous m'effrayez!

M. D'AVARIN.

Vous n'êtes pas au bout.

M. DE LA RIVIÈRE.

Parlez donc.

M. D'AVARIN.

Eh bien, monsieur le principal, cette Dame Jeanne dont ils parlent tous les jours....

M. DE LA RIVIÈRE.

Achevez.

M. D'AVARIN.

Je ne sais comment vous dire cela...... Rien n'est plus affreux, et la pudeur....

M. DE LA RIVIÈRE.

Mais entre nous autres tout se peut dire.

M. D'AVARIN.

Je le sais bien. Cette Dame Jeanne fait tout leur bonheur.

M. DE LA RIVIÈRE.

Parce qu'ils rient en en parlant; vous verrez que c'est quelque enfance.

M. D'AVARIN.

Enfance tant qu'il vous plaira, mais elle est grosse.

M. DE LA RIVIÈRE.

Que dites-vous là!

M. D'AVARIN.

Elle est dans la maison, je viens de le leur entendre dire.

M. DE LA RIVIÈRE.

Cela serait affreux! et je ne puis le croire.

M. D'AVARIN.

Vous le croirez peut-être, quand elle y sera accouchée.

M. DE LA RIVIÈRE.

Accouchée?

M. D'AVARIN.

Oui, monsieur.

M. DE LA RIVIÈRE.

Ici?

M. D'AVARIN.

Oui, ici.

M. DE LA RIVIÈRE.

Quel cruel égarement! ô mon Dieu! comment permettez-vous que des enfants élevés dans votre sein, tombent dans les embûches de l'esprit malin.

M. D'AVARIN.

Il n'y a point de temps à perdre.

M. DE LA RIVIÈRE.

Inspirez-moi les moyens, ô mon Dieu! de ramener vos brebis égarées par la faute de votre pasteur trop indigne.

M. D'AVARIN.

Si vous le permettez, je vais faire des perquisitions, qui nous mettront à portée de prendre des mesures qui détruiront les suites d'un pareil commerce, et le scandale qui pourrait tomber sur cette maison.

M. DE LA RIVIÈRE.

Faites ce que vous croirez convenable, mais avec prudence; il serait affreux d'humilier ses frères injustement. Soyez bien sûr avant que d'agir.

M. D'AVARIN.

Eh bien, interrogez-les, pendant que je vais chercher partout.

M. DE LA RIVIÈRE.

C'est à quoi je pensais.

M. D'AVARIN.

Vous devez vous attendre qu'ils nieront tout, ainsi dites que vous etes certain de ce que vous avancerez.

M. DE LA RIVIÈRE.

Mais le suis-je, et dois-je mentir?

M. D'AVARIN.

Mentirez-vous en leur disant ce que je viens de vous apprendre? ne l'avez-vous pas entendu?

M. DE LA RIVIÈRE.

Il est vrai ; mais les hommes sont sujets à l'erreur : *Omnis homo mendax ;* et lorsqu'il est question d'accuser son prochain....

M. D'AVARIN.

Son prochain? ils sont confiés à vos soins, et vous répondrez à dieu de leur égarement.

M. DE LA RIVIÈRE.

Eh bien, je vais l'implorer pour savoir....

M. D'AVARIN.

Les voici qui viennent de ce côté-là, écoutez-les ; cela pourra peut-être vous déterminer.

M. DE LA RIVIÈRE.

C'est une trahison indigne de surprendre un secret : je leur parlerai amicalement, avec douceur.

M. D'AVARIN.

Et ils se moqueront de vous.

M. DE LA RIVIÈRE.

Je ne saurais le croire.

M. D'AVARIN.

Quand on est criminel, on fait peu de cas des hommes vertueux ; mais vous êtes le maître, et vous ferez ce qu'il vous plaira. Pour moi, je regrette le temps que j'ai perdu ici à vous parler, sans pouvoir vous convaincre. Je vais chercher les moyens de vous prouver que je ne vous en ai pas imposé.

SCÈNE V.

M. DE LA RIVIÈRE, son bonnet à la main, les yeux au ciel.

O mon Dieu! toi qui pardonnes au pécheur le plus endurci, daigne m'inspirer la conduite que je dois tenir ; fais que je ne précipite pas mes jugements, pour être jugé par toi comme j'aurai jugé les autres.

SCÈNE VI.

M. DE LA RIVIÈRE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. BOIVIN.

Quand je t'ai dit qu'elle était bien plus grosse, La Vigne avait bien raison.

M. RAISIN.

Pourvu qu'il arrive à bon port et qu'il ne rencontre pas M. d'Avarin.

M. DE LA RIVIÈRE.

Que disent-ils là?

M. RAISIN.

J'ai bien ri toujours, quand j'ai vu La Vigne qui s'était fourré dans le trou du mur, et qui ne pouvait pas s'en retirer. Ah, ah, ah!

M. BOIVIN.

Sans d'Avalon, qui nous a aidé à lui tirer les pieds, il y serait encore. Ah, ah, ah!

M. DE LA RIVIÈRE, à part.

Le trouble qui suit le crime dans les cœurs qui n'en ont pas l'habitude, ne les laisse pas jouir d'une pareille gaieté.

M. BOIVIN.

Son bonnet carré n'a-t-il pas roulé un peu loin de l'autre côté du mur?

M. RAISIN.

Ma foi, je crois que oui; mais il est allé chercher une perche, où il mettra un clou pour le ravoir, à ce qu'il m'a dit.

M. BOIVIN.

Je ris encore, quand je pense à la crainte de La Vigne, de rester dans le trou.

(Ils rient tous les deux.)

M. DE LA RIVIÈRE, s'approchant.

Eh bien, dites moi donc, mes amis, mes enfants, qui peut

causer votre joie, exciter vos ris? La vraie gaieté ne peut venir que de la paix intérieure de l'âme; quoique je ne sois plus jeune, croyez-vous que je ne doive pas la partager?

M. RAISIN.

Monsieur le Principal, nous ne vous savions pas si près de nous.

M. DE LA RIVIÈRE.

Allons, couvrez-vous, point de cérémonies; songez que je ne suis ici que *primus inter pares*.

M. BOIVIN.

Nous ne nous éloignerons jamais du respect que nous vous devons et que vous inspirez à tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître, monsieur.

M. DE LA RIVIÈRE.

Tout cela n'est que compliment; parlez moi vrai. Depuis quelque temps je vous trouve tous fort gais, et cependant je n'ai rien fait qui doive vous donner beaucoup de satisfaction.

M. RAISIN.

Monsieur, nous n'avons jamais pensé à nous plaindre de vous.

M. DE LA RIVIÈRE.

Je le désire; mais il est question d'un mot qui est sûrement un objet de plaisanterie, je le parierais, et qui vous fait rire très-souvent.

M. BOIVIN.

Nous ignorons ce que monsieur le Principal veut dire.

M. DE LA RIVIÈRE.

Il est question d'une certaine dame Jeanne....

M. RAISIN, à part.

Ah! qui nous a découverts?

M. DE LA RIVIÈRE.

Eh bien, vous n'en riez pas avec moi?

M. BOIVIN.

Monsieur....

M. DE LA RIVIÈRE.

Mes enfants, manquez-vous de confiance?

SCÈNE VII.

M. DE LA RIVIÈRE, M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. DE LA VIGNE, à M. Raisin.

Dame Jeanne est tombée dans l'escalier, tout est perdu.

M. RAISIN, bas.

Voilà M. le Principal.

M. DE LA VIGNE.

O ciel! qu'ai-je dit!

M. DE LA RIVIÈRE.

Eh bien, messieurs, suis-je en droit, après ce que je viens d'entendre, de vous demander ce que c'est que cette dame Jeanne?

M. RAISIN.

Monsieur....

M. DE LA VIGNE, bas à M. Raisin.

Laissez-moi répondre.

M. DE LA RIVIÈRE.

Vous ne parlez pas?

M. DE LA VIGNE.

Monsieur le Principal, cette dame Jeanne ne doit pas vous inquiéter.

M. DE LA RIVIÈRE.

Pourquoi cela?

M. DE LA VIGNE.

Hélas! la pauvre malheureuse ne pouvait pas marcher; on la portait, on l'a laissé tomber dans un escalier, et elle est morte.

M. DE LA RIVIÈRE.

Elle est morte?

M. DE LA VIGNE.

Oui, monsieur.

M. DE LA RIVIÈRE.

Elle était donc bien grosse?

M. DE LA VIGNE.

Oui, monsieur, parce qu'elle était hydropique.

M. DE LA RIVIÈRE.

Et quel âge avait-elle?

M. DE LA VIGNE.

Nous l'ignorions, mais on nous avait proposé de nous cotiser pour lui faire la ponction, et nous étions dix qui nous faisions un plaisir de contribuer à cette opération pour la soulager.

M. DE LA RIVIÈRE.

Mes amis, mes enfants, que vous me rendez satisfaits en m'apprenant que vous étiez capables d'une aussi bonne action!

M. RAISIN.

Fort bien, la Vigne!

M. DE LA RIVIÈRE.

Mais j'ai à me plaindre de vous réellement.

M. BOIVIN.

De nous?

M. DE LA VIGNE.

Comment?

M. RAISIN.

Pourquoi?

M. DE LA RIVIÈRE.

C'est de ne m'avoir pas associé à une si bonne œuvre.

M. BOIVIN.

Ah! monsieur!...

M. RAISIN.

Nous n'aurions jamais osé vous le proposer.

M. DE LA RIVIÈRE.

Quelle opinion avez-vous donc de moi, mes amis? Si je dois donner l'exemple de faire du bien, dois-je trouver mauvais que vous en fassiez?

M. DE LA VIGNE.

Eh bien, monsieur le Principal, nous convenons de nos torts; mais je crois facile de les réparer. Je sais que cette dame Jeanne a plusieurs sœurs, et il y en a une qui n'a rien du tout; si ces messieurs veulent continuer, nous ferons ce que nous faisions pour la défunte.

M. DE LA RIVIÈRE.

Et vous m'associerez cette fois-ci à cette bonne œuvre?

M. DE LA VIGNE.

Puisque vous le voulez bien....

M. DE LA RIVIÈRE.

Écoutez-moi, combien donniez-vous à vous dix?

M. DE LA VIGNE.

Nous donnions un écu, et cela durait tant que cela pouvait.

M. DE LA RIVIÈRE.

Pour commencer, je vais vous donner un louis.

M. BOIVIN.

Oh! c'est trop!

M. DE LA RIVIÈRE.

Non, non, quand il en faudra encore je vous en donnerai, vous n'aurez qu'à parler.

M. RAISIN.

Monsieur le Principal est trop bon.

M. DE LA RIVIÈRE.

Vous ferez comme vous avez fait jusqu'à présent.

M. DE LA VIGNE.

Monsieur le Principal nous le permet?

M. DE LA RIVIÈRE.

Je fais plus, je vous l'ordonne : arrangez cela pour le mieux, je n'en veux pas savoir davantage.

M. BOIVIN.

C'est assurément une grande marque de confiance de la part de monsieur le Principal.

M. DE LA RIVIÈRE.

Ah çà, mes amis, qu'est-ce qui était chargé de Dame-Jeanne pour sa subsistance?

M. RAISIN.

C'était La Vigne.

M. DE LA RIVIÈRE.

Fort bien! c'est un honnête garçon.

M. DE LA VIGNE.

Monsieur....

M. DE LA RIVIÈRE.

Tenez, mon enfant, voilà mon louis.

M. DE LA VIGNE.

En vous remerciant, monsieur.

M. BOIVIN, bas aux autres.

En vérité, il est trop bon!

M. RAISIN.

C'est conscience de le tromper.

M. DE LA VIGNE.

Ma foi, avouons-lui tout.

M. DE LA RIVIÈRE.

Eh bien, qu'est-ce que vous dites donc là tous les trois?

M. BOIVIN.

Nous disons que nous devons vous rendre votre argent.

M. DE LA RIVIÈRE.

Je ne le reprendrai pas.

M. DE LA VIGNE.

Mais, monsieur le Principal....

M. DE LA RIVIÈRE.

Je ne veux rien savoir de plus, et je m'en vais.

M. BOIVIN.

Mais, monsieur....

M. DE LA RIVIÈRE.

Venez seulement dans une heure me trouver, et nous irons chanter un *De profundis* pour cette pauvre Dame-Jeanne. Adieu, mes enfants, adieu.

SCÈNE VIII.

M. DE LA VIGNE, M. RAISIN, M. BOIVIN.

M. RAISIN.

Puisqu'il ne veut pas nous entendre, nous n'avons rien à nous reprocher.

M. BOIVIN.

Pardi La Vigne a eu là une bien bonne idée.

M. DE LA VIGNE.

Oui ; mais nous irons chanter un *De profundis* pour Dame Jeanne.

M. RAISIN.

A propos, j'ai pensé éclater de rire.

M. BOIVIN.

Et moi donc!

M. DE LA VIGNE.

Ah ! celui-là est excellent !

(Ils rient tous les trois.)

M. RAISIN.

Paix donc, le voici qui revient avec d'Avarin.

M. BOIVIN.

Pourquoi viennent-ils?

M. DE LA VIGNE.

Nous allons le savoir.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

M. DE LA RIVIÈRE, M. D'AVARIN, M. BOIVIN, M. DE LA VIGNE, M. RAISIN.

M. DE LA RIVIÈRE.

Mais pourquoi me ramenez-vous ici ?

M. D'AVARIN.

C'est devant eux que je veux vous parler.

M. DE LA RIVIÈRE.

Mais, mon cher d'Avarin, je sais tout: ils viennent de m'instruire.

M. D'AVARIN.

Eh bien, monsieur, vous les approuvez?

M. DE LA RIVIÈRE.

Très-fort. Je suis seulement fâché du malheur qui est arrivé à cette pauvre Dame Jeanne.

M. D'AVARIN.

Vous en êtes fâché, monsieur!

M. DE LA RIVIÈRE.

Mais comme il n'y a pas de remède, voyant combien je les approuvais d'une action si louable....

M. D'AVARIN.

Si louable!

M. DE LA RIVIÈRE.

Ils continueront, avec une sœur de Dame Jeanne.

M. D'AVARIN.

Ils continueront!

M. DE LA RIVIÈRE.

Sans doute.

M. D'AVARIN.

Je vous avoue que je suis confondu de tout ce que vous me dites là!

M. DE LA RIVIÈRE.

C'est pourtant la vérité.

M. D'AVARIN.

Non, je ne le comprendrai jamais.

M. DE LA RIVIÈRE.

Ils ont bien voulu m'associer à cette bonne œuvre, et je leur ai donné un louis pour cela.

M. D'AVARIN.

Quoi, monsieur, vous êtes associé avec ces messieurs pour une pareille chose?

M. DE LA RIVIÈRE.

Oui, mon ami ; et j'ai été si enchanté de voir combien mes soins avaient fructifié dans leur âme, que j'allais vous chercher pour me féliciter avec vous, de l'esprit de charité qui règne dans cette maison ; c'est la récompense la plus douce et la plus flatteuse que nous puissions recueillir de nos principes et de nos soins.

M. D'AVARIN.

Je vois, monsieur, que vous êtes dans l'erreur.

M. DE LA RIVIÈRE.

C'est vous qui vous trompez encore.

M. D'AVARIN.

Non sûrement, et j'ai des preuves ici de ce que j'ai découvert.

M. DE LA RIVIÈRE.

Songez, mon cher ami, que les jugements téméraires sont affreux, et que cette Dame Jeanne n'était pas ce que vous croyez.

M. D'AVARIN.

J'en conviens.

M. DE LA RIVIÈRE.

Que c'était une pauvre femme malade d'une hydropisie, ce qui obligeait de lui faire souvent la ponction.

M. D'AVARIN.

Quelle histoire!

M. DE LA RIVIÈRE.

Et que ces généreux jeunes gens se cotisaient pour cette opération.

M. D'AVARIN.

Je le crois bien, ils allaient plus loin, ils la faisaient eux-mêmes.

M. DE LA RIVIÈRE.

Comment! eux-mêmes?

M. D'AVARIN.

Oui, monsieur. Apprenez que cette prétendue Dame

Jeanne, n'était autre chose qu'une grande bouteille qui a ce nom-là, qu'ils faisaient entrer, pleine de vin, par un trou de la muraille du jardin, et qu'ils vidaient dans la chambre de Boivin.

M. DE LA RIVIÈRE.

Il n'est pas possible!

M. D'AVARIN.

Celui qui la portait est tombé dans l'escalier, la bouteille est cassée, et en voici le gouleau que j'ai apporté exprès : si vous voulez vous convaincre de ce que je vous dis, l'odeur du vin répandu vous prouvera tout ce que j'avance.

M. DE LA RIVIÈRE.

Quoi, messieurs, vous avez ainsi abusé de ma crédulité?

M. BOIVIN.

C'est un tort dont nous nous sommes repentis dans l'instant. Quand on a fait une faute elle entraine dans une autre, et nous avons voulu nous excuser.

M. DE LA RIVIÈRE.

Et vous avez employé le mensonge?

M. DE LA VIGNE.

Il est vrai, il nous a même paru plaisant; mais nous nous sommes repentis promptement, et si vous voulez bien vous le rappeler, vous n'avez pas voulu nous entendre, ni reprendre votre argent.

M. DE LA RIVIÈRE.

Il est vrai. Quoi, vous m'auriez dit la vérité.

M. BOIVIN.

Oui, monsieur, il y a meme long-temps que nous hésitons à vous instruire du mauvais traitement que nous éprouvons ici. Nous avions cherché à nous en consoler d'une manière, qui, je l'avoue, est contre la règle de cette maison; et la gaieté qu'elle nous inspirait, nous faisait patienter; mais la mauvaise opinion que M. d'Avarin a cherché à vous donner de nous, nous oblige enfin à rompre le silence, non pas pour

nous justifier de deux fautes qui nous rendent très-coupables envers vous, mais dont il est la cause.

M. D'AVARIN.

Moi?

M. RAISIN.

Oui, monsieur.

M. D'AVARIN.

Je n'ai rien à me reprocher.

M. BOIVIN.

Pardonnez-moi, monsieur, votre avarice.

M. D'AVARIN.

Monsieur, vous souffrez qu'on m'insulte.

M. DE LA RIVIÈRE.

Laissez-les parler; je vous réponds de faire justice à qui il appartiendra.

M. LE LA VIGNE.

C'est ce que nous vous demandons.

M. DE LA RIVIÈRE.

Continuez, monsieur Boivin.

M. BOIVIN.

L'austérité de vos mœurs, monsieur, vous fait ignorer quels sont les aliments dont on nous nourrit, et quel est le vin que nous buvons; mais vous pourrez vous en convaincre aujourd'hui meme, si vous voulez en faire l'essai.

M. DE LA RIVIÈRE.

Je le ferai dès ce soir, et j'ai eu tort jusqu'à présent de n'y avoir pas pensé. La viande me fait mal, voilà pourqaoi je n'en mange pas; je n'aime point le vin, ainsi quand je le trouverai bon, je crois que vous en serez contents. Si l'Abbé n'est pas avare, il est au moins trop économe; et ce n'est pas mon intention que l'on meure de faim dans cette maison.

M. DE LA VIGNE.

Songez, monsieur, combien nous vous respectons, et que c'est la crainte de vous causer le moindre chagrin qui nous a empechés de nous plaindre.

M. DE LA RIVIÈRE.

Nous ne pouvons pas disconvenir que nos torts ne soient égaux; mes enfants, pardonnez-nous.

M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

Ah! monsieur!

M. DE LA RIVIÈRE.

Le louis que je vous avais remis est une amende envers les pauvres, à quoi je me condamne pour ma négligence; distribuez-le leur. Oublions Dame Jeanne pour toujours; et au lieu du *De profundis* que nous devions chanter pour elle, allons chanter un *Te Deum* en actions de graces de ce que la vertu règne toujours ici, et que la haine et l'envie vont en être bannies à jamais.

L'AVEUGLE AVARE.

PROVERBE LXXXVIII.

PERSONNAGES.

M. SAVONEAU, *barbier.*

JEANNETON, *fille de M. Savoneau.*

TATONET, *aveugle demandant l'aumône.*

La scène est dans la rue et dans la boutique de M. Savoneau.

L'AVEUGLE AVARE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. SAVONEAU, ouvrant sa boutique.

Il ne fait pas vilain, ce matin. Eh bien, on disait hier au soir qu'il pleuvrait. Ah çà, voyons par où je commencerai : ah, par la perruque de notre voisin le peintre des boulevarts. Où diable est-elle? il me semble que je l'avais mise à un clou. Bon! la voilà à terre : pourvu que les rats n'en aient rien mangé. Mettons-la un peu sur la tête. (Il la met sur une tête à perruque, et il l'examine.) Ah! il n'y a guère que du toupet de dégarni; il m'en coûtera seulement un peu plus de pommade. (Il peigne la perruque.) S'il avait fallu en donner une autre, j'aurais été bien embarrassé, car je n'ai, ma foi, pas le sou. (Il appelle.) Jeanneton, Jeanneton? Elle dort encore, au lieu de se lever. Jeanneton, Jeanneton? Voyez si elle répondra. Jeanneton?

SCÈNE II.

M. SAVONEAU, JEANNETON, sans paraître.

JEANNETON.

Mon père?

M. SAVONEAU.

Eh bien, est-ce que tu n'es pas encore levée, vilaine paresseuse?

JEANNETON.

Tout-à-l'heure.

M. SAVONEAU.

Si je vas te chercher, je te donnerai un coup de peigne dont il te souviendra long-temps.

JEANNETON.

Ah, mon dieu! il ne faut pas tant vous fâcher, il n'est pas encore si tard, et la foire n'est pas sur le pont, apparemment.

M. SAVONEAU.

Ah! je te ferai raisonner; il y a une heure que tu devrais être levée, puisqu'il va sonner cinq heures dans un moment.

JEANNETON.

Eh bien, ce n'est pas tant que six.

M. SAVONEAU.

Je sais bien pourquoi tu as tant d'envie de dormir, et que tu ne me réponds pas.

JEANNETON.

Puisque vous le savez, je n'ai que faire de vous l'apprendre.

M. SAVONEAU.

Oui, oui, je le sais, je te le dirai; mais je ne veux pas que tu dormes pendant ce temps-là.

JEANNETON.

Mais qu'est-ce que cela vous fait, que je dorme ou non?

M. SAVONEAU.

Et si tu dors, qu'est-ce qui racommodera ce linge à barbe, en cas qu'il me vienne des pratiques de bonne heure?

JEANNETON.

Ils n'auront qu'à vous prêter leur mouchoir.

M. SAVONEAU.

Veux-tu bien finir, et te lever! Je perds patience à la fin.

JEANNETON.

Eh bien, nous la ferons afficher.

M. SAVONEAU.

Je m'en vais monter là haut, et tu verras....

JEANNETON.

Ah! mon dieu! mon cher père, ne vous donnez pas cette peine-là.

M. SAVONEAU.

Parle-moi par la fenêtre, je verrai bien si tu es levée.

JEANNETON, à la fenêtre, s'habillant.

Me voilà, me voilà. Qu'avez-vous à me dire, voyons!

M. SAVONEAU.

Que ta conduite me déplaît, premièrement, et d'un.

JEANNETON.

Et qu'est-ce que c'est donc que je fais?

M. SAVONEAU.

Je n'en sais rien; mais....

JEANNETON.

Est-ce que je ne suis pas une honnête fille?

M. SAVONEAU.

Une honnête fille n'a pas un amoureux sans le consentement de son père, et ne jase pas toute la nuit par la fenêtre avec un garçon.

JEANNETON.

Eh! qui est-ce qui vous a dit cela?

M. SAVONEAU.

On n'a pas eu besoin de me le dire, je l'ai entendu, et j'ai bien reconnu sa voix.

JEANNETON.

La voix de qui?

M. SAVONEAU.

De Pierre Dumoulin.

JEANNETON.

Eh bien, puisque vous le savez, vous ne savez pas tout, car je vous dirai que je n'en aurai jamais d'autre pour mari.

M. SAVONEAU.

Cela est aisé à dire, mais....

JEANNETON.

Et pourquoi n'y consentiriez-vous pas? il a du bon bien.

M. SAVONEAU.

C'est à cause de cela que je crois qu'il se moque de toi, puisque tu n'as rien.

JEANNETON.

Quand on s'aime, on est toujours heureux.

M. SAVONEAU.

Ah ! oui, dis-moi cela à moi, qui avais enlevé ta mère à Vaugirard, et qui avons pensé mourir de faim à Meudon, parce que nous n'avions d'argent ni l'un ni l'autre.

JEANNETON.

Mais vous convenez que Pierre Dumoulin en a ; il en aura pour nous deux.

M. SAVONEAU.

Et si la mère Dumoulin ne consent pas qu'il t'épouse, elle ne lui donnera pas le sou ; elle aime l'argent elle.

JEANNETON.

Il dit que cela ne lui fait en rien.

M. SAVONEAU.

Oui, mais cela me fait à moi, et je ne veux pas vous voir dans la misère le lendemain de votre mariage.

JEANNETON.

Mais, mon père....

M. SAVONEAU.

Si tu veux épouser Pierre Dumoulin, attends que nous soyons assez riches pour que sa mère y consente.

JEANNETON.

Allons, je vois bien que vous voulez que je sois malheureuse.

M. SAVONEAU.

Ne pleure pas ; habille-toi, et laisse-moi rêver à tout cela. (A lui-même, bas.) Je crains que ces enfants-là ne fassent quelque sottise ; comment faire ? Pauvreté n'est pas vice ; mais la mère Dumoulin n'entendra rien à tout cela. Si j'avais quelque ami à qui je pusse emprunter.... Oui, mais il faut rendre, il n'y a que les mendiants à qui on prête tous les jours, et qui ne rendent jamais. Je crois que j'entends un aveugle : cet homme-là est assurément plus heureux que moi.

SCÈNE III.

TATONET, SAVONEAU.

TATONET.

Je pense que j'arrive bientôt à la place que j'envie depuis long-temps. (Il tâte avec son bâton. Il s'assied sur une pierre.) M'y voilà. Je ne crois pas que je la rende aisément. Mais je n'entends rien : est-ce qu'il ne ferait pas jour? Écoutons, l'heure sonne: deux, trois, quatre. Il n'est que quatre heures; je ne m'étonne pas, personne n'est levé; en ce cas-là on ne me verra pas. J'ai envie de compter mon argent, et de le mettre, comme à l'ordinaire, dans la coiffe de mon chapeau.

M. SAVONEAU.

Ah! ah! voyons un peu cela.

TATONET.

J'avais, hier au soir, cent bons louis d'or. (Il compte.) Dix, vingt, hum, hum; les voilà bien tous. J'ai bien imaginé de les mettre dans mon chapeau, parce que si l'on fouille dans ma poche, on n'y trouvera rien. (Il met son chapeau sur sa tête.)

M. SAVONEAU.

Et ce coquin-là demande l'aumône avec tout cet argent-là! Je veux au moins en avoir ma part; je ne lui ferai aucun tort, puisqu'il ne s'en sert pas.

SCÈNE IV.

TATONET, JEANNETON, M. SAVONEAU.

JEANNETON.

Mon père, me voilà. Où est ce linge à barbe?

M. SAVONEAU.

Écoute-moi, n'as-tu pas là un jupon de laine?

JEANNETON.

Oui; pour quoi faire?

M. SAVONEAU.

Donne-le moi.

JEANNETON.

Il faut donc que je me déshabille.

M. SAVONEAU.

Qu'est-ce que cela fait? Un jupon de plus ou de moins, il ne fait pas froid.

JEANNETON.

Non.

M. SAVONEAU.

Et puis, avec ton amour....

JEANNETON.

Vous vous moquez de moi. (Elle lui donne son jupon.)

M. SAVONEAU.

Tu verras, tu verras. (Il passe ses bras dans les fentes des poches du jupon.)

JEANNETON.

Qu'est-ce que vous faites donc?

M. SAVONEAU.

Ne t'embarrasse pas. Donne-moi mon bâton d'épine.

JEANNETON.

D'épine? le voilà.

M. SAVONEAU.

Allons, regarde à présent. (Il sort de sa boutique, et prend un grand tour, en tâtant le pavé avec son bâton.)

TATONET.

J'entends quelqu'un : c'est un aveugle aussi; s'il allait vouloir me disputer ma place! nous verrons, nous verrons.

M. SAVONEAU.

Il me semble qu'il y a plus loin aujourd'hui de chez nous à ma place, qu'à l'ordinaire.

TATONET.

Oui, oui, ta place.

M. SAVONEAU.

Je sens que m'y voilà bientôt. Oui, c'est ici. (Il s'assied sur Tatonet.) Qu'est-ce que c'est donc que cela? Un chien? allons, hou! veux-tu bien t'en aller?

TATONET.

Non, non, je ne suis pas un chien, et je ne m'en irai pas.

M. SAVONEAU.

Tu ne t'en iras pas? Et qui es-tu donc?

TATONET.

Un aveugle comme toi.

M. SAVONEAU.

Un aveugle comme moi? je parie que non.

TATONET.

Je te dis que je suis aveugle; et quand je ne le serais pas, je suis venu le premier, et la place est à moi.

M. SAVONEAU.

C'est ce que nous allons voir.

TATONET.

Je te donnerai de mon bâton.

M. SAVONEAU.

Et moi je te donnerai du mien partout où je pourrai, je t'en réponds.

TATONET.

Prends garde à toi, je te tiens. Voyons si tu pourras me donner de ton bâton.

M. SAVONEAU.

Je te ferai bien me lâcher. (Il jette son chapeau à terre, et Tatonet le lâche.)

TATONET.

Qu'est-ce que c'est donc que cela? Où est mon chapeau? (Il se baisse, et Savoneau lui donne un coup de bâton sur le dos. Tatonet s'écrie:) Ah! coquin! (Il le frappe ou croit le frapper, et attrape le mur, qui lui fait tomber son bâton de la main.)

M. SAVONEAU, ramassant le bâton, crie:

Ah! je suis mort! (et il rentre chez lui.)

TATONET.

Diantre! l'aurais-je tué? Où fuir, et comment sans bâton? Allons le long du mur. Je n'entends rien; il ne peut être mort entièrement du coup, et je l'entendrais se plaindre : il s'en est allé assurément. Cherchons mon chapeau et mon bâton. (Il cherche à quatre pates.)

M. SAVONEAU, bas à Jeanneton.

Tu as bien entendu, fais ce que je t'ai dit.

JEANNETON.

Oui, mon père.

TATONET, trouvant le chapeau de M. Savoneau.

Ah! voilà mon chapeau. (Il le met sur sa tête.) Eh, mon dieu, non; je suis volé, ruiné. (A genoux.) Messieurs, mesdames, n'y a-t-il personne de vous assez charitable pour rendre à un pauvre aveugle son chapeau et son bâton qu'il a perdus?

JEANNETON.

Qu'est-ce que c'est donc que vous demandez? Vous avez votre chapeau sur votre tête.

TATONET.

Eh non, ma chère demoiselle.

JEANNETON.

Mais croyez-moi, je ne suis pas aveugle, je le vois bien.

TATONET.

Oui, mademoiselle, j'ai un chapeau, mais ce n'est pas le mien.

JEANNETON.

Qu'est-ce que cela fait? il vaut peut-être le vôtre, et vous êtes sûr de ne pas aller nu-tête.

TATONET.

Mais, mademoiselle, c'est qu'il y avait de l'argent dans mon chapeau.

JEANNETON.

Quelques liards, sans doute? On vous en donnera d'autres.

TATONET.

Eh non, mademoiselle.

JEANNETON.

Quoi! il y avait de l'argent blanc?

TATONET.

Non, mais....

JEANNETON.

Des pièces de deux sous, de six liards, apparemment.

TATONET.

Eh non, mademoiselle ; c'étaient des louis d'or.

JEANNETON.

Des louis d'or! Allons, vous vous moquez de moi, vous imaginez-vous que je croirai que vous aviez des louis dans votre chapeau, pour engager les gens qui passent à vous faire la charité. Ah! pardi, en voilà d'une bonne.

TATONET.

Mais on ne les voyait pas, ils étaient dans une petite poche qui est dans le chapeau.

JEANNETON.

Attendez donc, combien y en avait-il?

TATONET.

Cent. En auriez-vous connaissance?

JEANNETON.

Oui, vraiment.

TATONET.

Ah! ma chère demoiselle, que je vous aurai d'obligation, si vous vouliez me les faire rendre!

JEANNETON.

Et que me donnerez-vous?

TATONET.

Je dirai tous les jours une oraison pour vous.

JEANNETON.

Cela ne suffit pas, et si vous voulez me donner cinquante louis, je vous ferai rendre le reste.

TATONET.

Non, mademoiselle, je veux tout avoir.

JEANNETON.

Allons donc, un homme qui demande sa vie n'a pas besoin d'avoir tant d'argent ; c'est voler les pauvres.

M. SAVONEAU, dans sa boutique.

Oh le vilain avare ! Ne lui faites rien rendre, mademoiselle.

TATONET.

Ah ! je vous y forcerai bien, et je ne vous laisserai pas aller que je n'aie mes cent louis.

JEANNETON.

Voulez-vous bien me laisser : je vais crier au guet.

TATONET.

Je ne vous lâcherai point.

JEANNETON, criant.

Au guet, au guet.

M. SAVONEAU, avec une petite voix.

Ah ! voilà monsieur le Commissaire. (Il sort de sa boutique.)

TATONET.

Tant mieux. Je m'en vais lui faire ma plainte.

M. SAVONEAU, d'une voix de Commissaire.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce bruit-là ?

JEANNETON.

Monsieur le Commissaire, c'est ce vilain aveugle qui veut me retenir de force.

M. SAVONEAU.

Comment, au milieu de la rue ! Allons, allons, je vais le faire mener en prison.

TATONET.

Mais, monsieur le Commissaire, je vous prie de m'écouter.

M. SAVONEAU.

Allons, commencez par lâcher cette fille. (Il se retourne.) Songez, vous autres, à préparer vos menotes. (D'une autre voix.) Oui, monsieur le Commissaire.

TATONET.

Mais, monsieur le Commissaire....

M. SAVONEAU.

Qu'est-ce que vous avez à dire? Est-ce qu'on prend comme cela quelqu'un de force?

TATONET.

Mais, monsieur, je suis volé.

M. SAVONEAU.

Vous avez volé cet aveugle, mademoiselle?

JEANNETON.

Non, monsieur. Il le sait bien.

TATONET.

Je ne dis pas que ce soit elle qui m'ait volé, monsieur le Commissaire; mais elle sait qui a mon chapeau, que j'ai perdu.

M. SAVONEAU.

Voilà bien du bruit pour un chapeau de perdu.

TATONET.

Il y avait cent louis dedans; et elle dit qu'elle me les fera rendre, si je veux lui en donner cinquante pour elle.

M. SAVONEAU.

Est-il vrai, mademoiselle?

JEANNETON.

Oui, monsieur, j'ai dit cela.

M. SAVONEAU.

Et pourquoi voulez-vous avoir ces cinquante louis?

JEANNETON.

Pour me marier, monsieur le Commissaire. Je ne lui ferai point de tort; il n'en a pas besoin, puisqu'il demande l'aumône.

TATONET.

Monsieur le Commissaire, je l'épouserai si elle veut me rendre le tout.

M. SAVONEAU

Qu'avez-vous à dire à cela, mademoiselle?

JEANNETON.

Que je ne veux pas épouser un vilain trucheur comme celui-là.

M. SAVONEAU.

Si ce n'est que cela qui vous arrête, il ne demandera plus l'aumône.

TATONET.

Je ne demanderai plus l'aumône?

M. SAVONEAU.

Non, sûrement. Il n'y a que ceux qui ont un véritable besoin, à qui il est permis de la demander.

TATONET.

Ah! monsieur le Commissaire, je vous demande bien pardon, mais, au nom de votre bienheureux patron, ce grand ami de Dieu, ne me faites pas ôter la permission de demander l'aumône.

M. SAVONEAU.

A quoi vous déterminez-vous?

TATONET.

A faire tout ce que vous voudrez, pourvu qu'on me rende mon argent.

M. SAVONEAU.

Allons, cela est bon, mais voilà mon clerc. Qu'est-ce qu'il y a monsieur Pinçon? (D'une autre voix.) Monsieur le Commissaire, c'est un aveugle qui a été assassiné par un de ses camarades, et qui a dit que ce chapeau appartenait à son assassin.

TATONET, à part.

Ah! mon dieu! que je suis malheureux!

M. SAVONEAU, de la voix du clerc.

Et il y a cent louis dans ce chapeau. (Reprenant la voix du Commissaire.) Qu'est-ce que cela veut dire?

JEANNETON.

Monsieur le Commissaire, ce n'est pas moi qui vous ai dit qu'il l'avait tué.

M. SAVONEAU.

Un moment, un moment, ceci devient sérieux. (A Tatonet.) Comment vous appelez-vous, mon ami?

TATONET.

George Tatonet, monsieur.

M. SAVONEAU.

Écrivez, mon clerc. Reconnaissez-vous ce chapeau-là pour avoir été à vous?

TATONET.

Non, monsieur.

M. SAVONEAU.

Ces cent louis ne vous appartiennent donc pas?

TATONET.

Pardonnez-moi, monsieur.

M. SAVONEAU.

Mais les cent louis ne vont pas sans le chapeau; et il faut que vous preniez le chapeau comme vous appartenant, si les cent louis sont à vous.

TATONET.

Eh bien, je prendrai aussi le chapeau, monsieur le Commissaire.

M. SAVONEAU.

Puisque vous reconnaissez que le chapeau et les cent louis vous appartiennent, vous voilà convaincu du crime d'avoir assassiné l'homme qui vient de mourir.

TATONET.

Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute s'il est mort d'un coup de bâton que j'ai donné en l'air.

M. SAVONEAU.

Par le procès-verbal, il est dit que c'était pour avoir sa place dans cette rue.

TATONET.

Je ne savais pas que ce fût sa plaee.

M. SAVONEAU.

Vous n'en serez pas moins pendu.

TATONET, pleurant.

Je serai pendu!

M. SAVONEAU.

Sûrement.

TATONET, pleurant.

Ah! monsieur le Commissaire, ne pourriez-vous pas empêcher que ce malheur-là ne m'arrive?

M. SAVONEAU.

Attendez. Éloignez-vous, vous autres. Écoutez-moi : l'autre aveugle est mort; abandonnez le chapeau et les cent louis, et l'on écrira dans la déposition qu'ils n'étaient pas à vous.

TATONET.

Mais qui les aura?

M. SAVONEAU.

Cette fille, qui savait que vous aviez tué cet aveugle, et qui n'a pas déposé contre vous.

TATONET.

Est-ce que sur sa déposition je serais pendu?

M. SAVONEAU.

Assurément.

TATONET.

Mais si elle voulait se contenter de cinquante louis.

M. SAVONEAU.

Elle ne pourrait pas se dispenser de dire que les cinquante autres et le chapeau sont à vous.

TATONET.

Elle ne le pourrait pas?

M. SAVONEAU.

Non vraiment.

TATONET.

Mademoiselle, rendez-moi ce service-là, je vous en prie.

JEANNETON.

Je ne sais pas les affaires, et je ne peux faire que ce que monsieur le Commissaire dira.

TATONET

Je vous en donnerai soixante.

M. SAVONEAU.

Cela ne suffit pas : il faut donner le tout.

TATONET, pleurant.

Le tout!

M. SAVONEAU.

Oui, mais on vous rendra votre chapeau.

JEANNETON.

Et même votre bâton.

TATONET, pleurant.

Mon chapeau et mon bâton !

M. SAVONEAU.

Oui.

TATONET.

C'est là tout ce que j'aurai ?

M. SAVONEAU.

Non, vous aurez encore la permission de demander toujours l'aumône.

TATONET.

Allons, ce n'est pas tout perdre.

M. SAVONEAU.

Vous donnez ces cent louis à mademoiselle?

TATONET.

Il le faut bien, puisque je ne peux pas les reprendre sans être pendu.

JEANNETON.

Monsieur, je vous suis bien obligée.

M. SAVONEAU.

Adieu, mon ami; une autre fois soyez plus sage.

TATONET.

Ou moins malheureux.

M. SAVONEAU, à Jeanneton.

Nous, allons chez la mère Dumoulin; je suis sûr à présent

de son consentement pour que son fils t'épouse, en voyant quelle est ta dot.

(Ils s'en vont.)

TATONET.

Maudite soit l'envie qui m'a pris d'avoir cette chienne de place ; je réponds bien de ne jamais passer par cette sorcière de rue tant que je vivrai.

LE

CHANOINE DE REIMS.

PROVERBE LXXXIX.

PERSONNAGES.

L'ABBÉ DE LA CRAIE, *chanoine de Reims.*

M. COLLIGER, *auteur.*

M. FESTONS, *décorateur des menus plaisirs.*

DAME MONIQUE, *gouvernante de l'abbé de la Craie.*

SAINT-PIERRE, *laquais de M. Festons.*

La scène est chez l'abbé de la Craie, à Reims.

LE CHANOINE DE REIMS.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. FESTONS, M. COLLIGER, DAME MONIQUE.

DAME MONIQUE.

Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer et de vous asseoir.

M. FESTONS.

Et pour quoi faire?

DAME MONIQUE.

M. le chanoine de la Craie va revenir.

M. COLLIGER.

Mais il y a huit jours que vous dites qu'il va arriver; nous venons ici tous les jours, et il n'arrive jamais.

DAME MONIQUE.

Ah dame! c'est qu'il a eu bien des affaires à ses vignes, mais il est revenu.

M. COLLIGER.

Quoi, il est à Reims?

DAME MONIQUE.

Oui, monsieur, et je lui ai dit que ces messieurs étaient venus le demander bien des fois. Il est allé voir un de ces MM. les chanoines, et il m'a recommandé de l'aller chercher, si par hasard ces messieurs revenaient : ainsi asseyez-vous.

M. FESTONS.

Eh bien, ne soyez donc pas long-temps.

DAME MONIQUE.

Ah! c'est ici tout près, dans la rue pavée d'Andouilles (1). C'est que M. le chanoine, chez qui est le nôtre, a des vignes

(1) Rue de Reims.

dans le même canton, qui ne sont pas si bonnes tout-à-fait; mais le vin en est pourtant bien bon.

M. COLLIGER.

Allez donc.

DAME MONIQUE.

Je vous dis cela, parce que si vous aviez envie d'en acheter, il y en a encore à vendre, et que M. le chanoine vous en ferait avoir, parce que c'est son ami depuis long-temps.

M. FESTONS.

Fort bien.

DAME MONIQUE.

Il n'est pourtant pas aussi âgé, car il n'était pas encore chanoine du temps du sacre de 1722.

M. COLLIGER.

C'est assez.

DAME MONIQUE.

J'y étais moi à ce sacre, c'est-à-dire, à Reims. Eh! mon Dieu, tenez, nous avions chez nous un beau monsieur qui y était logé, qui me trouvait bien gentille. Ah dame! j'étais plus jeune que je ne suis. Mais c'est qu'on a tous les ans douze mois, comme vous savez. M. le chanoine vous contera tout cela, car il a plus de mémoire que moi.

M. FESTONS.

Mais si vous n'allez pas le chercher, nous nous en allons.

DAME MONIQUE.

J'en serais bien fâchée. Ne vous impatientez pas.

SCÈNE II.

M. FESTONS, M. COLLIGER.

M. COLLIGER.

C'est une terrible chose que les vieilles gens avec tous leurs bavardages!

M. FESTONS.

J'aime bien que tu me dises cela, quand tu n'es venu à Reims avec moi que pour causer avec cet abbé de la Craie, et que tu m'as retenu deux jours de plus que je ne voulais pour l'attendre.

M. COLLIGER.

Mais c'est qu'il m'est important de voir un homme qu'on m'a dit qui était au sacre, pour faire mon livre du *Recueil des cérémonies*.

M. FESTONS.

Et tu crois qu'à cet âge-là il se souviendra de tout ce qu'il aura vu?

M. COLLIGER.

J'en suis sûr. Les vieillards n'ont de la mémoire que pour les choses anciennes, et ils se plaisent à se les rappeler; ils n'oublient pas la moindre circonstance, ce que les auteurs contemporains négligent trop souvent.

M. FESTONS.

Oui, mais s'il te tient trop long-temps, je t'avertis que je partirai; je dois rendre compte demain matin de ma besogne à Paris: je t'ai attendu assez.

M. COLLIGER.

Je compte, après cette conversation, de faire un livre unique sur cette matière, et qui fera tomber tous les autres.

M. FESTONS.

Tu ne suis que tes idées, et tu ne m'écoutes pas.

M. COLLIGER.

Je t'ai entendu de reste, je ne te ferai pas attendre.

M. FESTONS.

A la bonne heure.

M. COLLIGER.

Tu sais bien que je n'ai pas le sou, ainsi je n'ai pas envie de rester ici sans toi.

M. FESTONS.

Ma foi, je n'ai que ce qu'il me faut pour la poste et pour payer la dépense de notre auberge.

M. COLLIGER.

Tiens, nous allons avoir des nouvelles du chanoine.

SCÈNE III.

DAME MONIQUE, M. COLLIGER, M. FESTONS.

M. COLLIGER.

Eh bien, va-t-il venir M. le chanoine?

DAME MONIQUE.

Oui, oui.

M. FESTONS.

Mais quand?

DAME MONIQUE.

Tout à l'heure, tout à l'heure.

M. FESTONS.

Avec tout cela le temps se perd : vois si tu veux revenir avec moi, ou si tu veux rester ici.

M. COLLIGER.

Je ne te demande qu'un quart d'heure.

M. FESTONS.

Eh bien, je m'en vais toujours faire préparer les chevaux; mais après cela je ne retarde plus, je t'en avertis.

SCÈNE IV.

DAME MONIQUE, M. COLLIGER.

M. COLLIGER.

Il se fait bien attendre M. le chanoine.

DAME MONIQUE.

Dame, il n'a pas de si bonnes jambes que vous; il ne peut pas aller aussi vite, quoiqu'il se porte bien.

M. COLLIGER.

Et il a une bonne mémoire?

DAME MONIQUE.

Oh! il se souvient de tout, de tout ce qu'il a vu, comme si c'était d'hier. Mais j'entends quelqu'un.

M. COLLIGER.

On n'a pas sonné.

DAME MONIQUE.

Est-ce qu'il n'a pas sa clef? Tenez, le voilà, c'est lui-même.

SCÈNE V.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, DAME MONIQUE.

L'ABBÉ.

Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

DAME MONIQUE.

Il n'y en a qu'un, l'autre s'en est allé.

L'ABBÉ.

Ah! je suis bien fâché de ne l'avoir pas vu.

M. COLLIGER.

Monsieur....

L'ABBÉ.

Asseyez-vous donc, je vous prie. On m'a dit que vous m'attendiez depuis huit jours; je n'en savais rien, et puis quand on a des affaires, on ne sait pas le temps qu'elles vous tiendront.

M. COLLIGER.

J'en ai de bien pressées, et je voudrais vous demander si vous ne pourriez pas me rendre un service important?

L'ABBÉ.

Je ferai tout ce que vous voudrez, ou plutôt tout ce que je pourrai, car....

DAME MONIQUE.

Monsieur, je m'en vais chercher votre robe-de-chambre.

L'ABBÉ.

Vous ferez bien, Dame Monique.

SCÈNE VI.

L'ABBÉ, M. COLLIGER.

L'ABBÉ.

Monsieur, je vous demande bien pardon; mais c'est qu'à mon âge il faut se mettre un peu à son aise.

M. COLLIGER.

Je ne veux pas vous déranger. On m'a dit, monsieur, que vous étiez au sacre de 1722.

L'ABBÉ.

Ah! mon Dieu, oui, j'y étais, et je puis vous en parler savamment, car il me semble que j'y suis encore; cela m'est aussi présent que de vous voir là.

M. COLLIGER.

Vous avez une heureuse mémoire, et vous pourriez m'aider prodigieusement dans un ouvrage que je veux faire sur le sacre.

L'ABBÉ.

Vous ne pouvez pas mieux vous adresser.

M. COLLIGER.

On me l'a bien dit à Paris, que si je pouvais causer un peu avec vous, je saurais les choses très-exactement, et c'est ce qui m'a fait venir.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qui peut vous avoir dit cela?

M. COLLIGER.

M. l'abbé Dubreuil.

L'ABBÉ.

L'abbé Dubreuil? Je ne me rappelle pas bien....

M. COLLIGER.

Cela n'est pas nécessaire, je suis très-pressé....

L'ABBÉ.

Attendez, attendez, j'y suis. J'étais étonné de ne me pas souvenir de l'abbé. Oui, c'est cela, je me rappelle à présent... Et tenez, mon frère avait été fort amoureux de sa grand'mère; il a même pensé l'épouser.

M. COLLIGER.

Tout cela ne fait rien.

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, je voulais vous faire voir que je ne l'avais pas oublié.

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, DAME MONIQUE.

DAME MONIQUE, apportant la robe-de-chambre de l'Abbé.

Allons, monsieur le chanoine, voulez-vous mettre votre robe-de-chambre?

L'ABBÉ.

Sans doute, sans doute. Vous permettez, monsieur? (Il met sa robe-de-chambre.)

M. COLLIGER, à part.

Je n'aurai jamais le temps de rien savoir de ce que je veux.

DAME MONIQUE.

Bon, j'ai oublié votre bonnet de nuit.

L'ABBÉ.

Je n'en ai que faire.

DAME MONIQUE.

Vous ne voulez donc plus rien?

L'ABBÉ.

Non, non.

DAME MONIQUE.

Allons, je m'en vais penser à mon dîner.

SCÈNE VIII.

M. COLLIGER, L'ABBÉ.

M. COLLIGER, *à part.*

Je meurs d'impatience.

L'ABBÉ.

Vous devriez dîner avec moi, monsieur, on cause mieux le verre à la main.

M. COLLIGER.

Je ne le puis pas ; je suis très-pressé de partir pour Paris.

L'ABBÉ.

Je vous aurais fait boire du vin de quarante-trois. Je ne crois pas qu'il y en ait de pareil.

M. COLLIGER.

Je vous suis très-obligé, monsieur l'Abbé ; mais, je vous en prie, allons au fait.

L'ABBÉ.

C'est tout ce qui s'est passé au sacre que vous voulez savoir?

M. COLLIGER.

Oui, monsieur.

L'ABBÉ.

Tenez, il me semble que j'y suis. Vous savez que cela dure plusieurs jours?

M. COLLIGER.

Oui, oui.

L'ABBÉ.

Attendez, reprenons de la veille du premier jour. Qu'est-ce que nous fîmes?... Qu'est-ce que nous fîmes? Ah! nous nous assemblâmes tous, ce que nous étions de chanoines.

M. COLLIGER.

Fort bien.

SCÈNE IX.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, DAME MONIQUE, SAINT-PIERRE, en bottes.

DAME MONIQUE, à M. Colliger.

C'est vous, monsieur, qu'on demande.

M. COLLIGER.

Ah! Saint-Pierre, je m'en vais dans un moment. Prie M. Festons de m'attendre encore un instant.

SAINT-PIERRE.

Monsieur, il m'a dit de vous dire que si je ne vous ramenais pas avec moi, il partirait sur-le-champ.

L'ABBÉ.

Où voulez-vous donc aller?

M. COLLIGER.

A Paris, avec un monsieur qui m'a amené ici seulement pour vous voir.

L'ABBÉ.

Cela est bien honnête.

M. COLLIGER.

Et pour m'instruire de ce que je viens de vous demander.

L'ABBÉ.

Mais si vous partez, vous ne le saurez pas.

M. COLLIGER.

Eh vraiment non, c'est là ce qui me désespère.

L'ABBÉ.

Il ne faut pas vous désespérer pour cela, nous trouverons quelque occasion plus favorable.

M. COLLIGER.

Il n'y en a pas dont je puisse mieux profiter, pour des raisons que je ne peux pas vous dire.

L'ABBÉ.

Attendez, attendez; laissez partir monsieur votre ami.

M. COLLIGER.

Comment! cela ne se peut pas.

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, le Doyen part à trois heures après midi; il cherchait quelqu'un pour lui tenir compagnie. Il sera charmé de voyager avec vous.

M. COLLIGER.

Vous le croyez?

L'ABBÉ.

J'en suis sûr.

M. COLLIGER.

Il n'a personne!

L'ABBÉ.

Non, je le quitte, et je vais lui envoyer Dame Monique, pour lui dire que je lui ai trouvé un compagnon de voyage.

M. COLLIGER.

Mais c'est que....

L'ABBÉ.

Il ne vous en coûtera pas un sou encore; voilà le meilleur.

M. COLLIGER.

Vous m'en répondez.

L'ABBÉ.

Sûrement.

M. COLLIGER.

Allons, Saint-Pierre, dis à M. Festons qu'il peut s'en aller.

SAINT-PIERRE.

Je m'en vais le lui dire. Vous n'avez pas besoin que je vous laisse votre sac de nuit?

L'ABBÉ.

Non, non, le Doyen va tout de suite sans s'arrêter.

SAINT-PIERRE.

En ce cas-là, j'aurai soin de toutes vos affaires.

M. COLLIGER.

Je t'en serai obligé, Saint-Pierre.

SCÈNE X.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, Dame MONIQUE.

L'ABBÉ.

Écoutez, Dame Monique.

DAME MONIQUE.

Oui, monsieur le chanoine.

L'ABBÉ.

Allez-vous-en, de ma part, chez le Doyen; vous lui direz que j'ai un compagnon de voyage à lui donner, que je le prie de le prendre ici en passant; c'est son chemin.

DAME MONIQUE.

Est-ce aujourd'hui?

L'ABBÉ.

Oui, c'est monsieur qui s'en va à Paris avec le Doyen.

DAME MONIQUE.

Ah, j'entends, allons; j'y vais.

SCÈNE XI.

M. COLLIGER, L'ABBÉ.

M. COLLIGER, à part.

J'apprendrai donc enfin ce que je veux savoir.

L'ABBÉ.

Ah çà, où en étions-nous?

M. COLLIGER.

A la veille du sacre.

L'ABBÉ.

Ah, oui : nous nous assemblâmes tous chez le Doyen, la veille, pour délibérer sur ce que nous avions à faire. Ce n'était pas le Doyen d'à-présent; mais c'était un bon vivant, qui faisait la meilleure chère du monde; je m'en souviens comme si j'y étais; il nous donna un dîner excellent.

M. COLLIGER.

Supposons le dîner fini.

L'ABBÉ.

Un moment. Tenez, il me semble que je vois le dîner. Nous avions deux potages succulents : le Doyen aimait le potage, il me semble que je le vois là à le manger; car c'était ici, cette maison lui appartenait. Il y avait à côté de lui le chanoine Long-Brun, qui était maigre et sec, mais qui buvait bien du vin.

M. COLLIGER.

Cela n'est pas nécessaire à savoir pour....

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, c'est pour vous prouver que ma mémoire est fidèle. A chaque bout de la table il y avait des côtelettes de veau. Le chanoine Gobart en mangea sept à lui seul, et Raclart onze; il me semble que je les vois tous deux boire et manger. Gobart avait une bonne trogne; et comme il riait toujours quand il avait la bouche pleine, et qu'il parlait, il ne faisait pas bon être de ses voisins. Ce même jour, le chanoine Blondinau s'en plaignit beaucoup : il était dans une colère qui nous fit bien rire; il me semble que je le vois. (Il rit long-temps.)

M. COLLIGER, à part.

Quel homme! quel homme! Il ne finira jamais!

L'ABBÉ.

Je vais par ordre, comme vous voyez.

M. COLLIGER.

Que trop.

L'ABBÉ.

Enfin, le dîner fut très-gai, et nous bûmes, que c'était un plaisir! Je me souviens d'un vin blanc, dont les vignes ont été gelées depuis; il me semble que je le bois encore. Ce qui nous fâcha beaucoup, c'est que Gobart en cassa une bouteille avec un tire-bouchon qu'il avait acheté la veille à Montmirel.

M. COLLIGER.

Mais, monsieur l'Abbé....

L'ABBÉ.

Vous voyez si j'ai la mémoire bien présente.

M. COLLIGER.

Oui, mais passons à ce qui m'amène.

L'ABBÉ.

Ah oui, cela est juste : j'y viens. Je ne sais si je vous ai dit tout ce que nous avions à dîné?

M. COLLIGER.

Oui, tout.

L'ABBÉ.

Bien exactement?

M. COLLIGER.

Je vous dis que oui.

L'ABBÉ.

Je ne vous ai pas parlé d'un mouton de Beauvais, qui était excellent, et que mon frère m'avait envoyé. Il était chanoine à Beauvais, et d'une taille! Il avait près de six pieds; comme il atteignait à tout facilement, on l'appelait le chanoine Long-Bras.

M. COLLIGER.

Mais vous voyez bien que vous me menez à Beauvais, quand il n'est question que de ce qui s'est passé à Reims.

L'ABBÉ.

C'est pour vous prouver ma mémoire et mon exactitude.

M. COLLIGER.

Oui, mais je ne sais encore rien. Passez à la fin du repas.

L'ABBÉ.

Cela est bien aisé à dire; je n'ai pas encore eu le temps de rien manger. J'avais pourtant une bonne perdrix sur mon assiette; il me semble que je la vois encore; mais, puisque vous le voulez, il n'y avait que six heures que nous étions à table, lorsque l'on servit le dessert. Il était beau! dans le milieu il y avait un jambon....

M. COLLIGER.

Ah! je vous en prie....

L'ABBÉ.

Vous serez étonné du jambon au dessert ; mais c'était notre usage dans ce temps-là, parce que cela fait boire. Celui-là était bien salé ; il me semble que je le vois encore.

M. COLLIGER.

Ah! je vous en prie, sortez de table.

L'ABBÉ.

Bon! vous n'y êtes pas. Tout en buvant, le Doyen dit : Messieurs, si nous parlions un peu de nos affaires? nous n'avons pas beaucoup de temps, c'est demain, et nous n'avons encore rien délibéré. Eh bien, buvons un coup, dit le chanoine Ventrin. Je ne vous ai pas encore parlé de lui, je crois? Il était gros comme un orme qu'il y avait dans la cour du Doyen, et qui était vieux comme le monde ; c'est moi-même qui l'ai mesuré, il me semble que j'y suis encore.

M. COLLIGER.

Dites, enfin que fîtes-vous?

L'ABBÉ.

Nous délibérâmes que nous nous rendrions à l'église le lendemain à cinq heures du matin. Gobart dit : Messieurs, le temps avance ; si vous m'en croyez, nous souperons ensemble, et tout en buvant nous arriverons à cinq heures du matin ; je l'entends encore. Nous ordonnons le souper.

M. COLLIGER.

J'espère que vous m'en ferez grâce.

L'ABBÉ.

Il était pourtant bien bon! il me semble que j'y suis encore. Nous envoyons chercher nos aumusses. La mienne se trouva brûlée d'un côté, parce que ma gouvernante, qui était endormie, la laissa tomber dans le feu ; mais en mettant le brûlé en dedans, cela ne s'apercevait pas. Vous voyez que je me souviens de tout.

M. COLLIGER.

De tout ce qui est inutile.

L'ABBÉ.

Cinq heures sonnent, nous buvons un coup, et nous nous mettons en marche; nous arrivons à l'église. Nous trouvons à la porte un cent-suisse qui avait une belle moustache; il me semble que je le vois encore : Où allez-vous, messieurs? nous dit-il. Nous allons dans l'église. Vous n'avez point de place ici, messieurs. Ah! ah! celui-là est plaisant! Vous ne nous connaissez pas, apparemment? Vous n'entre pas ici. Allons, marche.

COLLIGER.

Comment! vous ne pûtes pas entrer?

L'ABBÉ.

Attendez donc. Nous nous regardâmes tous en riant; il me semble que j'y suis encore. Ventrin dit : Messieurs, si vous m'en croyez, nous irons nous coucher; si l'on a besoin de nous, on viendra nous chercher.

M. COLLIGER.

Quoi! les chanoines ne sont pas entrés?

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, par une autre porte; il me semble que j'y suis encore.

M. COLLIGER.

Allons, vous allez donc me dire?.....

L'ABBÉ.

J'eus une indigestion qui m'obligea de retourner chez moi, et j'ai été malade pendant huit jours; je m'en souviens comme si j'y étais encore.

M. COLLIGER.

Et vous m'avez retenu pour ne m'apprendre que cela?

L'ABBÉ.

Écoutez donc : si vous n'admirez pas ma mémoire au bout d'un temps si considérable, je ne sais ce que vous voulez.

M. COLLIGER.

Je serais parti.....



L'ABBÉ.

Et vous partirez tout de même. Tenez, voilà dame Monique.

SCÈNE XII.

L'ABBÉ, Dame MONIQUE, M. COLLIGER.

L'ABBÉ.

Eh bien, dame Monique, le Doyen?

DAME MONIQUE.

Il est parti, monsieur le chanoine.

M. COLLIGER.

Il est parti?

DAME MONIQUE.

Oui, avec un autre monsieur; je l'ai vu monter en chaise.

M. COLLIGER.

Il faut que je sois bien malheureux! Monsieur l'Abbé, vous êtes cause que je suis dans le plus grand embarras.

L'ABBÉ.

Mais nous trouverons peut-être une autre occasion.

M. COLLIGER.

Eh non, monsieur, je vous remercie; je vais voir moi-même ce que je pourrai devenir.

L'ABBÉ.

Attendez donc.

M. COLLIGER.

Adieu, adieu.

SCÈNE XIII.

L'ABBÉ, Dame MONIQUE.

DAME MONIQUE.

Pourquoi donc est-il si fort en colère ce monsieur?

L'ABBÉ.

Je n'en sais rien. J'admire pourtant ma mémoire ; je l'ai entretenu pendant plus d'une heure, j'ai besoin de boire un coup.

DAME MONIQUE.

Allons, venez, monsieur le chanoine; mais une autre fois ne parlez pas tant sans boire.

L'ABBÉ.

C'est ce que je ferai, je vous en réponds bien.

LE SOT HÉRITIER.

PROVERBE XC.

PERSONNAGES.

M. DE PRÉCINAT.

Mlle DE PRÉCINAT, *fille de M. de Précinat.*

M. D'ALVIN.

M. BERNIQUET.

LA FRANCE, *laquais de M. d'Alvin.*

La scène est chez M. de Précinat.

LE SOT HÉRITIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE PRÉCINAT, M. D'ALVIN.

M. D'ALVIN.

Monsieur votre père est-il sorti?

Mlle DE PRÉCINAT.

Non, je crois qu'il est dans son cabinet. Pourquoi me demandez-vous cela?

M. D'ALVIN.

C'est que j'ai entendu hier M. Berniquet...

Mlle DE PRÉCINAT.

Ce sot dont l'oncle, qui était ami de mon père, vient de mourir?

M. D'ALVIN.

Lui-même. Il disait à quelqu'un, qu'il avait affaire à M. de Précinat aujourd'hui.

Mlle DE PRÉCINAT.

Eh bien?

M. D'ALVIN.

Vous savez qu'il est amoureux de vous?

Mlle DE PRÉCINAT.

Cela est fort inutile, je vous le jure; hors vous, je n'épouserai jamais personne.

M. D'ALVIN.

Cette assurance m'enchante; mais elle ne m'ôte pas toutes mes craintes.

Mlle DE PRÉCINAT.

Et quelles craintes pouvez-vous avoir?

M. D'ALVIN.

Que M. Berniquet ne veuille vous obtenir de monsieur votre père, et que le bien dont il vient d'hériter ne le tente; voilà tout ce que je voudrais savoir; et pour cela, il faut que j'entende leur conversation.

Mlle DE PRÉCINAT.

Vous pourriez vous cacher dans ce cabinet.

M. D'ALVIN.

C'est ce que j'ai envie de faire.

Mlle DE PRÉCINAT.

Mais quels moyens prendrez-vous pour détourner mon père de ce dessein?

M. D'ALVIN.

Nous verrons. J'espère que mon amour m'inspirera quand je serai au fait de leurs projets.

Mlle DE PRÉCINAT.

Peut-être aussi nous alarmons-nous trop légèrement.

M. D'ALVIN.

Je le voudrais; mais la crainte de vous perdre et le désir de vous posséder ne doivent me faire rien négliger.

Mlle DE PRÉCINAT.

J'entends quelqu'un. Entrez dans le cabinet.

M. D'ALVIN.

Allons.

Mlle DE PRÉCINAT.

C'est la voix de M. Berniquet.

SCÈNE II.

Mlle DE PRÉCINAT, M. BERNIQUET.

M. BERNIQUET, avant de paraître.

Oui, oui, par ici : je connais bien la maison. Dites-lui de ne me pas faire attendre, car je suis bien pressé.

(Paraissant en noir, avec des pleureuses.)

Ah, mademoiselle, c'est vous! cela n'est pas malheureux; je ne m'ennuierai pas d'attendre monsieur votre père.

Mlle DE PRÉCINAT.

En vérité, vous me faites peur avec cet habillement-là.

M. BERNIQUET.

Je compte pourtant qu'il vous fera bien rire.

Mlle DE PRÉCINAT.

Vous voulez que je rie de ce que monsieur votre oncle est mort? Vous me croyez donc un bien mauvais cœur?

M. BERNIQUET.

Tout au contraire.

Mlle DE PRÉCINAT.

Comment, que voulez-vous dire?

M. BERNIQUET.

Vous le devinez bien, mais vous faites semblant de rien.

Mlle DE PRÉCINAT.

Je ne vous entends pas.

M. BERNIQUET.

Eh bien, tenez, ce que vous me dites-là fait que je vous trouve encore plus charmante, parce que, moi, j'aime que les demoiselles aient de la pudeur. J'ai peut-être tort, mais voilà comme je suis.

Mlle DE PRÉCINAT.

Vous me tenez là des propos fort étranges.

M. BERNIQUET.

Cela n'est pas étonnant, puisque je suis un étranger qui n'est pas de Paris. Je croyais en y arrivant qu'on n'y entendrait pas la langue que nous parlons à Béthune ; mais on m'a entendu tout de suite : il n'y a que vous qui ne voulez pas m'entendre.

Mlle DE PRÉCINAT.

Cela est bien vrai.

M. BERNIQUET.

Cependant je vous entends bien, moi ; je n'ai pourtant pas plus d'esprit que vous, du moins à ce que je crois.

Mlle DE PRÉCINAT.

Il est bien flatteur que vous vouliez bien m'en trouver un peu.

M. BERNIQUET.

Moi, j'en trouve toujours aux demoiselles qui sont jolies, je ne sais pas pourquoi ; c'est, je pense, parce qu'elles font un certain plaisir qui vous réveille le cœur.

Mlle DE PRÉCINAT.

Et vous croyez donc leur faire ce plaisir-là, vous ?

M. BERNIQUET.

Eh ! mais à votre avis ; c'est à moi à vous faire cette demande ; je ne vous en parle pas encore, et j'ai des raisons pour cela.

Mlle DE PRÉCINAT.

Vous ne voulez pas me les dire ?

M. BERNIQUET.

Non, mademoiselle, parce que je suis discret, on m'a élevé à cela. Quand j'étais petit, il y avait un monsieur qui venait toujours voir ma mère, quand mon père était sorti, et on me disait : Petit garçon, si vous dites que M. Guemechon est venu ici, vous aurez le fouet ; et moi qui avais peur de l'avoir, je ne disais rien, et je me suis habitué comme cela à ne dire que ce qu'il faut.

Mlle DE PRÉCINAT.

Mais vous m'avez pourtant dit que j'étais jolie.

M. BERNIQUET.

Ah! mais dame, cela n'est pas un secret, puisque tout le monde le voit; mais je ne vous dis pas ce qui s'ensuit.

Mlle DE PRÉCINAT.

Mais si je le devine, me le direz-vous?

M. BERNIQUET.

Cela ne sera plus nécessaire, puisque vous le saurez aussi bien que moi.

Mlle DE PRÉCINAT.

Je ne suis pas aussi discrette que vous, moi; car si vous voulez, je vous dirai mon secret.

M. BERNIQUET.

Je ne demande pas mieux que de le savoir, quoique je m'en doute; mais dites toujours.

Mlle DE PRÉCINAT.

Retenez bien cela.

M. BERNIQUET.

Oh, j'ai bonne mémoire.

Mlle DE PRÉCINAT.

C'est que je ne veux pas me marier.

M. BERNIQUET.

Ah! oui, comme je vous croirai! Les filles disent toujours cela; mais quand on les marie, elles en sont bien aises.

Mlle DE PRÉCINAT.

Tenez, voici mon père, vous pouvez le lui assurer.

M. BERNIQUET.

Ah! que je m'en donnerai bien de garde. A d'autres, je ne suis pas si bête.

Mlle DE PRÉCINAT.

Vous pouvez compter pourtant que rien n'est plus vrai.
(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DE PRÉCINAT, M. BERNIQUET.

M. DE PRÉCINAT.

Je vous ai attendu toute la journée pour parler de notre mariage, monsieur Berniquet.

M. BERNIQUET.

Moi, je vous en ai parlé hier au soir, dès que mon grand-oncle a été mort, et j'ai eu bien des affaires depuis, parce que l'enterrement sera pour ce soir. Si vous saviez tout le noir que j'ai acheté!

M. DE PRÉCINAT.

Cela est tout simple; vous héritez assez pour cela. Vous avez vu sans doute le testament?

M. BERNIQUET.

Oh! pour cela oui, je l'ai vu comme je vous vois.

M. DE PRÉCINAT.

Eh bien, il vous donne tout, votre oncle?

M. BERNIQUET.

Oui, comme à son plus proche héritier; et il n'y a que moi.

M. DE PRÉCINAT.

Il n'a jamais eu d'autres parents?

M. BERNIQUET.

Il avait un frère aîné en Amerique ou en Afrique; c'est la même chose, je crois.

M. DE PRÉCINAT.

Pas tout-à-fait. Et ce frère est donc mort?

M. BERNIQUET.

Il y a bien long-temps: c'était un mauvais sujet, il tuait tout le monde; voilà pourquoi on l'avait envoyé bien loin.

M. DE PRÉCINAT.

Vous devez hériter de plus de cent mille écus?

M. BERNIQUET.

Oui, le notaire me l'a dit, et c'est un habile homme; car il a lu le testament tout courant comme si c'eût été de la moulée.

M. DE PRÉCINAT.

Vous ne l'avez donc pas lu, vous?

M. BERNIQUET.

Moi, j'en aurais été bien fâché; c'est une écriture de chicane. Ah! pardi, à moins que ce ne soit de l'imprimé, je ne vais pas me casser la tête à tout cela.

M. DE PRÉCINAT.

Votre oncle a dans Paris trois maisons de ma connaissance, qui rapportent plus de douze mille francs.

M. BERNIQUET.

Oui; mais vous ne comptez pas ses quatre casseroles d'argent, son plat à barbe, un huilier, et puis des salières; enfin, tout plein de choses que j'ai oubliées, et qui font plaisir à voir.

M. DE PRÉCINAT.

Ce ne sont pas là de grands effets.

M. BERNIQUET.

Les casseroles sont bien grandes.

M. DE PRÉCINAT.

Enfin, vous héritez de tout cela?

M. BERNIQUET.

Oui, et mademoiselle votre fille aussi, puisque j'en suis amoureux, et que vous me la donnez en mariage.

M. DE PRÉCINAT.

Sans doute.

M. BERNIQUET.

Mon grand-oncle, à qui j'en avais parlé, n'y voulait pas consentir : je vous le dis à présent qu'il est mort, parce que je ne le crains plus. Il n'y a que M. d'Alvin que je crains.

M. DE PRÉCINAT.

Comment?

M. BERNIQUET.

Oui, il loge ici ; il pourrait être amoureux de mademoiselle votre fille. Je suis malin, moi, je devine cela.

M. DE PRÉCINAT.

Bon! c'est son cousin.

M. BERNIQUET.

C'est son cousin? je ne savais pas cela. Cela fait une différence.

M. DE PRÉCINAT.

Et puis il n'est pas si riche que vous.

M. BERNIQUET.

Oh! je suis un bon parti, moi, avec mes casseroles et mon bassin à barbe d'argent.

M. DE PRÉCINAT.

Je vous le dis, ne craignez rien ; et puis je parlerai à ma fille, pourvu que vous ne changiez pas d'avis.

M. BERNIQUET.

Moi, changer d'avis! pour qui me prenez-vous? savez-vous que je suis capable de vous signer un dédit, pour vous rassurer?

M. DE PRÉCINAT.

Vous entendez donc les affaires?

M. BERNIQUET.

Comme ceux qui les font, je vous en réponds. Comment aurais-je vécu depuis que je suis à Paris sans cela? mon oncle ne me donnait rien.

M. DE PRÉCINAT.

Et comment avez-vous fait?

M. BERNIQUET.

Comme tous les autres : j'ai emprunté tant que j'ai pu, parce que je disais : j'hériterai bientôt, et il faut que je fasse figure.

M. DE PRÉCINAT.

Et combien devez-vous?

M. BERNIQUET.

J'ai fait six billets, qui montent..., attendez ; trois cents, cinq cents, mille, et puis cinquante louis, avec vingt-cinq.

M. DE PRÉCINAT.

Tout cela ce sont des louis ?

M. BERNIQUET.

Non, il y a des francs ; cela fait en tout trois mille six cents francs que je dois.

M. DE PRÉCINAT.

Cest beaucoup pour un an.

M. BERNIQUET.

Il y a treize mois bien comptés. Ainsi je dis donc, si vous voulez, je vais signer un dédit ; mais il faut que je me dépêche à cause de l'enterrement de mon grand-oncle, qui va se faire bientôt.

M. DE PRÉCINAT.

Je veux y aller aussi, si je le peux.

M. BERNIQUET.

Eh bien, je vous ferai la révérence.

M. DE PRÉCINAT.

Allons, passons dans mon cabinet.

SCÈNE IV.

Mlle DE PRÉCINAT, M. D'ALVIN.

M. D'ALVIN.

Ils sont sortis, je crois ?

Mlle DE PRÉCINAT.

Oui.

M. D'ALVIN.

J'ai tout entendu. Ce que je craignais est vrai ; mais il m'est venu une idée dont je me promets le plus grand succès.

Mlle DE PRÉCINAT.

Vous me le direz.

M. D'ALVIN.

Je n'ai pas un moment à perdre pour l'exécuter ; mais ce qu'il est essentiel que vous fassiez, c'est lorsque M. de Précinat viendra vous proposer d'épouser M. Berniquet, de lui dire naturellement ce que vous pensez.

Mlle DE PRÉCINAT.

Comment ! que je n'y consentirai point?

M. D'ALVIN.

Oui.

Mlle DE PRÉCINAT.

Et que je n'épouserai jamais que vous?

M. D'ALVIN.

Sans doute.

Mlle DE PRÉCINAT.

Vous plaisantez?

M. D'ALVIN.

Non, je vous le jure ; parce que dès que le mariage de M. Berniquet sera manqué, il ne faut pas laisser croître un nouvel obstacle.

Mlle DE PRÉCINAT.

Mais expliquez-moi comment ce mariage manquera.

M. D'ALVIN.

J'entends monsieur votre père ; je ne serai pas long-temps sans revenir, et sans vous apprendre ce que vous voulez savoir.

SCÈNE V.

Mlle DE PRÉCINAT, M. DE PRÉCINAT.

M. DE PRÉCINAT.

Qu'est-ce qui sort d'avec vous?

Mlle DE PRÉCINAT.

C'est mon cousin.

M. DE PRÉCINAT.

Tant mieux, car j'ai à vous parler.

Mlle DE PRÉCINAT.

Je voudrais bien que ce fût sur une chose que je désire.

M. DE PRÉCINAT.

Mais cela pourrait être, car il est question de vous marier.

Mlle DE PRÉCINAT.

Ah! mon père, vous voulez vous moquer de moi?

M. DE PRÉCINAT.

Non, et mon gendre sort d'ici dans l'instant.

Mlle DE PRÉCINAT.

Dans l'instant? Je craignais que vous ne désapprouvassiez notre amour.

M. DE PRÉCINAT.

Vous vous aimez?

Mlle DE PRÉCINAT.

Oui, mon père.

M. DE PRÉCINAT.

Il ne m'a pas dit cela.

Mlle DE PRÉCINAT.

Nous avions bien résolu de vous en parler, et nous ne l'avons jamais osé.

M. DE PRÉCINAT.

Mais il m'en a parlé, lui; et tout est conclu. Il avait bien quelque inquiétude, il craignait que tu n'en aimasses un autre.

Mlle DE PRÉCINAT.

Comment peut-il douter de mon cœur?

M. DE PRÉCINAT.

Je l'ai rassuré, en lui disant que d'Alvin est ton cousin.

Mlle DE PRÉCINAT.

Comment! à qui?

M. DE PRÉCINAT.

A M. Berniquet.

Mlle DE PRÉCINAT.

Qu'est-ce que cela lui fait, que j'aime M. d'Alvin, et qu'il m'épouse; de quoi se mêle-t-il?

M. DE PRÉCINAT.

Mais c'est lui qui t'épouse.

Mlle DE PRÉCINAT.

Oui, M. d'Alvin.

M. DE PRÉCINAT.

Non, M. Berniquet.

Mlle DE PRÉCINAT.

Mon père, je n'épouserai jamais que M. d'Alvin.

M. DE PRÉCINAT.

Et moi je vous dis que vous épouserez M. Berniquet.

Mlle DE PRÉCINAT.

Je ne le crois pas; vous ne me sacrifierez pas à un homme si sot.

M. DE PRÉCINAT.

Il est fort riche.

Mlle DE PRÉCINAT.

La richesse ne me fait rien.

M. DE PRÉCINAT.

Je ne vous consulterai point.

Mlle DE PRÉCINAT.

Vous ne me marierez pas de force, assurément; je vous connais.

M. DE PRÉCINAT.

De force ou de gré, vous vous marierez à ma fantaisie, voilà de quoi je vous puis assurer. J'ai un dédit de M. Berniquet; c'est une précaution que j'ai prise, parce que c'est un excellent parti.

Mlle DE PRÉCINAT.

Moi, je le trouve très-mauvais, et vous pouvez lui rendre son dédit.

M. DE PRÉCINAT.

Voilà ce que je ne ferai assurément pas; au contraire, car je vais dès ce moment faire dresser le contrat.

Mlle DE PRÉCINAT.

Je ne signerai jamais.

M. DE PRÉCINAT, s'en allant.

Nous verrons.

SCÈNE VI.

Mlle DE PRÉCINAT, M. D'ALVIN.

Mlle DE PRÉCINAT.

Je viens de faire tout ce que vous m'avez dit, j'ai assuré mon père que je n'épouserai jamais que vous.

M. D'ALVIN.

Cela est à merveilles.

Mlle DE PRÉCINAT.

Oui, mais mon père n'en va pas moins chez son notaire pour lui faire faire le contrat de mariage de M. Berniquet avec moi.

M. D'ALVIN.

Ne craignez rien. J'ai engagé quatre de mes amis à prendre des habits de deuil et de longs manteaux, et de se mettre à l'enterrement avant M. Berniquet; il sera confondu de voir des héritiers qu'il n'attendait pas, et qui se diront les plus proches parents.

Mlle DE PRÉCINAT.

Il faudra qu'ils prouvent qu'ils seront les vrais héritiers.

M. D'ALVIN.

S'il ne le croit pas, on le chicanera, en faisant des oppositions au testament; par ce moyen nous gagnerons du temps.

Mlle DE PRÉCINAT.

Mais la vérité se découvrira.

M. D'ALVIN.

Pas d'abord : le grand-oncle de Berniquet peut avoir eu des enfants en Amérique ou en Afrique, comme il dit.

Mlle DE PRÉCINAT.

Il croit donc que c'est la même chose?

M. D'ALVIN.

Oui vraiment. Pour lors nous verrons ce que fera monsieur vo-

tre père, s'il attendra que le procès soit intenté, s'il ne croira pas Berniquet un homme tout au moins mal instruit sur sa parenté. D'ailleurs, il faut de l'argent pour suivre un procès; et les apparences étant contre Berniquet, il ne lui en prêtera pas.

Mlle DE PRÉCINAT.

Votre idée est excellente: car ce n'est que comme unique héritier que ce mariage avait tenté mon père.

M. D'ALVIN.

Sans doute.

Mlle DE PRÉCINAT.

Vos amis auront-ils été assez tôt prêts?

M. D'ALVIN.

Oui, je les ai vu partir, et c'est ici que je viens attendre le succès de cette entreprise.

Mlle DE PRÉCINAT.

Il faudrait que mon père en fût instruit.

M. D'ALVIN.

Mais s'il est chez son notaire, il les verra passer; ils étaient en marche quand je suis venu ici.

Mlle DE PRÉCINAT.

Il serait important de savoir s'il a continué de faire dresser le contrat.

M. D'ALVIN.

Vous avez raison. Comment ferons-nous? attendez, doit-il revenir ici?

Mlle DE PRÉCINAT.

Je n'en sais rien.

M. D'ALVIN.

J'attends La France.

Mlle DE PRÉCINAT.

Pour quoi faire?

M. D'ALVIN.

Pour savoir la mine qu'aura faite Berniquet, lorsque mes héritiers supposés auront pris sa place

Mlle DE PRÉCINAT.

Ah! fort bien.

M. D'ALVIN.

Sans cela, j'irais chez le notaire, qui est le mien, et qui me dirait si monsieur votre père aura été arrêté dans son projet.

Mlle DE PRÉCINAT.

Allez-y toujours.

M. D'ALVIN.

Mais c'est que La France me rendrait compte aussi d'autres choses que je lui ai dit de faire, et qui ne sont pas moins essentielles.

Mlle DE PRÉCINAT.

Qu'est-ce que c'est?

M. D'ALVIN.

Ah! voici La France.

SCÈNE VII.

Mlle DE PRÉCINAT, M. D'ALVIN, LA FRANCE.

LA FRANCE.

Monsieur?

M. D'ALVIN.

Eh bien?

LA FRANCE.

M. Berniquet a été d'un étonnement!.... J'ai bien ri toujours; et puis mes camarades qui portaient la queue des manteaux de leurs maîtres se sont bien moqués de lui; enfin, il était furieux. (Il rit.)

M. D'ALVIN.

Ne ris donc pas.

LA FRANCE.

Je n'en puis plus; mais je vous avertis que M. de Précinat me suit.

M. D'ALVIN.

Je vais chez le notaire. As-tu fait ce que je t'avais dit?

LA FRANCE.

Oui, monsieur, ils vont tous le tourmenter.

M. D'ALVIN.

Cela est bon. Voici monsieur votre père ; je m'enfuis : je reviendrai bientôt de chez le notaire.

SCÈNE VIII.

Mlle DE PRÉCINAT, M. DE PRÉCINAT.

M. DE PRÉCINAT, *se croyant seul.*

Je ne comprendrai jamais cela ; l'oncle de Berniquet ne m'avait jamais dit qu'il eût d'autres parents.

Mlle DE PRÉCINAT.

Vous me paraissez bien affligé de la mort de cet homme-là.

M. DE PRÉCINAT.

Il est vrai.

Mlle DE PRÉCINAT.

Mais il était bien vieux.

M. DE PRÉCINAT.

Cela ne fait rien.

Mlle DE PRÉCINAT.

Pardonnez-moi, les vieillards ne sont pas des amis bien chauds.

M. DE PRÉCINAT.

Il l'était assez pour moi.

Mlle DE PRÉCINAT.

Ils ne pensent ordinairement qu'à eux ; ils craignent de manquer, ils sont avares, ils se privent de tout, et ils amassent sans cesse.

M. DE PRÉCINAT.

Ils ont raison.

Mlle DE PRÉCINAT.

Et tout cela pour faire des neveux bien riches, qui n'attendent que leur mort pour avoir leur succession, et la dépenser promptement.

M. DE PRÉCINAT.

Cela n'arrive que trop souvent.

Mlle DE PRÉCINAT.

M. Berniquet en est un exemple ; car il n'aimait pas son oncle, et cependant le voilà très-riche de ses bienfaits. De combien hérite-t-il à peu près ?

M. DE PRÉCINAT.

Je ne peux pas vous le dire.

Mlle DE PRÉCINAT.

C'est pourtant cet héritage qui vous a engagé à vouloir me le faire épouser ; cependant je crois que M. d'Alvin est plus riche que lui.

M. DE PRÉCINAT.

Il n'attend pas d'héritage.

Mlle DE PRÉCINAT.

Non, mais il a un bien assuré, et que personne ne peut lui disputer, vous en conviendrez bien ? Tenez, le voici.

SCÈNE IX.

Mlle DE PRÉCINAT, M. D'ALVIN, M. DE PRÉCINAT.

M. D'ALVIN.

Parbleu, on vient de me dire une singulière nouvelle, monsieur de Précinat.

M. DE PRÉCINAT.

Qu'est-ce que c'est ?

M. D'ALVIN.

Que ce pauvre Berniquet n'aura rien de son oncle : il y a d'autres héritiers plus près que lui.

M. DE PRÉCINAT.

Cela est vrai.

M. D'ALVIN.

Ils font mettre actuellement le scellé partout.

M. DE PRÉCINAT.

Qui vous a dit cela?

M. D'ALVIN.

M. Broussin, mon notaire. (A part à mademoiselle de Précinat.) Le contrat n'est pas fait.

M. DE PRÉCINAT.

M. Broussin en est donc sûr?

M. D'ALVIN.

Il a parlé au commissaire; mais tenez, voilà M. Berniquet, qui vous dira encore mieux ce qui en est.

SCÈNE X.

Mlle DE PRÉCINAT, M. DE PRÉCINAT, M. D'ALVIN, M. BERNIQUET, en manteau noir.

M. DE PRÉCINAT.

Eh bien, monsieur Berniquet, il est donc vrai que vous n'avez plus d'espérance?

M. BERNIQUET.

Oh! pardonnez-moi.

Mlle DE PRÉCINAT, bas à M. d'Alvin.

Tout serait-il découvert?

M. DE PRÉCINAT.

Mais n'y a-t-il pas d'autres héritiers plus près que vous?

M. BERNIQUET.

Oui vraiment, et ils sont arrivés bien à propos pour l'enterrement; je ne me suis plus trouvé que le cinquieme.

M. D'ALVIN.

Je crois que cela vous a un peu fâché?

M. BERNIQUET.

Oui, parce que leurs laquais m'ont ri au nez; j'ai cru qu'ils se moquaient de moi.

Mlle DE PRÉCINAT.

Et cela n'était donc pas?

M. BERNIQUET.

Bon! tout au contraire, leurs maîtres m'ont fait cent politesses, et ils m'ont bien remercié des soins que j'ai pris de mon oncle; je crois que cela fera des cousins fort honnêtes.

Mlle DE PRÉCINAT.

Assurément; mais après?

M. BERNIQUET.

Après? ils ont fait mettre le scellé partout, jusque sur la porte de ma chambre; cela est très-plaisant.

M. DE PRÉCINAT.

Comment, plaisant?

M. BERNIQUET.

Oui, car je ne sais plus où aller coucher. (Il rit.)

M. DE PRÉCINAT.

Et vous riez de cela?

M. BERNIQUET.

Oh, je ris, parce que je ne serai pas embarrassé.

M. DE PRÉCINAT.

Mais vous n'aurez rien de cette succession?

M. BERNIQUET.

Non vraiment. (Il rit.)

M. DE PRÉCINAT.

Vous m'impatientez avec votre gaieté.

M. BERNIQUET.

Bon! j'aurais bien de quoi m'affliger encore plus si je voulais.

M. DE PRÉCINAT.

Au sujet de quoi?

M. BERNIQUET.

Au sujet de mes créanciers, qui, sachant que je n'héritais plus, sont venus me trouver, et m'ont dit qu'ils me feraient mettre en prison si je ne les payais pas.

M. DE PRÉCINAT.

Et c'est donc en prison que vous comptez aller coucher ce soir?

M. BERNIQUET.

Non.

M. DE PRÉCINAT.

Où donc?

M. BERNIQUET.

Eh! pardi chez vous, ici.

M. DE PRÉCINAT.

Ici?

M. BERNIQUET.

Oui, mon mariage avec mademoiselle n'est-il pas fait?

M. DE PRÉCINAT.

Non.

M. BERNIQUET.

Allons, vous badinez.

M. DE PRÉCINAT.

Je ne badine pas.

M. BERNIQUET.

Oh! je ne suis pas inquiet.

M. DE PRÉCINAT.

Pourquoi?

M. BERNIQUET.

C'est que la précaution que j'ai prise est bonne.

M. DE PRÉCINAT.

Et quelle précaution?

M. BERNIQUET.

Eh pardi, vous savez bien.

M. DE PRÉCINAT.

Non.

M. BERNIQUET.

Comment! je ne vous ai pas fait un dédit?

M. DE PRÉCINAT.

Il est vrai, mais je ne vous en ai pas fait, moi.

M. BERNIQUET.

Non, mais c'est la même chose.

M. DE PRÉCINAT.

Cela est si peu la même chose, que vous n'épouserez pas ma fille.

M. BERNIQUET.

Mais elle est amoureuse de moi; pardi, je le sais bien, apparemment : que voulez-vous qu'elle devienne?

Mlle DE PRÉCINAT.

Vous ai-je jamais donné lieu de le croire?

M. BERNIQUET.

Ah! celui-là est bon! Et qui aimez-vous donc?

Mlle DE PRÉCINAT.

Mon père vous le dira.

M. BERNIQUET.

Je crois qu'il serait bien embarrassé d'en nommer un autre.

M. DE PRÉCINAT.

Pas tant que vous le croyez.

M. BERNIQUET.

Eh bien, voyons.

M. DE PRÉCINAT.

Puisque vous voulez le savoir, c'est M. d'Alvin.

M. BERNIQUET.

Ah! je ne le crains pas.

M. D'ALVIN.

Comment, monsieur?....

M. BERNIQUET.

Assurément. On m'a dit que vous étiez son cousin.

M. D'ALVIN.

Il est vrai.

M. BERNIQUET.

Eh bien, je ne croirai ce mariage-là que quand je le verrai.

M. D'ALVIN.

Il ne dépend que de M. de Précinat.

M. BERNIQUET.

Bon! il ne voudrait pas me faire ce tour-là.

M. DE PRÉCINAT.

Qui m'en empêcherait?

M. BERNIQUET.

Votre promesse.

M. DE PRÉCINAT.

Je ne me suis engagé à rien.

M. BERNIQUET.

Eh bien, mariez donc mademoiselle à M. d'Alvin, pour voir, je vous en défie.

M. DE PRÉCINAT.

Vous m'en défiez?

M. BERNIQUET.

Oui, je vous en défie.

M. DE PRÉCINAT.

C'est une chose faite, elle n'en épousera jamais d'autre; monsieur d'Alvin, je vous la donne.

M. D'ALVIN, à M. Berniquet.

Ah! monsieur, que d'obligations je vous ai.

Mlle DE PRÉCINAT.

Mon père! (Elle l'embrasse.)

M. BERNIQUET.

Oui, oui, comptez sur sa parole; vous voyez bien qu'il ne l'a pas tenue avec moi.

M. DE PRÉCINAT.

Allons, laissez-nous, et sortez d'ici.

M. BERNIQUET.

Mais un moment, monsieur de Précinat, si c'est tout de bon que vous ne me donnez pas mademoiselle votre fille, que voulez-vous que je devienne?

M. DE PRÉCINAT.

Tout ce que vous voudrez.

M. BERNIQUET.

Voilà toutes mes espérances détruites, et mes créanciers vont me faire mettre en prison.

M. DE PRÉCINAT.

Ce n'est pas ma faute.

M. BERNIQUET.

Je comptais sur l'héritage de mon oncle.

M. DE PRÉCINAT.

Qu'est-ce que cela me fait?

M. BERNIQUET.

Et après cela, sur mon mariage avec mademoiselle votre fille; je leur ai dit cela pour les apaiser.

M. DE PRÉCINAT.

Tant pis pour vous.

M. BERNIQUET.

Il faut donc m'enfuir?

M. DE PRÉCINAT.

Comme il vous plaira.

M. BERNIQUET.

Mais prêtez-moi donc de l'argent pour prendre la poste, et pour m'en retourner dans mon pays.

M. DE PRÉCINAT.

Je ne vous prêterai rien.

M. BERNIQUET.

Pardi, je suis bien malheureux.

M. D'ALVIN.

Un moment, monsieur Berniquet, ne vous désespérez pas.

M. BERNIQUET.

Monsieur, je vous trouve bien bon, quoique vous m'enleviez ma femme.

M. D'ALVIN.

Écoutez-moi : d'où êtes-vous?

M. BERNIQUET.

De Béthune, monsieur.

M. D'ALVIN.

Vous êtes donc de Flandre?

M. BERNIQUET.

Oui, monsieur, je suis de Flandre.

M. D'ALVIN.

Eh bien, je vais vous donner cinquante louis et une chaise de poste; allez-vous-en chez moi m'attendre, et je vous y ferai trouver la chaise et des chevaux.

M. BERNIQUET.

Mais si je rencontre mes créanciers?

M. D'ALVIN.

Ne craignez rien, ils ne sauront pas encore que vous n'épousez pas mademoiselle.

M. BERNIQUET.

Mais ils le sauront bientôt. Je veux partir tout de suite.

M. D'ALVIN.

Et vous aurez raison.

M. BERNIQUET.

Adieu, mademoiselle : si vous me regrettez, j'en serai bien fâché; mais pour monsieur votre père, je ne le regrette pas, je suis trop fâché contre lui. Adieu, adieu : je le dirai à tout le monde, qu'il m'a manqué de parole.

Mlle DE PRÉCINAT.

Comment?....

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

Mlle DE PRÉCINAT, M. D'ALVIN, M. DE PRÉCINAT.

M. D'ALVIN.

Laissez, laissez-le aller; je vais lui donner un de mes gens pour l'accompagner, et il ne le quittera que quand il sera arrivé chez lui.

M. DE PRÉCINAT.

Vous ferez bien ; mais revenez tout de suite, vous trouverez ici le notaire, et nous signerons le contrat.

Mlle DE PRÉCINAT.

Mon père, vous allez faire mon bonheur.

M. D'ALVIN.

Monsieur !.... (Il l'embrasse.)

M. DE PRÉCINAT.

Si j'avais su que vous vous aimiez, si vous aviez eu plus de confiance en moi, je n'aurais pas cherché à faire une autre alliance, et ma fille n'aurait pas été exposée à épouser un sot.

LE

FRIPON ORGUEILLEUX.

PROVERBE XCI.

PERSONNAGES.

Mme DE CLERSEL.

LE COMTE DE VALPREUX.

LE BARON DE VALPREUX, *fils.*

LE DUC DE NERVAY, *ministre.*

M. BOUFFI, *financier.*

LE BRUN, *valet-de-chambre de Mme de Clersel.*

La scène est chez Mme de Clersel.

LE

FRIPON ORGUEILLEUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE CLERSEL, M. BOUFFI.

Mme DE CLERSEL.

Entrons ici, et asseyons-nous.

M. BOUFFI.

Oh très-volontiers, madame, je n'aime point à me tenir debout nulle part; c'est ce qui fait que je vais rarement aux audiences.

Mme DE CLERSEL.

Vous n'en avez plus besoin, à ce qu'on m'a dit, monsieur Bouffi, car vous êtes fort riche, et vous avez quitté les affaires.

M. BOUFFI.

Oui, madame, et, Dieu merci, quand on a cent mille écus de rente, on n'est pas mal.

Mme DE CLERSEL.

On est au-dessus de tout.

M. BOUFFI.

Pas absolument, madame; cependant ma fortune est l'ouvrage de dix ans, et je crois que cela prouve le mérite; mais j'ai toujours devant les yeux ces diables de gens de qualité, qui se croient au-dessus de tout le monde, et cela me tracasse.

Mme DE CLERSEL.

Il faut laisser à chacun sa chimère. Venons à l'affaire dont on m'a dit que vous aviez à me parler, monsieur Bouffi.

M. BOUFFI.

Madame, j'ai envie de me marier, et je crois être un assez bon parti.

Mme DE CLERSEL.

Sûrement.

M. BOUFFI.

Cependant je voudrais être encore meilleur, et c'est pour cela que je veux me marier.

Mme DE CLERSEL.

Je ne vous comprends pas.

M. BOUFFI.

Je vais m'expliquer : ce n'est pas assez d'être riche, il faut avoir un état, et c'est ce qui m'occupe depuis long-temps.

Mme DE CLERSEL.

Mais le vôtre?...

M. BOUFFI.

N'est rien en comparaison de ce que je désire. J'ai pour voisin un homme de mes amis, homme de qualité simple ; mais son fils n'est pas de même, il aime à vivre, pendant que son père amasse ; c'est le baron de Valpreux.

Mme DE CLERSEL.

Ce sont des gens de bonne maison.

M. BOUFFI.

Je ne le sais que trop! il a voulu m'écraser ce baron avec sa qualité, mais avec mon argent j'ai pris le dessus ; j'ai agrandi ma terre au point qu'elle est dix fois plus grande que la sienne ; il aime la chasse, et il est très-borné de tous les côtés par mes possessions.

Mme DE CLERSEL.

Vous devez être content.

M. BOUFFI.

Point du tout. Il donne des spectacles chez lui ; on y joue la comédie assez bien : qu'est-ce que j'ai fait chez moi ? je donne des opéra-comiques, et je l'emporte par la musique.

Mme DE CLERSEL.

Eh bien, cela est encore un triomphe pour vous.

M. BOUFFI.

Qui ne me satisfait point. On dit toujours la comédie de M. le Baron.

Mme DE CLERSEL.

Et la vôtre, celle de M. Bouffi?

M. BOUFFI.

Oui, madame, voilà ce qui me désole, parce que cela a quelque chose d'humiliant; je ne voudrais pas qu'il fût au-dessous de moi, mais je voudrais du moins être son égal.

Mme DE CLERSEL.

Mais s'il vous traite bien?

M. BOUFFI.

Il y a toujours dans ses honnêtetés avec moi ce ton supérieur de la qualité; enfin, il n'envie point mon sort, et, plus riche que lui de beaucoup, je suis réduit à envier le sien.

Mme DE CLERSEL.

C'est une folie.

M. BOUFFI.

Qui me fera mourir de chagrin.

Mme DE CLERSEL.

Mais que puis-je faire à cela, moi?

M. BOUFFI.

Premièrement, favoriser un mariage que je désire, et qui dépend entièrement de vous.

Mme DE CLERSEL.

Je vous entends, monsieur Bouffi; la tournure que vous prenez est très-délicate pour me déclarer votre amour.

M. BOUFFI.

Je n'ose point me flatter de vous inspirer de l'amour, madame; ce n'est point là ce qui me fait désirer de vous épouser.

Mme DE CLERSEL.

Mais quoi donc?

M. BOUFFI.

Deux raisons : la première, de vous enlever au Baron, qui vous aime à la fureur, et qui espère que vous vous rendrez à son amour.

Mme DE CLERSEL.

Comment savez-vous cela?

M. BOUFFI.

Avec de l'argent, on sait tout ce que l'on veut savoir. Si je puis vous paraître digne de vous, madame, je vous ferai marquise ; j'ai des moyens pour cela, et je vous assurerai un douaire de cinquante mille livres de rentes ; voilà, je crois, ce que le baron de Valpreux ne pourra jamais faire avec tout son amour et sa naissance.

Mme DE CLERSEL.

Cela mérite d'y penser. Et comment me ferez-vous marquise ?

M. BOUFFI.

En faisant ériger ma terre en marquisat. M. le duc de Nervay est votre ami, il est ministre, et rien ne lui sera plus facile.

Mme DE CLERSEL.

Mais il est ami du baron de Valpreux et de son père.

M. BOUFFI.

Ont-ils votre parole ?

Mme DE CLERSEL.

Non, pas absolument.

M. BOUFFI.

Eh bien, ne dites rien à M. le duc de nos projets.

Mme DE CLERSEL.

Vous avez raison. Il m'a fait demander aujourd'hui un rendez-vous ici ; je lui parlerai de votre affaire.

M. BOUFFI.

Et nous conclurons tout de suite le mariage.

Mme DE CLERSEL.

Allons, je n'y perdrai pas un moment.

M. BOUFFI.

D'ailleurs, le baron de Valpreux ne sera pas si riche qu'il le croit, il peut s'en rapporter à moi.

Mme DE CLERSEL.

Réellement ?

M. BOUFFI.

Je n'ai pas l'honneur de vous en dire davantage ; j'ai une affaire à terminer, je reviendrai tout de suite pour savoir la réponse de M. le duc de Nervay.

SCÈNE II.

Mme DE CLERSEL, LE BARON, M. BOUFFI, LE BRUN.

LE BRUN.

M. le baron de Valpreux.

M. BOUFFI.

Ah! je vous prie, qu'il ne se doute de rien.

LE BARON.

Quoi! madame, vous avez ici mon voisin, M. Bouffi? C'est un homme charmant! (Il lui tend la main. M. Bouffi se baisse et se redresse tout de suite.)

M. BOUFFI.

Monsieur le Baron a bien de la bonté!

LE BARON.

Il a donné, cette année, des spectacles charmants, délicieux !

M. BOUFFI.

Monsieur, après les vôtres.

LE BARON.

Je n'avais point de musique : ce n'était rien du tout en comparaison ; mais je dis rien, monsieur Bouffi.

M. BOUFFI.

Il est vrai que la musique...

LE BARON.

Fait tout, tout, vous dis-je, dans un spectacle.

M. BOUFFI.

Et la mienne n'était pas mauvaise.

LE BARON.

Où allez vous donc, monsieur Bouffi?

M. BOUFFI.

Une affaire m'oblige de quitter madame.

Mme DE CLERSEL.

Vous reviendrez?

M. BOUFFI.

Oui, madame, promptement.

LE BARON.

Adieu, adieu, monsieur Bouffi.

SCENE III.

Mme DE CLERSEL, LE BARON.

LE BARON.

Qu'est-ce que vous faites donc de cet homme-là chez vous, madame?

Mme DE CLERSEL.

Je le vois comme tout le monde.

LE BARON.

Cela m'étonne! Quoi, vous empruntez de l'argent?

Mme DE CLERSEL.

Je vous réponds que non; mais il me semble que sans cela on le rencontre partout.

LE BARON.

C'est qu'on est peu délicat.

Mme DE CLERSEL.

D'ailleurs, il a une chose très-commode : partout où il passe la soirée, il ne soupe pas, il n'y a que chez lui.

LE BARON.

Par ce moyen, on ne mange point avec lui, cela est vrai; cependant vous prenez son parti d'une manière qui m'inquiète : ce n'est pas que je lui veuille du mal à M. Bouffi; il a été élevé dans notre maison, et il a toute la confiance de mon père.

Mme DE CLERSEL.

Vous voyez bien que je n'ai pas tort de le recevoir.

LE BARON.

Cela est différent. Il y a bien quelque chose à redire sur la manière dont il s'est enrichi.

Mme DE CLERSEL.

On croit toujours avoir des reproches à faire aux gens riches.

LE BARON.

Eh bien, madame, ne parlons plus de lui, ne parlons que de vous. Vous connaissez ma fortune, et vous devez me connaître assez pour savoir si je suis digne de vous; mon père veut absolument me marier, il croit que mes assiduités auprès de vous m'ont permis d'espérer de vous obtenir.

Mme DE CLERSEL.

Je ne vous ai pas dit le contraire.

LE BARON.

Non, mais vous ne m'avez rien dit de positif, et il est certain que si je ne vous épouse pas, rien au monde ne pourra plus me toucher; vous allez faire le malheur de ma vie.

Mme DE CLERSEL.

Vous le croyez, et j'en suis persuadée; mais vous pourriez obtenir du temps de monsieur votre père.

LE BARON.

Et à quoi bon retarder ce qui peut me rendre le plus heureux homme du monde?

Mme DE CLERSEL.

A éprouver votre amour.

LE BARON.

Dites plutôt à me prouver que vous ne m'aimez pas.

Mme DE CLERSEL.

Je ne dis pas cela.

LE BARON.

Mais dites-moi du moins que vous m'aimez.

Mme DE CLERSEL.

Ce serait m'engager.

LE BARON.

Et vous le craignez, madame? J'ai des soupçons...

Mme DE CLERSEL.

Quels sont-ils?

LE BARON.

Je trouve qu'ils vous avilissent trop pour vous les dire; mais comparez du moins la différence qu'il y aurait de m'épouser, ou de me préférer....

Mme DE CLERSEL.

Allons, vous êtes fou. Je vous quitte, parce que j'ai à écrire. (Elle s'en va.)

LE BARON.

Et vous me laissez, sans chercher à me rassurer, sans aucune pitié? Elle ne m'écoute plus!

SCÈNE IV.

LE DUC, LE BARON, LE BRUN.

LE BRUN.

M. le duc de Nervay.

LE DUC.

Ah! vous voici, Baron. Où est donc madame de Clersel?

LE BARON.

Elle vient de passer dans son boudoir.

LE BRUN.

Monsieur le Duc veut-il que je l'avertisse?

LE BARON.

Un moment, le Brun.

LE BRUN.

Monsieur sonnera.

SCÈNE V.

LE DUC, LE BARON.

LE DUC.

Qu'avez-vous donc à me dire? auriez-vous changé de sentiment au sujet de madame de Clersel?

LE BARON.

Non sûrement, monsieur le Duc; mais je crains bien d'avoir abusé de vos bontés, en vous engageant dans une démarche infructueuse.

LE DUC.

Voyons : qui vous le fait penser?

LE BARON.

C'est que je viens d'avoir une conversation avec madame de Clersel, qui ne me paraît pas disposée à faire ce que je désire, et je crois que ce qui l'en empêche, c'est M. Bouffi.

LE DUC.

Comment, Bouffi! qu'a-t-il affaire à tout cela?

LE BARON.

Lorsque je suis arrivé, il était ici seul avec elle, et il ne l'a quittée qu'en l'assurant qu'il reviendrait bientôt.

LE DUC.

Pourquoi voit-elle une espèce comme cela?

LE BARON.

Je crains qu'il n'ait l'ambition de l'épouser.

LE DUC.

Je ne le souffrirai point. Elle pourrait être tentée de ses richesses?.... Mais non, je ne le saurais croire.

LE BARON.

Moi, je le crains.

LE DUC.

Écoutez, je lui ai fait demander un rendez-vous pour lui

parler en votre faveur; mais je ne me presserai point, je veux la voir venir, et sonder ses sentiments sur Boufli. Reposez-vous sur moi, mon cher Baron; vous savez combien je vous aime, n'ayez point d'inquiétude.

LE BARON.

Je suis comblé de vos bontés, monsieur le Duc.

LE DUC.

Où est le Comte actuellement?

LE BARON.

Mon père? il est à Paris, monsieur le Duc.

LE DUC.

Et je ne l'ai pas vu! cela est fort mal à lui.

LE BARON.

Il a beaucoup d'affaires, et même de l'inquiétude dans ce moment: je vais le rejoindre.

LE DUC.

Dites-lui que s'il a besoin de moi, il peut y compter.

LE BARON.

Je vais le lui dire, monsieur le Duc.

LE DUC.

Allez-vous-en, j'entends madame de Clersel.

SCÈNE VI.

Mme DE CLERSEL, LE DUC.

Mme DE CLERSEL.

Quoi! monsieur le Duc, vous êtes ici, et l'on ne me le dit pas! je suis furieuse.

LE DUC

Vous étiez en affaires.

Mme DE CLERSEL.

Il n'y a rien que je ne quitte pour vous; vos moments sont précieux. Vous m'avez envoyé demander si vous pourriez me voir; mais toujours....

LE DUC.

C'est que je m'ennuyais d'avoir été si long-temps sans savoir de vos nouvelles, et j'en voulais venir chercher moi-même. Vous êtes toujours la plus belle du monde.

Mme DE CLERSEL.

Et vous, toujours le plus honnête, monsieur le Duc; mais vraiment, j'ai une grande affaire à vous...., à propos.

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est.

Mme DE CLERSEL.

Promettez-moi de ne pas me refuser.

LE DUC.

Si cela ne dépend que de moi, vous pouvez en être bien sûre.

Mme DE CLERSEL.

Nous avons besoin de votre crédit.

LE DUC.

Pourquoi faire?

Mme DE CLERSEL.

C'est un fort honnête homme qui voudrait faire ériger une terre considérable en marquisat.

LE DUC.

Est-ce un gentilhomme?

Mme DE CLERSEL.

Non pas absolument; mais un homme anobli, je crois, par des charges.

LE DUC.

C'est un titre fort commun pour bien des gens, et ces grâces-là ne s'accordent qu'en faveur du mérite ou des services rendus à l'état.

Mme DE CLERSEL.

Mais avec de l'argent?....

LE DUC.

Ah! je vois que votre homme a plus d'argent que de mérite.

Mme DE CLERSEL.

Il est vrai qu'il est fort riche, et je suis dans le cas de lui avoir les plus grandes obligations.

LE DUC.

Vous, madame?

Mme DE CLERSEL.

Oui, monsieur le Duc; et si vous vouliez, vous me feriez le plus grand plaisir, et vous me rendriez le plus grand service....

LE DUC.

Je sais de qui vous me parlez, madame, et je suis bien étonné que vous vous intéressiez pour cet homme-là!

Mme DE CLERSEL.

Mais je ne vous ai pas dit qui c'est.

LE DUC.

Je l'ai deviné. Vous autres femmes, vous vous intéressez comme cela pour les gens sans les connaître. Apprenez qu'il n'a tenu qu'à moi de perdre votre protégé, parce qu'il le méritait.

Mme DE CLERSEL.

Vous vous trompez, monsieur le Duc.

LE DUC.

Je ne me trompe point, et je vais vous le prouver. Je m'intéresse pour le Baron, je venais vous proposer de l'épouser; c'est un homme de qualité qui fera son chemin, et d'une fortune assez honnête, pour être préférable à ce faste, qui, au lieu d'éblouir, rappelle la source impure où il a pris naissance.

Mme DE CLERSEL.

Ah! vous êtes charmant, monsieur le Duc! j'aime le cas que vous faites des honnêtes gens.

LE DUC.

Aimez-les donc aussi, et ne me parlez point pour des gens méprisables.

Mme DE CLERSEL.

Je n'en connais point, ou je me suis aveuglée.

LE DUC.

En ce cas-là, je vais vous dessiller les yeux : l'homme dont vous venez de me parler se nomme Bouffi.

Mme DE CLERSEL.

Il est vrai ; mais....

LE DUC.

Laissez-moi achever. Il veut vous épouser, convenez-en.

Mme DE CLERSEL.

Je ne saurais le dissimuler.

LE DUC.

Eh bien, apprenez que c'est de lui que je faisais le portrait dans tout ce que je vous ai dit.

Mme DE CLERSEL.

Il a sûrement des ennemis qui vous ont indisposé contre lui.

LE DUC.

Ses ennemis sont ses vices, ils parlent très-hautement. Si vous en avez bien pensé jusqu'à présent, soyez détrompée ; tôt ou tard vous verrez la vérité de ce que je vous dis.

Mme DE CLERSEL, à part.

Je suis anéantie !

LE DUC.

Ah ! voici le Comte, enfin.

SCÈNE VII.

Mme DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

Monsieur le Duc, d'après ce que mon fils vient de me dire de vos bontés, je viens les réclamer.

LE DUC.

Dites, mon cher Comte : vous connaissez toute mon amitié pour vous, je vous servirai de tout mon pouvoir.

LE COMTE.

Une partie de ma fortune est perdue sans votre protection; les lois mêmes ne sauraient m'être favorables, puisque je n'ai point de titres contre le malheureux en qui j'ai eu une confiance aussi indiscrète.

LE DUC.

Expliquez-moi votre affaire promptement.

LE COMTE.

J'avais, il y a un mois, trois cent mille francs à placer; on m'indique une terre à acheter qui me convient; il ne s'agit que de terminer, mais il faut encore quelques jours. Une autre affaire m'oblige d'aller à la campagne. Je laisse mes cent mille écus à celui qui m'a proposé la terre pour conclure le marché, et je pars, comptant sur lui.

LE DUC.

Sans quittance de ce dépôt?

LE COMTE.

Pas la moindre.

Mme DE CLERSEL.

Comment?

LE DUC.

C'est l'usage, on ne saurait en demander; mais les gens honnêtes devraient toujours en donner, lorsqu'ils s'en chargent.

LE COMTE.

J'écris plusieurs fois pendant mon absence, nulle réponse, cela ne m'inquiète pas, mais me fait imaginer seulement que mon marché est rompu. Je reviens, et comme on m'avait trouvé un autre emploi pour mes cent mille écus, je vais les redemander.

LE DUC.

Eh bien?

LE COMTE.

On feint de croire que je plaisante; je parle très-sérieusement, et l'on me dit qu'on n'a nulle connaissance de ce que je

demande. Je me souviens alors que je n'ai point de titre; je veux consulter pour savoir quels sont les moyens que je dois employer; je trouve mon fils : il m'assure que vous seul, monsieur le Duc, pouvez effrayer le coupable, et me faire rendre justice, et c'est à vous que j'ai recours.

LE DUC.

Et quel est ce misérable dépositaire?

LE COMTE.

M. Bouffi.

Mme DE CLERSEL.

M. Bouffi!

LE DUC.

Madame, voilà l'homme dont je vous parlais dans l'instant.

Mme DE CLERSEL.

C'est un monstre! Mais, monsieur le Duc, est-il possible qu'il y ait des gens dans le monde qui s'enrichissent par d'aussi affreux moyens et qui n'en soient pas déshonorés?

LE DUC.

Que trop! Mais, mon cher Comte, avez-vous quelque témoin de votre confiance en Bouffi, lorsque vous lui avez remis vos cent mille écus?

LE COMTE.

Oui, monsieur le Duc, son caissier; mais il est riche aussi, et je ne doute pas qu'il ne parle comme lui; il a sûrement sa part dans toutes ses friponneries.

LE DUC.

Je connais sa réputation. Je me charge de votre affaire : je vais commencer par envoyer chercher Bouffi.

LE BARON.

On ne le trouvera pas chez lui.

Mme DE CLERSEL.

Non, il doit venir ici.

LE DUC.

Je vais l'y attendre, et j'espère que je pourrai le confondre.

LE COMTE.

J'entends une voiture.

LE BARON, regardant à la fenêtre.

C'est lui-même.

LE DUC.

Baron, entrez là dedans avec le Comte, je vous appellerai quand il le faudra.

LE COMTE.

Ah! monsieur le Duc, que d'obligations!....

LE DUC.

Vous perdez du temps.

SCÈNE VIII.

Mme DE CLERSEL, LE DUC.

Mme DE CLERSEL.

Je me retire aussi, je ne veux plus revoir un monstre pareil.

LE DUC.

Non, madame, il est nécessaire que vous restiez.

Mme DE CLERSEL.

Moi?

LE DUC.

Oui, je veux que vous soyez convaincue de l'atrocité de son crime, en le lui entendant avouer à lui-même.

Mme DE CLERSEL.

Je n'en ai pas besoin pour le croire.

LE DUC.

Pardonnez-moi : quand on a l'âme honnête, on a de la peine à le concevoir, et Bouffi serait capable d'oser vouloir vous persuader que j'ai abusé du pouvoir que me donne ma place. Demeurez, je vous prie.

SCÈNE IX.

Mme DE CLERSEL, LE DUC, M. BOUFFI, LE BRUN.

LE BRUN.

M. Bouffi.

Mme DE CLERSEL.

Je n'oserai seulement pas le regarder.

LE DUC.

Avancez, monsieur Bouffi.

M. BOUFFI.

Monsieur le Duc, je suis trop heureux que vous me permettiez de vous faire ma cour chez madame; je prévois l'obligation que je vais lui avoir.

Mme DE CLERSEL, *indignée.*

A moi?

LE DUC.

Répondez-moi, monsieur Bouffi : vous connaissez sûrement M. le Comte de Valpreux pour un honnête homme?

M. BOUFFI.

Oui, monsieur le Duc; il y a long-temps même qu'il m'honore de son amitié.

LE DUC.

Eh bien, vous n'imagineriez pas de quoi il vous accuse?

M. BOUFFI.

Moi?

LE DUC.

Oui, vous : il prétend qu'il vous a remis en dépôt une somme de cent mille écus, et que, lorsqu'il vous l'a redemandée, vous avez nié ce dépôt; voilà ce que je ne saurais croire d'un homme comme vous.

M. BOUFFI.

Monsieur le Duc a bien de la bonté.

LE DUC.

Il est important de savoir le vrai de cette affaire.

M. BOUFFI.

Le vrai est que je crois qu'il plaisante.

LE DUC.

C'est ce que je lui ai dit; car vous lui auriez donné une reconnaissance d'un dépôt si considérable, vous, ou au moins votre caissier, qui était présent lorsqu'il vous l'a remis.

M. BOUFFI.

Cela n'est pas douteux.

LE DUC.

Mais comment désabuser le public à qui il contera cette histoire? Je ne sais comment vous ferez, et il serait désagréable pour vous de lui en donner une si mauvaise opinion : on vous recherchera sur d'autres imputations.

M. BOUFFI.

Je reconnais bien la protection dont monsieur le Duc veut bien m'honorer, et j'en suis comblé de reconnaissance.

LE DUC.

Dites donc ce que vous ferez?

M. BOUFFI.

Rien. N'ayant point de titre, cette accusation tombera d'elle-même.

LE DUC.

Mais vous convenez que le Comte est un honnête homme?

M. BOUFFI.

Il est vrai, monsieur le Duc.

LE DUC.

Il serait affreux qu'il abusât de sa réputation pour vous déshonorer. J'imagine un moyen qu'il faut que vous employiez pour prouver que son accusation est fausse.

M. BOUFFI.

Je suis pénétré de vos bontés, monsieur le Duc.

LE DUC.

Mettez-vous là, écrivez ce que je vais vous dicter.

M. BOUFFI.

Volontiers.

LE DUC.

Cette lettre est pour votre caissier, écrivez. (Il dicte.) « Je suis » actuellement vis-à-vis de M. le Duc de Nervay, qui est in- » struit du dépôt que m'a remis M. le Comte de Valpreux...

M. BOUFFI.

Mais....

LE DUC.

Écrivez donc. (Il dicte.) « Renvoyez-moi les cent mille écus » par le porteur de ce billet, sans retard; sans quoi, si cette » affaire éclatait, je serais perdu sans ressource. »

M. BOUFFI.

Monsieur le Duc, je n'écrirai pas cela.

LE DUC.

Pourquoi?

M. BOUFFI.

C'est qu'il n'est pas vrai que j'aie reçu cet argent.

LE DUC.

S'il n'est pas vrai, nous verrons ce que répondra votre caissier.

M. BOUFFI.

Mais, en vérité, monsieur le Duc....

LE DUC.

Avouez donc que vous êtes un insigne fripon, et qu'il ne tient qu'à moi de vous perdre; songez que j'ai encore d'autres moyens, et que je les emploierai, si cet argent n'est pas rendu aujourd'hui.

M. BOUFFI.

Eh bien, monsieur le Duc, je vous demande bien pardon, mais je vous jure qu'il le sera.

LE DUC.

Voilà, madame, l'homme que vous vouliez faire marquis.

Mme DE CLERSEL.

Ah! monsieur, que me rappelez-vous!

LE DUC, à M. Bouffi.

Restez ici. (Au Comte.) Monsieur le Comte, venez.

SCÈNE X.

Mme DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE, LE BARON, M. BOUFFI.

LE DUC.

Votre dépôt vous sera remis aujourd'hui; mais, quoique je ne craigne pas qu'il me manque de parole, je veux que vous ayiez un titre. (A M. Bouffi.) Faites à l'instant un billet à monsieur le Comte.

M. BOUFFI.

Je vais le faire, monsieur le Duc. (Il se met à écrire.)

LE DUC.

Ce n'est pas tout : je veux qu'une action aussi infâme soit connue, et que le public n'accorde plus que du mépris à un misérable qui osait lui en imposer par un faste insolent.

M. BOUFFI.

Voilà le billet, monsieur le Duc.

LE DUC.

Cela est bon. Songez à tenir parole.

M. BOUFFI.

Je vais m'en occuper à l'instant.

LE DUC.

Un moment. Je veux savoir comment, étant prodigieusement riche, on peut désirer d'augmenter ses richesses par un pareil moyen? Répondez.

M. BOUFFI.

Monsieur le Duc, les richesses ne suffisent pas toujours pour faire notre bonheur; j'ai désiré d'être qualifié : madame pouvait seule remplir mon ambition, étant votre amie. J'ai voulu l'éblouir par mes richesses; et, en diminuant celles de monsieur le Baron, le mettre hors d'état de continuer à aspirer à sa main : sans cela, croyez que jamais....

LE DUC.

Sortez.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

Mme DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE, LE BARON.

LE DUC.

Madame, où allez-vous donc?

Mme DE CLERSEL.

Cacher ma honte, monsieur le Duc.

LE BARON.

Votre honte?

Mme DE CLERSEL.

Ah! sans doute; n'est-il pas affreux pour moi, quoique sans le savoir, de m'être trouvée en société avec un homme comme celui-là?

LE BARON.

Vous ne le connaissiez pas.

Mme DE CLERSEL.

Est-ce à vous, monsieur le Baron, à entreprendre de me justifier?

LE BARON.

Oui, madame; je dois vous défendre contre vous-même. Eh! qui n'est pas sujet à l'erreur?

Mme DE CLERSEL.

Songez donc qui j'aurais pu vous préférer.

LE BARON.

Vous ne connaissiez pas mon cœur. Vos torts sont les miens. Si j'avais eu le bonheur de vous plaire, et de réussir à me faire aimer de vous, vous n'eussiez jamais écouté M. Bouffi.

Mme DE CLERSEL.

Quelle générosité!

LE DUC.

Cessez de vous affliger, madame.

Mme DE CLERSEL.

Eh! qui pourra me consoler de cette aventure?

LE DUC.

Une liaison intime avec les deux plus honnêtes gens qui soient au monde. Consentez à épouser le Baron ; occupée de faire son bonheur, vous ferez le vôtre.

Mme DE CLERSEL.

Et comment lui faire oublier...

LE COMTE.

Ne vous a-t-il pas dit tout ce qu'il pensait? une imprudence reconnue met à l'abri d'en faire jamais d'autres.

LE DUC.

Le Comte a raison. Pour moi, je voudrais employer mon temps chaque jour aussi bien. Démasquer des fripons, et faire des heureux, doit être l'occupation des honnêtes gens.

LES VOYAGEURS.

PROVERBE XCII.

PERSONNAGES.

Mme DE MARTILLIÈRE.
Mme DE SOUSAY.
L'ABBÉ D'ORLOT.
Mme ROUGEAU, *maîtresse de poste.*
M. DU HABLE.
M. PINÇON, *exempt de la maréchaussée.*
ANDRÉ, *postillon de la poste.*

La scène est à la Poste.

LES VOYAGEURS.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme ROUGEAU, M. DU HABLE.

M. DU HABLE, avant de paraître.

Où est-elle, madame Rougeau?

Mme ROUGEAU.

Me voilà, me voilà. Ah? c'est vous, monsieur du Hable?

M. DU HABLE.

Oui, c'est moi-même. N'y a-t-il personne ici qui nous entende?

Mme ROUGEAU.

Non, non, vous pouvez parler.

M. DU HABLE.

Il va vous arriver une voiture, où il y a un abbé et deux dames.

Mme ROUGEAU.

En poste?

M. DU HABLE.

Oui, ainsi vous savez bien ce que vous avez à faire.

Mme ROUGEAU.

Sans doute; mais c'est que je crains toujours.

M. DU HABLE.

Quoi?

Mme ROUGEAU.

Que si, à la fin, cela tournait mal....

M. DU HABLE.

Que voulez-vous dire? quel mal trouvez-vous d'attraper des nigauds? D'ailleurs, vous leur faites bonne chère, et ils ne souperaient pas si bien, et ne seraient pas si bien couchés à d'autres postes.

Mme ROUGEAU.

Cela est vrai.

M. DU HABLE.

Ne seront-ils pas trop heureux d'être ici?

Mme ROUGEAU.

Sans doute, mais....

M. DU HABLE.

N'avons-nous pas toujours réussi? n'y gagnez-vous pas de l'argent?

Mme ROUGEAU.

J'en conviens, mais....

M. DU HABLE.

Quelle idée avez-vous donc aujourd'hui? Tenez, voilà la voiture arrivée; songez à vous : dans un moment je ferai le reste. (Il sort.)

SCÈNE II.

Mme ROUGEAU, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Madame Rougeau, voilà qu'on demande quatre chevaux.

Mme ROUGEAU,

N'as-tu pas dit qu'il n'y en avait pas?

ANDRÉ.

Oui vraiment, mais il y a un abbé qui jure comme un possédé, et qui dit qu'il nous en fera bien trouver.

Mme ROUGEAU.

Ah! je ne le crains pas. Fais sortir ceux qui sont dans l'écurie dans le verger, et ferme bien la porte du jardin.

ANDRÉ.

Ah! oui, oui, j'entends; j'y vais.

SCÈNE III.

Mme DE MARTILLIERE, Mme DE SOUSAY, L'ABBÉ, Mme ROUGEAU.

L'ABBÉ, *d'une voix flutée.*

Comment, ventre non pas d'un diable, il n'y a pas de chevaux ici! je ferai casser le maître de poste.

Mme ROUGEAU.

Monsieur l'Abbé, il n'y en a pas; il est mort il y a trois ans, le pauvre homme!

L'ABBÉ.

Est-ce vous qui êtes la maîtresse de la poste?

Mme ROUGEAU.

Oui, monsieur, à vous obéir.

L'ABBÉ.

A m'obéir? En ce cas-là, donnez-nous des chevaux.

Mme ROUGEAU.

Mais, monsieur l'Abbé, je n'en ai pas pour le présent.

L'ABBÉ.

Comment, mort non pas d'un diable, vous n'avez pas de chevaux! Pourquoi donc êtes-vous maîtresse de poste? Je m'en plaindrai à M. l'intendant.

Mme ROUGEAU.

Et c'est justement lui-même qui les a tous pris.

L'ABBÉ.

Qui?

Mme ROUGEAU.

Monseigneur l'intendant; mais avant une heure il y en aura sûrement de retour.

L'ABBÉ.

Comment, l'intendant?....

Mme ROUGEAU.

Il fait sa tournée, et il a bien du monde. Je vous réponds que les chevaux ne tarderont pas.

L'ABBÉ.

Il faudrait envoyer au devant.

Mme ROUGEAU.

De quel côté ces dames vont-elles, monsieur l'Abbé?

L'ABBÉ.

Nous allons à Sedan.

Mme ROUGEAU, *faisant l'étonnée.*

A Sedan, monsieur l'Abbé!

L'ABBÉ.

Oui, à Sedan.

Mme ROUGEAU.

Allons, puisque vous voulez partir absolument.

L'ABBÉ.

Assurément.

Mme ROUGEAU.

Je vais envoyer.

L'ABBÉ.

Et vous ferez bien.

SCÈNE IV.

Mme DE MORTILLIERE, Mme DE SOUSAY, L'ABBÉ.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Vous voyez, madame, comme il est nécessaire d'avoir des hommes quand on voyage, pour parler à tous ces gens-là.

Mme DE SOUSAY.

Oui, mais l'Abbé m'a fait peur : il jure, que c'est affreux!

L'ABBÉ.

Bon! vous ne voyez rien; quand j'ai pensé être cornette de dragons, je jurais bien mieux que cela.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Mais, fi donc.

L'ABBÉ.

Mon oncle avait un lieutenant dans sa compagnie, qui s'appelait Pinçon, qui m'en avait bien appris d'autres. Oh! j'aurais été un fort bon militaire, si on ne m'avait pas fait abbé.

Mme DE SOUSAY.

Je le crois, au moins, madame.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Et moi aussi, je voudrais voir l'abbé Dorlot en dragon.

L'ABBÉ.

Je vous en donnerai le plaisir, si vous voulez, quand nous serons à Sedan. J'ai encore l'habit qu'on m'avait fait faire.

Mme DE SOUSAY.

Je ne m'étonne pas s'il est si brave l'Abbé, il est charmant! il n'a peur de rien en voyage; il est tout-à-fait rassurant.

L'ABBÉ.

La bravoure est une misère; quand on pense d'une certaine façon, l'état ne fait rien.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Je ne crois pas cela; car j'ai vu un évêque qui avait peur des vaches; s'il eût été colonel, sûrement il n'en aurait pas eu de crainte.

Mme DE SOUSAY.

Enfin, nous sommes fort heureuses d'avoir l'Abbé avec nous.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Il faut en avoir bien soin.

Mme DE SOUSAY.

Sans doute, et je pense qu'il s'est enroué en criant : si nous lui faisions faire un lait de poule?

Mme DE MORTILLIÈRE.

Cela est très-bien pensé.

L'ABBÉ.

Allons, mesdames, vous êtes trop bonnes.

Mme DE SOUSAY.

Non, non, l'Abbé, je le veux absolument, et je vais appeler quelqu'un.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Oui, car il ne pourrait peut-etre plus chanter. Ah! voilà la maîtresse.

SCÈNE V.

Mme DE MORTILLIÈRE, Mme DE SOUSAY, Mme ROUGEAU, L'ABBÉ.

Mme ROUGEAU.

Monsieur l'Abbé, je viens vous dire une bonne nouvelle.

L'ABBÉ.

Comment?

Mme ROUGEAU.

Vous aurez des chevaux avant un quart d'heure.

L'ABBÉ.

Vous voyez bien, mesdames, que je savais bien que je vous en ferais avoir.

Mme ROUGEAU.

Oui, mais, monsieur l'Abbé, je ne sais pas si vous ferez bien de vous en servir.

L'ABBÉ.

Pourquoi donc?

Mme ROUGEAU.

C'est qu'il est déjà tard, et la nuit....

L'ABBÉ.

Oh, nous ne craignons rien.

Mme ROUGEAU.

Si vous ne craignez rien, cela est différent.

L'ABBÉ.

Comment, cela est différent? Est-ce qu'il y a de mauvais chemins?

Mme ROUGEAU.

Ce n'est pas cela : le chemin est bon, mais la forêt....

L'ABBÉ.

La forêt? Que voulez-vous dire?

Mme ROUGEAU.

Oh rien; je ne veux pas faire peur à ces dames. Je ferai mettre les chevaux d'abord qu'ils seront arrivés; on ne leur fera pas manger l'avoine, pour ne pas vous retarder.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Dites donc, madame, qu'est-ce qu'il y a dans la forêt?

Mme ROUGEAU.

Oh, rien, rien.

Mme DE SOUSAY.

Nous voulons le savoir absolument.

Mme ROUGEAU.

Eh bien, madame, je m'en vais le dire à M. l'Abbé.

L'ABBÉ, inquiet.

Voyons : dites-moi ce que c'est.

Mme ROUGEAU, à l'Abbé, à part.

Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de Bras-de-fer?

L'ABBÉ.

Non, qu'est-ce que c'est que Bras-de-fer?

Mme ROUGEAU.

C'est un solitaire qui arrête toutes les voitures pour les voler.

L'ABBÉ.

Cela est bien certain?

Mme ROUGEAU.

Oui, monsieur l'Abbé.

Mme DE SOUSAY.

Madame, l'Abbé pâlit.

L'ABBÉ.

Je pâlis?

Mme DE SOUSAY.

Oui, l'Abbé.

L'ABBÉ, se rassurant.

Moi ? point du tout.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Allons, madame, dites-nous donc.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, M. DU HABLE.

M. DU HABLE, sans paraître.

Allons donc, madame Rougeau, des chevaux, des chevaux; mais où est-elle donc?

Mme ROUGEAU.

Me voilà, me voilà.

M. DU HABLE.

Ah, ah, ici? mesdames, je vous demande bien pardon.

(Il veut s'en aller.)

L'ABBÉ.

Entrez donc, monsieur, entrez donc.

M. DU HABLE.

C'est que je crains d'être indiscret.

L'ABBÉ.

Ces dames vous en prient.

Mme DE SOUSAY.

Oui, monsieur, nous serons bien aises de causer avec vous.

L'ABBÉ.

Monsieur, pourrait-on vous demander si vous viendriez de Sedan?

M. DU HABLE.

Oui, monsieur.

Mme DE MORTILLIÈRE, à madame de Sousay.

Ah, ah, madame, nous allons savoir....

L'ABBÉ.

Monsieur, le chemin est-il sûr?

M. DU HABLE.

Oui, monsieur, c'est un fort bon chemin.

L'ABBÉ.

Il n'y a donc rien à craindre?

M. DU HABLE.

Non, pour le peu que votre voiture soit bonne, vous arriverez aisément à Sedan.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Mais ce n'est pas là ce que nous vous demandons. Nous voudrions savoir si nous ferons bien de traverser la forêt la nuit?

M. DU HABLE.

C'est selon qu'on est brave.

Mme DE SOUSAY.

Comment brave! madame....

L'ABBÉ.

Voilà ces dames qui se récrient déjà. Pour moi, je n'aurais pas peur; mais quand on est avec des femmes, vous sentez bien qu'on est fort embarrassé.

M. DU HABLE.

Ma foi, monsieur, il me semble pourtant qu'on doit avoir peur la nuit; pour le jour, on voit venir, et l'on se tient sur ses gardes.

L'ABBÉ, tremblant.

Comment sur ses gardes?

M. DU HABLE.

Oui, par exemple : j'ai vu Bras-de-fer venir à gauche, j'ai tenu mon pistolet sur la portière, il s'est éloigné. Je me suis bien douté qu'il reparaîtrait à droite. En effet, il s'y est présenté; et moi mes deux pistolets à droite et à gauche, j'ai passé la forêt tranquillement : ainsi, en faisant comme moi....; mais de jour, vous n'avez rien à craindre.

L'ABBÉ.

Mais nous n'avons point de pistolets; je n'ai pas cru, en sortant de Paris, qu'il y avait à craindre sur ce chemin-ci.

M. DU HABLE.

Il y a des moments où vous pourriez passer.

L'ABBÉ.

Des moments?

M. DU HABLE.

Oui, où Bras-de-fer serait occupé ailleurs, par exemple.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Monsieur l'Abbé, je ne passerai jamais la forêt.

Mme DE SOUSAY.

Ni moi non plus sûrement.

L'ABBÉ.

Attendez donc, mesdames; il ne faut pas avoir peur comme cela : si vous étiez toutes seules, à la bonne heure.

M. DU HABLE.

Mesdames, songez donc que vous avez monsieur l'Abbé qui doit vous rassurer.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Oui, mais nous ne voulons pas le faire tuer.

M. DU HABLE.

Il n'y a rien à craindre avec des pistolets, je vous en réponds.

Mme DE SOUSAY.

Mais, monsieur, on vous a déjà dit que nous n'en avions point.

M. DU HABLE.

Cela devient différent.

L'ABBÉ.

Attendez, mesdames, il me vient une idée.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Allons, voyons, l'Abbé.

Mme DE SOUSAY.

Ah! il est charmant.

L'ABBÉ.

Monsieur, vous pouvez nous faire un grand plaisir, et qui obligerait infiniment ces dames.

M. DU HABLE.

Je ne demande pas mieux, assurément.

L'ABBÉ.

Je le crois, ainsi voici ma proposition : vous pourriez nous prêter ou nous céder vos pistolets ; vous n'en avez pas besoin pour aller d'ici à Paris ; il n'y a rien à craindre, nous en venons.

M. DU HABLE.

Oui, monsieur ; mais je n'y vais pas, moi : à trois lieues d'ici je quitte la grande route..., et, ma foi, on ne sait pas pour lors qui on peut rencontrer ; je suis au désespoir de vous refuser ainsi que ces dames. Je voudrais de tout mon cœur...

Mme DE MORTILLIÈRE.

Ah! monsieur, nous n'en doutons pas. En vérité, l'Abbé, aussi vous ne songez à rien.

L'ABBÉ.

Vous verrez que j'ai tort à présent.

Mme DE SOUSAY.

Les hommes sont comme cela.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Moi, je ne saurais souffrir les gens trop braves.

L'ABBÉ.

Mais, madame, ce n'est pas ma faute si...

Mme DE SOUSAY.

Il faut du moins craindre pour les autres, et ne pas croire que tout le monde vous ressemble.

L'ABBÉ.

Croyez-vous que je ne crains pas?

M. DU HABLE.

Attendez, mesdames, je crois que je pourrai vous tirer d'embarras.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Ah! monsieur, dites donc promptement.

M. DU HABLE.

Oui, sûrement, je dois les avoir.

L'ABBÉ.

Quoi donc ?

M. DU HABLE.

Je m'en vais vous le dire.

Mme DE SOUSAY.

Ne nous faites pas languir.

M. DU HABLE.

Un de mes cousins, qui raffole de belles armes, m'a prié de lui rapporter de Sedan une paire de pistolets, et je crois que je les ai dans ma malle.

L'ABBÉ.

Réellement ?

M. DU HABLE.

Je n'en suis pas bien sûr, mais je vais y voir.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Ah, monsieur, ne perdez pas un instant.

L'ABBÉ.

Pourvu que vous ne les ayez pas oubliés.

M. DU HABLE.

Je me rappelle à présent qu'ils doivent y être. Je reviens dans le moment.

L'ABBÉ.

Allez, allez, monsieur, allez vite, et envoyez-nous la maîtresse.

M. DU HABLE.

La voici, monsieur l'Abbé.

SCÈNE VII.

Mme DE MORTILLIÈRE, Mme DE SOUSAY, L'ABBÉ, Mme ROUGEAU.

Mme ROUGEAU.

Monsieur l'Abbé, vos chevaux vont être mis dans l'instant.

L'ABBÉ.

Écoutez-nous, madame.

Mme ROUGEAU.

Oh, monsieur, ils sont bons, ils vous mèneront bien.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas là ce que je veux dire.

Mme ROUGEAU.

Je vous donnerai deux postillons qui n'ont pas peur.

L'ABBÉ.

Un moment donc.

Mme ROUGEAU.

Ils iront ventre à terre, si on vous attaque.

L'ABBÉ.

Mais nous ne voulons pas partir à présent.

Mme ROUGEAU.

Vous partirez quand vous voudrez; je vous réponds qu'avec ces deux hommes-là vous n'avez rien à craindre.

L'ABBÉ.

Nous ne craignons pas non plus; mais ces dames veulent coucher ici.

Mme ROUGEAU.

En ce cas, je m'en vais faire leurs lits.

L'ABBÉ.

A la bonne heure; mais avant....

Mme ROUGEAU.

Vous aurez des draps très-propres, et de bons lits; cela va être fait dans le moment.

L'ABBÉ.

Attendez donc.

Mme ROUGEAU.

Je sais tout ce qu'il faut à des dames comme celles-là; ne vous inquiétez pas, monsieur l'Abbé, vous serez aussi très-bien couché. Allons, Marianne? Geneviève?

L'ABBÉ.

Voulez-vous bien attendre?

Mme ROUGEAU.

Quoi donc?

L'ABBÉ.

Nous voulons souper, avant tout.

Mme ROUGEAU.

Il faut donc le dire. Allons, je vais faire tuer des poulets.

L'ABBÉ.

Mais ils seront durs.

Mme ROUGEAU.

Oh que non, on leur fait avaler du vinaigre. Je vais vous faire faire une bonne fricassée.

L'ABBÉ.

Mais il faut autre chose.

Mme ROUGEAU.

Ne vous embarrassez pas, vous serez contents. Allons, Marianne? Geneviève?

L'ABBÉ.

Vous ne voulez pas nous dire....

Mme ROUGEAU.

Mon dieu, laissez-moi faire, laissez-moi faire.

SCÈNE VIII.

Mme DE MORTILLIÈRE, Mme DE SOUSAY, M. DU HABLE, L'ABBÉ.

M. DU HABLE.

Tenez, monsieur l'Abbé, voilà les pistolets dont je vous ai parlé.

L'ABBÉ.

Voyons, voyons.

Mme DE MORTILLIÈRE.

L'abbé, prenez garde.

M. DU HABLE.

Ils ne sont pas chargés, madame.

L'ABBÉ.

Ils sont bien à la main. (Il touche au chien, et le fait partir.) Eh bien, qu'est-ce que c'est donc que cela? (Il a peur.)

Mme DE SOUSAY.

L'Abbé, n'êtes-vous pas blessé?

M. DU HABLE.

Il n'y a rien à craindre, madame.

L'ABBÉ.

Non, c'est que je voulais essayer....

Mme DE MORTILLIÈRE.

Prenez donc garde, encore une fois.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais manier des armes; je crois ces pistolets fort bons.

M. DU HABLE.

Ils sont bien conditionnés.

L'ABBÉ.

C'est ce que je vous dis; et combien vous ont-ils coûté?

M. DU HABLE.

Dix louis, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Je vais vous les payer. (Il les regarde toujours.)

Mme DE MORTILLIÈRE.

Non, l'Abbé, c'est notre affaire. (Elles donnent chacune cinq louis.)

L'ABBÉ.

Voilà ce que je ne souffrirai pas.

Mme DE SOUSAY.

C'est une misère.

L'ABBÉ.

D'ailleurs, c'est moi qui les achète.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Je vous dis que non.

L'ABBÉ.

Je veux les avoir à moi.

Mme DE SOUSAY.

Eh bien, nous vous en faisons présent.

L'ABBÉ.

Cela serait joli! Ah çà, monsieur, vous dites dix louis? (Il met la main à la poche.)

M. DU HABLE.

Ces dames m'ont payé, monsieur.

L'ABBÉ.

En vérité, mesdames, voilà de ces choses qui ne se font pas.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Allons, l'Abbé, ne parlez plus de cela.

L'ABBÉ.

Je vais vous rendre vos dix louis.

Mme DE SOUSAY.

Voulez-vous bien finir cette enfance-là, l'Abbé?

Mme DE MORTILLIÈRE.

Allez plutôt voir si notre souper sera bon, vous vous y connaissez.

L'ABBÉ.

Un peu.

Mme DE SOUSAY.

Il faut que monsieur soupe avec nous.

M. DU HABLE.

Madame, je ne puis pas avoir cet honneur-là.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Ah! monsieur, nous vous en prions; nous vous avons trop d'obligations pour que....

L'ABBÉ.

Monsieur, vous ne pouvez pas refuser ces dames.

M. DU HABLE.

Puisqu'elles le veulent absolument....

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

Mme DE MORTILLIÈRE, M. DE SOUSAY, L'ABBÉ, M. PINÇON, Mme ROUGEAU, M. DU HABLE.

M. PINÇON, *sans paraître.*

Où est-il donc, M. l'abbé Dorlot?

Mme ROUGEAU.

Ici, monsieur.

L'ABBÉ.

Ah! c'est monsieur Pinçon.

M. PINÇON, en redingote sur un habit.

Moi-même, monsieur l'Abbé. J'ai reconnu là-bas Flamand, qui m'a dit que vous étiez ici.

L'ABBÉ.

Mesdames, voilà mon maître à jurer, dont je vous parlais tout-à-l'heure.

M. PINÇON.

Que dites-vous donc là, monsieur l'Abbé?

Mme DE MORTILLIÈRE.

Nous serons fort aises de faire connaissance avec M. Pinçon.

L'ABBÉ.

D'où venez-vous comme cela, monsieur Pinçon?

M. PINÇON.

De trois lieues d'ici, monsieur l'Abbé.

Mme DE SOUSAY.

Et allez-vous à Sedan, monsieur?

M. PINÇON.

Oui, madame.

Mme DE MORTILLIÈRE.

J'en suis fort aise, parce que vous pourrez nous accompagner.

M. PINÇON.

De tout mon cœur! madame.

Mme DE SOUSAY.

Etes-vous armé?

M. PINÇON.

Oui, madame, et assez bien; d'ailleurs, j'ai encore quatre personnes avec moi qui le sont aussi.

M. DU HABLE, à madame Rougeau.

Quel est donc cet homme-là?

Mme ROUGEAU.

Je ne le connais pas.

M. DU HABLE.

J'ai envie de m'enfuir. (Il veut sortir.)

Mme DE MORTILLIÈRE.

Monsieur, où allez-vous donc?

M. DU HABLE.

Je reviens, monsieur l'Abbé.

Mme DE SOUSAY.

Ah! l'Abbé, je parie qu'il ne veut pas souper avec nous, retenez-le donc.

M. PINÇON.

Sûrement, monsieur, restez, restez.

M. DU HABLE.

Monsieur, est-ce que j'ai l'honneur d'être connu de vous?

M. PINÇON.

Non, monsieur, pas encore.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Ah! monsieur, c'est le plus honnête homme du monde, et à qui nous avons la plus grande obligation.

M. PINÇON.

Comment donc?

Mme DE SOUSAY.

Il nous a fait le plaisir de nous céder ces pistolets pour ce qu'ils lui ont coûté.

L'ABBÉ.

Oui, pour dix louis.

M. PINÇON.

Ils sont fort beaux; mais qu'en voulez-vous faire?

L'ABBÉ.

Passer la forêt en sûreté. C'est ce qui nous a fait demander si vous étiez armé, à cause d'un certain voleur nommé Bras-de-fer.

M. PINÇON.

Qui est dans la forêt?

Mme DE MORTILLIÈRE.

Oui, vraiment, est-ce que vous ne le saviez pas?

M. PINÇON.

On m'en avait dit quelque chose, mais je ne le croyais pas.

Mme DE SOUSAY.

Voilà monsieur qui l'a vu.

M. PINÇON.

Vous l'avez vu, monsieur?

M. DU HABLE, embarrassé.

Oui, monsieur?

M. PINÇON.

Et vous avez vendu ces pistolets à ces dames?

M. DU HABLE.

Je les ai cédés.

M. PINÇON.

Pour dix louis.

M. DU HABLE.

Pour ce qu'ils m'ont coûté.

M. PINÇON.

C'est fort bien à vous. Monsieur l'Abbé, on parle beaucoup à Sedan de ce voleur.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Mais il faudrait le faire arrêter.

M. PINÇON.

On a trouvé des moyens pour cela, et monsieur l'intendant fait faire des perquisitions....

Mme DE SOUSAY.

Il faut qu'une route comme celle-ci soit sûre.

M. PINÇON.

Elle le sera aussi. Monsieur l'Abbé, j'ai quitté les dragons.

L'ABBÉ.

Comment mon oncle y a-t-il consenti?

M. PINÇON.

Il savait que je n'avais point de fortune; il m'a fait faire un arrangement pour céder mon emploi, et il m'a fait avoir une

lieutenance de la maréchaussée de cette province. (Il déboutonne sa redingote.)

M. DU HABLE.

Ah ciel ! (Il veut sortir.)

Mme DE MORTILLIÈRE.

C'est fort heureux pour nous, madame, nous voyagerons sûrement.

M. PINÇON, à M du Hable.

Monsieur, je vous ai déjà dit de rester : actuellement commencez par rendre à ces dames les dix louis qu'elles vous ont donnés pour vos pistolets.

M. DU HABLE.

Puisqu'elles n'en ont pas besoin, j'en suis fort aise. (Il rend l'argent, et il veut s'en aller.)

M. PINÇON.

Un moment, s'il vous plait, monsieur.

M. DU HABLE.

Mais, monsieur, j'ai affaire.

M. PINÇON.

Je sais votre affaire. Savez-vous quel était le commerce de ce monsieur-là, mesdames ? celui d'épouvanter les voyageurs pour leur vendre dix louis des pistolets d'un louis.

M. DU HABLE

Monsieur, en vérité....

Mme DE SOUSAY.

Quoi ! il serait possible que nous eussions été ses dupes.

M. PINÇON.

Sûrement, mesdames.

L'ABBÉ.

Si vous voulez que je vous dise, je m'en étais un peu douté, et je voulais lui parler en particulier.

Mme DE MORTILLIÈRE.

Ah oui, l'Abbé, c'est bien fin, à cette heure que vous le connaissez.

M. PINÇON.

Allons, monsieur, suivez-moi.

M. DU HABLE.

Mais, messieurs, mesdames, monsieur l'Abbé, priez donc pour moi.

M. PINÇON.

Cela est inutile ; pour vous, madame Rougeau, nous nous reverrons. Faites donner des chevaux à ces dames.

Mme ROUGEAU.

Et le souper que l'on fait pour elles?

M. PINÇON.

Ces dames ne souperont ni ne coucheront ici.

Mme ROUGEAU.

Monsieur du Hable, je vous l'avais bien dit.

M. PINÇON.

Allons, mesdames, j'aurai l'honneur de vous escorter.

LES ENNUIS DE LA CAMPAGNE.

PROVERBE XCIII.

PERSONNAGES.

Mme DE CLAIRAS.
Mme DE RESAN.
M. DE CLAIRAS.
LE CHEVALIER DE CORSI.
L'ABBÉ CONSERVE.
M. TRAGIQUIN, *comédien.*
DUBOIS, *valet-de-chambre.*
LA BRISÉE, *garde de chasse.*

La scène est à la campagne, chez M. de Clairas.

LES ENNUIS DE LA CAMPAGNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE CLAIRAS, Mme DE RESAN.

Mme DE RESAN.

Vous voyez bien, madame de Clairas, que nous avons eu tort de nous presser de descendre dans le sallon, puisqu'il n'y a personne.

Mme DE CLAIRAS.

Mais vous savez bien que voilà comme sont ces messieurs; ils se plaignent toujours qu'on ne peut pas nous tirer de nos chambres, et je voudrais savoir pourquoi faire; car si nous travaillons, cela les ennuie.

Mme DE RESAN.

Oui, ils veulent qu'on ne soit occupé que d'eux, et ils ne font rien pour vous plaire; je vous avoue que souvent les hommes m'impatientent.

Mme DE CLAIRAS.

Surtout les maris; ils se croient en droit de vous contrarier sans cesse, et sur tout. Par exemple, ne trouvez-vous pas bien agréable d'être à la campagne par le temps qu'il fait?

Mme DE RESAN.

Ces messieurs veulent chasser.

Mme DE CLAIRAS.

Oui, et pendant ce temps-là nous ne profitons pas de nos petites loges.

Mme DE RESAN.

Si du moins ils cherchaient à nous amuser.

Mme DE CLAIRAS.

Bon! ils y pensent bien : ils causent entre eux.

Mme DE RESAN.

Et quand une fois ils ont entamé une conversation sur la guerre, il y a pour en mourir d'ennui.

Mme DE CLAIRAS.

Et la chasse donc?

Mme DE RESAN.

Est-ce qu'ils n'y ont pas fait aller aujourd'hui l'abbé Conserve.

Mme DE CLAIRAS.

J'ai cru qu'il s'était échappé pour aller dîner chez la vicomtesse de Rose-Sèche, que je ne peux pas souffrir.

Mme DE RESAN.

Je pense bien comme vous. C'est une créature odieuse, avec toutes ses prétentions à l'esprit; elle ne parle que de vers, décide de tous les ouvrages nouveaux, et elle ne sait jamais ce qu'elle dit.

Mme DE CLAIRAS.

L'Abbé l'aime à la folie, avec tout cela.

Mme DE RESAN.

Parce qu'elle lui trouve beaucoup d'esprit. J'ai pourtant vu un moment où il était brouillé avec elle.

Mme DE CLAIRAS.

C'est qu'elle avait trouvé mauvais des vers qu'il avait faits pour moi.

Mme DE RESAN.

Ah! voilà ce que c'est. Il voulait s'en venger, et pour cela il avait fait le plus mauvais logogryphe du monde, qu'il voulait faire mettre dans le Mercure sous le nom de la Vicomtesse.

Mme DE CLAIRAS.

Cela aurait été délicieux! A propos, il avait promis de nous faire un proverbe pour ce soir.

Mme DE RESAN.

Il y travaille peut-être. Ah! voilà le Chevalier.

SCÈNE II.

Mme DE CLAIRAS, Mme DE RESAN, LE CHEVALIER.

Mme DE RESAN.

Chevalier, qu'avez-vous fait de l'abbé Conserve?

LE CHEVALIER.

Bon! nous l'avions posté à merveilles au coin du bois de Chersi, où même le sanglier a passé; il s'est ennuyé de l'attendre, et il nous a laissés.

Mme DE CLAIRAS.

Il a bien fait.

LE CHEVALIER.

Point du tout; car il l'aurait peut-être tué, et il aurait évité ce qui est arrivé à Clairas.

Mme DE CLAIRAS.

Comment donc?

LE CHEVALIER.

J'étais à la croisée du chemin qui va au pont, Clairas était posté au poteau de la fontaine; j'entends quelque chose qui me dépasse, que je ne vois pas, et qui va de son côté; je lui crie: A toi, Clairas. Il tire, et c'est sur sa chienne.

Mme DE CLAIRAS.

Diane?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment.

Mme DE CLAIRAS.

J'en suis bien aise. Cette vilaine bête-là venait toujours s'étendre devant le feu, et elle nous infectait.

LE CHEVALIER.

Oh, mais ne vous réjouissez pas tant, car ce ne sera rien.

Mme DE RESAN.

Quel malheur vous est-il donc arrivé?

LE CHEVALIER.

Que nous avons manqué notre sanglier, qui, pendant que

nous étions occupés de la chienne, a gagné le bois de Roumaut.

Mme DE CLAIRAS.

Si ce n'est que cela, je ne m'en soucie guère.

Mme DE RESAN.

Mais l'Abbé, où est-il?

LE CHEVALIER.

Dans sa chambre. Pendant que je m'habillais, je l'ai entendu qui faisait des éclats de rire!....

Mme DE CLAIRAS.

Quoi! tout seul?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. J'ai été voir à propos de quoi; il m'a dit: Ne me troublez pas; cela sera charmant, et il barbouille actuellement du papier avec une facilité incroyable.

Mme DE RESAN.

C'est apparemment le proverbe qu'il nous a promis.

LE CHEVALIER.

Oui, car il m'a dit qu'il me faisait un rôle....

Mme DE CLAIRAS.

Toujours charmant, comme il dit?

LE CHEVALIER.

Sûrement.

Mme DE RESAN.

Ah! le voilà.

SCÈNE III.

Mme DE CLAIRAS, Mme DE RESAN, LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

Mme DE CLAIRAS.

Eh bien, l'Abbé, le proverbe que vous nous aviez promis?

L'ABBÉ.

Il est fait. Il sera charmant!

LE CHEVALIER.

Je vous l'avais bien dit, mesdames.

Mme DE RESAN.

Voyons, voyons ce que c'est.

L'ABBÉ.

Mais c'est qu'il faudrait que ceux qui doivent y jouer fussent tous ici.

Mme DE CLAIRAS.

Qu'est-ce qu'il vous faut, l'Abbé?

L'ABBÉ.

Mais vous, mesdames, premièrement; le Chevalier, M. de Clairas, le Baron et moi; je vous dis cela sera charmant!

Mme DE CLAIRAS.

Quel rôle me donnez-vous, à moi?

L'ABBÉ.

Celui d'une coquette. C'est un rôle charmant!

Mme DE RESAN.

Et moi?

L'ABBÉ.

Une vieille bavarde.

LE CHEVALIER.

Ce sera un rôle charmant, l'Abbé?

L'ABBÉ.

Oui, charmant! toi, un homme qui danse toujours, et qui casse tout.

LE CHEVALIER.

Fort bien. Et Clairas?

L'ABBÉ.

Un homme de mauvaise humeur, que tout le monde impatiente.

Mme DE CLAIRAS.

Ce rôle est très-bon pour mon mari.

L'ABBÉ.

Vous verrez s'il ne sera pas charmant! le Baron fera un distrait.

Mme DE RESAN.

Ah çà, le fond du proverbe, qu'est-ce que c'est?

L'ABBÉ.

Vous allez voir, mais c'est qu'il faudrait attendre que tous ceux qui doivent jouer fussent ici.

Mme DE CLAIRAS.

Qu'est-ce que cela fait?

Mme DE RESAN.

Dites-nous le mot du proverbe.

L'ABBÉ.

A bon entendeur salut. Je crois qu'il est charmant le mot; hem, qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Sans doute, charmant! On peut faire beaucoup de choses là-dessus.

L'ABBÉ.

Ah! pas tant.

Mme DE RESAN.

Dites donc, l'Abbé? vous êtes odieux!

L'ABBÉ.

Ne vous fâchez pas. La coquette est à sa toilette.

Mme DE CLAIRAS.

L'Abbé, comment faudra-t-il que je sois habillée?

L'ABBÉ.

Mais, comme on est à sa toilette.

Mme DE CLAIRAS.

Attendez, il faut savoir si j'ai mon peignoir de gaze.

L'ABBÉ.

Cela est égal.

Mme DE CLAIRAS.

Et non, non, cela n'est pas égal. Chevalier, sonnez un peu; qu'on me fasse venir mademoiselle Julie.

L'ABBÉ.

Après que j'aurai fini, madame, s'il vous plaît. Vous êtes donc à votre toilette.

Mme DE CLAIRAS.

Pourrais-je avoir un chapeau à l'anglaise? je les aime à la folie.

L'ABBÉ.

Mais, madame, c'est que....

Mme DE CLAIRAS.

Ah! je vous en prie, l'Abbé, qu'est-ce que cela vous fait?

L'ABBÉ.

Mais tout. Vous mettez vos diamants.

Mme DE CLAIRAS.

Les vôtres sont mieux montés que les miens, vous me les prêterez, madame.

Mme DE RESAN.

Sans doute.

Mme DE CLAIRAS.

Allons, l'Abbé, je mettrai donc ce chapeau que j'avais avant-hier.

L'ABBÉ.

La marquise de Roquentin arrive, et raconte une histoire, qui est précisément la vôtre.

Mme DE RESAN.

J'aurai un collet monté, l'Abbé, celui avec lequel j'ai joué la gouvernante dans le Magnifique?

L'ABBÉ.

Mais non, madame, on est habillé à la française.

Mme DE RESAN.

Oh, pardonnez-moi, je mettrai même une petite pointe noire, cela coiffe à merveilles.

L'ABBÉ.

Mais ce n'est pas là le costume.

Mme DE RESAN.

Je ne jouerai pas le rôle sans cela, d'abord.

LE CHEVALIER.

Mais, mesdames, vous ne saurez jamais le proverbe, si vous l'arrêtez toujours.

Mme DE CLAIRAS.

C'est qu'il est nécessaire de savoir comment nous nous habillerons. Allons, finissez donc, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oh, mais vous ne savez encore rien. La coquette, qui ne se reconnaît pas d'abord, à ce que lui dit la bavarde, passe toutes les femmes de Paris en revue ; vous sentez que vous aurez là de quoi faire des portraits charmants !

Mme DE CLAIRAS.

Madame, si je mettais cette robe que vous savez?

Mme DE RESAN.

Oui, sous un peignoir, le couleur de rose sera à merveilles. Moi, je mettrai ma robe capucine rayée de vert.

Mme DE CLAIRAS.

Elle aura l'air couleur de rose et vert à la lumière.

Mme DE RESAN.

Vous avez raison ; je pense que j'en ai une autre qui sera très-bien.

L'ABBÉ.

Mesdames, si vous voulez m'arrêter à chaque instant, je ne peux pas vous expliquer....

Mme DE CLAIRAS.

Nous vous entendons, continuez toujours.

LE CHEVALIER.

Attendez, l'Abbé, voici Clairas.

L'ABBÉ.

C'est bon. Si nous pouvions avoir le Baron à présent.

SCÈNE IV.

Mme DE CLAIRAS, Mme DE RESAN, M. DE CLAIRAS, LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

Mme DE CLAIRAS.

Arrivez donc, monsieur ; l'Abbé n'a qu'un cri après vous.

M. DE CLAIRAS.

Oui, c'est un joli sujet, il est cause que nous avons manqué notre sanglier.

Mme DE RESAN.

Allons, monsieur de Clairas, laissez-là votre chasse, et écoutez le proverbe de l'Abbé.

M. DE CLAIRAS.

Et ma chienne sera peut-être estropiée encore.

Mme DE CLAIRAS.

Vous ne croyez donc pas qu'elle en mourra?

M. DE CLAIRAS.

Je suis bien sûr que non.

Mme DE CLAIRAS.

En ce cas-là, c'est comme rien.

M. DE CLAIRAS.

Comment rien? et si elle ne peut plus chasser?

Mme DE CLAIRAS.

Oh! je m'entends bien.

M. DE CLAIRAS.

C'est-à-dire, que vous voudriez qu'elle fût morte; c'est assez que je l'aime pour....

Mme DE RESAN.

Vous allez vous quereller? Nous n'avons pas de temps à perdre. L'Abbé, continuez donc.

L'ABBÉ.

J'en étais, je crois, à la conversation de la toilette.

M. DE CLAIRAS.

Encore le garde n'a su ce qu'il faisait; il avait mis des éclisses trop courtes.

L'ABBÉ.

Madame de Roquentin dit donc à la coquette....

M. DE CLAIRAS.

Ils n'ont jamais voulu aller chercher le père de l'assemblée, qui s'y entend mieux qu'eux tous.

Mme DE RESAN.

Quoi! c'est toujours votre chienne qui vous occupe?

M. DE CLAIRAS.

Je parie qu'on vient me dire que tout cela va à la diable. La peste soit des gens!

SCÈNE V.

Mme DE CLAIRAS, Mme DE RESAN, M. DE CLAIRAS, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, DUBOIS.

Mme DE CLAIRAS.

Hé bien, qu'est-ce qu'il y a, Dubois? sera-t-elle estropiée?

DUBOIS, riant.

Estropiée, madame, sûrement.

M. DE CLAIRAS.

Qu'est-ce que tu dis? Il m'avait assuré que non.

DUBOIS, riant.

Vous allez voir, monsieur.

M. DE CLAIRAS.

Comment, voir!

DUBOIS, riant.

Que je ne me trompe pas. Il n'a point de bras.

M. DE CLAIRAS.

Qui?

DUBOIS, riant.

Un monsieur qui vous demande; c'est un drôle de corps toujours.

M. DE CLAIRAS.

Je crois qu'il est devenu fou.

DUBOIS, riant.

Je le crois aussi. Il a une canne.

M. DE CLAIRAS.

Une canne?

DUBOIS, riant.

Oui, monsieur, et un manchon.

M. DE CLAIRAS.

Qui donc?

DUBOIS, riant.

Il est là ; si vous voulez je le ferai entrer.

M. DE CLAIRAS.

Je n'y comprends rien, et il m'impatiente avec ses ris immodérés.

DUBOIS, riant.

Dame, monsieur, ce n'est pas ma faute.

Mme DE CLAIRAS.

Faites entrer, au lieu de vous fâcher.

Mme DE RESAN.

Sans doute, madame de Clairas a raison, vous saurez ce que c'est.

M. DE CLAIRAS.

Allons, fais ce que ces dames veulent.

DUBOIS.

Vous allez voir. Entrez, monsieur. (Il rit.)

SCÈNE VI.

Mme DE CLAIRAS, Mme DE RESAN, M. DE CLAIRAS, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. TRAGIQUIN, sans bras, avec un manchon et une canne attachée à sa boutonnière.

M. DE CLAIRAS.

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur, que demandez-vous?

M. TRAGIQUIN.

Monsieur, j'ai l'honneur de me présenter à vous pour vous offrir mes services.

M. DE CLAIRAS.

Et quel homme êtes-vous?

M. TRAGIQUIN.

Monsieur, je suis comédien: et comme nous passons ici avec toute la troupe, nous serions très-flattés si nous pouvions avoir l'honneur d'amuser l'honorable compagnie qui est dans ce château.

LE CHEVALIER.

Est-ce vous, monsieur, qui êtes le directeur?

M. TRAGIQUIN.

Oui, monsieur, à vous servir.

Mme DE RESAN.

Monsieur, qu'est-ce qui fait les premiers rôles dans votre troupe? est-ce un homme bien fait, de jolie figure?

M. TRAGIQUIN.

Oui, madame, c'est moi.

LE CHEVALIER.

Eh! comment faites-vous pour jouer la comédie sans bras? Cela doit être curieux.

M. TRAGIQUIN.

Ah! monsieur, rien n'est plus aisé; c'est l'habitude qui fait tout. Dans notre troupe, nous sommes tous invalides.

LE CHEVALIER.

Invalides?

M. TRAGIQUIN.

Oui, monsieur.

L'ABBÉ.

Et vos actrices, sont-elles jolies?

M. TRAGIQUIN.

Monsieur l'Abbé, à quelques petits défauts près, ces dames ne sont pas indifférentes.

Mme DE CLAIRAS.

Monsieur, comment vous appelez-vous?

M. TRAGIQUIN.

Tragiquin, madame, à vous obéir.

LE CHEVALIER.

Quels sont les autres acteurs, monsieur Tragiquin?

M. TRAGIQUIN.

Monsieur, nous avons mademoiselle Pleuremiette pour les princesses et les grandes amoureuses; M. Pansard pour les rois et les paysans, et M. Naziliard pour les confidents et les valets.

Mme DE CLAIRAS.

Monsieur, pourriez-vous nous donner quelque chose aujourd'hui?

M. TRAGIQUIN.

Oui, madame, vous n'avez qu'à ordonner.

Mme DE RESAN.

Je meurs d'envie de les voir; mais je voudrais du tragique.

M. TRAGIQUIN.

Rien n'est plus aisé, madame.

M. DE CLAIRAS.

Une tragédie serait bien longue.

M. TRAGIQUIN.

Monsieur, nous en avons une en un acte, que vous ne connaissez peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Comment l'appelez-vous?

M. TRAGIQUIN.

Criardus et Scandée, monsieur.

L'ABBÉ.

Vous avez raison, je ne connais pas cela.

M. TRAGIQUIN.

Elle est du célèbre M. André le perruquier, qui a fait le Tremblement de terre de Lisbonne.

Mme DE RESAN.

Ah! monsieur de Clairas, il faut qu'ils nous donnent cette pièce-là ce soir.

M. DE CLAIRAS.

Et vous avez le proverbe de l'Abbé.

Mme DE RESAN.

Personne ne le sait, nous le jouerons demain; nous aurons plus de temps pour nous préparer. Je vous en prie.

M. DE CLAIRAS.

Si vous étiez sûre que cela fût bon encore.....

M. TRAGIQUIN.

Monsieur, monseigneur l'Intendant de, de,.... j'ai oublié son nom, nous l'a fait jouer trois fois de suite.

M. DE CLAIRAS.

Cela prouve beaucoup.

Mme DE RESAN.

Allons, dites donc, monsieur de Clairas?

M. DE CLAIRAS.

Un moment, je vous prie, madame; voilà peut-être des nouvelles de ma chienne.

SCENE VII ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA BRISÉE.

M. DE CLAIRAS.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, la Brisée?

LA BRISÉE.

Monsieur, le père de l'assemblée a visité Diane; il ne lui a trouvé rien de cassé, et il dit que dans deux jours elle ne boitera seulement pas.

M. DE CLAIRAS.

Est-il encore ici?

LA BRISÉE.

Oui, monsieur.

M. DE CLAIRAS.

Je m'en vais lui parler.

Mme DE RESAN.

Monsieur de Clairas, en réjouissance de la santé de votre chienne, nous aurons la tragédie, n'est-ce pas?

M. DE CLAIRAS.

Madame, je n'ai rien à vous refuser. (Il sort avec la Brisée.)

Mme DE CLAIRAS.

Monsieur Tragiquin, allez vous apprêter, faites-vous conduire au théâtre, et demandez tout ce dont vous aurez besoin.

LE CHEVALIER.

Je vais lui faire parler au concierge.

Mme DE CLAIRAS.

Vous ferez bien, Chevalier. L'Abbé, nous jouerons demain votre proverbe.

L'ABBÉ.

La tragédie, madame doit toujours avoir le pas.

Mme DE RESAN.

Allons, madame, allons annoncer cette représentation à tout le monde.

CRIARDUS ET SCANDÉE,

TRAGÉDIE.

PROVERBE XCIV.

PERSONNAGES.

POIGNARDIN, *roi de l'île de Chypre.* Jambe de bois, et deux béquilles.	En grands habits tragiques.
SCANDÉE, *princesse corinthienne.* Aveugle menée par un chien.	
CRIARDUS, *prince corinthien.* Sans bras, gesticulant avec les jambes.	
TROTAS, *confident de Criardus.* Cul-de-jatte.	
GARDES *de Poignardin.* Estropiés différemment.	

La scène est dans le palais de Poignardin.

CRIARDUS ET SCANDÉE,

TRAGÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRIARDUS, TROTAS.

CRIARDUS, *gesticulant avec les jambes.*

Depuis long-temps, Trotas, je parcours ce palais,
Sans savoir où je suis, sans savoir où je vais.

TROTAS.

C'est l'usage, Seigneur.

CRIARDUS.

Quand j'ai quitté Corinthe,
Croyais-je pour mes feux que j'aurais quelque crainte?

TROTAS.

On traîne ses malheurs, en croyant qu'on les fuit.

CRIARDUS.

Un songe trop cruel sans cesse me poursuit.

TROTAS.

Détestez votre sort.

CRIARDUS.

Quel coup pour ma tendresse!
Je vois en d'autres bras ma divine Princesse!
Je ne puis de mon cœur bannir l'amour jaloux.
Destin, cruel destin, ce sont là de tes coups!

TROTAS.

Je vous cache un secret, hélas!...

CRIARDUS.

Quoi! tu soupires?
Quel sujet? instruis-moi.

TROTAS

Non, je ne puis le dire.

CRIARDUS

Pourquoi dissimuler?

TROTAS.

Je songeais aux tourments,
Aux soupçons, aux ennuis, à la flamme, aux amants,
A ce qui peut troubler une âme trop sensible,
A tout ce que l'amour a de doux, de terrible,
A ce qui doit causer le plus grand désespoir.

CRIARDUS.

Que dis-tu, cher Trotas; quoi! ne puis-je savoir....

TROTAS.

Non, je ne puis parler.

CRIARDUS.

Quelle douleur te presse?
Faut-il mourir? mourons.... Oui, mais sans la Princesse?

TROTAS.

Il n'y faut plus penser.

(Il se renverse en arrière, et tombe sur le dos.)

CRIARDUS, le relevant avec le pied.

O ciel! quoi donc, Trotas?
Qu'est-elle devenue? Allons, viens, suis mes pas.
Je ne saurais rester dans cette incertitude;
Marchons, courons, volons....

TROTAS.

Dans votre inquiétude
Je dois vous arrêter; écoutez mon récit.

CRIARDUS.

Ah! je n'y pensais pas.

TROTAS

Je ne perds pas l'esprit:
D'un confident discret c'est l'usage ordinaire;
Puisque je dois parler, je ne veux pas me taire.
Daignez m'entendre, enfin.

CRIARDUS.

Approchez ce fauteuil,
Aussi-bien, cette nuit, je n'ai pas fermé l'œil.

TROTAS, traînant le fauteuil.

C'est donc le spectateur qu'ici je vais instruire :
De grâce, écoutez-moi.

CRIARDUS.

Eh ! que veux-tu me dire ?
Tu ne peux adoucir le sort le plus affreux.

TROTAS.

Non, mais je dois parler de l'objet de vos feux.
Je reprends d'un peu haut. Lorsque pour la Princesse
Je vous vis de l'amour, je fus dans la détresse ;
Je prévoyais les maux qui menaçaient vos jours.

CRIARDUS.

Mais quoi, tu ne dis rien, et tu parles toujours !

TROTAS.

Votre amour pour Scandée enflamma de colère
Un père qui vous aime, un roi que l'on révère,
Et qui vous destinait....

CRIARDUS.

Un objet odieux !

TROTAS.

Parce que votre cœur aimait en d'autres lieux.
Avec Scandée, enfin, vous fuyez votre père :
Nous abordons ici ; qu'y prétendez-vous faire ?
L'empereur Poignardin a de l'esprit, des yeux,
Et pour ne pas aimer, il n'est pas assez vieux :
Auprès de la Princesse il paraît qu'il s'enflamme.
Ah ! craignez que l'amour n'embrase trop son âme....

CRIARDUS.

Craindrais-je que Scandée....

TROTAS.

Elle pourrait changer ;
J'en sais plus d'un exemple. Il y faudrait songer.

CRIARDUS.

De quels soupçons cruels veux-tu ternir sa gloire?
Malheureux! que fais-tu? Non, je ne puis le croire.

TROTAS.

Je dis que je le crains.

CRIARDUS.

Rejetons loin de nous....
Tu périras, tyran, redoute mon courroux:
Mon bras armé, sur toi vengera cet outrage.

TROTAS.

Ah! Seigneur, arrêtez; s'il entend ce tapage....
On vient: si c'était lui, songez à filer doux,
Pensez à la Princesse, enfin pensez à vous.

CRIARDUS.

Puis-je ne pas crier dans ma juste colère?

TROTAS.

Faut-il pour étonner, devenir téméraire?

CRIARDUS.

De l'honneur s'il voulait ainsi trahir la foi....
A force de poumons je lui ferai la loi.

TROTAS.

Si vous vous enrouez....

SCÈNE II.

SCANDÉE, CRIARDUS, TROTAS.

SCANDÉE, menée par un chien à la coulisse.

Prince, de ma tendresse
Je viens vous assurer; mais, dieux! quelle tristesse!

(Trotas la mène par sa robe à Criardus.)

Amour, protège-moi, protège mon vainqueur!
Mais que vois-je, grand Dieu! quelle est cette fureur?
Quel farouche regard! d'où vient cette colère?
Vous ne répondez point: quel funeste mystère!

Je comptais avec vous adoucir mes douleurs,
Serais-je seule, hélas! à répandre des pleurs?
O mon cher Criardus! parlez : que vais-je entendre?

CRIARDUS.

Depuis long-temps ici je suis à vous attendre;
Mais Poignardin, madame, ailleurs vous retenait;
De son amour, sans doute, il vous entretenait:
Qu'il est heureux! il aime, et vous le laissez faire.
Qui l'eût dit qu'un rival, un jour, pourrait vous plaire?
Que vous mépriseriez un amant tel que moi?
Que vous pourriez, un jour, me préférer le Roi?

SCANDÉE.

O ciel! qui moi? Seigneur!

CRIARDUS.

Ne feignez plus, madame,
Après tant de serments vous trahissez ma flamme!
Je vais fuir de ces lieux ; j'abjure mon amour.

SCANDÉE.

Où courez-vous, Seigneur?

CRIARDUS.

Je vais perdre le jour.

SCANDÉE.

Vous me quittez, c'est vous qui me fuyez, barbare.

CRIARDUS.

Ingrate! je vous fuis pour descendre au Tartare;
Les tourments de l'enfer seront plus doux pour moi
Que la présence, hélas! d'une femme sans foi.

SCANDÉE.

Soutiens-moi donc, Trotas.

(Elle tombe dans les bras de Trotas.)

TROTAS.

Elle perd connaissance.
De votre amour jaloux voyez l'extravagance.
Quoi! sans l'entendre, ainsi faut-il la condamner?
Prince, regardez-la.

CRIARDUS.

Rien ne peut m'étonner.

(Il la regarde.)

Comment! elle se meurt. Quelle aveugle colère!
Malheureux que je suis! mais, hélas! comment faire?

(Aux genoux de Scandée.)

Scandée, écoutez-moi, regardez votre amant:
Que ce regard est doux! grands dieux qu'il est touchant!

SCANDÉE.

Quoi! je suis dans vos bras! mon bonheur est extrême.
Vous m'aimez donc, Seigneur?

CRIARDUS.

Oui, oui, oui, je vous aime.

SCANDÉE.

Je craignais de vous perdre, et vous m'aimez toujours!

CRIARDUS.

Oui, je vous aimerai le reste de mes jours:
Croyez-en mes serments; à l'instant je le jure.

SCANDÉE, elle se lève.

Est-il besoin, Seigneur? votre parole est sûre.
Je n'en saurais douter. Mais parlons sensément,
Nous nous sommes assez livrés au sentiment:
Quel parti faut-il prendre avec un roi perfide
Qui veut vous outrager?

CRIARDUS.

Son père était Hercide,
De ma mère l'amant. Sur la protection
Du fils j'ai trop compté, je le vois, l'action
De vous aimer le prouve; et cependant qu'en dire?
J'en eusse fait autant: qui vous voit, vous désire.

TROTAS.

Mais, en parlant ainsi, quel est votre projet?
La Princesse l'a dit: il faut aller au fait.
Je ne vous comprends pas; je le vois avec peine,
Vous n'en savez pas plus qu'avant toute la scene.

CRIARDUS.

Tu raisonnes très-bien ; je t'aime, cher Trotas,
Aides-nous à sortir d'un si dangereux pas.

TROTAS.

Vous perdez trop de temps en beaucoup de paroles,
En doucereux discours, aussi longs que frivoles ;
Il faut des actions, et non pas des propos ;
La gloire disparaît dans les bras du repos.
Vous savez les regrets du Prince votre père.
Un voisin orgueilleux chez lui porte la guerre,
Défendez vos états, il vous recevra bien ;
Vous êtes général, ce n'est pas être rien.
On doit tout à celui qui nous comble de gloire ;
L'Hymen couronnera l'amour et la victoire.
Pour Corinthe un vaisseau se prépare à partir :
Le capitaine est sûr, il voudra vous servir ;
Je peux compter sur lui, c'est un ami d'école.
Quittez, quittez le roi sans dire une parole.

CRIARDUS.

Suivrons-nous, ma Princesse, un semblable projet !

SCANDÉE.

Je crois qu'on peut compter sur un fidèle sujet.
Trotas voit de sang-froid, on peut suivre un tel guide.
Cependant Poignardin....

CRIARDUS.

Qu'a donc fait ce perfide?

SCANDÉE.

Que voulez-vous savoir?

CRIARDUS.

Comment? Parlez? eh bien?
Madame, au nom des dieux.....

SCANDÉE.

Je ne dirai plus rien.

TROTAS.

Nous serons fort instruits. Pour moi, je me retire;
Mais ici le roi vient. Sachons ce qu'il va dire.

SCÈNE III.

POIGNARDIN, SCANDÉE, CRIARDUS, TROTAS, GARDES.

SCANDÉE, à part.

Que va-t-il annoncer!

POIGNARDIN.

Je vous cherchais, seigneur:
Contre moi votre père éclate avec hauteur,
Il prétend m'obliger par la force à vous rendre.

CRIARDUS.

Seigneur, ne craignez rien, je saurai vous défendre,
Je vous dois tout; croyez, je vous jure ma foi,
Que vos intérêts seuls feront toujours ma loi.
Mais employez le ton du corps diplomatique,
Et faites-lui sentir qu'en prince politique
Il doit me recevoir avec empressement;
Que j'ai quelques amis, qui, joints à mon talent,
Pourront le secourir dans la présente guerre,
S'il consent à l'hymen qui seul pourra me plaire.
A ces conditions, je ne perds point de temps,
Je m'embarque, seigneur, je pars.

POIGNARDIN.

Je vous entends.
Je ne veux point sur moi que l'orage se tourne;
Faut-il dans une guerre ici que je m'enfourne,
Qu'imitant Ménélas et ces sots de Troyens,
Je me brouille pour vous, en prenant ces moyens?
L'ambition jamais, en recherchant la gloire,
Ne priva mes sujets de manger et de boire.
Un peuple bien portant vaut mieux qu'un peuple mort.

TROTAS.

Ce tyran est bon homme, et n'a pas toujours tort.

POIGNARDIN.

Il est un seul moyen de calmer votre père,
Et de gagner du temps. Si vous voulez lui plaire,
Croyez-moi, partez seul; la princesse en ces lieux
Ne craint rien, j'en réponds.

SCANDÉE.

Je resterais? ô dieux!
Non, ne l'espérez pas, seigneur, j'ai trop de crainte.

POIGNARDIN.

Madame ne va pas qui voudrait à Corinthe.
Tous les ports sont fermés. Le roi, dans son courroux,
Pourrait punir son fils, en ne frappant que vous.

SCANDÉE.

C'est un détour, seigneur.

CRIARDUS.

Je l'ai prévu, madame.
Non, non, ne craignez rien, de l'amour qui m'enflamme
Je suivrai seul la loi.

POIGNARDIN.

Faites ce que je veux.
Pressez-vous de partir, et laissez-nous tous deux.
Si vous me résistiez, vous pourriez me déplaire.

CRIARDUS.

Je connais vos desseins, orgueilleux téméraire,
Vous voulez m'enlever l'objet de tous mes vœux;
Je peux vous en punir.

POIGNARDIN.

Quel ton audacieux!

CRIARDUS.

Je ne me connais plus. Dans mon inquiétude
Si vous nous arrêtez....

POIGNARDIN.

Monstre d'ingratitude?
Homicide serpent réchauffé dans mon sein,
Vous me percez le cœur, quand je vous tends la main!

Quand je vous ai reçu, vous étiez plus honnête.
Sachez qu'ici je fais souvent trancher la tête.
Il ne faudrait qu'un mot.... Ne soyez pas si vain,
Songez à m'obéir, je parle en souverain;
Allez, retirez-vous, sans tant de bavardage.

CRIARDUS.

Et la princesse ici?....

POIGNARDIN.

Sortez.

CRIARDUS.

Sur le rivage
Allons nous promener; quand il sera sorti,
Nous reviendrons ici pour y prendre un parti.

SCÈNE IV.

SCANDÉE, POIGNARDIN, GARDES.

POIGNARDIN.

Il fait le bel esprit, le prince de Corinthe,
C'est par là qu'il séduit; mais parlons sans contrainte,
Il ne me paraît pas assez digne de vous.
Ah! dans ces lieux l'amour vous offre un autre époux.
Oubliez Criardus, votre constance est vaine.

SCANDÉE.

Que me proposez-vous? je romprais une chaîne
Qui fait tout mon bonheur, je perdrais en ce jour....

POIGNARDIN.

Non, vous ne perdrez rien. Je veux qu'à mon amour,
En vous donnant du temps, vous deveniez propice.
Je connais votre sexe, il ne faut qu'un caprice,
Je l'attendrai. Je crois qu'on ne peut faire mieux.
Pensez-y; Criardus est trop ambitieux:
Souvent l'ambition étouffe la tendresse;

Éprouvez-le du moins, et si son amour cesse,
Je m'offre à vous venger. Quand on est un héros,
Il faut toujours savoir être grand à propos.
Ce serait un effort pour un cœur ordinaire;
Mais vous agrandissez quiconque veut vous plaire.

SCANDÉE.

Ah! je crains trop, seigneur, que sous cette douceur
Vous ne cachiez ici quelque affreuse noirceur.
Je vous le dis peut-être avec trop de franchise;
Mais la crainte en ces lieux doit m'être un peu permise.
Si cela vous déplaît, ah! laissez-moi partir,
Et ne me forcez pas, enfin, à vous haïr.

POIGNARDIN.

Connaissez mes projets, je deviens inflexible,
Votre amant périra, si vous n'êtes sensible.
J'ai feint que Criardus était redemandé,
Et que pour son départ tout était commandé :
A mes justes fureurs rien ne peut le soustraire,
Il sera poignardé, si vous m'êtes contraire,
Si vous ne m'accordez l'objet de tous mes vœux,
Ce cœur que je désire...

SCANDÉE.

Ah! quel projet affreux!

POIGNARDIN.

Si je suis un coquin, c'est l'effet de vos charmes,
De leur vaste pouvoir, je tiens en main les armes
Qui porteront la mort au sein de votre amant.
Voyez, délibérez, ce n'est qu'en m'épousant....

SCANDÉE.

Monstre que je déteste! en vain tu pourrais croire
Qu'un hymen odieux pourrait ternir ma gloire.
Ah! loin d'y consentir, pour fuir un pareil sort,
Dans les flots de la mer j'irais chercher la mort.

POIGNARDIN.

Si vous la préférez, vous êtes la maîtresse;
C'est à vous d'y penser, madame, je vous laisse.

SCANDÉE.

Ah ! seigneur, arrêtez.... Criardus périra ?

POIGNARDIN.

Je plains son triste sort ; mais qu'y faire ? il mourra,
Puisque vous le voulez. (Il sort.)

SCÈNE V.

SCANDÉE.

O dieux ! comment la foudre
N'éclate-t-elle pas pour le réduire en poudre !
Grands dieux ! secourez-moi ; grands dieux ! secourez-nous !
Lancez sur ce tyran vos plus funestes coups !

SCÈNE VI.

SCANDÉE, CRIARDUS.

CRIARDUS.

Il est parti le Roi : je puis donc reparaître.
Qu'avez-vous fait, madame, et que dit donc ce traître ?
Quel que soit son projet....

SCANDÉE.

Son projet ?

CRIARDUS.

Sûrement.
Aurait-il su vous plaire, est-il heureux amant ?

SCANDÉE.

Que voulez-vous savoir ?

CRIARDUS.

Pourquoi toujours vous taire ?
Ceci me lasse, enfin ; je veux de ce mystère
Être mieux éclairci ; parlez, l'aimeriez-vous ?
Ah ! si je le croyais.... S'il devient votre époux !..

SCANDÉE.

Lui, seigneur?

CRIARDUS.

Je ne sais; mais cette peine extrême,
Ce silence obstiné....

SCANDÉE.

Comment croit-on que j'aime
Un mortel odieux qui fait tout mon malheur?
Vous ajoutez, cruel, encor à ma douleur!
Ah! terminons des jours qui devaient faire envie,
Des jours trop malheureux!

CRIARDUS.

Vous me seriez ravie?

SCANDÉE, *se jetant sur l'épée de Criardus.*

Je veux de cette épée ensanglanter mon sein,
Puis vous la présenter, ainsi qu'à ce Romain
Dont vous savez l'histoire.

CRIARDUS.

Eh! pourquoi ce caprice!
S'il faut pour notre amour qu'ici quelqu'un périsse,
Ce doit être le Roi : dites ce qu'il a fait.
Vous verrez que son sang lavera son forfait,
Parlez, ne craignez rien.

SCANDÉE.

Il pourrait nous entendre.
Venez, éloignons-nous, je vais tout vous apprendre;
Puisque vous le voulez, je ne me tuerai pas,
Je vous rends votre épée.

CRIARDUS.

En la prenant, hélas!
J'admire cet excès de votre complaisance!
Amour, de ses vertus deviens la récompense.

SCANDÉE.

Vous oubliez, seigneur, en formant tous ces vœux,
Que Poignardin....

CRIARDUS.

Trotas doit venir en ces lieux,
Par lui, par ses conseils nous devons nous conduire:
A l'art de tout prévoir, il joint l'art de séduire.
Il a l'esprit d'intrigue, et c'est heureux pour nous,
Qui sommes amoureux, furieux et jaloux.

SCANDÉE.

Mais le tyran long-temps nous laisse tête-à-tête!

CRIARDUS.

Je n'en ai jamais vu qui ne fût un peu bête.
Ah! que je suis charmé d'avoir fait notre paix!
Mais je crois que Trotas n'arrivera jamais.
Suivant ce qu'il dira, nous pourrons nous conduire,
Et si vous m'en croyez, nous irons en Épire.

SCANDÉE.

Ne parlez pas trop haut, j'entends quelqu'un venir.
Il faut....

CRIARDUS.

Ah! c'est Trotas.

SCÈNE VII.

CRIARDUS, SCANDÉE, TROTAS.

CRIARDUS.

Dis, pourrons-nous partir?
Réponds, et promptement.

TROTAS.

Je suis tout hors d'haleine;
Vous m'avez fait courir, et ce n'est pas sans peine;
Mais pour vous j'aurais fait un bien plus grand effort.
Un arret, dans l'instant, ordonne que du port
On ne laisse sortir ni vaisseau ni galère.

SCANDÉE.

O dieux! quelle nouvelle!

CRIARDUS.

O ciel ! comment donc faire ?

SCANDÉE.

Comment fuir de ces lieux ?

CRIARDUS.

Il n'y faut plus penser.

SCANDÉE.

Grands dieux ! secourez-nous.

TROTAS.

Il faut, sans balancer,
Prendre un parti très-prompt, le seul qui soit à prendre,
Et que je vous dirai, si vous voulez m'entendre.
Il pourra vous paraître un tant soit peu fâcheux ;
Mais c'est fort peu de chose, il n'est point dangereux :
De l'inventif Ulysse il aurait le suffrage,
Puisqu'il peut vous soustraire au tyran, à sa rage.

CRIARDUS.

Ah ! tu nous fais languir : apprends-nous ton dessein ;
Je crains à tout moment de revoir Poignardin;
S'il allait nous surprendre !

TROTAS.

Il est loin, je le quitte,
Et sans perdre un instant, je suis venu fort vite.
Ainsi ne craignez rien. Devinez mon projet;
C'est pis qu'un logogryphe.

CRIARDUS.

Il est temps, en effet,
De s'amuser ainsi.

SCANDÉE.

Je crains et je désire
De savoir les moyens....

TROTAS.

Je m'en vais vous les dire:
C'est un vaisseau marchand qui vous transportera

Aux lieux que vous voudrez, et quand il vous plaira.
Comme dans tous les ports on fait la contrebande,
Malgré les soins actifs de celui qui commande,
On vous embarquera dans ce vaisseau marchand,
Le capitaine, enfin, pour partir vous attend.
Ce qui le détermine....

SCANDÉE.

Eh bien?

TROTAS.

N'est pas le lucre.

CRIARDUS.

Mais comment nous cacher?

TROTAS.

Dans une tonne à sucre.

CRIARDUS.

Elle nous contiendrait?

TROTAS.

Je m'y tiens tout debout.

CRIARDUS.

On ne peut pas mieux dire; il a réponse à tout.
Ne différons donc pas. Faut-il long-temps attendre?
Cher Trotas, dis-le-nous.

TROTAS.

On est allé la prendre,
Elle doit être ici.

SCANDÉE.

Je crains les maux de cœur.
Comment l'amène-t-on? la roule-t-on, seigneur?

CRIARDUS.

Je l'ignore.

TROTAS.

Non, non, c'est sur une voiture
Qu'on la transportera; c'est moi qui vous l'assure.
Ne différez donc plus, tout va combler vos vœux.

SCANDÉE.

Je ne puis me flatter qu'un espoir trop heureux....

TROTAS.

Le jour fuit à propos; mais il faut prendre garde....

CRIARDUS.

Achève, parle donc.

TROTAS.

Que l'on ne vous regarde,
Que quelque surveillant, caché près de ces lieux,
En vous voyant sortir ne vous suive des yeux;
Enfin, qu'on ne vous voie entrer dans cette tonne.
Jusqu'à présent ici je n'aperçois personne.
Partez.

CRIARDUS.

Enfin, madame....

SCANDÉE.

Ah! point de compliment!
Je redoute, seigneur, tous les retardements.

CRIARDUS, *tendant la jambe.*

Donnez-moi donc la main. Dans ce moment prospère,
Je crois que le tyran rugira de colère;
Que je voudrais le voir dans toute sa fureur!

SCANDÉE.

Finissez ces discours, je crains quelque malheur.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

CRIARDUS, POIGNARDIN, SCANDÉE, TROTAS.

POIGNARDIN, *à part.*

Par un avis secret que l'on a su me rendre,
J'ai su tous leurs complots, et je viens les surprendre.

(*Il frappe Criardus et Scandée.*)

Oui, traîtres, vous mourrez. Elle meurt! Ils sont morts!
Ah! qu'ai-je fait? ô dieu! (Il se tue.) Je répare mes torts.

TROTAS, ramasse le poignard, et il essaie de se tuer.

Je ne me tuerai point, j'apprendrai l'orthographe,
Pour leur faire en beaux vers une belle épitaphe.

LE MALENTENDU.

PROVERBE XCV.

PERSONNAGES.

L'ABBESSE.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, *maîtresse des pensionnaires.*

LA MÈRE SAINT-BASILE, *portière, boiteuse.*

LE PÈRE SATURNIN, *cordelier.*

Mlle JULIE, *pensionnaire.*

M. FEBRUGIN, *médecin.*

LE JARDINIER.

La scène est dans un couvent de province, dans le jardin.

LE MALENTENDU.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LA MÈRE SAINT-BASILE.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Mais, ma sœur, concevez-vous que le docteur nous abandonne comme cela ?

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Je crois, ma sœur, qu'il y a plus de quinze jours qu'il est parti, parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Il y a trois semaines, ma sœur; il est parti le lendemain du beau sermon du père Saturnin.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Le lendemain de la fête de l'Ange Gardien, parce que.....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Oui, ma sœur.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Chaque fois que l'on sonne, et que je vais ouvrir la porte, je crois toujours que je vais le voir, parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Pourvu qu'il ne soit pas tombé malade; car nulle part on ne lui fait sûrement de si bon café à la crème que le nôtre.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

C'est un homme bien aimable, ma sœur ! parce que...

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Oui, et bien savant ! Comme il a guéri cette petite Julie, sans le savoir seulement.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Mais, ma sœur, c'est qu'avec un homme comme cela on

n'a pas besoin de l'entendre parler long-temps pour le comprendre ; parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Moi, je crois que si madame l'Abbesse voulait, elle serait bientôt guérie.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Mais comment, ma sœur? parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Elle a commencé déjà par la diète.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Mais la diète faisait dépérir la petite Julie, parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Comme elle fait dépérir madame ; c'était le docteur qui l'avait ordonné à Julie.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Oui, vous avez raison, et son estomac n'en allait que plus mal ; parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

C'était peut-être une préparation.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Cela pourrait bien être, parce que...

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

En ce cas, nous pourrions traiter madame de même ; cela me paraît un très-bon remède.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Il fortifie assez promptement ; parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Voilà le père Saturnin ; nous allons voir comment il aura trouvé madame.

SCÈNE II.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LA MÈRE SAINT-BASILE, LE PÈRE SATURNIN.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Eh bien, père Saturnin, comment va madame, cette après-dînée?

LE PÈRE SATURNIN.

Elle ne va point. Vous la faites aussi trop jeûner; rien que du bouillon, et pas seulement un coup de vin encore.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Mais, père, vous savez bien que dans sa meilleure santé elle en boit fort peu, parce que....

LE PÈRE SATURNIN.

Voilà pourquoi elle est malade.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Nous lui donnons du café à la crème.

LE PEÈE SATURNIN.

Voilà une bonne drogue! Moi, je la ferais manger.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Il faut savoir si ce sera l'avis du docteur, parce que....

LE PÈRE SATURNIN.

Je parie que non. Votre docteur n'aime que la diète, pas pour lui, au moins; car il dîne fort bien, et il boit de même; et en cela je le trouve fort raisonnable.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Oh! sûrement il est bien raisonnable, et il fait bien de se conserver.

LE PÈRE SATURNIN.

C'est un bon diable.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Et un habile homme, parce que....

LE PÈRE SATURNIN.

Pour un habile homme, c'est une autre chose, et si vous voulez que je vous parle vrai, j'en ai plus appris en philosophie qu'il n'en saura jamais ; cela n'empeche pas que je ne l'aime beaucoup, et que je ne sois fort aise de diner avec lui.

LA MÈRE SAINTE-HÉLENE.

Mais, père, la philosophie que vous avez apprise n'est pas, je crois, la médecine.

LE PÈRE SATURNIN.

Cependant, sans elle il n'y a point de médecine.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Il est savant, ma sœur, le père, parce que....

LE PERE SATURNIN.

Avec la philosophie, on connait l'action et la réaction, l'atmosphère, les propriétés de l'air, de l'eau, de la terre et du feu.

LA MÈRE SAINT BASILE.

Je ne comprends pas, ma sœur, comment les hommes ont la tête assez grande pour loger tout cela ; parce que....

LE PÈRE SATURNIN.

Mon frère, qui est apothicaire, m'a dit que le docteur ne savait pas la chimie, et savait fort peu l'anatomie ; mais il ajoute qu'ils sont presque tous aussi peu instruits.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Cela ne fait rien, père.

LE PÈRE SATURNIN.

Cela ne fait rien ; mais voilà comme ces messieurs nous empoisonnent, et puis ils disent que c'est le vert-de-gris ; il faut bien en passer par-là : cela n'empêche pas que je ne l'aime toujours beaucoup le docteur. Il boit bien.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Je crois qu'il n'y a rien de plus savant que ce qu'il a fait à cette petite Julie, qui est parfaitement guérie.

LE PÈRE SATURNIN.

Mais c'est vous, ma mère, qui avez inventé de lui faire ronger des os.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

J'ai commencé par lui en faire sucer.

LE PÈRE SATURNIN.

Oui; mais elle a mieux fini, en les rongeant.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Dame, écoutez donc, quand j'ai vu qu'elle allait mieux, je lui ai laissé un peu de viande.

LE PÈRE SATURNIN.

C'est la cessation de la diète qui a tout fait, ma mère, et je vous dis que c'est vous qui l'avez guérie.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Non, non, père, il faut être juste; c'est le docteur.

LE PÈRE SATURNIN.

Il y a trois semaines qu'il n'est venu ici.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Il est vrai, parce que....

LE PÈRE SATURNIN.

Et ce n'est que depuis quinze jours que cette petite fille ronge des os.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Vous avez raison, père, parce que....

LE PÈRE SATURNIN.

Le docteur vous a-t-il écrit de lui en donner?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Non, vraiment, puisque nous ne savons pas où il est.

LE PÈRE SATURNIN.

Quand même il aurait été ici, il n'aurait jamais ordonné de faire ronger des os à cette enfant.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Pardonnez-moi; car il avait dit qu'il lui en ferait prendre dans trois ou quatre jours.

LE PÈRE SATURNIN.

Des os?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Oui, demandez à la sœur Saint-Basile, elle y était.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Oh, pour cela oui, j'y étais, parce que....

LE PÈRE SATURNIN.

Et vous croyez.... Ah, ah, ah, ah, ah!

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

De quoi riez-vous, père?

LE PÈRE SATURNIN.

Du docteur. Je voudrais le voir. (Il rit.)

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Je n'aime pas que vous vous moquiez de lui; vous riez toujours quand vous êtes ensemble.

LE PÈRE SATURNIN.

Voulez-vous que nous soyons tristes?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Non pas assurément. Ma sœur, je crois qu'on sonne.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Je vais aller voir, cela serait trop heureux si c'était le docteur; parce que....

SCÈNE III.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LE PÈRE SATURNIN.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

En vérité, père, je n'aime pas que vous parliez comme vous faites du docteur; vous pourriez lui ôter la confiance de nos sœurs; il faudrait en changer, et nous n'en aurions jamais un si bon.

LE PÈRE SATURNIN.

Savez-vous que j'ai plus de confiance en vous, mère Sainte-Hélène?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

En moi, père? Allons, ne vous moquez pas.

LE PÈRE SATURNIN.

Je vous jure que je ne me moque pas, et je suis très-content de votre manière de faire prendre des os.

SCÈNE IV.

LA MÈRE SAINT-HÉLÈNE, LE PÈRE SATURNIN, LA MÈRE SAINT-BASILE.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Eh bien, ma sœur, est-ce là le docteur?

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Eh! mon dieu, non, ma sœur; c'est le jardinier et ses garçons qui rentrent; parce que....

LE PÈRE SATURNIN.

Je vous assure que j'ai plus d'impatience de le voir que vous.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Ma sœur, on sonne.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Oh! pour cette fois-ci, ce pourrait bien être lui; parce que....

LE PÈRE SATURNIN.

Allez donc, ma sœur.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Allons, allons, parce que.....

SCÈNE V.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LE PÈRE SATURNIN.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Père Saturnin, ne craignez-vous pas, comme moi, que notre sœur Saint-Basile ne devienne sourde? Il faut toujours que je l'avertisse quand on sonne.

LE PÈRE SATURNIN.

Eh bien, faites-lui prendre aussi des os.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Ne plaisantez donc pas, père.

LE PÈRE SATURNIN.

Je ne plaisante pas; si vous lui en donniez tout le carême, je suis sûr que cela lui ferait du bien.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Pouvez-vous parler comme cela, vous père!

LE PÈRE SATURNIN.

Pourquoi non? Je parle médecine.

SCÈNE VI.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LA MÈRE SAINT-BASILE, LE PÈRE SATURNIN.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Ce n'est donc pas encore le docteur?

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Eh, mon dieu, non, ma sœur, ce sont les maçons qui reviennent de goûter; parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Ma sœur, le Doux, qui vient de rentrer, m'a dit qu'il avait vu une chaise qui arrivait; parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Ah! ma sœur, c'est lui-même : tenez, voilà qu'on sonne.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Ah! j'entends bien. J'y vais, j'y vais, parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Prenez garde de tomber.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Ne craignez rien; parce que....

SCÈNE VII.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LE PÈRE SATURNIN.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

J'ai toujours peur qu'elle ne se laisse tomber, avec sa vivacité, et qu'elle ne se casse la jambe encore une fois.

LE PÈRE SATURNIN.

Eh bien, vous lui donnerez de vos os.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Vous dites que vous trouvez ce remède très-bon?

LE PÈRE SATURNIN.

Assurément.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Il ne faut donc pas vous en moquer comme vous faites.

LE PÈRE SATURNIN.

Je ne m'en moque pas.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Pourquoi donc riez-vous?

LE PÈRE SATURNIN.

Ah! pour rien.

SCÈNE VIII.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LA MÈRE SAINT-BASILE, LE PÈRE SATURNIN.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Ma sœur, ce sont les menuisiers, parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Eh bien?

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Je leur ai demandé s'ils avaient vu la chaise du docteur, ils m'ont dit qu'ils n'avaient rien vu; parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Ces gens-là ne regardent rien.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Moi, je crois qu'il va arriver; parce que...

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Ma sœur, on sonne.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Hem?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Je vous dis qu'on sonne.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

J'avais bien entendu; parce que....

SCÈNE IX.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LE PÈRE SATURNIN.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Père Saturnin?

LE PÈRE SATURNIN.

Eh bien?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Je n'ose vous dire,... j'ai trop peur que vous ne vous moquiez de moi.

LE PÈRE SATURNIN.

Dites donc.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

C'est que j'ai envie, si le docteur n'arrive pas aujourd'hui, de traiter madame l'Abbesse comme la petite Julie.

LE PÈRE SATURNIN.

Ah! vous lui donnerez des os aussi?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Oui, qu'en pensez-vous?

LE PÈRE SATURNIN.

Qu'il faudra y laisser un peu plus de chair; comme elle est plus grande.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Vous le croyez?

LE PÈRE SATURNIN.

Sûrement, et vous lui ferez boire du vin pur.

SCÈNE X.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LA MÈRE SAINT-BASILE, M. FEBRUGIN, LE PÈRE SATURNIN.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Ma sœur, ma sœur, voilà le docteur; parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Il va arriver?

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Il me suit; parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Ma sœur, il faut faire préparer sa chambre.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Je l'ai déjà dit. Tenez, le voilà, ma sœur, parce que.....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Ah! monsieur le docteur, nous vous attendions toutes avec bien de l'impatience.

M. FEBRUGIN.

Mesdames, vous me faites bien de l'honneur eur. Bonjour, père Saturnin in.

LE PÈRE SATURNIN.

Bonjour, bonjour, docteur.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Qu'avez-vous donc? il me semble que vous boitez.

M. FEBRUGIN.

Mais, vraiment, j'ai pensé être tué é.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

On vous a versé ; parce que....

M. FEBRUGIN.

Et dans un endroit aussi uni que ce jardin in.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Vous êtes donc blessé ?

M. FEBRUGIN.

Pas absolument, j'ai une contusion au genou ou, qui m'empêche de marcher er.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Asseyez-vous donc. Il faudrait un fauteuil, ma sœur....

M. FEBRUGIN.

Non, non, je serai fort bien sur cette chaise aise.

LE PÈRE SATURNIN.

Vous avez dîné, docteur ?

M. FEBRUGIN.

Oh ! je vous en réponds, onds.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Pourquoi donc avons-nous été si long-temps sans vous voir, et sans avoir de vos nouvelles ?

M. FEBRUGIN.

C'est que j'ai toujours cru que j'allais revenir ir, et que les malades m'ont retenu u.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

On ne voulait pas vous laisser aller, je n'en suis pas surprise, vous avez dû guérir bien du monde ?

LE PÈRE SATURNIN.

Ou faire bien des héritiers, n'est-ce pas, docteur ?

M. FEBRUGIN.

Non pas absolument ent; j'en ai sauvé la moitié é; mais avec bien de la peine eine.

LE PÈRE SATURNIN.

Avez-vous beaucoup saigné ?

M. FEBRUGIN.

Pas assez ez ; car sans cela il n'en serait pas tant mort ort, mais ces gens-là ne savent pas soutenir la saignée ée.

LE PÈRE SATURNIN.

Ils ont tort.

M. FEBRUGIN.

Comment se portent tous ces dames ames?

LE PÈRE SATURNIN.

Fort bien, il n'y a que madame l'Abbesse qui a toujours son estomac en mauvais état; cela va plus mal que jamais.

M. FEBRUGIN.

Elle mange trop de pâtisserie ie, trop de confitures ures; je lui ai toujours dit it.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Depuis huit jours je l'ai mise à la diète, en vous attendant.

M. FEBRUGIN.

Vous avez bien fait ait.

LE PÈRE SATURNIN.

Oh! la mère Sainte-Hélène est un très-grand médecin! Qu'elle vous dise comment elle a guéri cette petite Julie.

M. FEBRUGIN.

Est-elle guérie ie?

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Mais oui, par vos soins, monsieur le docteur, par vos soins; parce que....

M. FEBRUGIN.

Vous lui avez donc fait observer le régime ime que je lui avais prescrit it?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Oui; mais j'ai cru que la diète était trop longue pour un enfant; et comme vous aviez dit que vous lui feriez prendre...

M. FEBRUGIN.

Ah! des eaux aux?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Oui, je lui en ai donné.

M. FEBRUGIN.

Mais desquelles elles? Cela n'est pas indifférent ent.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

J'ai commencé par des os de pigeon.

M. FEBRUGIN.

Mais ce n'est pas là à.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Attendez; l'effet n'était pas assez prompt, je lui ai donné des os de poulet.

M. FEBRUGIN.

Comment ent....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Elle a pris plaisir à les sucer; mais les os de poularde et de dindon lui ont mieux fait.

M. FEBRUGIN.

Est-il possible ible?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

J'ai passé aux os de mouton, de veau, et puis de bœuf, cela a réussi à merveille.

LE PÈRE SATURNIN, riant.

Que dites-vous à cela, docteur?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Attendez donc : ensuite j'ai laissé un peu de viande à ces os, et la petite est entièrement rétablie.

M. FEBRUGIN.

Rétablie ie?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Elle se porte à merveille, et je vais vous la faire descendre, vous allez voir.

LE PÈRE SATURNIN, riant.

Eh bien, docteur, c'est pourtant vous qui avez fait ce miracle, pendant que vous étiez en campagne.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Ma sœur, il faudrait avertir madame l'Abbesse que le docteur est ici.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

J'y vais, ma sœur, parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Moi, je vais chercher Julie.

SCÈNE XI.

M. FEBRUGIN, LE PÈRE SATURNIN.

LE PÈRE SATURNIN, riant.

Votre surprise me divertit, docteur.

M. FEBRUGIN.

Mais c'est que jamais on n'a vu de pareilles choses oses.

LE PÈRE SATURNIN.

Écoutez donc, cela peut vous faire un honneur infini.

M. FEBRUGIN.

Guérir des maux d'estomac en suçant des os os!

LE PÈRE SATURNIN.

Pourquoi pas? Il est vrai qu'il y avait quelque chose autour de ces os; et après une diète austère, on est encore trop heureux de les trouver.

M. FEBRUGIN.

Jamais je n'ordonnerai un pareil remède ède.

LE PÈRE SATURNIN.

Et vous aurez tort: il n'y a rien de si bête et de si vieux que la diète seule. A Paris, vous auriez un succès étonnant; et plus votre conduite serait contrariée par les autres médecins, plus on voudrait vous avoir, vous ne sauriez auquel entendre. Croyez-moi, essayez ce moyen sur madame l'Abbesse, elle le mandera à Paris à ses parents, et votre fortune sera faite.

M. FEBRUGIN.

Je crois que vous avez raison, père ère.

LE PÈRE SATURNIN.

Vous ferez un système nouveau qui sera admiré des gens

du monde et de quelques savants, et vous boirez à la santé de ces gens-là avec de bon vin.

M. FEBRUGIN.

C'est qu'il faut trouver un principe ipe.

LE PÈRE SATURNIN.

La médecine n'en a point de certain, convenez-en; un moyen manque dix fois, cela ne fait point de tort; le hasard vous seconde une fois, cela suffit pour fonder une réputation.

M. FEBRUGIN.

Père, vous auriez été un grand médecin in.

LE PÈRE SATURNIN.

Les voici qui reviennent.

SCÈNE XII.

LA MÈRE SAINT-BASILE, M. FEBRUGIN, LE PÈRE SATURNIN.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Monsieur le docteur, madame est enchantée de votre retour, et elle vous attend avec impatience? parce que....

M. FEBRUGIN.

Mais c'est que je ne saurais monter chez elle elle.

LE PÈRE SATURNIN.

Je vais l'engager à venir vous trouver, docteur.

M. FEBRUGIN.

Eh bien oui, dites-lui que pour son mal il n'y a rien de meilleur que l'exercice ice.

LE PÈRE SATURNIN.

Laissez, laissez-moi faire.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Moi, je vais aller chercher un fauteuil pour madame, et je le mettrai à côté de vous, monsieur le docteur, parce que....

M. FEBRUGIN.

Vous ferez fort bien.

SCÈNE XIII.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, JULIE, M. FEBRUGIN.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Tenez, monsieur le docteur, voilà notre petite ressuscitée.

M. FEBRUGIN, tâtant le pouls de Julie.

Elle a fort bon visage age, et elle n'a point de fièvre ièvre.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Je vous dis que votre remède lui a fait des merveilles.

M. FEBRUGIN.

Avez-vous de l'appétit, mademoiselle elle?

JULIE.

Oh! monsieur, je rongerais des os toute la journée; je trouve cela bien bon!

M. FEBRUGIN.

Cela va très-bien ien.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Vous voyez votre ouvrage, cher docteur.

M. FEBRUGIN.

Quel âge avez-vous ous?

JULIE.

Quatorze ans bientôt, monsieur.

M. FEBRUGIN.

C'est le bon âge âge : elle aura à présent la meilleure santé du monde onde.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Ah! voilà madame qui vient avec le père.

JULIE.

M'en irai-je, ma chère mère?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Non, non.

JULIE.

Vous me faites bien du plaisir de me permettre de rester pour voir madame.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Il est nécessaire que madame voie vos miracles, cher docteur.

SCÈNE XIV.

L'ABBESSE, LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LA MÈRE SAINT-BASILE, JULIE, LE PÈRE SATURNIN, M. FEBRUGIN, LE JARDINIER, portant un fauteuil.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Tenez, mettez-là le fauteuil, un peu plus avant, auprès du docteur, fort bien; en vous remerciant. Allez-vous-en à présent à vos affaires; parce que....

L'ABBESSE.

Eh bien, cher docteur, vous voyez que je viens vous chercher, et c'est avec bien du plaisir.

M. FEBRUGIN.

L'exercice vous est nécessaire, madame ame, sans quoi je ne vous aurais pas donné la peine de venir ir.

L'ABBESSE.

Vous êtes blessé, docteur?

M. FEBRUGIN.

Ce n'est rien du tout out.

L'ABBESSE.

Vous courez toujours aussi.

M. FEBRUGIN.

Madame, il le faut bien ien. Mais parlons de votre santé é: comment vous trouvez-vous ous?

L'ABBESSE.

Mais bien faible, docteur.

LE PÈRE SATURNIN.

Cela vient sûrement de la diète.

L'ABBESSE.

Le père Saturnin croit toujours qu'il faut boire et manger.

M. FEBRUGIN, riant.

Il faut que chacun fasse son métier ier.

LE PÈRE SATURNIN.

Je trouve ce métier-là fort bon, moi.

M. FEBRUGIN.

Ah çà, madame, voyez un peu comme se porte notre petite malade ade.

L'ABBESSE.

Mais elle me paraît bien rétablie.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Julie, approchez donc, que madame vous voie.

L'ABBESSE.

Bonjour, Julie : elle a des couleurs, elle sera fort jolie, n'est-ce pas, docteur ?

M. FEBRUGIN.

Fort ort.

L'ABBESSE.

Embrassez-moi, mon enfant. Elle l'embrasse, et Julie lui baise la main.

JULIE.

Madame a bien de la bonté.

L'ABBESSE.

Vous approuvez donc la conduite de notre sœur Sainte-Hélène ?

M. FEBRUGIN.

De point en point oint.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Je crois que Julie peut s'en aller à présent, docteur ?

M. FEBRUGIN.

Oui, oui ; attendez ez. Quel est son régime à présent ent ?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Mais toujours le même, docteur.

M. FEBRUGIN.

Elle ne mange encore avec personne onne?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Non.

M. FEBRUGIN.

Il faut qu'elle aille au réfectoire oire, et qu'elle reprenne ses exercices ices comme à l'ordinaire aire.

JULIE.

J'ai pourtant encore dans ma chambre un bien gros os d'aloyau à ronger.

M. FEBRUGIN.

Eh bien, jetez-moi tout cela par la fenêtre être.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Entendez-vous, Julie, tout ce que vous dit le docteur; parce que....

JULIE.

Oui, oui, ma chère mère, je n'y manquerai pas.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Faites la révérence à madame l'Abbesse.

L'ABBESSE.

Adieu, adieu, mon cœur : soyez bien sage.

SCÈNE XV.

L'ABBESSE, LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LA MÈRE SAINT-BASILE, M. FEBRUGIN, LE PÈRE SATURNIN.

L'ABBESSE.

En vérité, docteur, j'admire l'effet de votre science.

M. FEBRUGIN.

Madame, cela n'en vaut pas la peine eine.

L'ABBESSE.

Mais si je faisais ce remède-là, moi, mon estomac se remettrait peut-être.

M. FEBRUGIN.

Voilà ce que je crois ois, et j'allais vous le proposer er.

L'ABBESSE.

Je ne demande pas mieux; mais je ne comprends pas par quelles raisons, l'usage de sucer ces os peut faire tant de bien.

M. FEBRUGIN.

Cependant rien n'est plus facile ile, et je vais vous l'expliquer er.

L'ABBESSE.

J'en serai fort aise.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Écoutez, vous père?

LE PÈRE SATURNIN.

Ah! je vous en réponds.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Pour moi, j'écoute de toutes mes oreilles; parce que....

L'ABBESSE.

Allons, mes sœurs, un peu de silence.

M. FEBRUGIN.

Vous savez, madame ame, que la première digestion on se fait dans la bouche ouche?

L'ABBESSE.

Oui, docteur; parce que la salive est le premier digestif, à ce que vous m'avez dit.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Voyez, ma sœur, comment madame est savante!

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Oh! je le savais bien, madame raisonne sur tout à merveilles; parce que....

L'ABBESSE.

Un moment donc, mes sœurs.

M. FEBRUGIN.

En conséquence de ce principe ipe, il faut mêler er, d'une manière particulière ère, l'aliment avec la salive ive.

L'ABBESSE.

Fort bien.

M. FEBRUGIN.

Et comment le ferait-on mieux qu'en suçant ant la substance des os os?

L'ABBESSE.

Cela est vrai.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Je n'avais jamais pensé à tout cela.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Ni moi non plus; parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Eh bien, qu'en dites-vous, père?

LE PÈRE SATURNIN.

Fort bien. Mais je l'attends, lorsqu'il reste quelque chose autour des os.

M. FEBRUGIN.

Ah! m'y voici ci. Après avoir sucé un peu de temps emps, l'estomac s'est accoutumé mé à cette substance ance jointe à la moèle des os os.

L'ABBESSE.

Sûrement.

M. FEBRUGIN.

Pour le ramener à ses fonctions ordinaires aires, je fais ronger un peu eu; ces petites parties de chair air pressent les glandes salivaires aires; ce qui augmente les nouveaux moyens de la digestion on.

L'ABBESSE.

Cela est clair.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Que je suis aise d'entendre tout cela; parce que....

L'ABBESSE.

Je parie que la sœur Sainte-Hélène le savait déjà?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Madame....

L'ABBESSE.

Allons, ma sœur, vous êtes trop modeste.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Je suis comme une religieuse doit être, madame.

L'ABBESSE.

Fort bien. Mais, docteur, je ne comprends pas quelle substance il peut rester dans un os que l'on a fait bouillir ou rôtir.

M. FEBRUGIN.

Eh! madame, les os ne sont pas autre chose qu'une substance ance.

L'ABBESSE.

Les os? je les regarde comme des pierres.

M. FEBRUGIN.

C'est que madame n'en a jamais vu dans une entière dissolution on.

L'ABBESSE.

Comment, on les dissout absolument?

M. FEBRUGIN.

Oui, madame; demandez au père ère, si ce n'est pas une opération on, ou, pour mieux dire, un procédé de physique ique.

LE PÈRE SATURNIN.

Sûrement.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Vous voyez bien que le docteur sait la physique. Ah! mon dieu, l'habile homme!

L'ABBESSE.

Comment, docteur, on peut amollir les os?

M. FEBRUGIN.

Oui, madame, avec la marmite de Papin in.

L'ABBESSE.

C'est donc un grand cuisinier?

M. FEBRUGIN.

Non, madame ame, mais c'était un physicien ien.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

L'ABBESSE, LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, LA MÈRE SAINT-BASILE, JULIE, M. FEBRUGIN, LE PÈRE SATURNIN.

JULIE, criant de sa fenêtre.

Gare l'eau. (Elle jette un gros os, qui tombe sur la tête de M. Februgin.)

M. FEBRUGIN.

Ah! mon dieu! qu'est-ce que c'est que cela la?

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Mais, mademoiselle, qu'est-ce que vous faites donc?

JULIE.

Ma mère, je suis l'ordonnance de M. le docteur.

L'ABBESSE.

Êtes-vous blessé, docteur?

M. FEBRUGIN.

Non, non, je n'ai que mal à l'oreille, mais bien fort ort.

L'ABBESSE.

Mes sœurs, faites entrer le docteur.

M. FEBRUGIN.

Je vais aller dans ma chambre ambre.

LE PÈRE SATURNIN.

Oui, si vous m'en croyez, vous boirez un grand coup de vin. Venez, venez.

LA MÈRE SAINT-BASILE.

Ah! mon dieu! quel malheur! parce que....

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE, à Julie qui est descendue.

Mais dites donc, Julie, vous criez *gare l'eau*, et vous jetez sur le docteur.

JULIE.

Sans doute, je l'avais visé; il m'avait dit : Jetez-moi cela par la fenêtre.

LA MÈRE SAINTE-HÉLÈNE.

Peut-on faire des choses comme celles-là? Allons, venez voir le docteur, et lui demander pardon.

LA QUEUE DU CHIEN.

PROVERBE XCVI.

PERSONNAGES.

M. DE MONTRICHARD, *bourgeois, seigneur du village.*

M. DE MALINVAL, *bourgeois, seigneur voisin.*

LA MÈRE BABOLEIN, *paysanne de Montrichard.*

GENEVIÈVE, *fille de la mère Babolein.*

LA FORÊT, *concierge de M. de Montrichard.*

BLUTEAU, *garde-moulin de M. de Montrichard.*

La scène est à Montrichard, proche du château.

LA QUEUE DU CHIEN.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENEVIÈVE, BLUTEAU.

(Ils courent tous deux, se rencontrent et pensent tomber.)

GENEVIÈVE.

Sais-tu bien que tu as pensé me faire tomber, Bluteau?

BLUTEAU.

Oh que nenin, j'étais bien sûr de te retenir; mais pourquoi courais-tu si fort?

GENEVIÈVE.

Parce que je t'avions vu arriver de l'autre côté du petit bois, et que je voulions te rencontrer quand tu serais au bout, pour voir ta surprise; mais tu es arrivé trop tôt.

BLUTEAU.

Ah! je ne croyons pas ça.

GENEVIÈVE.

Tu ne le crois pas?

BLUTEAU.

Je dis, que je ne croyons pas pouvoir arriver trop tôt auprès de toi.

GENEVIÈVE.

Ah! bon comme ça.

BLUTEAU.

Tiens, Geneviève, si tu savais, en courant de chez nous ici, il me semblions que je galopions après le bonheur.

GENEVIÈVE.

Et moi je croyions aller au devant.

BLUTEAU.

Eh bien, je ne nous trompions pas, pisque nous velà ensemble.

GENEVIÈVE.

C'est bien dit, mais nous parlerons de cela après.

BLUTEAU.

Et de quoi que veux-tu donc que je parlions en attendant?

GENEVIÈVE.

De notre mariage.

BLUTEAU.

Ah bain, c'est-là ce que je voulions dire.

GENEVIÈVE.

Mais c'est que ma mère dit comme ça, que ça ne se fera peut-être pas.

BLUTEAU.

Mais tu sais bien de quoi ce que je sommes convenus.

GENEVIÈVE.

C'est que notre Seigneur d'ici....

BLUTEAU.

M. de Montrichard?

GENEVIÈVE.

Oui, il ne voudra peut-être pas y consentir, et ça ne peut pas se faire sans ly, à ce que dit ma mère.

BLUTEAU.

S'il ne tient qu'à ça, je le prierons de la nôce; moi j'en ai déjà prié le Seigneur de cheux nous, et il va venir ici pour ly en toucher une parole; il est son ancien ami, M. de Malinval.

GENEVIÈVE.

Il t'a promis de parler pour nous?

BLUTEAU.

Sûrement, et pis y ne sont ni nos parents, ni nos amis, au bout du compte, y ne sont que nos maîtres; et cet autre monsieur que vous avez ici au château qui est là...., comment que ça s'appelle?

GENEVIÈVE.

Le concierge?

BLUTEAU.

Oui, velà ce que c'est.

GENEVIÈVE.

Il s'appelle M. de La Forêt, il aimait bain défunt mon père, il parlera aussi.

BLUTEAU.

Allons, c'est bon, le velà justement qui venont par ici.

GENEVIÈVE.

M. de La Forêt?

BLUTEAU.

Oui, regarde.

GENEVIÈVE.

Ah! c'est vrai.

SCÈNE II.

GENEVIÈVE, LA FORÊT, BLUTEAU.

LA FORÊT.

Bonjour, mes enfants; eh bien, comment va l'amour? vous me paraissez tristes.

BLUTEAU.

L'amour va bain, monsieur de La Forêt, mais le mariage n'avance pas, et Geneviève craint qu'il ne soit embourbé.

LA FORÊT.

Est-ce que M. de Malinval n'arrive pas?

BLUTEAU.

Oh, je me fions à sa parole, il va venir.

LA FORÊT.

Eh bien, c'est bon. Ne vous aime-t-il pas?

BLUTEAU.

Oui, car il m'a dit comme ça que si je faisions un bon ménage, il en serait fort aise. Vous voyez bien qu'il compte que je serons mariés.

LA FORÊT.

Cela n'est pas douteux. Et votre mère, où est-elle, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Elle est allée à la commune voir si l'on a bain soin de not vache; car elle l'aime presque autant que moi, monsieur de La Forêt.

LA FORÊT.

Et elle viendra ici?

GENEVIÈVE.

Voilà ce que je craignons.

LA FORÊT.

Comment?

GENEVIÈVE.

Dame, c'est que quand elle parlera, ça gâtera peut-être tout.

LA FORÊT.

Laissez, laissez-nous faire, qu'elle ne dise rien que M. de Malinval n'ait parlé à M. de Montrichard.

BLUTEAU.

Ils sont bain bons amis, à ce que l'on dit.

LA FORÊT.

Ils se connaissent depuis long-temps, ils se sont toujours fait quelques tours, et ils se moquent toujours l'un de l'autre.

BLUTEAU.

Eh bain, voilà ce que j'appelle de l'amitié; on ne se moque jamais de quelqu'un qu'on n'aime pas. On ne se moque que pour rire, et non pas pour se fâcher.

GENEVIÈVE.

Il a raison Bluteau, n'est-ce pas, monsieur de La Forêt?

LA FORÊT.

Oui, oui, Geneviève.

BLUTEAU.

Ah! velà M. de Malinval.

LA FORÊT.

Eh bien, laissez-moi avec lui, je vais savoir s'il a de bonnes intentions pour vous, et vous reviendrez avec votre mère, Geneviève, vous entendez?

GENEVIÈVE.

Oui, oui, monsieur de La Forêt.

SCÈNE III.

M. DE MALINVAL, LA FORÊT.

M. DE MALINVAL.

Voilà donc nos amoureux qui s'en vont ensemble; sont-ils contents au moins?

LA FORÊT.

Il me paraît qu'ils espèrent que vous parlerez pour eux.

M. DE MALINVAL.

Je l'ai promis, et puis j'aime Bluteau. Mon meunier, parce qu'il est trop riche, commence à faire l'insolent; à la fin de son bail je le renverrai.

LA FORÊT.

Et vous donnerez votre moulin à Bluteau.

M. DE MALINVAL.

Voilà ce que je compte faire.

LA FORÊT.

Il faudra le dire à notre monsieur; car la mère Babolein craint qu'il ne veuille pas que sa fille se marie.

M. DE MALINVAL.

Les vieilles gens ont toujours peur, et ils veulent toujours se plaindre. Est-il chez lui Montrichard?

LA FORÊT.

Non, il est ici près à faire enclore plusieurs arpents qu'il vient d'acheter.

M. DE MALINVAL.

Il est donc toujours agriculteur?

LA FORÊT.

Plus que jamais. Croyez-vous que depuis trois mois que vous ne l'avez vu il aura changé?

M. DE MALINVAL.

Je ne le trouve plus si gai qu'il était.

LA FORÊT.

Il fait pourtant toujours les mêmes choses, je ne sais pas pourquoi.

M. DE MALINVAL.

Nous nous sommes fait de bons tours, n'est-ce pas, La Forêt?

LA FORÊT.

Oui, cela n'allait pas mal, celui de il y a deux ans surtout.

M. DE MALINVAL.

Ah! de son chien Loulou? il m'en a coûté dix louis, mais je le méritais bien.

LA FORÊT.

Vous le méritiez?

M. DE MALINVAL.

Oui, il l'a su, je crois; voilà pourquoi nous avons parié.

LA FORÊT.

J'étais allé à mon pays dans ce temps-là, je n'ai pas su tout cela.

M. DE MALINVAL.

Tu ne sais pas que madame de Marisin, qui demeure ici tout près, nous avait donné à chacun un petit chien-loup?

LA FORÊT.

Pardonnez-moi.

M. DE MALINVAL.

Il vint en fantaisie à Montrichard de parier contre moi que son chien aurait la queue plus belle que le mien.

LA FORÊT.

Quelle idée!

M. DE MALINVAL.

Je m'informai de ce que je pourrais faire pour empêcher le poil de la queue du sien de grandir, et je la fis frotter avec une drogue qu'on me donna; ensuite je lui offris de parier dix louis que la queue du mien serait plus belle.

LA FORÊT.

Cela n'était pas de bonne foi.

M. DE MALINVAL.

On me dit que le poil tombait, et je m'en allai passer deux mois à Paris.

LA FORÊT.

Lorsque vous revîntes, la queue de Loulou était superbe?

M. DE MALINVAL.

Je ne pus disconvenir au moins qu'elle ne fût plus belle que celle du mien.

LA FORÊT.

Oh! le tour de notre monsieur valait bien le vôtre.

M. DE MALINVAL, à part.

Le tour!

LA FORÊT.

J'en ai bien ri toujours, quand on m'a conté cela à mon retour. Ah, ah, ah, ah! je ne peux pas m'empêcher d'en rire encore; pardonnez-le moi. (Il rit.)

M. DE MALINVAL.

J'en ris moi-même aussi quand j'y pense. (A part.) Tâchons de savoir. (Haut.) Cette idée était fort bonne.

LA FORÊT.

Oui, mais le pari une fois gagné, je ne vois pas pourquoi il a continué de faire toujours la même chose; c'est moi qui en ai la peine, et c'est à recommencer quelquefois deux ou trois fois par jour, et depuis un an et demi que j'en suis chargé, je m'en ennuie.

M. DE MALINVAL.

Cela est un peu long.

LA FORÊT.

Je ne sais pas où va se fourrer ce diable de chien, on ne peut pas le lâcher que sa queue ne soit perdue; il faut lui en remettre une tout de suite.

M. DE MALINVAL.

Oui. Il faut que vous en ayiez beaucoup de toutes prêtes? Vous les faites avec de la....

LA FORÊT.

De la filasse; j'en ai plein ma chambre : quand je n'ai rien à faire, c'est à quoi je m'amuse, et personne n'en sait rien que vous et moi.

M. DE MALINVAL.

Je l'ai su tout de suite.

LA FORÊT.

Je le comprends bien. N'en parlez à personne.

M. DE MALINVAL.

Je n'ai pas dit à Montrichard que je le savais; il ne s'en doute pas.

LA FORÊT.

Non? il ne vous a donc pas rendu vos dix louis?

M. DE MALINVAL.

Pas encore, je ne suis pas pressé, je veux attendre le moment.

LA FORÊT.

Le voici, ne dites pas que nous avons parlé de cela.

M. DE MALINVAL.

J'ai bien d'autres choses à lui dire.

LA FORÊT.

Ah! oui, le mariage de Bluteau et de Geneviève.

SCÈNE IV.

M. DE MONTRICHARD, M. DE MALINVAL, LA FORÊT.

M. DE MONTRICHARD.

Eh! bonjour, Malinval; bonjour, mon ami.

M. DE MALINVAL.

Il n'y a que deux jours que je suis ici; pendant que je suis seul, je suis venu vous voir.

M. DE MONTRICHARD.

Vous coucherez ici?

M. DE MALINVAL.

Sûrement.

M. DE MONTRICHARD.

Allons, tant mieux! j'attends des dames de Paris, nous rirons un peu.

M. DE MALINVAL.

Nous verrons aussi Loulou; a-t-il toujours sa belle queue?

M. DE MONTRICHARD.

Ah! je vous en réponds. La Forêt? (Il lui fait signe d'aller voir si le chien a la queue.)

LA FORÊT.

Oui, oui, monsieur, j'entends, j'y vais.

SCÈNE V.

M. DE MALINVAL, M. DE MONTRICHARD.

M. DE MALINVAL.

Il me semble que La Forêt entend à demi-mot.

M. DE MONTRICHARD.

Oui, je l'ai accoutumé à cela. Je n'aime pas les domestiques à qui il faut tout expliquer devant le monde.

M. DE MALINVAL.

Vous avez bien raison, parce qu'il y a bien des choses qu'on ne veut pas dire tout haut.

M. DE MONTRICHARD.

C'est cela même.

M. DE MALINVAL.

Vous voyez que je vous ai deviné.

M. DE MONTRICHARD.

Ah! pas tout-à-fait.

M. DE MALINVAL.

Je vous le prouverai dans un autre moment.

M. DE MONTRICHARD.

Ah! je parie bien que non.

M. DE MALINVAL.

Eh bien, voulez-vous me donner ma revanche de mes dix louis?

M. DE MONTRICHARD.

Je ne suis pas en humeur de parier aujourd'hui.

M. DE MALINVAL.

Comme vous voudrez. La Forêt m'a dit....

M. DE MONTRICHARD.

Quoi donc?

M. DE MALINVAL.

Que vous vous occupiez toujours de l'agriculture.

M. DE MONTRICHARD.

Ah! c'est cela?

M. DE MALINVAL.

Oui. De quoi croyiez-vous donc qu'il m'avait parlé?

M. DE MONTRICHARD.

De rien, c'était d'agriculture. Je fais entourer un champ assez considérable.

M. DE MALINVAL.

Pour quoi faire?

M. DE MONTRICHARD.

C'est là mon secret.

M. DE MALINVAL.

Mais si c'est une entreprise considérable, je serai de moitié avec vous.

M. DE MONTRICHARD.

De frais?

M. DE MALINVAL.

Et de rapport. Vous savez bien que lorsque nous étions dans les vivres tous les deux....

M. DE MONTRICHARD.

Cela était bien différent. Ce que je veux faire c'est du salpêtre.

M. DE MALINVAL.

Et avez-vous de la graine?

M. DE MONTRICHARD.

De la graine?

M. DE MALINVAL.

Oui, j'en ai moi; cela vient comme des champignons; c'est sur des couches.

M. DE MONTRICHARD.

Il est vrai. Diable! vous savez donc le secret?

M. DE MALINVAL.

Je vous en réponds: c'est un juif allemand qui m'a instruit; cela rapporte des millions.

M. DE MONTRICHARD.

Et il faut de la graine?

M. DE MALINVAL.

Sans doute.

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien, venez voir si mes couches sont bien préparées.

M. DE MALINVAL.

Je le veux bien. Chemin faisant, je vous parlerai d'une affaire qui regarde la fille de la mère Babolein.

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien, allons.

M. DE MALINVAL.

Et vous me ferez voir, en revenant, Loulou?

M. DE MONTRICHARD.

Tant que vous le voudrez.

M. DE MALINVAL.

Et nous reviendrons ici?

M. DE MONTRICHARD.

Ou chez moi.

M. DE MALINVAL.

Non, ici.

M. DE MONTRICHARD.

Je le veux bien, partons. (Il s'en va.)

SCÈNE VI.

M. DE MALINVAL, BLUTEAU.

BLUTEAU.

Eh bien, monsieur, avez-vous parlé pour nous à M. de Montrichard?

M. DE MALINVAL.

Non; pas encore; mais nous allons revenir ici, cela sera fait, vous n'aurez qu'à vous y trouver tous. (Il s'en va.)

BLUTEAU.

Allons, j'ons bonne espérance. Je m'en vais chercher Geneviève et sa mère. (Il s'en va.)

SCÈNE VII.

LA MÈRE BABOLEIN, GENEVIÈVE, arrivant du côté opposé par où Bluteau s'en est allé.

LA MÈRE BABOLEIN.

Ce que je te dis, Geneviève, c'est parce qu'il faut que les honnêtes gens ne fassent de tort à personne, premièrement et d'un.

GENEVIÈVE.

Vous avez raison, ma mère; je ne comprenons pourtant rien à tout cela.

LA MÈRE BABOLEIN.

Vraiment, je le croyons bain, pisque je ne te l'avons pas dit.

GENEVIÈVE.

Mais, est-ce que mon père, qui était jardinier de M. de Montrichard, lui aurait volé son fruit pour le vendre?

LA MÈRE BABOLEIN.

Comment! vous parlez comme ça de votre père!

GENEVIÈVE.

Mais, dame, moi je ne sais qu'imaginer.

LA MÈRE BABOLEIN.

Tredame, je sommes pauvres, mais j'ons toujours eu de l'honneur.

GENEVIÈVE.

Eh bain, il ne faut pas vous fâcher pour ça.

LA MÈRE BABOLEIN.

Je me fâche, parce que j'ai raison. Est-ce que si j'avions été des coquins une fois, je ne le serions pas encore? Tiens, mon enfant, quand on a pris goût au bien d'autrui, cela est si commode, qu'on ne s'en corrige jamais.

GENEVIÈVE.

Et qu'est-ce que vous avez donc à dire à M. de Montrichard?

LA MÈRE BABOLEIN.

Velà ce que tu sauras quand je lui en parlerons; car je ne me cacherons pas, je le dirons devant tout le monde.

GENEVIÈVE.

Et ça nous empêchera de nous marier?

LA MÈRE BABOLEIN.

Ah! dame, j'en ons bain peur; c'est selon qu'il s'avisera.

GENEVIÈVE.

Et s'il va mal s'aviser?

LA MÈRE BABOLEIN.

Tant pis pour toi, mon enfant.

GENEVIÈVE.

Mais si vous vouliez le dire à Bluteau tant seulement, il vous détournerait peut-ètre de cette mauvaise pensée-là, voyez-vous?

LA MÈRE BABOLEIN.

Voilà pourquoi je veux m'en taire à vous autres.

GENEVIÈVE.

Mais enfin, si, malgré tout ça, Bluteau veut toujours bain de moi, est-ce que vous ne voudrez pu de lui?

LA MÈRE BABOLEIN.

Mais c'est qu'il n'en voudra pu de toi.

GENEVIÈVE.

Je ne crois pas ça.

LA MÈRE BABOLEIN.

C'est que tu ne sais pas comme les hommes sont intéressés, mon enfant. T'as beau être bain jolie, le fond du sac gàte tout.

GENEVIÈVE.

Le fond du sac?

LA MÈRE BABOLEIN.

Oui, quand on le voit, c'est qu'il n'y a rien dedans.

GENEVIÈVE.

Il est meunier, il le remplira. Je suis sûre qu'il vous dirait ça s'il était ici.

LA MÈRE BABOLEIN.

Je te défends de l'y en ouvrir la bouche avant que j'ayions parlé à notre monsieur, entends-tu?

GENEVIÈVE.

Je n'en dirons rien. Mais cherchons-le, car j'ai besoin de le voir pour me consoler de tout le chagrin que vous venez de me donner.

LA MÈRE BABOLEIN.

A la bonne heure, aussi bain velà du monde qui vient de ce côté-ci.

GENEVIÈVE.

C'est ce M. de Malinval, avec M. de La Forêt.

LA MÈRE BABOLEIN.

C'est la raison pourquoi il faut nous en aller; Bluteau nous dira quand il faudra que je revenions.

SCÈNE VIII.

M. DE MALINVAL, LA FORÊT.

M. DE MALINVAL.

La Forêt, elle est belle aujourd'hui la queue de Loulou.

LA FORÊT.

Je le crois bien, je l'avais choisie exprès.

M. DE MALINVAL.

Je l'ai bien vu tantôt te faire signe, quand j'ai parlé de lui.

LA FORÊT.

Je craignais que vous n'en dissiez quelque chose.

M. DE MALINVAL.

Je t'avais promis que non. Qu'est-ce que c'est que cet homme noir avec qui nous l'avons laissé?

LA FORÊT.

C'est celui qui fait apprêter le nouvel enclos.

M. DE MALINVAL.

Pour faire du salpêtre?

LA FORÊT.

Oui, c'est comme cela qu'il l'appelle.

M. DE MALINVAL.

Diable! il va lui dire que je me suis moqué de lui avec la graine que je lui avais promise; mais le voici qui vient, allez chercher Bluteau, Geneviève et sa mère.

LA FORÊT.

Je vais vous les amener.

SCÈNE IX.

M. DE MALINVAL, M DE MONTRICHARD.

M. DE MALINVAL.

Que diable avais-tu donc à faire à cet homme?

M. DE MONTRICHARD.

Oh! rien.

M. DE MALINVAL.

Rien? je le connais.

M. DE MONTRICHARD.

Je parie que non.

M. DE MALINVAL.

C'est ton faiseur de salpêtre.

M. DE MONTRICHARD.

Il est vrai. Comment as-tu découvert cela?

M. DE MALINVAL.

Je suis aussi fin que toi.

M. DE MONTRICHARD.

Ah! pas tout-à-fait, car tu as voulu m'attraper tantôt.

M. DE MALINVAL.

Comment?

M. DE MONTRICHARD.

Je m'entends bien, je n'ai pas été ta dupe.

M. DE MALINVAL.

Explique-moi donc....

M. DE MONTRICHARD.

Je ne me servirai pas de ta graine de salpêtre.

M. DE MALINVAL.

Pourquoi cela?

M. DE MONTRICHARD.

J'en aurai de meilleure.

M. DE MALINVAL.

Ah! cela est bien fin! On t'a désabusé.

M. DE MONTRICHARD.

Point du tout, je me suis moqué de toi en faisant semblant de le croire.

M. DE MALINVAL.

Ah! il fait bon battre glorieux.

M. DE MONTRICHARD.

Mais si j'avais été ta dupe, je serais fâché à présent, et je ne consentirais pas au mariage de Geneviève avec Bluteau, pour me venger de toi.

M. DE MALINVAL.

A propos, donne-moi ta parole que, quelque chose que te dise la mère de Geneviève, le mariage aura toujours lieu.

M. DE MONTRICHARD.

Je te le promets.

M. DE MALINVAL.

Ils vont venir, La Forêt est allé les chercher.

M. DE MONTRICHARD.

Les voici.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

M. DE MONTRICHARD, GENEVIÈVE, LA MÈRE BABOLEIN, M. DE MALINVAL, LA FORÊT, BLUTEAU.

M. DE MONTRICHARD.

Bonjour, la mère Babolein; je suis bien aise que vous mariez Geneviève, j'aimais fort son père, Pierre Babolein; il était bon jardinier, et honnête homme.

LA MÈRE BABOLEIN.

Monsieur a bien de la bonté; mais ce qu'il dit là de notre homme est bien vrai. Vois-tu, Geneviève, c'est toujours par où il faut commencer, par être honnêtes gens; je te le disais tantôt.

GENEVIÈVE.

J'ai toujours dit comme vous, ma mère.

LA MÈRE BABOLEIN.

Monsieur, comme je vous regardons toujours comme notre ancien maître, je n'ons pas voulu marier cette enfant sans vot' permission, parce que c'est notre devoir.

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien, j'y consens ; Malinval et moi nous aurons soin de leurs affaires. Bluteau est un bon garçon, et s'il veut travailler....

BLUTEAU.

Ah! monsieur, et travaillerons le jour et la nuit.

LA MÈRE BABOLEIN.

Bluteau convient bien à ma fille, il me convient bien à moi; mais écoutez donc la raison de ça.

M. DE MONTRICHARD.

Je vous devine, vous avez peur de rester toute seule; ils n'ont qu'à vous prendre avec eux.

M. DE MALINVAL.

Oui, mais, Montrichard, tu leur donneras quelque chose pour la nourrir?

M. DE MONTRICHARD.

Sans doute, et puis ils pourront louer la maison que j'avais donnée à la mère Babolein.

M. DE MALINVAL.

Allons, mes enfants, vous devez être tous contents.

BLUTEAU.

Ah! pour cela oui, je le sommes; n'est-ce pas, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Oui, Bluteau; mais je voudrais bien que ma mère le fût autant que nous.

M. DE MALINVAL.

Qu'avez-vous donc, bonne femme?

LA MÈRE BABOLEIN.

Ah! monsieur, c'est que ce mariage-là n'est pas encore fait.

M. DE MONTRICHARD.

Pourquoi n'est-il pas fait?

LA MÈRE BABOLEIN.

C'est que vous ne savez pas tout, monsieur.

M. DE MONTRICHARD.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

LA MÈRE BABOLEIN.

Ah! monsieur, il ne dépend que de vous qu'il soit fait; parce que je n'avons pas tant de bien qu'on le croit.

M. DE MONTRICHARD.

Mais vous avez votre maison?

LA MÈRE BABOLEIN.

Nous avons aussi la vache.

M. DE MONTRICHARD.

Et ce que je donnerai pour votre nourriture.

LA MÈRE BABOLEIN.

Cela est bien vrai, monsieur; mais voilà tout.

BLUTEAU.

Allons donc, la mère, vous ne comptez pas le trousseau de votre fille qu'elle a filé elle-même : nous aurons de quoi faire de la toile pour bien long-temps.

LA MÈRE BABOLEIN.

Eh ben, voilà ce que je voulons dire qui n'est pas à nous; et depuis qu'il est question de vot mariage, ça me donne ben du chagrin, je n'en dors ni jour, ni nuit.

M. DE MONTRICHARD.

Pourquoi donc cela, la mère, expliquez-vous.

LA MÈRE BABOLEIN.

Ah! monsieur, quand on a toujours eu une bonne réputation, il est bien malheureux....

M. DE MONTRICHARD.

Ne pleurez pas, et achevez....

LA MÈRE BABOLEIN.

C'est que Bluteau ne voudra peut-être plus de ma fille, quand il saura que ce trousseau n'est pas à elle?

M. DE MONTRICHARD.

Et à qui est-il ?

LA MÈRE BABOLEIN.

A vous, monsieur.

M. DE MONTRICHARD.

Quoi! vous m'auriez volé?

LA MÈRE BABOLEIN.

Non, monsieur, nous ne l'avons pas été chercher; mais ce qu'elle a filé....

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien?

LA MÈRE BABOLEIN.

C'est la queue de votre chien Loulou.

M. DE MALINVAL.

Qu'est-ce qu'elle veut donc dire, Montrichard?

M. DE MONTRICHARD.

Elle est folle.

LA MÈRE BABOLEIN.

Non, monsieur, mais je suis honnête femme.

M. DE MONTRICHARD.

Allons, allez-vous-en.

LA MÈRE BABOLEIN.

Monsieur, que je vous dise : la première fois que le chien est venu, il se tourmentait, et Geneviève lui a ôté la filasse qui était à sa queue; il l'a bien caressé, et depuis il est venu tous les jours, quelquefois deux fois, pour la prier de lui ôter cette filasse.

M. DE MALINVAL.

Quoi! la queue de Loulou est de filasse?

LA MÈRE BABOLEIN.

Quand j'en avons eu un peu, Geneviève s'est mise à la filer, et cela a augmenté, et puis velà que cela lui a fait un trousseau.

LA FORÊT, bas à M. de Montrichard.

Nous avions beau chercher dans les haies.

M. DE MONTRICHARD.

Veux-tu te taire?

M. DE MALINVAL.

Montrichard, tu me rendras mes dix louis.

M. DE MONTRICHARD, bas à part.

La peste soit de la femme!

LA MÈRE BABOLEIN.

Vous voyez bien que ce trousseau n'est pas à Geneviève, à moins que monsieur n'ait la bonté de lui donner toutes ces queues de chien qu'elle a filées.

M. DE MALINVAL.

Allons, Montrichard, tu ne peux pas les lui refuser; et puis je les ai bien payées.

M. DE MONTRICHARD.

Oui, ris, ris, tu en as toujours été la dupe, conviens-en.

M. DE MALINVAL.

Tu crois que je ne le savais pas? Allons, finis donc tout cela, ne laisse pas plus long-temps ces bonnes gens dans l'inquiétude.

M. DE MONTRICHARD.

Oui, je vais le finir; et pour leur prouver que je ne prétends pas qu'ils m'aient volé, je vais leur donner tes dix louis, qui ne sont pas plus à moi qu'à eux.

M. DE MALINVAL.

J'y consens de bon cœur.

LA FORÊT.

Et vous faites bien, monsieur; car sans cela j'aurais dit que vous aviez toujours perdu.

M. DE MONTRICHARD.

Perdu?

M. DE MALINVAL.

La Forêt....

LA FORÊT.

Eh bien, monsieur, dites-le vous-même.

M. DE MALINVAL.

A présent je le peux; je t'avais attrapé le premier, Montrichard. (Il rit.)

M. DE MONTRICHARD.

Et comment?

M. DE MALINVAL.

J'avais fait frotter la queue de ton chien avec une drogue qui empêche le poil de revenir. (Il rit.)

M. DE MONTRICHARD.

Il faut avouer que tu es un grand coquin!

M. DE MALINVAL.

A peu près comme toi.

M. DE MONTRICHARD.

Oui, mais ma supercherie a fait du bien à ces gens-là, et la tienne n'enrichit personne.

M. DE MALINVAL.

Et mes dix louis donc, les auraient-ils eus sans cela?

M. DE MONTRICHARD.

Ah! tu as raison. Allez, mes enfants, je souhaite que vous soyez toujours heureux. (Il donne les dix louis.)

BLUTEAU.

Ah! monsieur, je le sommes déjà, n'est-ce pas, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Sûrement, puisque rien ne nous empêchera plus de nous épouser, et que ma mère sera contente. (Elle l'embrasse.)

LA MÈRE BABOLEIN.

Monsieur, je ne pouvons assez vous remercier.

M. DE MONTRICHARD.

Soyez toujours aussi honnêtes gens, et vous n'aurez rien à vous reprocher.

M. DE MALINVAL.

Oui, mais soyez toujours joyeux, la gaieté est le premier bien de la vie.

LE BON SEIGNEUR.

PROVERBE XCVII.

PERSONNAGES.

M. DE VALBON, *seigneur du village.*
DUCHESNE, *concierge du château.*
HENRIETTE, *fille de Duchesne, concierge du château.*
LA BAILLIVE, *veuve.*
PIERRE LE NOIR, *procureur-fiscal.*
DU SILLON, *fermier.*

La scène est dans le salon du château.

LE BON SEIGNEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, DU SILLON.

DU SILLON.

Non, ma chère Henriette, vous ne m'aimez pas autant que vous le dites.

HENRIETTE.

C'est-à-dire, que vous aimez mieux me croire coquette.

DU SILLON.

Vous? Non, je ne le pense pas, je vous le jure, vous êtes trop sage pour cela.

HENRIETTE.

Mais si vous imaginez que je vous trompe.

DU SILLON.

Je ne crois pas que vous me trompiez; mais je veux dire que si vous m'aimiez, vous ne vous opposeriez pas au désir que j'ai de vous épouser.

HENRIETTE.

Eh! croyez-vous que je ne le désire pas autant que vous?

DU SILLON.

Pourquoi retarder chaque jour de sonder M. Duchesne votre père sur ce mariage? Il est concierge du château, il est vrai; mais nous appartenons au même maître, puisque je suis fermier de M. de Valbon.

HENRIETTE.

Il est vrai; mais si mon père avait un autre parti en vue, comment ferions-nous? voilà ce que je crains d'apprendre.

DU SILLON.

Et s'il n'en a pas, en retardant encore de lui parler, il s'en présentera sûrement. Chaque jour vous devenez plus jolie; croyez-vous qu'il n'y a que moi qui s'en aperçoive?

HENRIETTE.

Je le voudrais au moins.

DU SILLON.

Vous le voudriez, ma chère Henriette?

HENRIETTE.

Oui, je ne veux plaire qu'à vous, et toute ma vie.

SCÈNE II.

LA BAILLIVE, HENRIETTE, DU SILLON.

LA BAILLIVE.

Oui, comptez sur cela, Du Sillon.

HENRIETTE.

Comment, madame la Baillive, que voulez-vous dire?

LA BAILLIVE.

Que vous souffrez que le procureur-fiscal soit amoureux de vous.

HENRIETTE.

Le procureur-fiscal?

LA BAILLIVE.

Oui, Pierre le Noir. Il le dit à tout le monde, il n'y a qu'à moi qu'il veut le cacher; mais tout se sait, à la fin.

DU SILLON.

Henriette, il serait vrai?

HENRIETTE.

Eh! croyez-vous plutôt madame la Baillive que moi?

DU SILLON.

Non, non, j'ai tort, j'en conviens; et vous avez raison de vous fâcher.

HENRIETTE.

Je ne me fâche pas, Du Sillon; vous aimez, vous êtes jaloux, on dit que tous les hommes sont comme cela.

DU SILLON.

Non, je ne le suis pas, je vous estime trop pour le devenir jamais. Cependant ne puis-je pas craindre que Pierre le Noir veuille vous épouser, et que votre père y consente?

LA BAILLIVE.

Oh, ne craignez rien, Du Sillon, je l'attends, moi, Pierre le Noir : je voudrais qu'il s'avisât de vouloir me devenir infidèle, après tout ce qu'il m'a promis du vivant du pauvre défunt.

DU SILLON.

Et que vous a-t-il donc promis?

LA BAILLIVE.

Que si le Bailli venait à mourir, il m'épouserait : il est mort, il y a six mois, comme vous savez, et je n'attends que la fin de mon deuil pour le forcer de me tenir sa parole.

DU SILLON.

Eh, comment pourriez-vous le forcer?

LA BAILLIVE.

Vous savez quel est le caractère de M. de Valbon?

DU SILLON.

Notre maître? c'est bien le meilleur humain qu'il y ait sur la terre. Il veut que tout soit heureux ici.

LA BAILLIVE.

Oui; mais il est toujours de l'avis du dernier qui lui parle, et quand Pierre le Noir et le père d'Henriette lui auront parlé, je lui parlerai, moi, je lui parlerai.

DU SILLON.

Mais pourquoi ne pas lui parler avant eux?

LA BAILLIVE.

Je vous dis que cela serait inutile; et puis songez donc que je suis trop nouvellement veuve pour oser lui montrer le désir de me remarier : laissez-moi faire, et comptez sur moi; d'ailleurs, je vous conseillerai sur cela, Du Sillon; mais il faut bien cacher votre amour à tout le monde.

DU SILLON.

Pourvu que je puisse voir Henriette autant que je le désire, et que je puisse l'assurer que je l'aimerai toujours, je ferai tout ce que vous voudrez.

LA BAILLIVE.

J'entends quelqu'un ; c'est justement Pierre le Noir : venez avec moi, Du Sillon.

SCÈNE III.

HENRIETTE, PIERRE LE NOIR.

PIERRE LE NOIR.

Ah, ah, madame la Baillive s'en va avec Du Sillon ; cette femme-là aime furieusement les garçons.

HENRIETTE.

C'est bien mal fait à vous, Pierre le Noir, de parler comme cela d'elle.

PIERRE LE NOIR.

Je n'en parle pas par envie, assurément.

HENRIETTE.

La jalousie rend souvent injuste.

PIERRE LE NOIR.

Quoi, vous imaginez que je pourrais en être jaloux !

HENRIETTE.

Mais je n'en serais pas surprise ; quand on doit s'épouser et qu'on s'aime, cela peut arriver, à ce qu'on dit.

PIERRE LE NOIR.

Comment, vous croiriez que je pourrais l'épouser !

HENRIETTE.

Je sais que vous le devez.

PIERRE LE NOIR.

Ah ! cette crainte me charme.

HENRIETTE.

Comment donc, pourquoi?

PIERRE LE NOIR.

Elle me prouve tout ce que je désirais de savoir.

HENRIETTE.

Mais quoi encore?

PIERRE LE NOIR.

Que vous m'aimez, enfin. Je n'osais m'en flatter, mais je n'en puis plus douter. Ah! ne rougissez pas de me l'avouer, il y a assez long-temps que je ne pense qu'à vous et le jour et la nuit, que je ne suis heureux qu'autant que je vous vois, et que j'ose espérer de vous épouser.

HENRIETTE.

Vous?

PIERRE LE NOIR.

Oui, moi; je ne veux plus différer, je regrette tout le temps que j'ai perdu jusqu'à ce moment.

HENRIETTE.

Ne comptez pas que j'y consente jamais.

PIERRE LE NOIR.

Combien je vais être heureux! Dites-moi, je vous prie, où je pourrai trouver M. de Valbon, M. Duchesne...... Mais pourquoi me quittez-vous, Henriette, ma chère Henriette? Elle est sans doute piquée de ce que je l'ai devinée. Que cette pudeur est charmante! que la Baillive est éloignée de lui ressembler! mais voici M. de Valbon, ne perdons pas un instant.

SCÈNE IV.

M. DE VALBON, PIERRE LE NOIR.

M. DE VALBON.

Ah! Pierre le Noir, je suis bien aise de te trouver ici, j'ai à te parler.

PIERRE LE NOIR.

Et moi je suis très-pressé de vous dire une chose très-intéressante, et qui ne pourra que vous plaire, puisque personne n'aime autant que vous à obliger.

M. DE VALBON.

C'est qu'on n'est pas heureux sans cela; mais écoute-moi d'abord, après je t'écouterai à mon tour.

PIERRE LE NOIR.

Vous serez fâché d'avoir différé, monsieur, j'en suis sûr; mais n'importe, je suis fait pour vous obéir.

M. DE VALBON.

J'ai appris qu'il y avait dans le village une fille et un garçon qui s'aiment depuis long-temps....

PIERRE LE NOIR.

C'est mon histoire que vous dites là.

M. DE VALBON.

Si tu savais que ces malheureux n'étaient pas assez riches pour s'épouser, il fallait donc me le dire, ils seraient mariés, les pauvres gens!

PIERRE LE NOIR.

Je ne sais pas de qui vous voulez parler, et quand je disais à monsieur que c'était mon histoire, cela est très-vrai.

M. DE VALBON.

Je ne te comprends point.

PIERRE LE NOIR.

Vous savez, monsieur, comme mademoiselle Henriette est jolie?

M. DE VALBON.

Oui; et comme elle est sage, voilà ce dont je fais le plus de cas : aussi je pense à la marier, et à quelqu'un qui lui convienne.

PIERRE LE NOIR.

Le parti est tout trouvé.

M. DE VALBON.

Tout de bon? j'en serais fort aise. Et connais-je ce parti-là?

PIERRE LE NOIR.

Sûrement, monsieur; car c'est moi, si vous le trouvez bon.

M. DE VALBON.

Toi, Pierre le Noir?

PIERRE LE NOIR.

Oui, monsieur, si c'était votre bonté de vouloir bien consentir....

M. DE VALBON.

Mais tu n'es pas un trop bon sujet, toi.

PIERRE LE NOIR.

Ah! monsieur.

M. DE VALBON.

Il est vrai qu'il ne faut pas écouter les mauvaises langues. Mais Duchesne ne m'en a pas parlé.

PIERRE LE NOIR.

C'est qu'il n'en sait encore rien.

M. DE VALBON.

Il n'en sait rien!

PIERRE LE NOIR.

Non vraiment.

M. DE VALBON.

Pierre le Noir, je n'aime pas cela; se faire aimer d'une fille sans l'avis de ses parents, ce n'est pas marcher droit.

PIERRE LE NOIR.

Mais, monsieur, voulez-vous que j'aille la demander à son père, sans savoir si je plais à la fille, que le père la force de consentir à m'épouser, et que si elle ne peut pas m'aimer, je sois cause, pour n'avoir pas su ce qu'elle pensait, qu'elle soit malheureuse toute sa vie?

M. DE VALBON.

Non, non; c'est penser en honnête homme, et je ne puis pas trouver à redire à cette conduite.

PIERRE LE NOIR.

Vous voyez bien, monsieur, que vous m'avez condamné sans m'entendre.

M. DE VALBON.

Allons, j'avais tort. Que faut-il que je fasse pour réparer tout cela?

PIERRE LE NOIR.

Que vous nous rendiez heureux.

M. DE VALBON.

Eh, comment?

PIERRE LE NOIR.

Le voici. Une fille ne peut pas dire décemment à son père, j'aime un tel.

M. DE VALBON.

Non.

PIERRE LE NOIR.

Moi, je ne peux aller dire à M. Duchesne non plus, votre fille est amoureuse de moi?

M. DE VALBON.

Assurément.

PIERRE LE NOIR.

Mais vous, monsieur, vous pouvez lui dire : Duchesne, j'ai pensé à marier ta fille. C'est un parti sortable qui lui convient. Il ne pourra que vous avoir obligation de penser à cela, et quand vous lui direz, C'est Pierre le Noir, il vous répondra : Monsieur, ma fille et moi nous ferons tout ce que vous ordonnerez; vous ajouterez : Duchesne, tu m'en donnes ta parole? Et il la donnera; ensuite j'irai le trouver de votre part, et cela sera fini tout de suite.

M. DE VALBON.

Mais, vraiment, rien n'est plus aisé; je ne sais pas comment je n'avais pas pensé à ce mariage-là. Et Henriette t'aime donc?

PIERRE LE NOIR.

A la folie.

M. DE VALBON.

Pour cela, j'ai grand tort d'être cause que cette pauvre fille languisse, qu'elle soit dans des alarmes, des craintes que l'on a toujours quand on aime.

PIERRE LE NOIR.

Ah! monsieur, un bon mariage paiera tout cela.

M. DE VALBON.

Allons, va-t'en. Je vais parler dans le moment à Duchesne; le voici justement.

SCÈNE V.

M. DE VALBON, DUCHESNE.

DUCHESNE.

Je ne viens d'apprendre que dans le moment que monsieur était rentré. J'ai fait serrer tout le foin, et demain le bois....

M. DE VALBON.

Laissons cela, mon ami : je suis très-content de toi et de tous tes soins; mais cela ne suffit pas, je crains de te paraître ingrat.

DUCHESNE.

Vous, monsieur?

M. DE VALBON.

Oui, moi, je n'ai encore rien fait pour toi.

DUCHESNE.

Comment, monsieur, vous me donnez tous les ans une gratification, vous avez fait élever ma fille avec le plus grand soin, etc.....

M. DE VALBON.

Voilà de belles bagatelles : je te dis que j'ai des torts envers vous deux. La voilà grande ta fille; mais est-elle mariée?

DUCHESNE.

Ah! monsieur, cela ne presse pas.

M. DE VALBON.

Et si, si, cela presse, et je n'y veux pas perdre un moment.

DUCHESNE.

Monsieur est bien bon, assurément.

M. DE VALBON.

Je ferai les frais de la nôce, et je lui donne cent écus de rente en la mariant; mais il faut que tu consentes à ce mariage-là.

DUCHESNE.

Monsieur est bien le maître.

M. DE VALBON.

Eh bien, consens-tu?

DUCHESNE.

Je ne peux pas dire non, mais je voudrais savoir à qui vous la destinez.

M. DE VALBON.

Quoi, je ne te l'ai pas dit?

DUCHESNE.

Non, monsieur.

M. DE VALBON.

Parbleu, je suis un grand étourdi! C'est au procureur-fiscal.

DUCHESNE.

Pierre le Noir?

M. DE VALBON.

Oui. C'est moi qui lui ai fait apprendre les affaires; il a été deux ans chez mon procureur; il est fort intelligent, il ne réussit pas mal, et je lui augmenterai ses appointements en faveur de ce mariage.

DUCHESNE.

Je ne sais comment remercier monsieur de toutes ses bontés.

M. DE VALBON.

Il n'est pas question de cela. Tu me donnes ta parole?

DUCHESNE.

Monsieur peut bien y compter.

M. DE VALBON.

Allons, parle à ta fille; je vais dans mon cabinet chercher un papier dont j'ai besoin pour ce mariage.

DUCHESNE.

Je ne remercie pas monsieur de....

M. DE VALBON.

Allons, allons, ne parle pas de cela.

SCÈNE VI.

DUCHESNE, HENRIETTE.

DUCHESNE.

Henriette? viens, viens, ma fille; j'ai une bonne nouvelle à te dire.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est, mon père?

DUCHESNE.

Si tu savais comme notre monsieur est bon!

HENRIETTE.

Mais ce n'est pas là une nouvelle, mon père, nous l'éprouvons tous les jours.

DUCHESNE.

Sans doute, c'est bien vrai ce que tu dis là. Si ta pauvre mère était encore vivante, comme elle serait aise, la pauvre femme, de ce qui va t'arriver.

HENRIETTE.

Ah! mon père....

DUCHESNE.

Tu pleures, mon enfant? tu as bien raison; mais sèche tes larmes, le plus beau jour de ta vie approche.

HENRIETTE.

Comment donc?

DUCHESNE.

Croirais-tu que, sans que j'en aie ouvert la bouche seulement, c'est notre monsieur qui y a pensé le premier?

HENRIETTE.

Mais à quoi donc?

DUCHESNE.

A te marier.

HENRIETTE.

A me marier?

DUCHESNE.

Oui, vraiment; il te donne cent écus de rente en mariage, et il augmente les appointemens de Pierre le Noir.

HENRIETTE.

De Pierre le Noir? pour quoi faire?

DUCHESNE.

Pour qu'il t'épouse. Oh, cela fera un bon mariage. Mais qu'as-tu donc, mon enfant? tu pâlis.

HENRIETTE.

Et vous consentiriez que je sois malheureuse toute ma vie!

DUCHESNE.

Comment donc?

HENRIETTE.

Je ne saurais souffrir Pierre le Noir.

DUCHESNE.

Pourquoi cela?

HENRIETTE.

C'est un traître, qui abandonne madame la Baillive, qu'il a promis d'épouser.

DUCHESNE.

Qui t'a dit cela?

HENRIETTE.

Elle-même.

DUCHESNE.

Apparemment qu'il ne l'aime plus.

HENRIETTE.

Mais je ne le puis souffrir. Mon père, je vous en prie, empêchez ce mariage-là, vous en etes le maître.

DUCHESNE.

Eh non, vraiment, je ne le suis pas; j'ai donné ma parole à M. de Valbon, qui est enchanté de ce mariage.

HENRIETTE.

Il ne saurait être enchanté de faire mon malheur, il est trop bon pour cela.

DUCHESNE.

Oui; mais en lui résistant nous passerons pour des ingrats.

HENRIETTE.

Non, mon père, vous en devez être sûr.

DUCHESNE.

Mais que veux-tu que je fasse?

HENRIETTE.

Allez trouver madame la Baillive, apprenez-lui le dessein de M. de Valbon, elle lui parlera, et il se rendra à ses raisons.

DUCHESNE.

J'y vais. Crois, mon enfant, que mon dessein n'est pas de forcer ton inclination.

HENRIETTE.

Je connais trop votre tendresse pour moi pour n'en pas être sûre; mais, je vous en prie, ne perdez pas de temps.

SCÈNE VII.

HENRIETTE, M. DE VALBON.

M. DE VALBON.

Ah! vous voilà, Henriette? votre père vous a-t-il parlé?

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

M. DE VALBON.

Vous devez bien m'en vouloir?

HENRIETTE.

Pourquoi donc, monsieur?

M. DE VALBON.

C'est que j'aurais pu vous éviter bien des inquiétudes, bien des peines, et que je ne l'ai pas fait.

HENRIETTE.

Ah! monsieur, vous êtes trop bon!

M. DE VALBON.

Si j'avais su qui vous aimiez, il y a long-temps que vous seriez mariée.

HENRIETTE.

Quoi, monsieur, vous auriez consenti....

M. DE VALBON.

N'en doutez pas.

HENRIETTE.

Que je suis fâchée que mon père ne soit pas ici, et qu'il ne vous entende pas!

M. DE VALBON.

Pourquoi donc?

HENRIETTE.

Je n'aurais plus rien à craindre.

M. DE VALBON.

Comment, qui peut vous affliger?

HENRIETTE.

Mon père croit que vous vous opposerez à mon bonheur.

M. DE VALBON.

Votre père croit cela? c'est très-mal fait à lui, et je n'entends point....

HENRIETTE.

Monsieur, il va venir, dites-le lui donc vous-même, et assurez le bien....

M. DE VALBON.

Mais qu'est-ce que cela veut dire? il ne compte pas davantage sur moi, oh, je vais lui parler. Apparemment qu'il a d'autres desseins que les miens; je ne souffrirai pas qu'il les exécute. Le voici : laissez-moi faire, je vous ferai épouser celui que vous aimez.

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, M. DE VALBON, DUCHESNE, DU SILLON.

M. DE VALBON.

Qu'est-ce que c'est donc que cela, Duchesne? vous voulez vous opposer à ce que je désire?

DUCHESNE.

En vérité, monsieur....

M. DE VALBON.

Je le trouve fort mauvais; il ne faut point chercher d'excuse ici.

DUCHESNE.

Mais, monsieur, je ne vous reconnais pas, vous qui êtes la bonté même.

M. DE VALBON.

Qu'est-ce qu'il y a là de contraire à ma bonté?

DUCHESNE.

Que vous voulez me forcer de faire le malheur d'Henriette.

M. DE VALBON.

Comment, en consentant qu'elle épouse celui qu'elle aime? où est donc le malheur?

DUCHESNE.

Si vous voulez qu'elle épouse celui qu'elle aime, elle sera trop heureuse.

M. DE VALBON.

Sûrement, je le veux; ne vous y opposez donc plus.

DUCHESNE.

Moi, je ne m'y oppose point.

M. DE VALBON.

Eh bien, Henriette, soyez donc heureuse, mon enfant, c'est tout ce que je désire.

HENRIETTE.

Ah! monsieur.... Du Sillon, remerciez monsieur de toutes ses bontés pour nous.

M. DU SILLON.

Oui, monsieur, vous allez faire le bonheur de notre vie.

M. DE VALBON.

Quoi, c'est vous, Du Sillon, qu'Henriette aime?

DUCHESNE, HENRIETTE, DU SILLON.

Oui, monsieur.

M. DE VALBON.

Mais Pierre le Noir m'avait assuré qu'il en était aimé?

DUCHESNE.

C'était apparemment le désir qu'il en avait qui le lui faisait croire.

DU SILLON.

Sûrement, car Henriette n'est point trompeuse.

M. DE VALBON.

Duchesne, cela ne change rien à mes arrangements; au contraire : oui, je remets une année du bail de ma ferme à Du Sillon.

SCENE IX ET DERNIÈRE.

M. DE VALBON, HENRIETTE, LA BAILLIVE, DUCHESNE, DU SILLON, PIERRE LE NOIR.

PIERRE LE NOIR.

Monsieur Duchesne, mademoiselle Henriette, je vous prie de me pardonner, si je me suis adressé à M. de Valbon pour le prier de seconder mes désirs.

M. DE VALBON.

Tranquillisez-vous, Pierre le Noir, ils ne vous en voudront point, puisque Henriette épouse Du Sillon.

PIERRE LE NOIR.

Comment!

LA BAILLIVE.

Allons, petit ingrat, je te pardonne l'infidélité que tu me voulais faire; mais à condition que tu ne changeras plus.

M. DE VALBON.

Ce n'est qu'à cette condition aussi que je n'aurai point de ressentiment de l'injustice qu'il voulait me faire faire, et que je lui donne toujours ce que je lui avais destiné en épousant Henriette.

PIERRE LE NOIR.

Votre bonté, monsieur, va me corriger pour jamais.

LES VOISINS
ET LES VOISINES.

PROVERBE XCVIII.

PERSONNAGES.

M. TUBLEU, *peintre en bâtiment.*
Mme TUBLEU.
M. FRANGEOT, *fabricant de galons.*
Mme FRANGEOT.
M. VARLOPE, *menuisier.*
Mme VARLOPE.
M. LE NOIR, *fabricant de chapeaux.*
Mme LE NOIR.
DAME JEANNE, *cuisinière de M. Tubleu.*
SAINT-JACQUES, *laquais de M. Tubleu.*
M. LE CREUX, *basse-taille à l'opéra.*

La scène est chez M. Tubleu, dans le faubourg Saint-Martin, dans une salle-basse.

LES VOISINS ET LES VOISINES.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme FRANGEOT, DAME JEANNE.

DAME JEANNE.

Ah! mon dieu, madame Frangeot, je ne savais pas que c'était vous qui sonniez.

Mme FRANGEOT.

Il n'y a pas de mal, dame Jeanne, il n'y a pas de mal.

DAME JEANNE.

C'est que je vous ai fait un peu attendre, parce que je faisais frire du pain pour des épinards.

Mme FRANGEOT.

Et vous teniez la queue de la poêle, n'est-il pas vrai?

DAME JEANNE.

Oui, madame, et l'on est bien embarrassé, comme dit cet autre.

Mme FRANGEOT.

Est-ce qu'elle n'est pas ici la voisine Tubleu?

DAME JEANNE.

Non. Si vous voulez vous asseoir, elle va revenir bientôt, car elle est allée aux Boulevards; il vient de pleuvoir, et elle n'a pas son parapluie.

Mme FRANGEOT.

Et le voisin?

DAME JEANNE.

Il est allé à Ménil-Montant, chez un procureur, qui veut faire blanchir sa maison de campagne.

Mme FRANGEOT.

Vous avez bien plus d'ouvrage à présent que lorsque vous demeuriez à la Butte-Saint-Roch, et que le voisin Tubleu peignait des portraits, n'est-ce pas, dame Jeanne?

DAME JEANNE.

Écoutez donc, dans ce temps-là nous nous couchions tous les trois quelquefois sans souper. Quand j'ai vu qu'ils n'avaient guère besoin de moi, je les ai quittés, et je suis revenue avec eux quand ils ont été dans ce quartier-ci.

Mme FRANGEOT.

C'est mon mari et moi qui leur avons conseillé d'y venir, et de se mettre dans la grande peinture.

DAME JEANNE.

Ah ! dame, vous leur avez donné là un bon conseil; ils font bonne chère à présent.

Mme FRANGEOT.

Aussi je ne reconnais pas la voisine.

DAME JEANNE.

Elle engraisse tous les jours.

Mme FRANGEOT.

Ce n'est pas là ce que je veux dire.

DAME JEANNE.

Ah! j'entends, elle a ses boutons de diamant dès le matin.

Mme FRANGEOT.

On ne peut pas être autrement, il faut bien être habillé; je veux dire qu'elle devient fière.

DAME JEANNE.

Et lui donc? Ah! pardi, il faut voir! et comme ils gâtent leur enfant!

Mme FRANGEOT.

Il est bien laid.

DAME JEANNE.

Dites-leur cela, et allez vous chauffer à leur feu : ils le trouvent bien joli, eux. La mère lui dit: Mon fils, qu'est-ce que tu

veux être, quand tu seras grand? Ambassadeur, maman, parce que j'aurai un beau carrosse. Il a raison, Chouchoux, dit-elle à son mari; je veux qu'il ait un carrosse quand il sera grand. Eh mais, répond-il, peut-être deux, que sait-on?

Mme FRANGEOT.

Ils ne disaient pas tout cela à leur Butte-Saint-Roch, à leur quatrième étage, n'est-ce pas?

DAME JEANNE.

Ah! je vous en réponds; mais les honneurs changent les mœurs, comme dit cet autre.

Mme FRANGEOT.

Ce sont de bonnes gens, et je les aime beaucoup, plus le mari que la femme.

DAME JEANNE.

C'est toujours comme cela, nous autres nous aimons mieux les hommes. Ne leur dites pas tout ce que je viens de vous dire, je ne serais pas bonne à jeter aux chiens. Tenez, quoique ce petit Tubleu soit bien méchant, je l'aime, malgré qu'il m'égratigne toute la journée; mais je l'ai vu naître, et puis sa mère dit: Il faut bien qu'il s'amuse à quelque chose.

Mme FRANGEOT.

C'est un vilain enfant!

DAME JEANNE.

Il est chez sa tante la faïencière; il leur casse tous les jours quelque chose: ils nous le renverront demain. J'entends quelqu'un; j'ai oublié de fermer la grille.

Mme FRANGEOT.

C'est la voisine Varlope.

DAME JEANNE.

Je m'en vais travailler à mon souper, moi.

SCÈNE II.

Mme VARLOPE, Mme FRANGEOT.

Mme FRANGEOT.

D'où venez-vous comme cela, ma voisine?

Mme VARLOPE.

Ma voisine, je viens de Saint-Laurent.

Mme FRANGEOT.

Moi j'aime mieux les Récollets, j'y vais toujours.

Mme VARLOPE.

A cause de votre beau-frère le Récollet.

Mme FRANGEOT.

Ne croyez pas que c'est lui que je vais voir, il vient bien chez nous; et puis les dimanches il prêche toujours ailleurs, on ne le trouve jamais. Où est le voisin?

Mme VARLOPE.

Mon mari?

Mme FRANGEOT.

Oui.

Mme VARLOPE.

Bon! est-ce qu'il ne m'a pas quittée dès deux heures pour aller aux Champs-Elysées?

Mme FRANGEOT.

Il y va donc toujours?

Mme VARLOPE.

Plus que je ne voudrais. Ils sont là une troupe qui jouent au cochonnet, ou qui parient.

Mme FRANGEOT.

Qu'est-ce que c'est que cela le cochonnet?

Mme VARLOPE.

Vous ne le connaissez pas? c'est un jeu qu'on joue avec des boules. Je ne voudrais pourtant pas en dire du mal.

Mme FRANGEOT.

Pourquoi donc?

Mme VARLOPE.

Parce que c'est là que mon mari a fait connaissance avec mon père.

Mme FRANGEOT.

Oui?

Mme VARLOPE.

Sûrement; mon père est marchand de bois, comme vous savez, et nous demeurions au Roule : quand il a vu qu'il pourrait avoir un gendre menuisier qui lui ferait vendre du bois, il l'a amené chez nous; moi, qui me doutais bien pourquoi c'était faire, j'en suis devenue amoureuse; il me venait voir tous les dimanches, et puis nous nous sommes mariés.

Mme FRANGEOT.

Cela s'est fait comme cela?

Mme VARLOPE.

Oui vraiment.

Mme FRANGEOT.

Il est fort bien le voisin Varlope.

Mme VARLOPE.

Surtout depuis qu'il a un habit noir et une perruque à nœuds; c'est moi qui l'ai voulu.

Mme FRANGEOT.

Vous avez bien fait. Il faut soutenir son état.

Mme VARLOPE.

Voilà ce que je lui ai dit. Cela est plus cher, mais ce sont les pratiques qui paient tout cela.

Mme FRANGEOT.

Sans doute.

Mme VARLOPE.

Et, Dieu merci, il en a de bonnes à présent, elles sont toutes dans la finance.

Mme FRANGEOT.

Cela est bien heureux, aussi vous devenez une grosse dame, ma voisine.

Mme VARLOPE.

Écoutez donc, je ne me laisse manquer de rien, comme de raison ; mais ce qui m'embarrasse, ma voisine, c'est que j'ai acheté un bonnet à la mode, et je ne sais pas le mettre sur ma tête.

Mme FRANGEOT.

C'est qu'il est trop en avant, on ne voit pas assez les cheveux, et puis ils sont trop plats.

Mme VARLOPE.

Je le sais bien.

Mme FRANGEOT.

Voyez-moi. Il faut avancer les cheveux, et reculer le bonnet. Laissez-moi faire. (Elle la raccommode.)

Mme VARLOPE.

C'est que je trouve que l'on a l'air d'un chat fâché; ne trouvez-vous pas, ma voisine?

Mme FRANGEOT.

On dit que c'est la mode, tout le monde est comme cela : voyez aux Boulevards.

Mme VARLOPE.

J'en viens.

Mme FRANGEOT.

Y avez-vous vu la voisine Tubleu?

Mme VARLOPE.

Non.

Mme FRANGEOT.

Elle y est pourtant, à ce que m'a dit dame Jeanne.

Mme VARLOPE.

A propos, ma voisine, que je vous dise donc. Savez-vous la nouvelle?

Mme FRANGEOT.

Qu'est-ce que c'est, ma voisine?

Mme VARLOPE.

Ils ont pris un laquais.

Mme FRANGEOT.

Tout de bon, ma voisine?

Mme VARLOPE.

Oui, vraiment, c'est un paysan de la Villette; le perruquier lui a mis ses cheveux en queue ce matin pour la première fois.

Mme FRANGEOT.

Ces gens-là se ruineront, ma voisine.

Mme VARLOPE.

Ils commencent à avoir de bonnes pratiques, à ce qu'ils disent, mais ce n'est pas tout.

Mme FRANGEOT.

Comment donc?

Mme VARLOPE.

La voisine Tubleu apprend à chanter dans la musique.

Mme FRANGEOT.

C'est un conte que vous me faites là.

Mme VARLOPE.

Je vous dis que non, ma voisine; c'est le frère de ma couturière qui lui montre; il s'appelle M. le Creux, il est à l'opéra : je crois même qu'il soupera ici aujourd'hui avec nous.

Mme FRANGEOT.

Ah! j'en serai bien aise; il faudra le prier de chanter.

Mme VARLOPE.

Tenez, voilà le voisin le Noir, il le connaît bien, lui.

Mme FRANGEOT.

Allons, cela est bon.

SCÈNE III.

Mme VARLOPE, Mme FRANGEOT, M. LE NOIR.

Mme FRANGEOT.

Eh bien, mon voisin, où est donc la voisine?

M. LE NOIR.

Ma femme? je n'en sais rien; je viens de chez un colonel à qui je fournis des chapeaux; il m'avait dit de venir cette après-midi, et il est allé à l'Opéra.

Mme VARLOPE.

Mais, en vérité, mon voisin, vous qui fréquentez le beau monde, est-ce qu'on parle comme cela donc?

M. LE NOIR.

Quoi! on ne dit pas un colonel?

Mme VARLOPE.

Ce n'est pas de cela que je vous parle.

M. LE NOIR.

De quoi donc?

Mme VARLOPE.

De la voisine.

M. LE NOIR.

Ah! parce que j'ai dit.... Oui, vous avez raison, je devais dire mon épouse. Et votre époux, le voisin Frangeot, pourquoi n'est-il pas ici? nous commencerions notre piquet.

Mme FRANGEOT.

Il est allé chez un sellier, à qui il fournit des franges et des crépines; il va venir.

M. LE NOIR.

Et le voisin Varlope?

Mme VARLOPE.

Ah! ne m'en parlez pas, il me fait de ces tours-là tous les dimanches.

M. LE NOIR.

Il faut savoir quels tours, ma voisine; je voudrais bien vous en faire comme lui, moi.

Mme VARLOPE.

Et n'avez-vous pas la voisine le Noir?

M. LE NOIR.

C'est parce que je l'ai, que je voudrais en avoir une autre.

Mme FRANGEOT.

Voilà bien comme ils sont, ma voisine, tous ces messieurs-là. Si nous en disions autant, nous?

M. LE NOIR.

Oh! mais dire et faire, il y a loin de l'un à l'autre, ma voisine, n'est-ce pas? (Il lui prend la main.)

Mme FRANGEOT.

Allons, finissez donc, je n'aime pas ces manières-là.

M. LE NOIR.

Ah! comme elle fait la petite bouche la voisine!

Mme FRANGEOT.

Je vous dis de me laisser.

M. LE NOIR.

Quand je vous aurai embrassée. (Il l'embrasse.)

Mme FRANGEOT.

Vous voilà bien plus gras.

M. LE NOIR.

Mais je m'en porte mieux toujours. Ah çà, dites-moi un peu, où est donc la voisine et le voisin Tubleu?

Mme VARLOPE.

La voisine est aux Boulevards.

M. LE NOIR.

J'ai envie d'aller au devant d'elle.

Mme VARLOPE.

Cela serait fort honnête de nous laisser comme cela toutes seules pour aller la chercher : est-ce que nous ne la valons pas bien?

M. LE NOIR.

Je ne dispute pas le contraire.

Mme FRANGEOT.

Voyez un peu, ma voisine, comme sont les hommes : il semblait tout-à-l'heure qu'il était amoureux de moi, et à présent il ne pense qu'à la voisine Tubleu.

Mme VARLOPE.

Il va être bien content ; car la voici avec la voisine le Noir, à qui j'ai envie de dire tout cela pour nous venger.

SCÈNE IV.

Mme FRANGEOT, Mme LE NOIR, Mme VARLOPE, Mme TUBLEU, M. LE NOIR.

Mme TUBLEU.

Mes voisines, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

Mme FRANGEOT.

Bonsoir, ma voisine.

Mme LE NOIR.

Mes voisines, l'une portant l'autre, je vous souhaite bien le bonsoir.

M. LE NOIR.

Ah çà, ma voisine Tubleu, il faut que vous m'embrassiez. (Il l'embrasse.)

Mme TUBLEU.

Allons, dépêchez-vous, car je suis toute en sueur.

Mme LE NOIR.

Et moi, tu ne me dis rien, ma petite maman?

M. LE NOIR.

Je te parlerai tantôt.

Mme FRANGEOT.

Si vous saviez, ma voisine, comme il nous a fait enrager le voisin....

Mme LE NOIR.

Cela est fort joli, monsieur.

M. LE NOIR.

Allons, ne vas-tu pas te fâcher? Embrasse-moi.

Mme LE NOIR.

Je ne le veux plus, à présent.

M. LE NOIR.

Si tu fais la fière, tant pis pour toi.

Mme TUBLEU.

Ah! mon dieu, que j'ai chaud!

M. LE NOIR.

D'où venez-vous donc comme ça, ma voisine?

Mme TUBLEU.

Je viens d'avec la voisine le Noir.

M. LE NOIR.

Ah! vous verrez qu'elles ont un petit amoureux en ville.

Mme LE NOIR.

Tu le mériterais bien.

Mme TUBLEU.

J'ai dit comme ça, quand mon mari a été sorti : il fait beau, j'ai envie d'aller prendre ma voisine le Noir, pour aller aux Boulevards : elle m'attendait; nous n'avons pas été plutôt en chemin, qu'il est venu de la pluie, nous avons été bien embarrassées.

M. LE NOIR.

Il fallait vous mettre à couvert.

Mme TUBLEU.

C'est ce que nous avons fait.

Mme LE NOIR.

Et nous avons trouvé un monsieur bien honnête; car il voulait nous payer à chacune une carafe d'orgeat.

Mme FRANGEOT.

Ah! je le connais. N'est-ce pas un grand homme en habit rouge, ma voisine?

Mme LE NOIR.

Je crois que oui, ma voisine.

Mme FRANGEOT.

Ah! il y a long-temps qu'il est amoureux de moi; il m'attend tous les dimanches aux Récollets pour me donner une chaise.

M LE NOIR.

Eh bien, vous avez enlevé comme cela à la voisine son amoureux?

Mme TUBLEU.

Point du tout.

Mme LE NOIR.

Nous lui avons dit : Monsieur, nous vous sommes bien obligées, et nous avons été nous asseoir devant le grand café.

Mme VARLOPE.

J'y vais aussi quelquefois; mais il y a toujours trop de monde.

Mme LE NOIR.

C'est que vous êtes un peu sauvage, ma voisine.

Mme VARLOPE.

Ce n'est pas cela, je vous assure; mais c'est que j'aime à être à mon aise.

Mme TUBLEU.

Oh, moi, j'aime mieux n'être pas si bien, et entendre la musique.

Mme FRANGEOT.

A propos, ma voisine, on dit que vous l'apprenez?

Mme TUBLEU.

Je ne voulais pas qu'on le sût; mais mon mari a prié mon maître à souper.

M. LE NOIR.

Eh bien, tant mieux, nous le verrons, abondance de bien ne nuit pas : plus on est de fous, plus on rit.

Mme TUBLEU.

Mes voisines, j'ai toujours chaud, parce que quand j'ai entendu sonner sept heures, nous sommes revenues tout de suite sans nous arrêter. Voulez-vous boire de la bière?

Mme LE NOIR.

Cela n'est pas de refus, ma voisine.

M. LE NOIR.

Si elle est bonne, j'en boirai bien aussi.

Mme TUBLEU.

Ah! je vous en réponds, qu'elle est bonne; car c'est un brasseur dont mon mari a peint toutes les machines, qui lui en a fait un quarteau exprès pour lui. (Elle se lève.)

M. LE NOIR.

Où voulez-vous donc aller, ma voisine?

Mme TUBLEU.

Appeler Dame Jeanne, pour qu'elle nous en donne, mon voisin.

M. LE NOIR.

Ah bien, celui-là n'est pas mauvais ; est-ce que vous croyez que je suis manchot des jambes et de la langue? je vais y aller. Laissez, laissez-moi faire.

SCÈNE V.

Mme LE NOIR, Mme TUBLEU, Mme VARLOPE, Mme FRANGEOT.

Mme TUBLEU.

C'est un drôle de corps que votre mari, ma voisine.

Mme LE NOIR.

Vous avez bien de la bonté.

Mme FRANGEOT.

Pour moi, il me fait toujours rire.

Mme VARLOPE.

On peut bien dire qu'il n'a pas sa langue dans sa poche.

Mme LE NOIR.

Ah! dame, cela n'est pas étonnant : il a affaire à tout moment à des gens de condition ; c'est là l'agrément de notre état : et, dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

Mme FRANGEOT.

On voit bien qu'il tient d'eux.

Mme LE NOIR.

Savez-vous qu'il nous vient tous les jours des officiers à la maison.

Mme VARLOPE.

Je n'aimerais pas cela, moi ; ils me font peur.

Mme LE NOIR.

C'est que vous n'y êtes pas habituée, ma voisine ; car, moi qui les connais, je vous assure que je les trouve bien polis :

ils savent tous très-bien parler aux femmes; ils ne sont pas comme les autres hommes.

Mme VARLOPE.

Je sais bien que si j'avais une fille, je n'aimerais pas qu'il en vînt chez moi.

Mme LE NOIR.

Vous avez raison, ma voisine, cela fait une différence: une fille n'a pas d'expérience; mais pour soi, on sait bien ce que l'on a à faire.

Mme FRANGEOT.

Pour moi, je ne m'y fierais pas; car il y a une de mes amies qui m'a dit qu'il faut bien y prendre garde; elle prétend qu'il semble qu'ils aient chacun cinq ou six mains, on les trouve toujours partout.

Mme TUBLEU.

Ah! cela est bien vrai ce qu'elle dit la voisine; j'ai fait un voyage à Valenciennnes, et je les ai trouvés comme cela; mais cela n'empêche pas qu'ils soient fort aimables.

SCÈNE VI.

Mme LE NOIR, Mme FRANGEOT, Mme VARLOPE, Mme TUBLEU, M. LE NOIR, M. VARLOPE.

M. LE NOIR.

Tenez, voilà le voisin Varlope et de la bière qui vont vous arriver.

M. VARLOPE.

Mes voisines, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

Mme TUBLEU.

Ah! bonsoir, mon voisin; vous boirez bien un verre de bière avec nous?

M. VARLOPE.

Je vous demande pardon, ma voisine, je n'ai pas soif. Et ce piquet, quand est-ce que nous commençons, mon voisin?

M. LE NOIR.

Eh! pardi, tout-à-l'heure, je t'attends.

Mme TUBLEU.

Attendez, mes voisins, je vais vous donner des cartes.

M. LE NOIR.

Dites où ce qu'elles sont taut seulement, ma voisine, vous n'avez que faire de vous remuer.

Mme TUBLEU.

Tenez, dans la petite armoire, à côté de la cheminée; vous trouverez aussi la bourse aux jetons.

M. LE NOIR.

Eh bien, c'est bon cela, ma voisine, voilà ce qui s'appelle savoir parler, vous ne mourrez pas sans confession.

Mme TUBLEU.

Mais cette bière ne vient pas. Voilà comme est Dame Jeanne.

SCÈNE VII.

Mme VARLOPE, Mme TUBLEU, Mme LE NOIR, Mme FRANGEOT, M. VARLOPE, M. LE NOIR, DAME JEANNE.

DAME JEANNE.

M'y voilà, tout à l'heure.

M. LE NOIR.

Allons, voisin, voyons à qui c'est à faire.

M. VARLOPE.

Tiens, c'est à toi.

M. LE NOIR.

C'est bon, tu me dois trois parties de dimanche.

M. VARLOPE.

Est-ce que nous n'avons pas joué le tout, que j'ai gagné?

M. LE NOIR.

Tu as gagné?

M. VARLOPE.

Sûrement.

M. LE NOIR.

Voisin, tu nous en coules-là.

Mme TUBLEU, se levant.

Dame Jeanne?

DAME JEANNE portant de la bière et des verres.

Eh, mais, dame, je ne peux pas tout faire; je ne suis pas comme Michel Morin, qui sonne les cloches et qui va à la procession. Je ne peux pas faire votre souper et aller à la cave.

Mme FRANGEOT.

Elle a raison Dame Jeanne, ma voisine.

Mme TUBLEU.

Mais où est ce petit garçon?

DAME JEANNE.

Saint-Jacques? est-ce que je sais, moi; il a dit qu'il allait voir son père à la Villette. Ah çà, vous verserez bien votre bière; je m'en retourne voir si l'éclanche ne brûle pas, car le tourne-broche s'arrête à tout moment.

Mme LE NOIR.

Allez, allez, Dame Jeanne. Viens donc, monsieur le Noir?

M. LE NOIR.

Eh! attendez, ma voisine, je vais vous verser à boire; le voisin Varlope attendra bien.

Mme TUBLEU.

Ne quittez pas votre jeu.

M. LE NOIR.

Laissez-moi faire, ma voisine; allons, à vous premièrement.

Mme TUBLEU.

Donnez à la voisine.

Mme LE NOIR, prenant un verre.

Non, non, à vous, ma voisine.

Mme TUBLEU.

Mes voisines, en voulez-vous?

Mme FRANGEOT.

Non pas, moi.

Mme VARLOPE.

Ni moi non plus, ma voisine.

M. LE NOIR.

Allons, prenez toujours. Je m'en vais boire à votre santé; permettez-vous que je choque avec vous?

Mme TUBLEU, choquant.

Vous me faites bien de l'honneur, mon voisin.

Mme LE NOIR.

Et moi donc, la petite maman?

M. VARLOPE.

Eh bien, as-tu bientôt fini, toi, voisin?

M. LE NOIR, s'essuyant la bouche sur sa manche.

M'y voilà, m'y voilà.

M. VARLOPE.

Tiens, une quinte en cœur, quinze, et cinq de point, valent vingt auprès de Fontainebleau; et puis trois valets.

M. LE NOIR.

Oui, gringalet; le diable t'emporte.

Mme TUBLEU.

J'avais bien soif toujours; en voulez-vous encore, ma voisine?

Mme LE NOIR.

Non, la bière est trop nourrissante; je ne pourrais pas souper.

M. LE NOIR.

Mon épouse a de la prévoyance, comme vous voyez, ma voisine.

Mme LE NOIR.

Allons, allons, tais-toi, ma petite maman, songe à ton jeu.

M. LE NOIR.

J'y songe aussi; je suis comme toi, je pense à tout.

SCÈNE VIII.

Mme TUBLEU, Mme FRANGEOT, Mme VARLOPE, Mme LE NOIR, M. LE NOIR, M. VARLOPE, SAINT-JACQUES.

Mme TUBLEU.

Ah ! voilà Saint-Jacques. D'où venez-vous comme cela si tard?

SAINT-JACQUES.

Je venons de la Villette, où j'ons été voir mon père, madame Tubleu.

Mme TUBLEU.

Vous l'avez vu hier?

SAINT-JACQUES.

Oui, mais j'ons été lui montrer mes cheveux en queue, qu'il n'avait pas encore vus.

Mme TUBLEU.

Il fallait donc revenir tout de suite.

SAINT-JACQUES.

Je ne pouvions pas, parce que j'ons tiré à l'oie.

Mme TUBLEU.

Je ne veux plus que vous sortiez comme cela sans ma permission, entendez-vous, Saint-Jacques?

SAINT-JACQUES.

Eh bien, madame Tubleu, je ne le ferons plus.

Mme TUBLEU.

Il faut dire madame tout court, et je ne le ferai plus : vous êtes à la ville, il ne faut plus parler en paysan.

SAINT-JACQUES.

Oh ! je parlerons tout de même que vous voudrez, madame Tubleu.

M. LE NOIR.

Il se corrige bien Saint-Jacques, ma voisine.

Mme TUBLEU.

Allons, emportez tout cela, et prenez garde de rien casser.

SAINT-JACQUES.

Si cela tombe, je le ramasserons.

M. LE NOIR.

Fort bien, mon ami.

SAINT-JACQUES.

Ah! monsieur, je sommes bien vot' serviteur.

Mme TUBLEU.

Mais il ne faut pas mettre son chapeau dans la maison.

SAINT-JACQUES.

Je ne pouvons pas tenir tout cela, et puis encore mon chapeau avec.

Mme TUBLEU.

Allons, allez-vous-en, et laissez votre chapeau à la porte.

SAINT-JACQUES.

Oui, et on me le prendra.

Mme TUBLEU.

Eh, non, à la porte de la salle.

SCÈNE IX.

Mme TUBLEU, Mme FRANGEOT, Mme LE NOIR, Mme VARLOPE, M. LE NOIR, M. VARLOPE.

M. LE NOIR.

Vous avez là un laquais bien dégourdi, ma voisine.

Mme TUBLEU.

Ah ! taisez-vous donc, mon voisin ; je ne peux pas souffrir qu'on appelle un homme comme cela.

M. LE NOIR.

C'est pourtant là comme les appellent les gens de condition.

Mme TUBLEU.

Je ne crois pas cela.

M. LE NOIR, montrant un mémoire.

Eh pardi, tenez, voyez ce mémoire-là ; lisez ici : un chapeau pour le cocher de monsieur le Comte ; plus, trois chapeaux pour ses laquais.

Mme TUBLEU.

Oh bien, je ne dirai jamais mon laquais, ni ma servante.

Mme VARLOPE.

Ni moi non plus, je ne dis pas ma servante.

Mme LE NOIR.

Comment donc faut-il dire, ma cuisinière?

Mme TUBLEU.

Non, ma domestique, et un homme mon domestique.

Mme LE NOIR.

Je ne crois pas cela, ma voisine.

SCÈNE X.

Mme TUBLEU, Mme FRANGEOT, Mme VARLOPE, Mme LE NOIR, M. LE NOIR, M. VARLOPE, M. LE CREUX.

Mme TUBLEU.

Il y a quelqu'un là, je crois.

M. LE CREUX, avec une voix de basse-taille.

Peut-on entrer?

Mme TUBLEU.

Ah! c'est monsieur le Creux.

M. LE CREUX.

Oui, madame. Messieurs, mesdames, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

M. LE NOIR.

Ah! tenez monsieur le Creux décidera ce que nous disions tout à l'heure. Vous en rapporterez-vous à lui, ma voisine?

Mme TUBLEU.

Oui, mon voisin.

M. LE CREUX.

Madame, vous me faites bien de l'honneur. Qu'est-ce que c'est, de quoi s'agit-il?

M. LE NOIR.

De savoir si l'on doit dire mon laquais, ou mon domestique.

M. LE CREUX.

Moi, je dirais mon garçon.

Mme TUBLEU.

Écoutez, mon voisin, j'aime mieux cela.

M. LE NOIR.

Monsieur le Creux peut avoir raison, il connaît le monde.

M. LE CREUX.

Monsieur a bien de la bonté; il est vrai que nous en voyons un peu, nous autres, surtout les jours d'Opéra.

M. VARLOPE.

Venez-vous de l'Opéra à présent, monsieur le Creux?

M. LE CREUX.

Oui, monsieur.

Mme LE NOIR.

Il y en a donc eu aujourd'hui?

M. LE CREUX.

Oui, madame; tous les dimanches, les mardis, les vendredis, et pendant six mois les jeudis.

Mme VARLOPE.

Et vous chantez tous ces jours-là, monsieur?

M. LE CREUX.

Oui, madame, dans tous les actes.

Mme FRANGEOT.

Mon voisin le Noir, dites donc à monsieur ce que nous disions tout à l'heure, quand on nous a dit qu'il souperait ici.

M. LE NOIR.

Quoi donc, ma voisine?

Mme FRANGEOT.

Vous savez bien.

M. LE NOIR.

Ah! je m'en souviens. Monsieur le Creux, c'est que ces dames voudraient bien vous entendre chanter.

M. LE CREUX.

Mesdames, vous me faites bien de l'honneur. Que voulez-vous que je chante?

Mme VARLOPE.

Tout ce que vous voudrez.

Mme TUBLEU.

Monsieur, ce que vous avez chanté aujourd'hui, par exemple.

Mme FRANGEOT.

Oui, ce sera comme si nous avions été à l'Opéra.

M. LE CREUX *prélude.*

Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta. *(Il chante la basse d'un chœur, et il compte les pauses.)*

Loin de nos bois,
Un, deux.
Asiles de la paix,
Un, deux, trois, quatre.
Portez vos feux,
Un, deux.
Portez vos traits,
Un, deux.
Dieux trompeurs de Cythère,
Un, deux, trois, quatre.
Loin de nos bois....
Un, deux.
Asiles de la paix....
Un, deux, trois, quatre.
Portez vos feux....
Un, deux.
Portez vos traits....
Un, deux.
Dieux trompeurs....
Un, deux.
De Cythère.

Mme LE NOIR.

Ah ! que c'est bien chanté, ma voisine !

Mme TUBLEU.

Oui, fort bien, ma voisine. Je ne comprends pas comment les hommes ont comme cela une si grosse voix.

M. LE NOIR.

C'est la différence du sexe, ma voisine, entendez-vous ?

Mme TUBLEU.

J'entends bien ; mais c'est que je ne comprends pas....

M. LE CREUX.

Cela est pourtant bien vrai ; car il y a des hommes qui n'ont la voix claire qu'à cause de la différence....

Mme TUBLEU.

De la différence?....

M. LE CREUX.

Monsieur le Noir entend bien ce que je veux dire.

Mme FRANGEOT.

Dites donc, mon voisin ?

M. LE NOIR.

Cela ne vous regarde pas, ma voisine, vous n'avez rien à faire là, n'est-ce pas, monsieur le Creux ? (Il rit.)

M. LE CREUX.

Oui, monsieur, vous avez raison. (Il rit gros.)

Mme TUBLEU.

Ma voisine, ne trouvez-vous pas les hommes bien insupportables ? ils se moquent de nous quand nous ne savons pas quelque chose, et ils ne veulent pas nous l'apprendre quand nous leur demandons de nous l'expliquer.

Mme LE NOIR.

Ah ! ne m'en parlez pas. Parlons plutôt de la belle voix de monsieur.

M. LE CREUX.

Madame, vous avez bien de la bonté.

Mme LE NOIR.

Je voudrais bien que mes enfants eussent de la voix comme cela.

M. LE NOIR.

Oui, ta fille, par exemple.

Mme LE NOIR.

Non; mais Noiron aimera la musique, je crois, car il fait bien du bruit toute la journée.

Mme FRANGEOT.

Et ma fille à moi, ma voisine, elle sait toutes les chansons de sa mie.

M. LE CREUX.

C'est ce que nous appelons avoir des dispositions pour la musique, madame.

Mme TUBLEU.

Il faut lui faire apprendre, ma voisine, et par monsieur le Creux, qui montre fort bien.

Mme FRANGEOT.

C'est à quoi je pensais, pour quand elle ne sera plus nouée.

M. LE NOIR.

Ah! voilà enfin le voisin Tubleu.

SCÈNE XI.

Mme TUBLEU, Mme FRANGEOT, Mme LE NOIR, Mme VARLOPE, M. TUBLEU, M. LE NOIR, M. VARLOPE, M. LE CREUX.

M. LE NOIR.

Parbleu, tu te fais bien attendre, voisin.

M. TUBLEU.

Dame, ce n'est pas ma faute. Mes voisines, je vous souhaite bien le bonsoir.

Mme LE NOIR.

Bonsoir, mon voisin.

M. TUBLEU.

Allons, tenez, voilà comme on dit bonsoir. (Il l'embrasse, ainsi que madame Frangeot et madame Varlope.)

Mme VARLOPE.

Finissez donc.

M. TUBLEU.

Je ne fais que commencer.

Mme FRANGEOT.

En voilà assez.

Mme TUBLEU.

Et moi, Chou-chou, tu ne me dis rien?

M. TUBLEU.

Allons, tiens. (Il tend la joue.)

Mme TUBLEU.

Est-ce comme cela?

M. TUBLEU.

Allons, finis. (Madame Tubleu l'embrasse cinq ou six fois.) Eh! voilà le voisin Varlope!

M. LE NOIR.

Oui, vraiment, qui me gagne deux parties.

M. TUBLEU.

Monsieur le Creux, vous êtes un honnête homme de ne pas nous avoir manqué de parole.

M. LE CREUX.

Monsieur, assurément, je n'avais garde.

M. TUBLEU.

Où est donc le voisin Frangeot?

Mme FRANGEOT.

Je ne sais pas ce qu'il est devenu depuis quatre heures.

M. TUBLEU.

Il vous abandonne, ma voisine, il ne faut pas souffrir cela; si vous voulez, je vous vengerai.

Mme FRANGEOT.

N'avez-vous pas votre épouse?

M. TUBLEU.

Bon! c'est le pain quotidien.

Mme TUBLEU, l'embrassant.

Qu'est-ce que c'est donc que ce coquin-là? c'est fort joli, monsieur! Dis donc, Chou-chou, d'où viens-tu si tard?

M. TUBLEU.

Si tard, si tard! je viens de faire une bonne affaire.

M. LE NOIR, se levant.

Qu'est-ce que c'est?

Mme TUBLEU.

Dis à moi, Chou-chou.

M. TUBLEU.

Tu sais bien ce procureur de Ménil-Montant, M. de la Grosse?

Mme TUBLEU.

Eh bien?

M. TUBLEU.

Je vas repeindre sa maison en dehors à la manière italienne; elle est fort petite, et pour cela il me donne un bon cheval de cabriolet.

Mme TUBLEU.

Eh bien, c'est bon cela.

Mme FRANGEOT.

Vous allez avoir un cabriolet, ma voisine?

Mme TUBLEU, se redressant.

Oui, ma voisine.

M. TUBLEU.

Oui, mais c'est moi qui m'en servirai; parce que je vais avoir beaucoup d'affaires.

Mme TUBLEU.

Oui, mais j'irai dedans les dimanches, n'est-ce pas, mon Chou-chou?

M. TUBLEU.

Oui, oui,

Mme TUBLEU.

Voilà pourquoi nous avons pris Saint-Jacques, parce qu'il sait panser les chevaux.

M. LE NOIR.

Eh! quelles affaires auras-tu donc tant, voisin?

M. TUBLEU.

Premièrement, toutes les maisons que va faire bâtir M. d'Orson, voisin.

M. LE NOIR.

Cet homme si riche?

M. TUBLEU.

Oui, et puis beaucoup de pratiques qu'il doit me donner, dont il y en a beaucoup à la campagne.

Mme VARLOPE, à madame Frangeot.

Mais s'il va tant à la campagne, la voisine ne se servira pas du cabriolet.

Mme TUBLEU.

Pardonnez-moi, mes voisines; puisque nous avons Saint-Jacques, il pourra panser aussi bien deux chevaux qu'un seul.

Mme FRANGEOT.

Vous avez raison, ma voisine; mais, en ce cas-là, j'aimerais autant avoir un carrosse, il ne vous en coûterait pas davantage.

Mme TUBLEU.

Que dis-tu à cela, Chou-chou?

M. TUBLEU.

C'est assez bien dit.

Mme LE NOIR.

Et Saint-Jacques vous servirait de cocher, mon voisin.

M. TUBLEU.

Il faudra donc que j'achète un carrosse, au lieu d'un cabriolet?

M. LE NOIR.

Sans doute, voisin; il n'y a qu'à prendre un carrosse d'hasard, il ne coûtera pas davantage qu'un cabriolet tout neuf.

M. TUBLEU.

Tu le crois, voisin?

M. LE NOIR.

Sûrement. Eh! tiens, le voisin Frangeot a un sellier de sa connaissance, il pourra t'en faire avoir un à bon marché.

Mme FRANGEOT.

J'en fais mon affaire, moi, voisin.

M. TUBLEU.

Je vous suis obligé, voisine.

Mme FRANGEOT.

Mais c'est à condition que j'irai dans le carrosse.

M. TUBLEU.

Je vous en prierai, voisine.

Mme LE NOIR.

Et moi, voisine?

Mme TUBLEU.

Sûrement, et la voisine Varlope aussi; allons, mes voisines, montez donc.

Mme FRANGEOT.

Je n'en ferai rien, ma voisine, après vous.

Mme TUBLEU.

La voiture est à moi, allons mes voisines, mettez-vous donc sur le derrière, sans façon.

M. LE NOIR.

Oui, à terre, vous ne tomberez pas de bien haut.

Mme LE NOIR.

Ah! mon dieu, le drôle de corps!

M. VARLOPE.

Et moi, où me mettrai-je, voisine?

M. LE NOIR.

Sur le derrière aussi, après ces dames, en dehors.

M. VARLOPE.

J'aime mieux aller à pied, ma voisine.

M. LE NOIR.

Eh bien, tu iras, il ne faut rien pour cela, voisin.

Mme TUBLEU.

Il me semble déjà que je me vois passer dans mon carrosse, mes voisines. Je vous mènerai aussi, monsieur le Creux.

M. LE CREUX.

Madame, vous avez bien de la bonté.

M. LE NOIR.

Attendez donc, ma voisine, n'allez pas si vîte, vous allez nous écraser. Attends donc, Saint-Jacques, veux-tu bien t'arreter?

M. TUBLEU.

Allons, finis donc, toi, voisin.

M. LE NOIR.

Mais c'est que je veux empêcher Saint-Jacques de crever tes chevaux.

SCÈNE XII.

Mme LE NOIR, Mme TUBLEU, Mme VARLOPE, Mme FRANGEOT, M. TUBLEU, M. LE NOIR, M. FRANGEOT, M. VARLOPE, M. LE CREUX.

M. FRANGEOT.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce que c'est donc que tout ce train-là? je m'en vais aller chercher le commissaire, moi.

Mme FRANGEOT.

Écoute, écoute donc, la poule.

M. FRANGEOT.

Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

M. LE NOIR.

C'est que tu peux rendre un grand service au voisin et à la voisine Tubleu.

M. FRANGEOT.

Je ne demande pas mieux.

M. LE NOIR.

Je savais bien, moi, qu'il ferait ton affaire, voisin.

M. FRANGEOT.

Allons, dites donc.

Mme FRANGEOT.

La poule, j'ai dit au voisin que tu connaissais un sellier.

M. FRANGEOT.

Et un bon, je peux m'en vanter. Eh ! tiens, voisin, je sors de chez lui tout à l'heure.

Mme FRANGEOT.

Voilà ce que j'ai dit. C'est que le voisin voudrait avoir un bon carrosse d'hasard.

M. FRANGEOT.

Pour qui?

Mme TUBLEU.

Pour nous, mon voisin.

M. FRANGEOT.

Allons donc, ma voisine ; pourquoi vous moquez-vous de moi comme cela?

M. LE NOIR.

Elle ne se moque pas de toi, voisin ; ils ont déjà un cheval et un cocher.

M. FRANGEOT.

Tout de bon? vous avez donc fait fortune, voisin?

M. TUBLEU.

Mais, enfin.....

M. LE NOIR.

Ce n'est pas ton affaire. Dis seulement si tu pourras leur faire avoir un carrosse d'hasard?

M. FRANGEOT.

Je m'en vante, et il y a pour cela une bien bonne occasion.

Mme TUBLEU.

Laquelle, mon voisin?

M. FRANGEOT.

C'est, ma voisine, celle d'une pratique du sellier en question, qui vient de mourir, et qui avait cinq ou six voitures fort bonnes.

M. TUBLEU.

Tout de bon, voisin?

M. FRANGEOT.

Oui, je viens de voir son billet d'enterrement.

Mme TUBLEU.

Cela est trop heureux, Chou-chou!

M. LE NOIR.

Et comment s'appelle ce vivant-là, qui vient de mourir comme cela tout exprès?

M. FRANGEOT.

C'était un homme fort riche. Attendez que je me souvienne de son nom. Ah! c'est M. d'Orson.

M. TUBLEU, s'écriant.

M. d'Orson est mort?

M. FRANGEOT.

Je te dis que j'en suis sûr, voisin.

Mme FRANGEOT.

Qu'est-ce que tu dis donc-là, la poule?

M. FRANGEOT.

Ce que je sais. Oh! je leur ferai faire un bon marché; ils peuvent compter sur moi.

M. TUBLEU.

Voilà un grand malheur!

M. FRANGEOT.

Qu'est-ce qu'il a donc lui?

M. VARLOPE.

Voisin, je crois que nous n'avons plus besoin de ta protection.

M. FRANGEOT.

Pourquoi donc?

M. LE NOIR, à M. Tubleu.

Voisin, je te conseille de vendre ton cheval de cabriolet.

M. FRANGEOT.

Mais je n'entends rien à tout cela.

M. LE NOIR.

On te l'expliquera, voisin. Tu viens de verser-là une voiture où était la voisine Frangeot et toutes les voisines; tu es un grand maladroit.

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

Mme TUBLEU, Mme FRANGEOT, Mme VARLOPE, Mme LE NOIR, M. TUBLEU, M. FRANGEOT, M. VARLOPE, M. LE NOIR, M. LE CREUX, SAINT-JACQUES.

SAINT-JACQUES.

Madame Tubleu, Dame Jeanne dit comme cela que vous veniez souper tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

Mme TUBLEU.

Ah ! je n'ai plus d'appétit.

M. LE NOIR.

Bon, bon, ma voisine, venez-vous-en boire à la santé du mort; il est peut-être cause que vous ne manquerez jamais d'avoir de quoi vivre.

Mme TUBLEU.

Mes voisines, voulez-vous bien passer là-dedans?

M. LE NOIR.

Eh bien, n'allez-vous pas faire des façons comme pour monter en carrosse?

Mme LE NOIR.

Allons, ne ris donc pas, la petite maman.

M. LE NOIR.

Passe, toi. Monsieur le Creux, nous vous mènerons à pied; ne vous embarrassez pas, passez toujours, et chantez; moquez-vous de cela.

M. TUBLEU.

Voisin, j'ai envie de rester ici tout seul.

M. LE NOIR.

Parce que tu n'as pas de carrosse? nous te prêterons les nôtres, ce sera tout de même, marche toujours.

M. FRANGEOT.

Voisin, tu m'expliqueras donc tout cela?

M. LE NOIR.

Pardi cela ne sera pas bien difficile. Les choses ne peuvent pas toujours durer. Tu nous a mis tous à pied, c'est-à-dire, chacun à sa place.

M. FRANGEOT.

Eh bien, je n'ai donc pas fait de mal?

M. LE NOIR.

Non, non, voisin, tranquillise-toi; la tête voulait faire reposer les pieds, et elle aurait fait reposer les dents.

LE PERSIFLEUR.

PROVERBE XCIX.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE SÉVANE.
LA BARONNE DE RIANVILLE.
LE COMTE DE MOQUART.
LE COMMANDEUR DE SAINT-GATIEN.

La scène est à la campagne, chez la marquise de Sévane.

LE PERSIFLEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous fait du Comte, Commandeur?

LE COMMANDEUR.

Je crois qu'il se promène.

LA MARQUISE.

Ah! j'en suis bien aise; parce qu'il me dira comment il aura trouvé tout ce que j'ai fait dans mes jardins et mon parc.

LE COMMANDEUR.

Vous croyez qu'il vous le dira?

LA MARQUISE.

Sûrement. Pourquoi pas?

LE COMMANDEUR.

Mais saurez-vous au vrai ce qu'il pensera?

LA MARQUISE.

Je n'en doute pas. Je sais bien que vous croyez qu'il persifle toujours.

LE COMMANDEUR.

Je ne l'ai jamais entendu parler autrement.

LA MARQUISE.

C'est que vous ne l'avez pas vu avec moi.

LE COMMANDEUR.

Non, encore hier à souper.

LA MARQUISE.

Il ne parlait pas sérieusement; et puis les gens que nous avions étaient excellents, ils voulaient être loués, il les a servis selon leur goût.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, qu'il s'est bien amusé à leurs dépens.

LA MARQUISE.

Allons, vous lui en voulez.

LE COMMANDEUR.

Moi? je vous jure que non, au contraire; mais j'ai été plus de trois ans à me faire à son ton, et quelquefois même encore il m'embarrasse; mais comme il m'a donné des preuves très-fortes de son amitié, elles m'ont rassuré.

LA MARQUISE.

Vous l'aimez donc?

LE COMMANDEUR.

Beaucoup. Et je lui ai fait souvent des reproches de cette diable d'habitude, qui empêche de savoir réellement ce qu'il pense.

LA MARQUISE.

C'est votre défiance ordinaire qui fait que vous lui trouvez ce défaut.

LE COMMANDEUR.

Voilà bien les femmes; quand on n'est pas de leur avis sur les hommes qu'elles protègent, elles vous trouvent des torts.

LA MARQUISE.

Torts ou non, si vous aimez le Comte, vous devez approuver mon projet.

LE COMMANDEUR.

Quel est-il?

LA MARQUISE.

De le marier.

LE COMMANDEUR.

A propos de quoi?

LA MARQUISE.

Parce que je sais qu'il s'ennuie d'être garçon.

LE COMMANDEUR.

Il vous l'a dit?

LA MARQUISE.

Oui, très-souvent.

LE COMMANDEUR.

Et vous le croyez?

LA MARQUISE.

Sûrement. En vérité, Commandeur, vous m'impatientez.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est pas mon dessein. Poursuivez : à qui le destinez-vous?

LA MARQUISE.

A la baronne de Rianville.

LE COMMANDEUR.

Elle ne plaira pas au Comte.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? c'est une femme très-aimable.

LE COMMANDEUR.

Si vous voulez. Vous la trouvez aimable, parce qu'elle rit toujours; et moi je vous réponds qu'elle ne rit que parce qu'elle se décontenance.

LA MARQUISE.

Cela ne fait rien; elle est gaie au moins.

LE COMMANDEUR.

Voilà encore ce que je ne vous accorde pas.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien contrariant aujourd'hui!

LE COMMANDEUR.

Eh bien, vous verrez s'il ne faudra pas que je me mêle de ce mariage-là pour qu'il réussisse; je ne vous en dis pas davantage, parce que vous diriez encore que j'en veux à la Baronne.

LA MARQUISE.

J'entends le Comte, vous allez voir s'il me persiflera.

LE COMMANDEUR.

Oh que non, il n'osera jamais.

LA MARQUISE.

Je me garderai bien de lui dire tout ce que vous pensez de la Baronne.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

Eh bien, Comte, vous venez de vous promener : vous allez me dire comment vous trouvez mon parc.

LE COMTE.

Je le trouve admirable!

LA MARQUISE.

Connaissiez-vous les jardins à l'anglaise?

LE COMTE.

J'en avais entendu parler; et je crois que les jardins à l'anglaise de France sont beaucoup plus beaux que ceux d'Angleterre.

LA MARQUISE.

Tout cela d'après ce que vous venez de voir?

LE COMTE.

Sûrement.

LA MARQUISE.

Pour moi, je suis persuadée que le centre du goût est en Angleterre.

LE COMTE.

Voilà ce que j'avais toujours pensé.

LA MARQUISE.

Réellement? je suis bien aise de me rencontrer ainsi avec vous. Voyons ce qui vous a le plus frappé dans mon parc?

LE COMTE.

Tout.

LA MARQUISE.

Comment, tout?

LE COMTE.

Votre gazon, qui contient tout le parc.

LA MARQUISE.

Oui, oui, vous avez raison; je ne veux marcher que sur de la verdure.

LE COMTE.

On ne saurait mieux penser; rien n'égale les gazons pour donner de l'ombre.

LA MARQUISE.

Rien n'est plus frais.

LE COMTE.

C'est ce que je vous dis. Vous aviez de grands arbres touffus qui couvraient tout, on ne savait où se mettre à l'abri.

LA MARQUISE.

Oh! j'ai fait couper tout cela, j'ai tout rajeuni.

LE COMTE.

Oui, ces arbres sans tête qui courent les uns après les autres sur vos gazons, sont charmants!

LA MARQUISE.

Délicieux! vous verrez, quand ils seront venus.

LE COMTE.

Ces tombes de fleurs que l'on rencontre par-ci, par-là, sur vos gazons, m'ont fait un plaisir auquel l'on n'est pas accoutumé.

LA MARQUISE.

Et mes montagnes?

LE COMTE.

Charmantes! la vue passe par-dessus, rien n'est plus commode! Voilà ce que j'ai trouvé de mieux imaginé dans ces sortes de jardins-là.

LA MARQUISE.

Vous ne me parlez pas de mes arbres étrangers, de mes arbres verts?

LE COMTE.

Il n'y a rien comme cela!

LA MARQUISE.

Je suis bien aise que vous en soyez content.

LE COMTE.

Comment ne le serais-je pas? cela vous agrandit, vous élève au-dessus de tout le monde!

LA MARQUISE.

Comment cela, Comte? je ne comprends pas bien.

LE COMTE.

Vous savez que les pins, les sapins, tous ces arbres-là, dans leur pays, touchent les cieux, qu'à peine les regards peuvent atteindre à leurs cîmes?....

LA MARQUISE.

Rien n'est plus vrai.

LE COMTE.

Et ici on y touche avec la main.

LA MARQUISE.

Vous avez raison : on se croit des géants ou des dieux. A propos de cela, vous avez vu mon cèdre du Liban?

LE COMTE.

Ah! je vous en réponds; le Vicomte me l'a montré.

LA MARQUISE.

C'est lui qui me l'a donné.

LE COMTE.

Il m'a fait faire bien du chemin pour le trouver.

LA MARQUISE.

C'est qu'il a la vue basse, il fallait l'aider.

LE COMTE.

Je ne demandais pas mieux; et pour cela je regardais parmi les arbres les plus grands celui qui dominerait, quand le Vicomte, qui était resté derrière moi, s'est écrié : Comte, le voilà, le voilà. Je me suis retourné, et j'ai vu le Vicomte qui était à quatre pates à terre, et dont le nez me cachait votre cèdre du Liban.

LA MARQUISE.

Eh bien, vous l'avez vu enfin; convenez que cela fera un bien bel arbre un jour?

LE COMMANDEUR.

Oui, dans trois mille ans. Ma foi, vous êtes excellents tous les deux! (Il rit en s'en allant.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

A qui en a donc le Commandeur? je ne l'ai jamais vu rire autant.

LA MARQUISE.

Je sais bien pourquoi.

LE COMTE.

Vous me le direz?

LA MARQUISE.

Il croit que vous me persiflez.

LE COMTE.

Je le reconnais bien là, il est toujours défiant.

LA MARQUISE.

C'est son défaut, je lui ai dit mille fois.

LE COMTE.

Et vous avez bien fait; mais vous ne le corrigerez jamais.

LA MARQUISE.

C'est ce que je pense, et je crains extrêmement que sa défiance me gagne.

LE COMTE.

Vous n'y avez nul penchant.

LA MARQUISE.

Il est vrai; mais venons à ce que j'ai à vous dire. Vous savez toute l'amitié que j'ai pour vous?

LE COMTE.

J'espère que vous n'ignorez pas combien elle m'est chère, et que vous me rendez justice?

LA MARQUISE.

Je veux du moins vous le prouver. Je sais que vous n'êtes pas riche, et j'ai envie de vous marier.

LE COMTE.

Comment?

LA MARQUISE.

J'ai à vous proposer une veuve de qualité, jeune, jolie, très-aimable, jouissant de quarante mille livres de rentes, avec les espérances d'en avoir encore autant.

LE COMTE.

Cela me conviendrait très-fort.

LA MARQUISE.

Pour cela, je l'ai engagée à venir ici passer quelques jours; mais je veux que cela soit fait tout de suite.

LE COMTE.

La connais-je?

LA MARQUISE.

Vous pouvez connaître son nom, mais je ne crois pas que vous l'ayiez jamais vue : c'est la baronne de Rianville.

LE COMTE.

Je ne la connais pas.

LA MARQUISE.

Elle va arriver dans le moment.

LE COMTE.

Mais ce mariage-là m'arrangerait on ne peut pas davantage.

LA MARQUISE.

Je vous réponds de le faire réussir.

LE COMTE.

Je vous aurai la plus grande obligation.

LA MARQUISE.

Je vois, je crois, une voiture qui arrive; c'est peut-être elle. Il faut que je le sache. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE.

Diable! quarante mille livres de rentes, ce serait une excellente affaire! Il faut convenir que la Marquise est une bien bonne femme. Ne négligeons pas ceci, et finissons promptement, puisqu'elle croit que cela est aisé.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

C'est elle-même; je suis sûre que vous en serez enchanté.

LE COMTE.

Je le suis déjà.

LA MARQUISE.

Non, je vous dis vous en serez content; mais avant de la voir, laissez-moi la prévenir, et vous viendrez quand vous jugerez que nous aurons un peu causé.

LE COMTE.

Songez que je vous laisse entièrement la maîtresse de tout.

LA MARQUISE.

Laissez-moi faire. J'entends du bruit; allez-vous-en.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh, la voilà donc, enfin, cette charmante Baronne!

(Elles s'embrassent.)

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, oui, me voilà. (Riant.) Mais savez-vous que j'ai cru que je n'arriverais jamais ; j'ai éprouvé toutes sortes de malheurs. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Comment donc !

LA BARONNE.

J'ai voulu faire la première poste avec mes chevaux ; j'ai rencontré des charretiers qui m'ont barré le chemin. Mes gens se sont battus ; c'était quelque chose d'affreux. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Mais vous avez dû avoir grand'peur ?

LA BARONNE.

Oh ! j'ai été dans un état ! Est-ce que Julie ne s'est pas trouvée mal ! (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Vous l'avez amenée pourtant ?

LA BARONNE.

Sûrement, je l'ai amenée. Je lui ai dit en arrivant d'aller se coucher. C'est incroyable tout ce qui m'arrive ! (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Enfin, vous voilà.

LA BARONNE.

Et mon beau-père, qui est à la mort. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Réellement ?

LA BARONNE.

Oui, il est abandonné des médecins. Vous savez combien il m'a tourmentée ; cependant je le regrette fort. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Je le crois. Mais votre mari lui ressemblait.

LA BARONNE.

Ah ! malgré cela, je le pleurerai toute ma vie. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Il faut mettre un terme à votre douleur.

LA BARONNE.

Voilà ce que je ne saurais gagner sur moi; j'en rêve toutes les nuits; il me fait des peurs affreuses! (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Pour chasser ces idées-là, il faut vous remarier. Est-ce que vous ne vous ennuyez pas d'être veuve?

LA BARONNE.

Si je m'ennuie? je m'ennuie à la mort; cela peut-il être autrement? (Elle rit.)

LA MARQUISE.

L'on a beau dire; notre existence, à nous autres femmes, est celle qu'un mari nous donne; nous tenons de lui toute notre considération. J'ai un homme à vous proposer, qui est non-seulement un homme de mérite, mais qui est fort aimable.

LA BARONNE.

Ah, le Baron était très-aimable, et je ne retrouverai jamais un mari comme lui. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Mais vous ne connaissez pas le comte de Moquart?

LA BARONNE.

J'en ai entendu parler, et l'on m'a fait craindre horriblement de le rencontrer. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Pourquoi donc? Quelle enfance!

LA BARONNE.

C'est qu'il a la réputation de persifler tout le monde, et que je crains toujours qu'on ne se moque de moi, cela me désole, (Elle rit.) parce que je ne saurais m'en apercevoir.

LA MARQUISE.

Le Comte a le désir de vous plaire; ainsi cela doit vous rassurer. Le voici: c'est son cœur qui le conduit vers vous.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

Venez, venez, Comte. Tenez, voilà cette chère Baronne, dont je vous ai tant parlé.

LE COMTE.

Tout ce que vous m'en avez dit, madame, est fort au-dessous de ce que je vois; et vous peignez faiblement vos amis.

LA MARQUISE.

Vous la trouverez encore mieux quand vous la connaîtrez davantage. Ah çà, Comte, voulez-vous bien lui tenir compagnie pendant que je vais achever une lettre qu'il faut que je fasse partir dans l'instant?

LA BARONNE.

Mais, madame.... (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Je ne serai pas long-temps.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE COMTE.

LA BARONNE, riant.

La Marquise est folle, je crois, de me laisser comme cela en tête à tête avec quelqu'un que je vois pour la première fois.

LE COMTE.

Si c'était une plaisanterie, elle retomberait entièrement sur moi, et mon amour-propre ne serait pas flatté qu'on me crût aussi peu redoutable; mais elle connaît le respect dont je suis capable, et celui que vous inspirez.

LA BARONNE.

Vous me trouvez un air redoutable, apparemment? (Elle rit.)

LE COMTE.

Écoutez donc, madame, il faut être prodigieusement en garde pour ne pas se livrer entièrement au sentiment que vous faites naître; et si le désir de vous plaire n'était pas retenu par la crainte de n'y pas réussir.....

LA BARONNE.

Oui, je vois que votre modestie vous empêche de vous en trouver digne. C'est le défaut ordinaire des hommes: cependant cela n'empêche pas qu'on ne les craigne, mais je dis beaucoup. (Elle rit.)

LE COMTE.

Ne plaisantez pas, madame, je vous en supplie; je vais vous parler absolument du fond de mon cœur. Ce que je viens de vous dire n'a rien qui doive vous surprendre; et ce doit être le langage de tous ceux qui vous connaissent; mais si je pouvais l'emporter sur eux par une préférence qui me lierait à vous pour toute ma vie, je ne conçois pas qu'il puisse y avoir jamais de bonheur plus grand!

LA BARONNE.

Voilà qui est divin! un pouvoir si subit de mes charmes aurait de quoi me tourner la tête, surtout étant senti par un homme aussi supérieur que vous, monsieur.. (Elle rit.)

LE COMTE.

Peut-être vous paraît-il ridicule que j'ose vous l'avouer si promptement; mais si vous me connaissiez davantage, peut-être vous détermineriez-vous moins difficilement; et ma supériorité, pour parler selon vous, s'éclipserait bientôt: voilà ce qui m'engage à faire en sorte d'arracher un consentement qui ne devrait être que le prix d'un temps considérable d'assiduités et de soins.

LA BARONNE.

Ce que j'admire, c'est l'excès de votre modestie. (Elle rit.)

LE COMTE.

C'est que je ne crois pas que dans une affaire si sérieuse, il faille se donner pour plus que l'on ne vaut.

LA BARONNE.

Mais je trouve que vous valez beaucoup, et j'ai mes craintes aussi, c'est que vous ne vous abusiez excessivement sur tout ce que je vous parais mériter. (Elle rit.)

LE COMTE.

Parlez-moi donc sérieusement, madame, et tirez-moi de l'inquiétude où vous me mettez; répondez-moi, je vous prie, d'une manière à me donner l'espérance la plus flatteuse que je puisse concevoir.

LA BARONNE.

Oh! je vous crois très-sincèrement, et rien ne peut m'engager plus facilement à me décider que le ton que vous venez d'employer. (Elle rit, et sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, la regardant aller.

Ce qui m'arrive est unique! je me suis moqué de vingt femmes, qui en ont toutes été les dupes; et celle-ci, à qui je parle très-sérieusement, se rit de moi! je m'y perds. Sans doute elle aime ailleurs. La Marquise n'en est pas instruite, apparemment. Je suis désespéré d'avoir vu la Baronne!

SCÈNE X.

LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMMANDEUR.

Où donc sont ces dames? réponds-moi : que fais-tu là à rêver, toi?

LE COMTE.

C'est une aventure incroyable!

LE COMMANDEUR.

Quoi donc?

LE COMTE.

Cette baronne de Rianville vient de se moquer de moi en plein.

LE COMMANDEUR.

Comment?

LE COMTE.

La Marquise est une tête aussi comme il n'y en a point. Elle avait imaginé que je pourrais épouser la Baronne : je crois qu'elle l'a prévenue de ce projet; j'arrive, elle me laisse avec elle : sa fortune m'avait tenté, et sa figure me décide dès le premier moment; jamais aucune femme n'a su me plaire davantage.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, tout a été conclu, arrangé dans l'instant, sans doute?

LE COMTE.

Eh! point du tout. J'ai tout employé pour lui faire connaître l'ascendant que ses charmes ont acquis tout à coup sur mon cœur, en la voyant pour la première fois, et je lui ai montré le désir le plus vif de l'épouser.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est pas perdre de temps.

LE COMTE.

Mais je la croyais prévenue par la Marquise, et je ne voulais pas d'ailleurs qu'elle crût que je pusse former sur elle d'autres desseins.

LE COMMANDEUR.

Cela est délicat.

LE COMTE.

Tu m'impatientes avec tes réflexions.

LE COMMANDEUR.

Finis.

LE COMTE.

La Baronne n'a fait que me rire au nez, et je n'ai pu lui rien persuader.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois?

LE COMTE.

J'en suis sûr.

LE COMMANDEUR.

Celui-là est délicieux !

LE COMTE.

Cette exclamation - là prouve tout-à-fait l'intérêt que tu prends à ma situation.

LE COMMANDEUR.

Ta situation! voilà un grand mot. Voyons, expliquons-nous: tu en es donc réellement amoureux ?

LE COMTE.

Je te dis, à en perdre l'esprit.

LE COMMANDEUR.

Ah çà, en honneur, tu ne me persifles pas ? tu n'as pas réussi ?

LE COMTE.

Je te dis que suis désespéré.

LE COMMANDEUR.

Je n'avais pas prévu cela.

LE COMTE.

Pourquoi donc?

LE COMMANDEUR.

Je te le dirai. Voici ces dames; je vais tâcher de pénétrer les raisons de la Baronne. Ne t'éloigne pas.

LE COMTE.

Je remets mes intérêts entre tes mains.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, à part.

Elles ne me voient pas, écoutons.

LA MARQUISE.

Mais, en vérité, madame, je ne saurais croire cela.

LA BARONNE.

Je vous dis que je le connaissais de réputation, et l'on ne m'a pas trompée. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Mais que vous a-t-il dit enfin?

LA BARONNE.

Oh! que sais-je, moi? que je pouvais seule faire son bonheur, comme s'il me connaissait depuis long-temps; enfin, il ne m'a pas dit un mot sans me persifler. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Et que lui avez-vous répondu?

LA BARONNE.

Que j'étais enchantée de sa modestie. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Et tout cela en riant?

LA BARONNE.

Mais jugez, j'étais d'un embarras extrême. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Il est donc persuadé qu'il vous convient?

LA BARONNE.

Je crains qu'il n'imagine que j'aie été la dupe de tout ce qu'il m'a dit. (Elle rit.)

LE COMMANDEUR.

Eh bien, madame, vous pouvez cesser d'être inquiète.

LA MARQUISE.

Quoi, vous avez entendu ce que la Baronne vient de dire?

LE COMMANDEUR.

Oui, vraiment, et tout ceci est fort plaisant!

LA MARQUISE.

Comment donc?

LE COMMANDEUR.

C'est que le Comte est réellement persuadé que madame la Baronne s'est moquée de ses prétentions sur elle.

LA MARQUISE.

Ah! celui-là est charmant!

LA BARONNE.

Madame, M. le Commandeur me persifle aussi, et je vous avoue que j'en suis furieuse. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Non, je vous réponds du Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Et moi du Comte; mais je vois que vous serez difficiles à persuader l'un et l'autre. Je vous ai bien dit, madame la Marquise, que ce mariage-là ne réussirait pas, si je ne m'en mêlais point.

LA MARQUISE.

Et que comptez-vous faire pour cela?

LE COMMANDEUR.

Le voici. Il faut que madame la Baronne m'honore assez de sa confiance, pour me dire tout naturellement si le Comte lui convient.

LA BARONNE.

J'ai déjà dit à madame qu'un homme qui la première fois qu'il m'a vue m'a persiflée, ne saurait me convenir. (Elle rit.)

LE COMMANDEUR.

Mais, supposé qu'il ne vous ait pas persiflée?

LA BARONNE.

Eh bien, un autre homme qui lui ressemblerait, et qui n'aurait pas le défaut qu'il a, ne me déplairait pas. (Elle rit.)

LE COMMANDEUR.

Je vais le faire venir. (Il va chercher le Comte.)

LA BARONNE.

Ah! gardez-vous-en bien, il me fait une frayeur mortelle. (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Eh! que risquez-vous de l'entendre encore une fois?

LA BARONNE.

Mais tout. S'il allait vouloir m'épouser malgré moi, (elle rit.) je serais très-malheureuse.

LA MARQUISE.

Quelle folie !

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Madame, voici le Comte, qui est désespéré de n'avoir pu vous persuader de la vérité de tout ce qu'il vous a dit.

LE COMTE.

Il est très-vrai, madame, que la malheureuse prévention où vous êtes contre moi, fera le malheur de ma vie, et que je ne sais comment m'exprimer, pour vous convaincre de la vérité de mes sentiments.

LA BARONNE.

Je sais à merveille qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous croire, et que même vous en seriez fort aise. (Elle rit.)

LE COMTE.

Ah ! madame, je serais au comble du bonheur !

LA BARONNE.

Voilà ce que je dis, et ce qui n'arrivera pas. (Elle rit.)

LE COMTE.

Mais pourquoi ?

LE COMMANDEUR.

C'est que tu ne pourras jamais persuader à madame tout ce que tu sens pour elle.

LA MARQUISE.

Oui, elle est très-piquée de ce que vous l'avez persiflée ; elle prétend que vous avez cette réputation, et que vous vous êtes laissé entraîner par ce penchant, dès le premier moment que vous l'avez vue.

LE COMTE.

Moi! il serait possible?....

LA MARQUISE.

Je lui ai fort assuré que non.

LE COMMANDEUR.

Et moi aussi. Tout ce que j'ai gagné, c'est qu'elle a trouvé que je la persiflais. Voilà le fruit de ta malheureuse habitude, de ne plus rien pouvoir persuader.

LE COMTE.

A quelles épreuves faut-il que je me soumette, madame? je vous en supplie, ordonnez, exigez, je suis prêt à tout.

LE BARONNE.

Je n'en veux point d'autres; il m'est doux de m'être trompée, et je vous prie de le croire. (Elle rit.)

LE COMMANDEUR.

Tu dois être content.

LE COMTE.

Oui, madame ne se moque-t-elle pas encore de moi?

LA BARONNE.

Je vous réponds que ce n'est pas mon défaut. (Elle rit.)

LE COMTE.

Allons, je dois aller cacher ma honte.

LE COMMANDEUR.

Écoute-moi.

LE COMTE.

Que pourras-tu me dire?

LE COMMANDEUR.

Que ceux qui passent leur vie à plaisanter, ne supportent pas quelquefois la plaisanterie des autres; qu'ils craignent autant le ridicule, qu'ils sont charmés de le faire naître, et de sacrifier tout ce qui se trouve sous leur main pour le seul plaisir d'amuser.

LE COMTE.

Je ne vois pas à quoi tu en veux venir, si ce n'est encore à me rendre plus odieux aux yeux de madame.

LE COMMANDEUR.

Voilà ce qui n'arrivera pas, si tu ne veux plus avoir de défiance. Madame est vraie, et elle suit les mouvements de son cœur en consentant à t'épouser.

LE COMTE.

Serait-il bien possible?

LA MARQUISE.

Madame, rassurez-le donc; allons, ma chère Baronne.

LA BARONNE.

M. le Commandeur vient d'exprimer si bien tout ce que je pense, que je n'ai rien à y ajouter. (Elle rit.)

LE COMTE.

Eh bien, tu vois comme elle se moque de moi.

LA BARONNE.

Vous m'offenserez très-vivement, monsieur, si vous continuez d'avoir cette pensée. Lorsque j'ai bien voulu revenir de la prévention où j'étais contre vous, sur la parole de madame la Marquise et celle de M. le Commandeur. Je vous le dis très-sérieusement. (Elle rit.)

LE COMTE, à part.

Je n'y comprends plus rien.

LA BARONNE.

Vous hésitez encore à me croire; prenez-y garde, je penserai que vous voulez jouer la modestie. (Elle rit.)

LE COMTE.

Et je ne vous paraîtrai donc jamais vrai?

LA BARONNE.

Sera-ce ma faute? n'ai-je pas fait tout ce qu'il fallait pour me persuader moi-même? (Elle rit.)

LA MARQUISE.

Tenez, convenez de vos faits, et ne vous expliquez pas davantage.

LA BARONNE.

Pour moi, j'y consens de tout mon cœur. (Elle lui donne sa main en riant.)

LE COMTE, lui baisant la main.

Ah! mon bonheur n'est donc plus douteux!

LE COMMANDEUR.

Je vais dévoiler à présent tout le mystère. La gaieté de madame la Baronne t'a embarrassé?

LE COMTE.

Il est vrai.

LE COMMANDEUR.

J'ai voulu que tu sentisses une fois bien véritablement par toi-même, combien, avec l'habitude de persifler, on ôte la confiance à ceux avec qui on est exposé à vivre tous les jours.

LA BARONNE.

L'avis est bon, monsieur le Comte. (Elle rit.)

LE COMTE.

Et je vous jure d'en profiter.

LE COMMANDEUR.

Allons, ne nous occupons plus que du soin d'assurer votre bonheur.

L'UNIFORME DE CAMPAGNE.

PROVERBE C.

PERSONNAGES.

M. DUVERDIER, *auditeur des comptes.*

Mme PAVARET, *sœur de M. Duverdier.*

Mlle BATILDE, *fille de M. Duverdier.*

M. GOBERGEAU, *substitut.*

M. LANDIER, *greffier.*

M. DE CLAIRVILLE, *fils de M. Landier.*

M. BÉTASSIER, *président au grenier à sel de Troyes.*

LA BRIE, *laquais de M. Gobergeau.*

La scène est dans la maison de campagne de M. Duverdier, à Arcueil.

L'UNIFORME DE CAMPAGNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme PAVARET, Mlle BATILDE.

Mlle BATILDE.

Eh bien, ma tante, que dites-vous de M. de Clairville, avec le nouvel uniforme?

Mme PAVARET.

Je dis qu'il est bien bon de l'avoir fait faire.

Mlle BATILDE.

Moi, je suis fort aise qu'il s'occupe de plaire à mon père.

Mme PAVARET.

Et vous avez raison, puisque vous l'aimez; mais je n'en trouve pas moins ridicule votre père, de vouloir avoir un uniforme à sa campagne.

Mlle BATILDE.

Mais on dit que tout le monde en a.

Mme PAVARET.

Parce que tout le monde veut faire comme les grands; et qui est-ce qui a commencé? c'est le roi d'abord, et puis les princes. Je me suis fait expliquer tout cela, encore c'était des uniformes de chasse; et mon frère n'avait pas besoin de faire faire des habits verts à tous ses amis, pour tuer des lapins dans sa basse-cour.

Mlle BATILDE.

Il tire quelquefois des moineaux.

Mme PAVARET.

Oui, et il manque toujours les hirondelles.

Mlle BATILDE.

Ma tante, permettez-moi d'aimer les habits verts.

Mme PAVARET.

Vous êtes peut-être comme mon frère, qui a choisi cette couleur-là parce qu'il s'appelle M. Duverdier. Est-ce qu'il ne voulait pas que les femmes fussent aussi habillées de vert ?

Mlle BATILDE.

Cela m'aurait été fort égal.

Mme PAVARET.

Moi je ne l'ai pas voulu; on aurait cru que j'y aurais applaudi, pendant que je suis très-fâchée qu'il ait cette fantaisie-là. Il me semble que j'entends dire : Voyez donc les airs que se donne M. Duverdier, pour un auditeur des comptes; encore s'il était président, à la bonne heure. Et feu mon mari, qui avait pensé l'être, n'aurait jamais fait une chose pareille.

Mlle BATILDE.

En vérité, ma tante...

Mme PAVARET.

Et puis les femmes ont déjà dit qu'elles ne porteraient jamais la livrée de M. Duverdier; enfin, cela fera que nous n'en aurons peut-être pas ici de long-temps.

Mlle BATILDE.

Il est sûr que nous aurons des hommes.

Mme PAVARET.

Moi, j'aime les femmes, parce qu'il faut bien quelqu'un à qui parler à la campagne, et que depuis qu'il y a un billard ici, vous voyez bien que nous restons toujours toutes seules.

Mlle BATILDE.

M. Landier nous tient quelquefois compagnie.

Mme PAVARET.

Oui, et il ne dit pas un mot; si vous l'aimez, c'est qu'il est le père de M. de Clairville. Pour M. Gobergeau, il se moque de tout le monde.

Mlle BATILDE.

Il est l'ami de mon père, et je crois qu'il faudrait le mettre dans nos intérêts.

Mme PAVARET.

Pour déterminer votre mariage avec M. de Clairville, n'est-ce pas ?

Mlle BATILDE.

Oui, ma tante.

Mme PAVARET.

Et vous croyez qu'il sera fort empressé de vous servir ?

Mlle BATILDE.

Pourquoi non ?

Mme PAVARET.

Il est vrai qu'il pourrait avoir de là occasion de vous faire des mauvaises plaisanteries, et cela pourrait bien l'engager à se mêler de vos affaires.

Mlle BATILDE.

Ah ! voilà M. de Clairville.

SCÈNE II.

Mme PAVARET, Mlle BATILDE, M. DE CLAIRVILLE.

Mme PAVARET.

Eh bien, monsieur, ma nièce est charmée de vous voir en habit vert ; et moi, je vous trouve bien bon d'avoir eu cette complaisance.

M. DE CLAIRVILLE.

Il n'y a pas grand mérite à cela, madame ; d'ailleurs, vous savez ce qui m'occupe le plus ; et tout ce qui peut y avoir rapport ne saurait être négligé.

Mme PAVARET.

Je ne crois pas que vous soyez inquiet de votre sort.

M. DE CLAIRVILLE.

Mais, madame....

Mme PAVARET.

Vous avez de l'impatience?

M. DE CLAIRVILLE.

Je l'avoue : je compte sur vos bontés ; mais M. Duverdier ne termine rien.

Mme PAVARET.

Il n'avait que son uniforme dans la tête, cela l'empêchait de s'occuper d'autre chose ; et c'est ce qui faisait, quand je lui parlais de votre mariage, qu'il me répondait oui, nous verrons cela, rien ne presse.

Mlle BATILDE.

Mais s'il s'engageait avec un autre, ma tante?

Mme PAVARET.

Je n'y donnerais pas mon consentement, ma nièce.

M. DE CLAIRVILLE.

Et s'il allait en avant ?

Mme PAVARET.

Ma nièce n'aurait pas mon bien.

M. DE CLAIRVILLE.

Et j'en serais la cause! Ah! madame, j'en mourrais de douleur.

Mlle BATILDE.

Que m'importerait d'être riche, si l'on me séparait de vous ?

Mme PAVARET.

Votre père se tient tranquille à son ordinaire.

M. DE CLAIRVILLE.

Il m'a dit qu'il parlerait; mais il ne pressera rien. Je n'ose parler moi-même, et je ne sais pas si je ne viens pas de me donner un petit tort vis-à-vis de M. Duverdier.

Mlle BATILDE.

Comment donc?

M. DE CLAIRVILLE.

C'est que j'ai refusé de tirer des moineaux avec lui, pour venir ici.

Mme PAVARET.

Il est donc sorti ?

M. DE CLAIRVILLE.

Oui, il se promène le long des haies.

Mlle BATILDE.

Ah ! voilà un monsieur que je ne connais pas. Ma tante, allons-nous-en.

Mme PAVARET.

Je le veux bien. Il est aussi en uniforme : il faut que ce soit un ami de votre père.

Mlle BATILDE.

Cela ne fait rien. Restez ici, monsieur de Clairville, pour savoir qui c'est.

M. DE CLAIRVILLE.

J'irai vous rejoindre tout de suite.

SCÈNE III.

M. BÉTASSIER, M. DE CLAIRVILLE.

M. BÉTASSIER.

Ah ! monsieur, je vous cherchais ; on m'avait dit que vous étiez ici, et je vous ai reconnu d'abord quand je vous ai vu.

M. DE CLAIRVILLE.

Moi, monsieur ?

M. BÉTASSIER.

Oui, vraiment ; ce n'est pas que vous ne soyez bien rajeuni depuis dix ans que vous avez passé à Troyes, mais je sais bien pourquoi.

M. DE CLAIRVILLE.

Moi rajeuni ?

M. BÉTASSIER.

Oui vraiment, et cela ne me surprend pas, parce que mon père m'a dit que je verrais à Paris des choses bien extraordinaires.

M. DE CLAIRVILLE.

Celle-là, en effet, le serait un peu.

M. BÉTASSIER.

Moi, je ne le trouve pas tant, à vous dire le vrai, parce que j'en ai bien vu des exemples.

M. DE CLAIRVILLE.

Des exemples?

M. BÉTASSIER.

Oui, des gens qui sont rajeunis, et cela est tout simple : quand on a toujours porté perruque, et que l'on reprend ses cheveux, cela fait toujours cet effet-là.

M. DE CLAIRVILLE.

C'est une réflexion que je n'avais pas faite.

M. BÉTASSIER.

Et puis il m'était impossible de ne pas vous reconnaître avec votre habit vert.

M. DE CLAIRVILLE.

Comment?

M. BÉTASSIER.

Oui, mon père m'a dit que vous lui aviez écrit que tout le monde serait en habit vert ici.

M. DE CLAIRVILLE.

C'est une raison.

M. BÉTASSIER.

Oui, une raison qui m'a retenu à Paris dans une auberge pendant quinze jours, et cela m'a coûté bien cher.

M. DE CLAIRVILLE.

Il fallait venir sans cela.

M. BÉTASSIER.

Mon père me l'avait bien défendu; et le tailleur m'a fait attendre de jour en jour jusqu'aujourd'hui : tantôt c'était une nôce, tantôt c'était un deuil, tantôt.... Et puis il m'a fait mon habit trop large; et comme il avait pris trop de drap, à ce qu'il m'a dit, il m'a fait quatre culottes et un gilet pour l'hiver, et tout cela me coûte horriblement d'argent, qu'il a fallu payer encore.

M. DE CLAIRVILLE.

Il me paraît que vous avez affaire à M. Duverdier?

M. BÉTASSIER.

Oui, monsieur, et une affaire qui doit me rapporter beaucoup d'argent; c'est ce qui me consolera de la dépense de mon habit vert.

M. DE CLAIRVILLE.

En ce cas, monsieur, je vous laisse, cela ne me regarde pas.

M. BÉTASSIER.

Quoi! vous n'êtes pas M. Duverdier?

M. DE CLAIRVILLE.

Non, monsieur.

M. BÉTASSIER.

Il est singulier que vous lui ressembliez autant.

M. DE CLAIRVILLE.

Tenez, je crois que je l'entends; je m'en vais. (Il sort.)

M. BÉTASSIER.

J'ai bien fait de n'en pas dire davantage. Voilà ce que c'est que de savoir garder son secret. J'ai une grande obligation à mon père de m'avoir élevé à cela.

SCÈNE IV.

M. GOBERGEAU, M. BÉTASSIER.

M. GOBERGEAU, à part.

Quelle diable de fantaisie d'aller tirer des moineaux! On ne trouve personne ici pour jouer au billard. Mais quel est cet homme-là? je ne l'ai jamais vu; je pourrai m'en amuser peut-être.

M. BÉTASSIER.

Vous me regardez beaucoup; je vois bien que vous me reconnaissez, monsieur.

M. GOBERGEAU.

Il est vrai que je ne vous trouve pas du tout changé.

M. BÉTASSIER.

C'est ce que mon père m'a dit : il prétend que j'ai autant d'esprit que quand j'étais petit, et vous vous en apercevrez bien, parce que vous n'aurez pas oublié tout ce que je vous ai dit, il y a dix ans, quand vous êtes venu voir mon père à Troyes.

M. GOBERGEAU.

Je m'en souviens bien, et je trouve que vous avez presque autant d'esprit que lui.

M. BÉTASSIER.

Oh! bien davantage, à ce que m'a dit ma mère. Enfin, je suis bien aise de vous trouver, car j'ai pensé dire notre secret à un monsieur tout-à-l'heure que j'avais pris pour vous.

M. GOBERGEAU.

Et vous voyez bien à présent que vous ne vous trompez pas?

M. BÉTASSIER.

Oh! pour cela non; mais c'est qu'il avait un habit vert comme vous.

M. GOBERGEAU.

Il est vrai que cela change bien la physionomie; cependant moi je vous ai reconnu tout de suite.

M. BÉTASSIER.

C'est que vous avez une bonne mémoire.

M. GOBERGEAU.

Mais pas trop, car j'oublie toujours les noms.

M. BÉTASSIER.

Vous ne vous souvenez pas du mien quand j'étais petit?

M. GOBERGEAU.

J'ai une idée confuse....

M. BÉTASSIER.

Je l'ai pourtant porté jusqu'à quinze ans, et je m'appelais Coco.

M. GOBERGEAU.

Ah ! Coco ! cela est vrai.

M. BÉTASSIER.

Mais à présent je m'appelle M. Bétassier.

M. GOBERGEAU.

Ah ! monsieur Bétassier, je suis bien votre très-humble serviteur.

M. BÉTASSIER.

Ah ! monsieur Duverdier, ne me traitez donc pas comme cela avec tant de cérémonie.

M. GOBERGEAU.

Je vous rends ce que je vous dois.

M. BÉTASSIER.

Vous avez bien de la bonté. Vous ne savez peut-être pas d'où vient ce nom ?

M. GOBERGEAU.

Votre père a oublié de me le mander.

M. BÉTASSIER.

Il vient d'un clos que nous avons, où nous élevons du bétail, et le bétail chez nous est des moutons, comme vous savez.

M. GOBERGEAU.

Oui, oui, je sais cela.

M. BÉTASSIER.

De sorte qu'un clos renfermant le bétail, nous l'appelons bétassier, et mon père m'a fait prendre ce nom ; parce qu'en l'ajoutant à celui de président, cela sonne bien, voyez : M. le président Bétassier.

M. GOBERGEAU.

Cela est fort beau !

M. BÉTASSIER.

Je crois que mademoiselle votre fille sera fort aise de s'appeler madame la présidente Bétassier ?

M. GOBERGEAU.

Il n'en faudra pas davantage pour la déterminer à vous épouser. Mais d'où ètes-vous président ?

M. BÉTASSIER.

Du grenier à sel.

M. GOBERGEAU.

Je ne m'étonne pas si vous en mettez tant dans tout ce que vous dites.

M. BÉTASSIER.

Cela n'est pas difficile à penser, parce que, Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

M. GOBERGEAU.

Il me paraît que vous avez de l'érudition.

M. BÉTASSIER.

Eh mais, je le crois bien. Est-ce que je n'ai pas été reçu tout d'un coup avocat à Bourges, dès que je me suis présenté?

M. GOBERGEAU.

Vous n'avez donc pas eu besoin pour cela de vous mettre dans le fauteuil?

M. BÉTASSIER.

Non. L'on m'a dit qu'il y avait un de mes confrères qui l'occupait, qu'il faudrait attendre trop long-temps; je m'en suis passé pour épargner mon argent.

M. GOBERGEAU.

Cela est fort sensé.

M. BÉTASSIER.

C'est qu'on ne l'a pas plus tôt dépensé, qu'on ne l'a plus.

M. GOBERGEAU.

Fort bien dit.

M. BÉTASSIER.

A propos de cela, on dit que mademoiselle votre fille est une riche héritière, parce qu'elle a une tante qui est veuve, et qui ne veut pas se remarier.

M. GOBERGEAU.

Oui, c'est un excellent parti.

M. BÉTASSIER.

Son bien ne diminuera pas avec moi.

M. GOBERGEAU.

Vous saurez donc le faire valoir?

M. BÉTASSIER.

C'est là mon grand talent. Imaginez-vous que j'ai amassé tout l'argent qu'on me donnait pour mes menus-plaisirs, quand j'étais au collége.

M. GOBERGEAU.

C'est être bien habile.

M. BÉTASSIER.

Et depuis je n'ai rien prêté, qu'on ne m'en ait rendu bien davantage.

M. GOBERGEAU.

C'est être généreux!

M. BÉTASSIER.

Sûrement; car il y a des gens qui ne prêtent jamais rien afin qu'on ne le garde pas, de peur de le perdre.

M. GOBERGEAU.

Et vous aimez beaucoup l'argent?

M. BÉTASSIER.

Oh! comme tout! Oh! si vous mourez de bonne heure, vous verrez comme je régirai tout votre bien : allez, allez, tous vos petits-enfants seront bien riches.

M. GOBERGEAU.

Mais si la tante en question ne pense pas comme vous?

M. BÉTASSIER.

Cela ne m'inquiète pas. On m'a dit qu'elle avait bien de l'esprit.

M. GOBERGEAU.

Oui, mais elle est très-prodigue.

M. BÉTASSIER.

Oh! cela ne m'embarrasse pas, parce que je me mettrai à la tête de ses affaires, je la prendrai en pension chez moi, et elle n'aura nulle dépense à faire; c'est même ce que mon père vous mande dans une lettre que je devrais déjà vous avoir donnée : attendez que je la cherche. (Il cherche dans sa poche.)

SCÈNE V.

M. LANDIER, M. GOBERGEAU, M. BÉTASSIER.

M. LANDIER.

Que fais-tu donc ici, Gobergeau?

M. BÉTASSIER.

Monsieur s'appelle M. Gobergeau?

M. LANDIER.

Sûrement.

M. GOBERGEAU.

Le diable t'emporte.

M. LANDIER.

Allons, viens trouver ces dames qui t'attendent.

M. GOBERGEAU.

J'étais ici avec ton gendre.

M. LANDIER.

Mon gendre?

M. GOBERGEAU.

Oui, je te laisse avec lui.

M. LANDIER.

Je ne sais ce que tu veux dire. (Il veut s'en aller.)

SCÈNE VI.

M. LANDIER, M. BÉTASSIER.

M. BÉTASSIER, à part.

Il ne me reconnaît pas. (Haut.) Monsieur, un moment je vous prie.

M. LANDIER.

Que me voulez-vous?

M. BÉTASSIER.

Quoi, monsieur, vous ne vous souvenez pas de m'avoir vu quelque part?

M. LANDIER.

Non, jamais.

M. BÉTASSIER.

Ce n'est pas votre faute.

M. LANDIER.

Je le crois bien.

M. BÉTASSIER.

C'est que je suis bien grandi, comme vous voyez.

M. LANDIER.

Cela peut être.

M. BÉTASSIER.

Et puis vous ne m'avez pas vu encore en habit vert.

M. LANDIER.

Allons, je n'ai rien à vous dire.

M. BÉTASSIER.

Pardonnez-moi, monsieur; quand vous me connaîtrez, vous verrez que nous avons de grandes affaires ensemble.

M. LANDIER.

Vous vous trompez.

M. BÉTASSIER.

Oh que non; si je me suis trompé deux fois, je ne me tromperai pas une troisième. Apprenez que je suis le président Bétassier.

M. LANDIER.

Cela m'est fort égal.

M. BÉTASSIER.

C'est que vous ne savez pas mon nouveau nom.

M. LANDIER.

Je n'en ai que faire.

M. BÉTASSIER.

C'est moi qui m'appelais autrefois Coco. Vous me remettez bien à présent?

M. LANDIER.

Point du tout. Et je vous dis que j'ai affaire.

M. BÉTASSIER.

Si c'est dans votre jardin, je me promènerai avec vous.

SCÈNE VII.

Mme PAVARET, M. GOBERGEAU, Mlle BATILDE.

M. GOBERGEAU.

Tenez le voilà qui s'en va avec notre ami Landier.

Mme PAVARET.

Eh! pour quoi faire?

M. GOBERGEAU.

Je lui ai persuadé que Landier était son prétendu beau-père.

Mme PAVARET.

Mais c'est donc ce qu'on appelle absolument un sot?

M. GOBERGEAU.

Oh! je vous en réponds, et le plus vilain avare qu'il soit possible de rencontrer.

Mme PAVARET.

Ce sera au moins une raison à opposer à mon frère.

M. GOBERGEAU.

J'ai imaginé un bon moyen pour nous en défaire, mais il ne faut pas perdre de temps.

Mme PAVARET.

Quel est ce moyen?

M. GOBERGEAU.

Vous saurez que les habits verts lui tournent la tête, et qu'il croit, dès qu'il en voit un, que c'est Duverdier : il m'a pris pour lui.

Mlle BATILDE.

Il a cru aussi que M. de Clairville était mon père.

M. GOBERGEAU.

Où est Clairville?

Mme PAVARET.

Il est allé chercher M. Landier, pour l'engager à parler fortement à mon frère; il voudrait bien que vous voulussiez aussi l'appuyer.

M. GOBERGEAU.

Nous n'aurons pas besoin de cela.

Mme PAVARET.

Que prétendez-vous faire?

M. GOBERGEAU.

Qu'il me prenne encore pour Duverdier; et je lui parlerai d'un ton.....

Mlle BATILDE.

Mais il vous reconnaîtra.

M. GOBERGEAU.

Non, non, laissez-moi faire. Songez donc que l'uniforme aide toujours à le tromper

Mme PAVARET.

S'il était au moins bon à cela, je ne le désapprouverais plus.

M. GOBERGEAU.

Ah! voilà la Brie.

SCÈNE VIII.

Mme PAVARET, M. GOBERGEAU, Mlle BATILDE, LA BRIE, une perruque à la main.

M. GOBERGEAU.

Est-ce bien là une perruque de Duverdier?

LA BRIE.

Oui, monsieur, c'est Saint-Jean qui me l'a donnée.

M GOBERGEAU.

Allons, cela est bon. Mon chapeau bordé.

LA BRIE.

Le voilà.

M. GOBERGEAU.

Et mon fusil?

LA BRIE.

Je l'ai apporté aussi. Tenez, il n'est pas chargé.

M. GOBERGEAU.

Cela est fort bien. N'as-tu pas vu un monsieur en habit vert que tu ne connais pas?

LA BRIE.

Oui, monsieur, il revient par ici : il m'a appelé, mais je ne lui ai pas répondu.

M. GOBERGEAU.

Tu as bien fait. Va-t'en lui dire que M. Duverdier l'attend ici.

LA BRIE.

Cela suffit. (Il sort.)

M. GOBERGEAU.

Et vous, mesdames, allez-vous-en ; j'irai vous dire si j'ai réussi.

Mme PAVARET.

Ne tardez pas.

M. GOBERGEAU.

J'irai, dès que j'aurai rempli mon objet.

Mme PAVARET.

Et moi, je vais chercher un autre moyen, en cas que vous ne réussissiez pas.

M. GOBERGEAU.

Allez-vous-en, car j'entends quelqu'un.

Mme PAVARET.

Allons, venez, ma nièce.

SCÈNE IX.

M. BÉTASSIER, M. GOBERGEAU, LA BRIE.

LA BRIE.

Tenez, monsieur, voilà M. Duverdier.

M. BÉTASSIER.

Ah! monsieur, j'ai eu bien de la peine à vous trouver.

M. GOBERGEAU.

C'est que j'étais allé à la chasse. Comment se porte votre père?

M. BÉTASSIER.

Fort bien, monsieur Gobergeau : il vous fait bien ses compliments.

M. GOBERGEAU.

Pourquoi donc m'appelez-vous M. Gobergeau?

M. BÉTASSIER.

Ah! je vous demande pardon; mais c'est que j'ai parlé tout à l'heure à un monsieur qui s'appelait comme cela, et qui vous ressemble beaucoup, mais beaucoup.

M. GOBERGEAU.

Cela n'est pas étonnant, il est mon frère de lait.

M. BÉTASSIER.

Les frères de lait se ressemblent donc dans ce pays-ci?

M. GOBERGEAU.

Comme les jumeaux.

M. BÉTASSIER.

Ah! c'est la même chose?

M. GOBERGEAU.

Sans doute. Je suis bien aise que vous ayez fait faire votre uniforme, je l'avais mandé à votre père.

M. BÉTASSIER.

Il me l'avait bien recommandé, et cela m'a coûté bien cher.

M. GOBERGEAU.

Cela ne fait rien. L'argent est fait pour s'en servir.

M. BÉTASSIER.

Oui, mais plus on peut le garder, et mieux l'on fait.

M. GOBERGEAU.

Fi donc! Est-ce que vous seriez un avare?

M. BÉTASSIER.

Point du tout.

M. GOBERGEAU.

A la bonne heure; car vous ne conviendriez pas à ma fille; mais je lui recommanderai de vous former en tout cas. Vous êtes fort riche; en vous alliant avec moi, vous le serez encore davantage.

M. BÉTASSIER.

Cela est bien bon.

M. GOBERGEAU.

Ainsi, il faudra vous faire honneur de votre bien.

M. BÉTASSIER.

C'est aussi ce que je ferai.

M. GOBERGEAU.

Vous aurez bonne chère chez vous, sans doute?

M. BÉTASSIER.

Oui, en moutons surtout, parce que nous en avons beaucoup; aussi nous aurons un gigot tous les jours où nous aurons du monde; et les autres jours, des épaules, et tout cela bien rôti.

M. GOBERGEAU.

C'est l'affaire du ménage, ma fille arrangera tout cela mieux que vous. Ah çà, dites-moi, lui avez-vous acheté un carrosse bien commode?

M. BÉTASSIER.

Non vraiment. Je compte que nous nous en irons par la diligence, où je retiendrai deux places, quand nous serons prêts à partir.

M. GOBERGEAU.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? vous croyez que je souffrirai que ma fille, quand elle sera madame la présidente Bétassier, arrive à Troyes dans une diligence publique?

M. BÉTASSIER.

Mais écoutez donc, monsieur Duverdier....

M. GOBERGEAU.

Non, monsieur Bétassier, je veux que ma fille fasse la route en poste, et avec beaucoup de monde.

M. BÉTASSIER.

Mais la diligence va en poste, et avec beaucoup de monde. Il n'y a pas à craindre des voleurs.

M. GOBERGEAU.

Ce n'est pas les voleurs que je crains pour ma fille, elle ne les craint point non plus; d'ailleurs les gens riches sont faits pour être volés, ils le sont tous les jours: il faut s'accoutumer à cela.

M. BÉTASSIER.

Mais je ne l'ai jamais été.

M. GOBERGEAU.

C'est que vous n'avez pas encore eu une maison à vous.

M. BÉTASSIER.

J'espère que j'empêcherai bien qu'on me vole.

M. GOBERGEAU.

Fi donc! Président, vous avez l'âme crasse. Ma fille aura donc une très-bonne voiture à quatre places, tirée par quatre chevaux, et par-dessus tout cela une vache.

M. BÉTASSIER.

Ah! je vois bien à présent que vous vous moquez de moi.

M. GOBERGEAU.

Non, parbleu, ce sont mes intentions et celles de sa tante.

M. BÉTASSIER.

Mais, monsieur, on n'attèle pas une vache avec des chevaux, cela serait vilain.

M. GOBERGEAU.

Ignorant! vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une vache?

M. BÉTASSIER.

Ah, ah, ah! je ne sais pas ce que c'est qu'une vache, moi? un président, au grenier à sel encore. (Il rit.)

M. GOBERGEAU.

Oui, oui, riez; une vache se met sur l'impériale de la voiture.

M. BÉTASSIER.

Elle doit l'assommer.

M. GOBERGEAU.

Non, car c'est un panier dans lequel on met des robes, des bonnets, et toutes les choses dont une femme a besoin.

M. BÉTASSIER.

Je ne comprendrai jamais cela.

M. GOBERGEAU.

Je le crois bien.

M. BÉTASSIER.

D'ailleurs, je n'ai pas besoin de nourrir quatre chevaux et une vache quand je serai arrivé à Troyes.

M. GOBERGEAU.

Il le faudra pourtant.

M. BÉTASSIER.

Ni d'avoir une voiture à quatre places quand nous ne serons que deux; car moi, je ne veux jamais mener personne.

M. GOBERGEAU.

Et qui mènera les deux femmes-de-chambre de la Présidente?

M. BÉTASSIER.

Elle n'en aura pas.

M. GOBERGEAU.

Elle n'en aura pas! ma fille n'aura pas de femme-de-chambre!

M. BÉTASSIER.

Non, parce que nous avons un perruquier à Troyes qui coiffe toutes les femmes de la ville : elle le prendra.

M. GOBERGEAU.

Elle ne le prendra pas, ni vous non plus, car vous n'épouserez jamais ma fille.

M. BÉTASSIER.

Mais écoutez donc, monsieur Duverdier.

M. GOBERGEAU.

Et j'écrirai à votre père que vous êtes un vilain, un avare.

M. BÉTASSIER.

Mais si mademoiselle votre fille voulait de moi?

M. GOBERGEAU.

Elle n'est pas capable de penser comme vous.

M. BÉTASSIER.

Que je lui parle seulement.

M. GOBERGEAU.

Je ne le souffrirai pas; et dès ce moment tout est rompu.

M. BÉTASSIER.

Monsieur, que je vous dise un mot.

M. GOBERGEAU.

Non, je n'écoute plus rien, et je vous prie de sortir de chez moi, et dans l'instant.

M. BÉTASSIER.

Vous me chassez?

M. GOBERGEAU.

Ah! je vous en réponds. Allons, sortez.

M. BÉTASSIER.

Monsieur, savez-vous que j'ai du cœur?

M. GOBERGEAU.

Qu'est-ce que vous ferez?

M. BÉTASSIER.

Je m'en irai, et je n'épouserai point votre fille.

M. GOBERGEAU.

C'est tout ce que je demande.

SCÈNE X.

M. DE CLAIRVILLE, M. BÉTASSIER, M. GOBERGEAU.

M. DE CLAIRVILLE.

Monsieur Gobergeau, ces dames vous prient de venir promptement; mon pere est avec elles.

M. GOBERGEAU, bas.

La peste t'étrangle!

M. BÉTASSIER.

Quoi! c'est là M. Gobergeau?

M. DE CLAIRVILLE.

Monsieur, c'est lui-meme, un des amis de M. Duverdier.

M. GOBERGEAU, bas à M. de Clairville.

Bourreau, que faites-vous?

M. DE CLAIRVILLE.

Moi?

M. GOBERGEAU, bas.

Oui, vous. Allons, allons-nous-en, je vous dirai cela.

SCÈNE XI.

M. BÉTASSIER.

Ah, ah! ce n'était pas là M. Duverdier!.... Aussi je ne m'y étais pas trompé d'abord; je vois bien à présent qu'il faut toujours suivre son premier mouvement; si je l'eusse cru pourtant, je serais parti, et je serais revenu à Troyes sans l'avoir vu. Et mon père, qu'est-ce qu'il aurait dit?.... Mais j'entends quelqu'un, il faut que je prenne bien garde à moi.

SCÈNE XII.

M. DUVERDIER, M. BÉTASSIER.

M. DUVERDIER, un fusil à la main, et un chapeau sur la tête.

Mais voyez un peu ce vilain garde! vouloir m'empêcher de tirer des moineaux ! Encore je n'ai jamais pu trouver les deux que j'ai tués en trois heures de temps. Ah! je ne crains pas son procès-verbal.

M. BÉTASSIER.

C'est encore M. Gobergeau.

M. DUVERDIER.

Serait-ce vous, monsieur Bétassier?

M. BÉTASSIER.

Eh! vous le savez bien; mais je ne vous crains pas, comme vous voyez.

M. DUVERDIER.

Comment, vous ne me craignez pas?

M. BÉTASSIER.

Non, et je ne m'en irai pas que je n'aie parlé à M. Duverdier.

M. DUVERDIER.

Eh bien, c'est moi qui suis M. Duverdier.

M. BÉTASSIER.

Ah! qu'on ne m'attrape pas comme cela trois fois. Je ne vous parlerai seulement pas.

M. DUVERDIER.

Vous ne me parlerez pas?

M. BÉTASSIER.

Non, non, je vais attendre M. Duverdier dans le jardin.

M. DUVERDIER.

Mais je vous dis encore une fois que c'est moi.

M. BÉTASSIER.

Bon, bon, c'est pour me chasser encore que vous voulez me faire rester.

M. DUVERDIER.

Je vous ai chassé, moi?

M. BÉTASSIER.

Mais, sûrement.

M. DUVERDIER.

Mais regardez-moi bien.

M. BÉTASSIER.

Oui, pour voir encore M. Gobergeau.

M. DUVERDIER.

Vous êtes bien obstiné!

M. BÉTASSIER.

Mais vous l'êtes plus que moi, puisque vous voulez toujours me faire croire que vous êtes M. Duverdier.

M. DUVERDIER.

Mais est-ce qu'on peut s'y tromper?

M. BÉTASSIER.

Pardi, je vous le demande, avec tous ces diables d'habits verts.

M. DUVERDIER.

Ah! vous les désapprouvez?

M. BÉTASSIER.

Et j'ai raison.

M. DUVERDIER.

Vous avez raison? Mais approchez-vous donc, et regardez-moi.

M. BÉTASSIER, regardant.

Ah!

M. DUVERDIER.

Quoi?

M. BÉTASSIER.

Il est vrai. Il me semble à présent que vous n'êtes pas M. Gobergeau. Ah çà, dites vrai : êtes-vous bien M. Duverdier? là, ne me trompez pas.

M. DUVERDIER.

Et pourquoi diable voulez-vous que je vous trompe?

M. BÉTASSIER.

C'est que vous m'avez déjà trompé plusieurs fois.

M. DUVERDIER.

Moi?

M. BÉTASSIER.

Vous.... ou M. Gobergeau.

M. DUVERDIER.

M. Gobergeau aime à plaisanter, et il se sera amusé....

M. BÉTASSIER.

A se moquer de moi?

M. DUVERDIER.

Mais, oui.

M. BÉTASSIER.

Écoutez donc, je pense à présent que cela pourrait bien être.

M. DUVERDIER.

Dites-moi d'abord pourquoi vous désapprouvez mon uniforme?

M. BÉTASSIER.

Je n'ai point désapprouvé votre uniforme, je ne sais pas ce que c'est.

M. DUVERDIER.

Ce sont les habits verts que nous portons ici.

M. BÉTASSIER.

Dame, premièrement, c'est qu'ils sont bien chers.

M. DUVERDIER.

Ah! vous êtes donc un avare?

M. BÉTASSIER.

Vous voyez bien que vous êtes M. Gobergeau; car il m'a déjà dit cela.

M. DUVERDIER.

C'est-à-dire qu'il vous connaît.

M. BÉTASSIER.

Non, monsieur, car je ne suis pas un avare.

M. DUVERDIER.

Qu'est-ce donc que vous êtes?

M. BÉTASSIER.

Je suis économe.

M. DUVERDIER.

Ce n'est pas trop le vice du temps; mais j'aime mieux cela que de faire des dettes, en dépensant plus que son revenu, comme font actuellement bien des gens dans ce pays-ci.

M. BÉTASSIER.

Oh! je ne serai sûrement pas comme cela.

M. DUVERDIER.

Voilà ce que m'a mandé plusieurs fois votre père.

M. BÉTASSIER.

Vous connaissez donc son écriture?

M. DUVERDIER.

Mais sûrement.

M. BÉTASSIER, montrant la lettre.

Tenez, voyez un peu celle de cette lettre, de qui est-elle?

M. DUVERDIER.

De votre père.

M. BÉTASSIER, donnant la lettre.

Ah! vous êtes donc le vrai M. Duverdier; j'en suis bien sûr à présent, je suis bien votre très-humble serviteur.

M. DUVERDIER, lisant.

Il m'avait déjà mandé tout cela. Ah! il vous avait recommandé de vous faire faire un habit vert?

M. BÉTASSIER.

Oui, vraiment; et je vous ai dit combien j'en avais été fâché.

M. DUVERDIER.

Sûrement, ma sœur assurera tout son bien à ma fille, lorsque vous l'épouserez.

M. BÉTASSIER, se frottant les mains.

Cela fera une bonne affaire!

M. DUVERDIER.

Vous paraissez bien aimer l'argent.

M. BÉTASSIER.

Pas mal.

M. DUVERDIER.

C'est votre affaire. Je vais vous mener chez ma sœur, et vous y verrez ma fille.

M. BÉTASSIER.

Cela me fera grand plaisir.

M. DUVERDIER.

Vous serez donc bien aise de vous marier?

M. BÉTASSIER.

Oui, monsieur, avec mademoiselle votre fille.

M. DUVERDIER.

Peut-être qu'elle ne paraîtra pas vous aimer beaucoup d'abord.

M. BÉTASSIER.

Oh! cela ne fait rien.

M. DUVERDIER.

Mais, par la suite cela viendra.

M. BÉTASSIER.

Ou cela ne viendra pas, mais je serai son mari toujours.

M. DUVERDIER.

C'est donc là tout ce que vous voulez?

M. BÉTASSIER.

Oui, avec le reste.

M. DUVERDIER.

Ah! ah! vous êtes un petit malin.

M. BÉTASSIER.

Oh! point du tout, je veux dire avec le bien qu'elle m'apportera.

M. DUVERDIER.

Mais fi donc! il ne faut pas dire cela.

M. BÉTASSIER.

Oh! pardonnez-moi, puisque je le pense.

M. DUVERDIER.

Je vois du moins que vous êtes franc.

M. BÉTASSIER.

Oui, monsieur, c'est ce que je suis.

M. DUVERDIER.

Allons, venez, venez.

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

Mme PAVARET, Mlle BATILDE, M. DUVERDIER, M. GOBERGEAU, M. LANDIER, M. BÉTASSIER, M. DE CLAIRVILLE.

Mme PAVARET.

Mon frère, je viens vous faire part d'une résolution que j'ai prise.

M. DUVERDIER.

Et moi, ma sœur, je viens vous présenter M. Bétassier, qui sera mon gendre.

Mme PAVARET.

Ah! c'est monsieur?

M. BÉTASSIER.

Oui, madame, c'est moi qui aurai l'honneur....

M. DUVERDIER.

Ma fille, saluez monsieur.

M. BÉTASSIER.

Ah! mademoiselle, ce n'est pas la peine de vous déranger.

M. DUVERDIER.

Ma sœur, le contrat sera bientôt fait, parce que nous sommes d'accord de tout.

M. BÉTASSIER.

Oui, nous sommes d'accord; et madame doit être très-sûre que son bien sera en très-bonnes mains.

Mme PAVARET.

Qu'est-ce qu'il dit donc monsieur Bétassier?

M. BÉTASSIER.

Oh! vous savez bien, madame.

Mme PAVARET.

Je ne comprends pas.

M. GOBERGEAU.

C'est qu'il est fort gai, à ce qu'il paraît, M. Bétassier.

M. BÉTASSIER.

Oui, monsieur, c'est là mon défaut.

M. GOBERGEAU.

Cependant on n'a pas toujours envie de rire.

M. BÉTASSIER.

Oh! moi, quand je me marie, tout m'est égal.

Mme PAVARET.

A propos de mariage, mon frère, nous pourrons faire nos deux nôces le même jour.

M. DUVERDIER.

Comment nos deux nôces?

Mme PAVARET.

Oui, celle de ma nièce et la mienne.

M. DUVERDIER.

Vous vous mariez?

Mme PAVARET.

Oui. Puisque vous ne voulez pas donner votre fille à M. de Clairville qu'elle aime, je l'épouse, et je lui donne tout mon bien.

M. DUVERDIER.

Et vous y consentez, vous, monsieur Landier?

M. LANDIER.

C'est leur affaire, pourquoi m'y opposerais-je?

M. GOBERGEAU.

Il a raison, tout le monde est ici d'accord.

M. DUVERDIER.

En ce cas, monsieur Bétassier, vous êtes trop heureux.

M. BÉTASSIER.

Comment, trop heureux?

M. DUVERDIER.

Oui, je craignais que ma sœur, qui protégeait M. de Clairville, ne s'opposât à votre mariage avec ma fille, et par ce moyen elle n'y met plus d'obstacle.

M. BÉTASSIER.

Cependant, moi j'y en trouve un.

M. DUVERDIER.

Vous êtes sans doute plus éclairé que nous.

M. BÉTASSIER.

Mais cela pourrait bien être ; car vous ne voyez pas que si madame donne son bien à monsieur en l'épousant, mademoiselle n'aura ni le monsieur, ni le bien.

M. DUVERDIER.

Il est vrai, mais elle vous aura.

M. BÉTASSIER.

Oui, elle m'aurait, si madame lui donnait son bien.

Mme PAVARET.

Si je lui donne mon bien, ce sera à condition que M. de Clairville l'épousera.

M. BÉTASSIER.

Ah ! dans ce cas-là vous le lui donneriez?

Mme PAVARET.

Sûrement.

M. BÉTASSIER.

Mais vous n'aviez donc pas besoin de moi?

Mme PAVARET.

Non, monsieur.

M. DUVERDIER.

Mais, ma sœur....

Mme PAVARET.

Voyez le parti que vous avez à prendre.

M. DUVERDIER.

Vous voulez que ma fille épouse absolument Clairville?

Mme PAVARET.

Oui, mon frère.

M. DUVERDIER.

Et vous, monsieur?

M. BÉTASSIER.

Ce sera comme il vous plaira.

M. DUVERDIER.

Vous êtes bien honnete. En ce cas, j'y consens de tout mon cœur.

Mlle BATILDE.

Ah, ma tante, que je vous ai d'obligation!

Mme PAVARET.

Soyez heureux, mes enfants, et je serai trop contente.

M. BÉTASSIER.

Je ne vois pas pourquoi mon père m'a fait venir ici, pour être témoin de tout cela, moi.

M. GOBERGEAU.

Eh! n'êtes-vous pas trop heureux de remporter l'uniforme de M. Duverdier à Troyes?

M. BÉTASSIER.

Je voudrais ne l'avoir jamais vu, ni porté de ma vie, et je repars tout de suite. (Il s'en va.)

M. GOBERGEAU.

Par la diligence, sans doute?

M. DUVERDIER.

Laissons-le aller; je suis seulement fâché que ce soit un uniforme de moins que je verrai dans ma maison.

LES DEUX COMÉDIENS DE PROVINCE.

PROVERBE CI.

PERSONNAGES.

RAMAGEAU, en habit brodé.	*Comédiens.*
RIANVAL, en habit de valet.	
ROBERT, ...	*paysans.*
GRAND-PIERRE, ...	
JEAN LE BLANC, ...	
JACQUOT, ...	

La scène est dans la campagne.

LES DEUX COMÉDIENS DE PROVINCE.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAMAGEAU, RIANVAL.

RAMAGEAU.

Sais-tu bien, Rianval, que je commence à être fort content de ce qui nous est arrivé?

RIANVAL.

Quoi, Ramageau? de ce que notre salle de comédie a été brûlée, et qu'il ne nous reste plus rien?

RAMAGEAU.

Mais nous n'avions pas grand'chose.

RIANVAL.

Nous avons sauvé le meilleur, qui était nos habits de théâtre.

RAMAGEAU.

Et en nous sauvant ainsi, nos dettes sont payées.

RIANVAL.

Nous n'aurions jamais pu satisfaire ces animaux de créanciers.

RAMAGEAU.

Nous ne pouvions leur donner pour argent comptant, que la scène de don Juan et de M. Dimanche.

RIANVAL.

Et celle du Joueur avec son tailleur. Oui, mais nous voyageons à pied.

RAMAGEAU.

Nous nous promenons : qu'est-ce que nous faisons par jour, deux ou trois lieues?

RIANVAL.

Selon que les châteaux se trouvent sur notre chemin. Cette vie me paraît assez commode; c'est à peu près celle des mendiants, qui ne sèment rien, et qui recueillent autant que ceux qui travaillent.

RAMAGEAU.

Ai-je l'air d'un mendiant? en ai-je le ton, avec cet habit et mes talons rouges?

RIANVAL.

C'est moi qui te le donne le ton, je suis comme le chat botté, et toi comme le fils du meunier, je te fais valoir; mais j'aime mieux mon rôle que le tien.

RAMAGEAU.

Tu vis avec les valets.

RIANVAL.

Oui, que je fais rire, et qui me régalent bien.

RAMAGEAU.

On me traite avec respect sur les chemins où je passe, et avec considération dans les maisons.

RIANVAL.

Oui, parce que je vais annoncer qu'un seigneur, dont la chaise est cassée dans le village, demande au seigneur châtelain à coucher et à souper; mais quand on n'a pas le sou pour jouer dans la société, on ne fait pas un trop beau rôle.

RAMAGEAU.

Je joue le rôle d'amoureux auprès de toutes les femmes; et elles me trouvent charmant, et de la meilleure compagnie.

RIANVAL.

Oui, mais il faut partir le lendemain avant que tout le monde soit éveillé, afin qu'on ne s'aperçoive pas que nous n'avons pas d'équipage. Tu attends long-temps le souper, et moi je mange en arrivant, et je dors, si j'en ai envie, en attendant qu'on serve; enfin, je ne changerais pas mon habit contre le tien.

RAMAGEAU.

Ni moi non plus, assurément; tu ne manges que des restes, quand je fais très-bonne chère.

RIANVAL.

Il ne faut pas tant faire le fier, ces restes valent mieux que nos soupers d'auberge. En arrivant ici, j'ai mangé d'un pâté excellent, dont j'ai encore deux bons morceaux de croûte dans ma poche, que tu serais peut-être bien heureux de trouver demain, si notre journée est longue.

RAMAGEAU.

Fi donc!

RIANVAL.

Tu as peut-être bien faim, à présent que tu fais le dédaigneux.

RAMAGEAU.

Mais pas mal. Sais-tu si je ferai bonne chère ce soir?

RIANVAL.

Tu auras une fricassée de poulet, une compote de pigeons, un dindon rôti avec une salade.

RAMAGEAU.

Eh bien?

RIANVAL.

Cela ne sera peut-être pas trop bon; c'est la femme du concierge qui fait la cuisine: nous aurions dû aller plus loin.

RAMAGEAU.

L'idée de vivre aux dépens d'un homme absent, m'a paru plaisante.

RIANVAL.

Oui, et ces bonnes gens qui nous ont dit : Monsieur est sans doute M. Rotor, l'ami de notre maître?

RAMAGEAU.

Cela est assez heureux, car nous ne savions pas le nom d'un de ses amis.

RIANVAL.

Je me suis informé de ce M. Rotor.

RAMAGEAU.

Eh bien?

RIANVAL.

C'est un vilain homme, qui a une très-mauvaise réputation dans le pays, qui est dur, inhumain et fat.

RAMAGEAU.

Voilà donc le rôle qu'il faudra que je joue tant que je resterai ici; car je pense que nous pourrons y rester deux jours pour faire blanchir nos chemises, en disant que nous attendons une nouvelle chaise, ayant renvoyé la nôtre.

RIANVAL.

Cela est bien imaginé.

RAMAGEAU.

Tu sens bien que je vais régner en maître dans cette maison, comme si elle m'appartenait.

RIANVAL.

Moi qui n'ai pas de vanité, j'aimerais autant aller ailleurs; car si le véritable maître de la maison arrivait, cela serait embarrassant.

RAMAGEAU.

Pour des comédiens! j'inventerais cent fables dans un instant. Tu n'auras qu'à seulement me soutenir.

RIANVAL.

Ne t'embarrasse pas.

RAMAGEAU.

Mais le souper doit être prêt. J'ai envie de retourner au château.

RIANVAL.

La faim rend le temps long.

RAMAGEAU.

Voici des paysans qui nous regardent beaucoup.

RIANVAL.

C'est de la considération et des respects qu'ils t'apportent.

RAMAGEAU.

Il faut en jouir, et s'amuser pour passer le temps, en attendant le souper.

SCÈNE II.

RAMAGEAU, RIANVAL, ROBERT, GRAND-PIERRE, JEAN LE BLANC, JACQUOT.

ROBERT, à Jean le Blanc.

Nous saurons bien si c'est M. Rotor.

JEAN LE BLANC.

J'allons le demander à cet autre qui est avec lui.

JACQUOT.

Laisse-moi faire.

GRAND-PIERRE.

Eh bien oui; si c'est lui, je l'y parlerons.

JACQUOT.

Pourriez-vous me dire comment s'appelle ce monsieur-là?

RIANVAL.

C'est M. Rotor.

ROBERT.

C'est bien vrai?

RIANVAL.

Quand je vous le dis, vous devez me croire.

GRAND-PIERRE.

En vous remerciant.

RAMAGEAU.

Qu'est-ce que veulent ces gens-là.

ROBERT.

Nous demandions si vous vous appeliez M. Rotor?

RAMAGEAU.

Oui, pourquoi?

ROBERT.

C'est vous, monsieur, qui avez fait bâtir ce château à deux lieues d'ici?

RAMAGEAU.

Oui, le trouvez-vous beau?

GRAND-PIERRE.

Ah! mon Dieu, oui, monsieur, très-beau; il y a une avenue bien longue!

RAMAGEAU.

Mais pas mal.

JACQUOT.

Il y avait là des maisons avant l'avenue.

RAMAGEAU.

Oui qui m'embarrassaient, j'ai fait raser tout cela.

ROBERT.

Et savez-vous à qui étaient ces maisons?

RAMAGEAU.

Je ne m'en souviens plus.

ROBERT.

C'était à la veuve Martin, qui était ma mère.

GRAND-PIERRE.

Et à la veuve Michel qui était ma tante.

JEAN LE BLANC.

Et notre cousine à nous deux. (Il montre Jacquot.)

RAMAGEAU.

Eh bien, à la bonne heure.

ROBERT.

Mais, monsieur, quand on prend le bien des gens, il faut le payer.

RAMAGEAU.

Cela est juste.

GRAND-PIERRE.

On n'en a payé que le quart.

RAMAGEAU.

Apparemment que cela ne valait pas davantage.

ROBERT.

Elles n'ont pas pu acheter d'autres maisons, et c'est vous qui les avez rendues malheureuses en les ruinant.

RAMAGEAU.

Elles sont payées; ainsi tout cela est fini.

GRAND-PIERRE.

Nous ne vous demandons pas d'argent, mais cela n'est pas fini.

RAMAGEAU.

Comment! cela n'est pas fini?

ROBERT.

Non morgué, et je voulons en tirer vengeance nous-mêmes, puisque je n'avons pas pu avoir de bonnes raisons autrement.

RAMAGEAU.

Mais qu'est-ce que c'est donc que cela? Si j'appelle mes gens, je vous ferai assommer.

GRAND-PIERRE.

Nous ne les craignons pas. En velà un qui nous paraît un honnete homme, qu'il ne se mele pas de cela.

RIANVAL.

Messieurs, je ne dis rien.

ROBERT.

Et vous faites bien.

RAMAGEAU.

Mais un petit moment; mes amis, qu'est-ce que vous voulez?

GRAND-PIERRE.

Vous donner autant de coups de bâton que vous nous avez volé d'écus.

RAMAGEAU.

Eh bien, un moment, je vous les rendrai.

ROBERT.

Oui, vous nous le promettez, et puis vous ne nous tiendrez pas parole; j'aimons mieux le certain que l'incertain. (Il lève son bâton.)

RAMAGEAU.

Ah! çà, un moment, écoutez-moi; il faut s'expliquer, je crois que vous avez raison.

JACQUOT.

Je le savons bien.

RAMAGEAU.

On m'a dit que ce M. Rotor était un vilain, un avare.

JEAN LE BLANC.

Dites un fripon, de prendre le bien d'autrui.

RAMAGEAU.

Eh bien, oui, il est un fripon, un coquin, tout ce que vous voudrez; mais je ne suis pas M. Rotor, moi.

GRAND-PIERRE.

Oh! que je ne nous payons pas de ces raisons-là!

RAMAGEAU.

Bien loin d'être M. Rotor, je ne suis qu'un comédien, et je m'appelle Ramageau.

JEAN LE BLANC.

Oh! vous autres gens riches, vous avez trente-six noms, cela est égal.

RAMAGEAU.

Je vous dis que je ne suis pas riche.

RIANVAL.

Cela est bien vrai.

ROBERT.

Encore une fois, je vous disons de ne pas vous mêler de cela; vous faites mal de servir un coquin comme celui-là; mais il faut vivre comme on peut, et je vous le passons.

RIANVAL, à part.

Je ne sais pas trop comment il se tirera de là.

RAMAGEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas croire ce que je vous dis?

GRAND-PIERRE.

Parce que vous avez un habit qui ne ment pas comme vous, et qui dit que vous êtes riche.

JACQUOT.

Et que nous vous avez dit, vous-même, que vous étiez M. Rotor.

RAMAGEAU.

J'ai voulu badiner.

ROBERT.

Oh ! bien, nous n'avons pas envie de rire, et nous ne badinerons pas, nous. (Il lève son bâton.)

RAMAGEAU.

Comment..... (Il s'enfuit.)

GRAND-PIERRE.

Oh ! je t'attrapperons bian.

(Ils courent tous après; on les entend frapper, et Ramageau crie.)

RAMAGEAU, sans paraître.

Haie, haie, haie.

RIANVAL.

Le pauvre diable n'aimera plus autant son bel habit.

RAMAGEAU, revenant en criant.

Haie, haie, haie.

ROBERT.

Monsieur, nous vous baillons bien le bonjour.

GRAND-PIERRE.

Oui, nous voilà quittes.

JACQUOT.

A moins que vous ne vouliez nous revenir revoir.

JEAN LE BLANC.

Je vous régalerons de même.

SCÈNE III ET DERNIÈRE.

RAMAGEAU, RIANVAL.

RAMAGEAU.

Le diable emporte les coquins! Mais pourquoi donc ne m'as-tu pas défendu?

RIANVAL.

Et avec quoi? Et puis je n'ai pas voulu diminuer ta part de la considération qu'on te porte avec ton habit brodé.

RAMAGEAU.

Oui, c'est bien là le moment de plaisanter.

RIANVAL.

M. Rotor veut-il venir souper au château?

RAMAGEAU.

Le diable emporte M. Rotor, son ami, et son château.

RIANVAL.

Et l'avenue, n'est-ce pas?

RAMAGEAU.

Je n'ai pas envie que ces coquins-là reviennent ici me retrouver; allons-nous-en.

RIANVAL.

Mais tu n'as pas soupé.

RAMAGEAU.

Ah! je n'ai pas faim, éloignons-nous toujours promptement.

RIANVAL.

Allons, je le veux bien: mais tu ne seras pas fâché de trouver la croûte de pâté que j'ai dans ma poche, ce soir ou demain matin.

ARLEQUIN,
CHIEN ENRAGÉ.

PROVERBE CII.

PERSONNAGES.

PANTALON.
LE DOCTEUR.
CAMILLE, *servante de M. Pantalon.*
ARLEQUIN, *valet du docteur.*

La scène est chez M. Pantalon.

ARLEQUIN, CHIEN ENRAGÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE, balayant l'appartement, et s'arrêtant.

M. Pantalon me dit de tout ranger ici avec soin, qu'il a des raisons qu'il me dira : qu'est-ce que cela signifie ? S'il allait me forcer de l'épouser !.... Comment lui résister si Arlequin ne m'aide pas ? (Elle balaie, puis elle s'arrête.) Arlequin m'a promis de venir ici ce matin, et il ne vient pas. (Elle balaie.) Ne m'aimerait-il plus ? (Elle balaie.) Ah ! le voilà. (Elle quitte son balais pour aller à Arlequin.)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, CAMILLE.

ARLEQUIN, tournant autour de l'appartement; Camille le suit.

Hé, je cherche Camille par toute la maison et je ne la trouve pas : il faut qu'elle soit allée chez la bouchère, puis chez le rôtisseur, après elle aura été acheter de la salade, après la salade elle aura acheté... (Camille se met devant lui.) Ah, te voilà, je t'ai cherchée partout, dans le puits, dans le four, dans l'écurie, la remise, sous les lits, sous les fauteuils, dans....; hé comment te portes-tu ? Et bonjour, ma chère Camille, je ne t'ai pas vue depuis hier au soir. J'ai rêvé toute la nuit que je te disais : ah, que tu es jolie ! que tu es charmante ! que tu as un beau petit nez ! que tu as de beaux petits yeux ! que tu as une belle grande bouche ! que tu as de belles grandes oreilles ! que tu as...; et toi, tu me disais : (faisant la petite voix,) Ah mon cher

Arlequin, que tu es bien honnête! que tu as un beau teint! que tu as de beaux cheveux! ah, comme je t'aime! je t'aime bien; et puis à présent que tu es là, que je te vois, que je te parle de tout cela, tu ne me dis rien, tu ne me réponds pas, tu...., tu...., tu....

CAMILLE.

Hé, tu parles toujours.

ARLEQUIN.

C'est que je suis ravi, enchanté de te voir; la joie me transporte la langue comme une cloche qui sonne drenn, drelin, plein, plon, plein, plon.

CAMILLE.

Hé bien, écoute-moi à présent.

ARLEQUIN.

Ah, je t'écouterai tout le jour, tout le mois, toute l'année, tout le temps de l'almanach; tu n'as qu'à dire, je suis partout une oreille pour t'écouter; mes bras, mes jambes, ma tete, mes pieds, mes mains, tout cela c'est une oreille.

CAMILLE.

Mais tais-toi, si tu veux que je parle.

ARLEQUIN.

Hé bien, hé bien, oui, parle, parle, parle donc promptement, je m'ennuie moi, d'écouter comme cela, si tu ne dis rien.

CAMILLE.

Je t'attendais avec impatience.

ARLEQUIN.

Tu m'attendais, et moi aussi je t'attendais; mais quand j'ai vu que tu ne venais pas, j'ai dit comme cela: il faut que j'aille; parce que c'est moi qui suis l'amoureux, parce que c'est à un amoureux à aller trouver sa maîtresse, mais il faut qu'elle lui parle quand il vient; qu'elle lui dise, par exemple....

CAMILLE.

Laisse-moi donc dire.

ARLEQUIN.

Ah ; oui, c'est juste, il faut que l'amoureux se taise ; mais c'est que la joie, vois-tu..., le ravissement....

CAMILLE.

Hé bien, tu n'auras bientôt plus de joie.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

CAMILLE.

C'est qu'il nous arrive un malheur affreux.

ARLEQUIN.

Et quoi ?

CAMILLE.

Parle donc à présent, parle, parle, parle.

ARLEQUIN.

Je n'en ai plus la force ; ma langue, elle est embarrassée dans les larmes qui ne peuvent pas passer avec.

CAMILLE.

Tu sais bien que M. Pantalon est amoureux de moi.

ARLEQUIN.

Oh, il y a bien long-temps que je sais cela ; mais c'est-il bien vrai ?

CAMILLE.

Que trop, malheureusement. Il est aujourd'hui très-occupé, il semble que la tete lui ait tourné. Il a envoyé chercher son ami, monsieur le docteur. Il est allé chez le traiteur ; il m'a dit de bien nettoyer toute la maison : je ne sais pas tout ce que cela veut dire.

ARLEQUIN.

Il a envoyé chercher monsieur le docteur, cela est vrai ; (Il rêve.) Il est allé chez le traiteur, lui qui n'aime pas à dépenser. (Il rêve.) Il t'a dit de bien nettoyer la maison, c'est encore une autre chose.... (Il rêve.) S'il allait vouloir se marier avec toi ?

CAMILLE.

Voilà ce que je crains.

ARLEQUIN.

Je m'en vais lui parler, moi; laisse-moi faire, laisse-moi faire. (Il se promène.) Je lui parlerai.

CAMILLE.

Et qu'est-ce que tu lui diras?

ARLEQUIN.

Oh, oh, oh, je lui dirai.... M. Pantalon, d'abord; parce qu'il faut être poli. M. Pantalon, n'avez-vous pas de honte, vous qui êtes un honnête homme.... N'est-il pas un honnête homme?

CAMILLE.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Vous qui êtes un noble Vénitien. N'est-il pas noble Vénitien?

CAMILLE.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Vous, qui êtes un vieillard; n'est-il pas un vieillard?

CAMILLE.

Sûrement.

ARLEQUIN.

Vous qui aimez l'argent; n'aime-t-il pas l'argent?

CAMILLE.

Beaucoup.

ARLEQUIN.

D'épouser un soubrette! Tu es une soubrette, toi?

CAMILLE.

Oui, je suis sa servante.

ARLEQUIN.

Sa servante. Une fille qui est une paresseuse. N'es-tu pas une paresseuse?

CAMILLE.

Non, non.

ARLEQUIN.

Une fille qui ne sait rien faire; tu ne sais rien faire?

CAMILLE.

Je fais tout le service de la maison.

ARLEQUIN.

Tout le service de la maison. Une fille qui n'est pas jolie; tu n'es pas jolie? ah, si, si, si, tu es jolie. Une fille qui aime le vin; n'aimes-tu pas le vin?

CAMILLE.

Un peu, mais pas beaucoup.

ARLEQUIN.

Qui n'aime pas beaucoup le vin. Une fille qui aime les hommes : n'aimes-tu pas les hommes?

CAMILLE.

Je n'aime que toi, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Une fille qui n'aime que son cher Arlequin.

CAMILLE.

Il ne faut pas dire cela.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

CAMILLE.

C'est qu'il serait jaloux.

ARLEQUIN.

Oh, mais cela ne me fait rien, qu'il soit jaloux.

CAMILLE.

C'est qu'il m'enfermerait, et je ne pourrais plus te voir.

ARLEQUIN.

Ah! cela est différent. Que veux-tu donc que je lui dise?

CAMILLE.

Je ne sais pas.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc, ma chère Camille?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, car depuis que je suis avec lui, il me doit douze cents livres.

ARLEQUIN.

Et si tu ne veux pas te marier avec lui, il ne voudra pas te payer?

CAMILLE.

Voilà ce que je crains.

ARLEQUIN.

Je vais parler de tout cela à monsieur le docteur, il fait la justice comme un,.... comme un... Cela ne fait rien. Il faudra qu'il empêche le mariage de M. Pantalon avec toi, et qu'il te fasse rendre ton argent.

CAMILLE.

S'il le peut.

ARLEQUIN.

Il faudra bien qu'il le puisse, parce que je me mettrai en colère; et quand je suis en colère, je ne suis pas de bonne humeur; je le menacerai.

CAMILLE.

Et dequoi?

ARLEQUIN.

Je lui dirai, monsieur le docteur, vous êtes le maître, et moi le valet; le maître il commande toujours à son valet; mais moi je veux vous commander une fois. Il dira comment, qu'est-ce que c'est donc que cela? Monsieur, il faut que vous fassiez rendre justice à mademoiselle Camille, et puis le mariage, qu'il se fasse avec moi, au lieu de M. Pantalon, sans cela.....

CAMILLE.

Quoi?

ARLEQUIN.

Oui; il dira quoi, et moi je dirai sans cela....

CAMILLE.

Achève donc.

ARLEQUIN.

Il dira aussi : sans cela.... Il m'aime beaucoup, monsieur le docteur; je dirai donc sans cela.... Il aura peur. Sans cela, je vais me jeter dans la rivière.

CAMILLE.

Toi, mon cher Arlequin?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur le docteur, j'y suis résolu.

CAMILLE.

Tu m'abandonnerais comme cela.

ARLEQUIN.

Oui, monsieur le docteur : j'ai déjà marqué ma place sur le Pont-Royal pour sauter dans l'eau.

CAMILLE.

Quoi, c'est bien vrai?

ARLEQUIN.

Oh, je ne badine pas, et j'ai acheté douze vessies pour m'aider à nager.

CAMILLE.

Que veux-tu que je devienne après cela, mon cher Arlequin?

ARLEQUIN.

Vous irez m'attendre aux filets de Saint-Cloud, pour me faire repecher.

CAMILLE, pleurant.

Ah, ah, ah, ah, je crois déjà te voir mort?

ARLEQUIN.

Je te dis que je dirai tout cela à monsieur le docteur.

CAMILLE.

Ah! voilà M. Pantalon.

ARLEQUIN.

Laisse, laisse-moi faire, je ne le crains pas.

SCÈNE III.

PANTALON, CAMILLE, ARLEQUIN.

PANTALON.

Allons, qu'est-ce que tu fais ici? Va-t'en.

ARLEQUIN.

Monsieur Pantalon, je venais pour vous dire....

PANTALON.

Tu me diras une autre fois.

ARLEQUIN.

Mais, monsieur Pantalon....

PANTALON.

Sors d'ici, te dis-je.

ARLEQUIN.

C'est monsieur le docteur mon maître....

PANTALON.

Monsieur le docteur?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur Pantalon.

PANTALON.

Qu'est-ce qu'il me mande?

ARLEQUIN.

Ah, monsieur Pantalon, je m'en vais promptement.

PANTALON.

Veux-tu bien répondre?

ARLEQUIN.

Vous voulez que je m'en aille.

PANTALON.

Viendra-t-il le docteur?

ARLEQUIN.

Je vous obéis.

PANTALON.

Veux-tu bien parler?

ARLEQUIN.

Vous me dites que je vous le dirai une autre fois.

PANTALON.

Mais je veux savoir....

ARLEQUIN.

Non, non, je reviendrai.

PANTALON, l'arrêtant.

Parle, ou je t'étrangle.

ARLEQUIN.

Hé, monsieur, je venais pour vous dire que monsieur le docteur viendra bientôt vous voir.

PANTALON.

C'est bon.

ARLEQUIN.

Monsieur, vous n'avez rien à lui mander?

PANTALON.

Dites-lui que je l'attends.

ARLEQUIN.

Adieu, monsieur Pantalon. (Il passe par-devant lui.)

PANTALON.

Adieu, adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, mademoiselle Camille.

CAMILLE.

Adieu, monsieur Arlequin, je suis bien votre servante.

ARLEQUIN, revenant.

Adieu, monsieur Pantalon. (Il passe par-devant.)

PANTALON.

Adieu, adieu.

ARLEQUIN.

Adieu, mademoiselle Camille.

PANTALON.

Si tu ne t'en vas.... (Il poursuit Arlequin, et il dit en revenant:) Ce drôle-là d'Arlequin! il se moque de moi, je crois.

ARLEQUIN, revenant.

Adieu, monsieur Pantalon.

PANTALON. Il veut le poursuivre.

Attends-moi.

ARLEQUIN, s'enfuyant.

Adieu, monsieur Pantalon.

SCÈNE IV.

PANTALON, CAMILLE.

PANTALON.

Je crois que ce coquin-là, il a la hardiesse d'être amoureux de toi?

CAMILLE.

Hé, pourquoi pas? il est le valet de monsieur le docteur; moi, je suis la servante de M. Pantalon. Monsieur vaut bien madame.

PANTALON.

Non, non, monsieur ne vaut pas madame; car tu ne seras plus une servante, ma chère Camille.

CAMILLE.

Pourquoi cela, monsieur Pantalon? Je ne veux point changer d'état; n'ai-je pas bien soin de votre maison?

PANTALON.

Si, si, je ne me plains pas, au contraire; mais une autre aura soin de la maison, et tu en seras la maîtresse.

CAMILLE riant.

Moi la maîtresse? ah. ah, ah, ah, ah! comme M. Pantalon se moque de moi! ah, ah, ah, ah, ah!

PANTALON.

Je ne me moque point, ma chère Camille; je veux que tu sois ma femme.

CAMILLE riant.

Moi, votre femme! moi! ah, ah, ah, ah, ah!

PANTALON.

Oui, et dès aujourd'hui.

CAMILLE riant

Ah, je ne crois pas cela! ah, ah, ah, ah, ah!

PANTALON.

Tout-à-l'heure.

CAMILLE riant.

Moi, madame Pantalon? ah, ah, ah, ah, ah!

PANTALON.

Je n'attends que le docteur pour faire le contrat.

CAMILLE riant.

Ah, ah, ah, ah, ah! le contrat! ah, ah, ah, ah, ah! (Elle s'en va.)

SCÈNE V.

PANTALON, LE DOCTEUR.

PANTALON.

Elle devient folle de joie, apparemment. Ah, voilà le docteur! Monsieur le docteur, je vous souhaite bien le bonjour, je vous attends avec impatience.

LE DOCTEUR.

Bonjour, monsieur Pantalon, je suis bien votre serviteur. Quelle affaire vous presse donc si fort?

PANTALON.

Je veux me marier, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR.

Oh, pour se marier, il est toujours temps.

PANTALON.

Non, non; à mon âge, le plus tôt vaut le mieux.

LE DOCTEUR.

Ah, vous pouvez avoir vos raisons, d'ailleurs vous êtes fort riche....

PANTALON.

Non, je ne suis pas riche.

LE DOCTEUR.

Vous êtes un grand seigneur vénitien....

PANTALON.

Non, je ne suis pas un grand seigneur.

LE DOCTEUR.

Vous épouserez sûrement une princesse.

PANTALON.

Non, ce n'est pas une princesse.

LE DOCTEUR.

C'est donc une duchesse?

PANTALON.

Non, pas une duchesse.

LE DOCTEUR.

Ah, une marquise?

PANTALON.

Non.

LE DOCTEUR.

Non? une comtesse, du moins?

PANTALON.

Ni une comtesse non plus.

LE DOCTEUR.

C'est une baronne?

PANTALON.

Non.

LE DOCTEUR.

Une présidente?

PANTALON.

Non.

LE DOCTEUR.

Une intendante?

PANTALON.

Non, non, non; c'est une servante.

LE DOCTEUR.

Une servante! une servante!

PANTALON.

Oui, Camille, ma servante; je vous dis que je veux l'épouser.

LE DOCTEUR.

Mais, monsieur Pantalon, vous n'y pensez pas.

PANTALON.

J'y ai pensé tout ce qu'il me faut, et je veux que cela soit dès aujourd'hui.

LE DOCTEUR.

Je le veux bien, cependant....

PANTALON.

Quoi?

LE DOCTEUR.

Je suis obligé de vous parler en honnête homme....

PANTALON.

Comment?

LE DOCTEUR.

En conscience, comme à un ami....

PANTALON.

Hé bien ?

LE DOCTEUR.

Puisque vous avez confiance en moi....

PANTALON.

Et dites donc?

LE DOCTEUR.

C'est que vous ne savez peut-être pas une chose?

PANTALON.

Quoi?

LE DOCTEUR.

C'est que Camille est amoureuse d'Arlequin.

PANTALON.

Bon! cet amour lui passera avec la fortune que je veux lui faire. Allons, faisons toujours le contrat.

LE DOCTEUR.

Comme vous voudrez; mais vous remarquerez que je n'aurai rien à me reprocher.

PANTALON.

Non, non.

(Ils s'asseyent tous les deux avec une table devant eux, où le docteur écrit.)

LE DOCTEUR.

La dot de Camille sera, je crois, bientôt écrite.

PANTALON.

Sa dot? je n'en ai que faire; mais je lui dois douze cents livres; on peut toujours en faire mention dans le contrat.

LE DOCTEUR.

A-t-elle un billet?

PANTALON.

Elle n'en a que faire.

LE DOCTEUR.

Il serait plus nécessaire de lui en donner un, ce serait son présent de nôces, pour les habillements, pour les....

PANTALON.

Les habillements, elle aura ceux de feu madame Pantalon.

LE DOCTEUR.

Hé bien, donnez-lui toujours une bourse de cinquante louis.

PANTALON.

Non; mais puisque vous le voulez, je vais lui faire un billet, que je ne lui payerai que quand je voudrai, ou point du tout.

LE DOCTEUR *écrivant*.

Oui, oui, j'entends: votre contrat sera bientôt fait.

PANTALON.

Ce qui me fâche, c'est que Camille croit que c'est une plaisanterie que mon mariage avec elle.

LE DOCTEUR.

Bon?

PANTALON.

Oui, elle ne veut pas le croire, et elle rit comme une folle quand je lui en parle.

LE DOCTEUR.

Faites-la venir; pendant que vous écrirez le billet, je lui parlerai.

PANTALON.

C'est bien dit: le contrat est-il bientôt fini?

LE DOCTEUR.

Oui, oui, appelez-là.

PANTALON.

Hola, hô, Camille, Camille!

SCÈNE VI.

PANTALON, LE DOCTEUR, CAMILLE.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur Pantalon?

PANTALON.

Ecoute, écoute ce que va te dire monsieur le docteur. Docteur, parlez-lui un peu, je vais faire ce dont nous sommes convenus. (Le Docteur se lève, et Pantalon écrit.)

LE DOCTEUR.

Ah çà, ma chère mademoiselle Camille, vous savez que M. Pantalon veut vous épouser?

CAMILLE.

Ah, que me dites-vous là monsieur le docteur?

LE DOCTEUR tirant Camille à part.

Écoutez-moi; Arlequin m'a tout dit, et je veux vous servir, puisque vous l'aimez. M. Pantalon fait un billet de ce qu'il vous doit, qu'il va vous donner, ne manquez pas de le prendre.

CAMILLE.

Oh, sûrement.

LE DOCTEUR.

Quand il sera question de signer le contrat, ne vous mettez pas en peine. Arlequin entrera ici déguisé en chien; il s'attachera à M. Pantalon, qui voudra le chasser.

CAMILLE riant.

Fort bien.

PANTALON.

Elle rit; convient-elle, docteur?

LE DOCTEUR.

Oui, oui, ne vous embarrassez pas.

PANTALON.

Je compte bien sur vous.

LE DOCTEUR.

Et vous avez raison. (A Camille bas :) Arlequin faisant semblant de vouloir mordre M. Pantalon, je dirai que c'est un chien enragé : il aura peur, il ira s'enfermer, vous aurez pris le billet, et vous vous en irez avec Arlequin. Faites seulement semblant de consentir.

CAMILLE haut.

Ah ! monsieur le docteur, c'est bien de l'honneur que M. Pantalon me fait ; mais c'est-il bien vrai ?

PANTALON.

Oui, ma chère Camille, je serai enchanté d'être ton mari; seras-tu aussi contente que moi ?

CAMILLE.

Ah ! je vous réponds que je le serai bien plus encore.

LE DOCTEUR.

Tenez, mademoiselle Camille, voilà un billet de douze cents livres que M. Pantalon vous donne en présent de nôces. (Il lui donne le billet.)

PANTALON.

Vous êtes bien pressé, docteur.

LE DOCTEUR.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, n'est-ce pas la même chose ?

CAMILLE.

Je vous remercie bien, monsieur Pantalon.

PANTALON.

A présent, il faut signer le contrat.

LE DOCTEUR.

Je m'en vais le lire.

SCÈNE VII.

PANTALON, LE DOCTEUR, CAMILLE, ARLEQUIN, en chien barbet.

ARLEQUIN, aboyant.

Ouac, ouac, ouac, ouac.

PANTALON.

Qu'est-ce que c'est que ce vilain chien-là?

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac.

PANTALON.

Camille, faites sortir d'ici ce chien.

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac. (Allant du côté de Pantalon.)

CAMILLE.

Allons, tirez d'ici, vilain.

ARLEQUIN, tenant la robe de Pantalon, gronde et grince les dents.

Hom, hom, hom, hom.

PANTALON.

Docteur, Camille, faites-le donc lâcher ma robe.

LE DOCTEUR, regardant le chien et s'éloignant.

Ah ciel!

PANTALON.

Où allez-vous donc, docteur?

LE DOCTEUR.

Prenez garde à vous, c'est un chien enragé.

PANTALON, mourant de peur.

Un chien enragé!

LE DOCTEUR.

Oui, vraiment.

(Ils courent tous les trois pour s'enfuir. Arlequin suit toujours Pantalon en aboyant.

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac. (Pantalon, après avoir fait deux ou trois tours, va s'enfermer.)

SCÈNE VIII.

LE DOCTEUR, CAMILLE, ARLEQUIN.

LE DOCTEUR.

Camille, vous avez le billet?

CAMILLE.

Oui, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR.

Allez, allez-vous-en avec Arlequin.

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac. (S'en allant avec Camille. Le docteur les suit.)

SCÈNE IX.

PANTALON, entr'ouvre la porte, et ne voyant rien, il rentre.

Le chien s'en est allé apparemment. Je n'entends rien. (Il avance.) Où est Camille? pourvu qu'elle n'ait pas été mordue. Ah! voilà le docteur.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

PANTALON, LE DOCTEUR.

PANTALON.

Hé bien, docteur, Camille n'a-t-elle pas été mordue? où est-elle?

LE DOCTEUR.

Il n'y faut plus penser.

PANTALON.

Comment! est-elle mordue, morte?

LE DOCTEUR.

Non, mais le chien enragé....

PANTALON.

Hé bien?

LE DOCTEUR.

C'était Arlequin.

PANTALON.

Comment Arlequin?

LE DOCTEUR.

Oui, il y a eu hier un chien enragé dans le quartier : c'est ce qui m'a trompé. On l'a tué, et Arlequin avait pris sa peau pour le contrefaire, et vous faire peur.

PANTALON.

Et qu'est devenue Camille?

LE DOCTEUR.

Il l'a enlevée.

PANTALON.

Et elle avait le billet?

LE DOCTEUR.

Oui vraiment.

PANTALON.

C'est vous qui êtes cause de tout cela.

LE DOCTEUR.

Moi?

PANTALON.

Sûrement.

LE DOCTEUR.

Hé bien, n'êtes-vous pas trop heureux? je vous ai empêché d'épouser votre servante, et c'est toujours la plus grande sottise qu'un homme puisse faire.

PANTALON.

Ah! cela est bien aisé à dire ; mais quand on est amoureux?

LE DOCTEUR.

Allez, allez, dans peu de temps, loin de m'en vouloir, vous me remercierez.

PANTALON.

Je le souhaite.

LE DOCTEUR.

Adieu, monsieur Pantalon.

PANTALON.

Adieu, monsieur le docteur. (Il soupire.) Ah!

LES BRACONNIERS.

PROVERBE CIII.

PERSONNAGES.

THIBAUT, } *paysans braconniers.*
GUILLOT, }

LA RENTRÉE, *garde-chasse.*

La scène est dans un bois.

LES BRACONNIERS.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLOT, THIBAUT.

THIBAUT.

J'ai bien peur que nous ne trouvions plus rien aujourd'hui.

GUILLOT.

Je ne sais pas où s'est fourré le gibier; il devient diablement malin.

THIBAUT.

Ton lièvre est-il fort?

GUILLOT.

Mais pas mal.

THIBAUT.

Voyons-le.

GUILLOT, lui montrant un lièvre.

Il est bien râblé.

THIBAUT.

Oui, il y aura de quoi faire un bon civet.

GUILLOT.

Tu devrais toujours lui ôter sa peau. Il viendra peut-être encore quelque chose pendant ce temps-là.

THIBAUT.

Et si ce diable de garde allait me surprendre?

GUILLOT.

De quoi as-tu peur?

THIBAUT.

Il est vrai que nous sommes deux.

GUILLOT.

Allons, assis-toi au pied de cet arbre-là, et travaille.

THIBAUT.

Je n'ai pas de couteau.

GUILLOT.

Voilà le mien.

THIBAUT.

Tu feras donc sentinelle?

GUILLOT.

Oui, oui. Attends, il me vient une idée : je vais monter sur cet arbre-là ; et si La Rentrée vient, ne crains rien; j'y serai à l'affût du garde et du gibier.

THIBAUT.

Eh bien, à la bonne heure.

GUILLOT.

Tiens, aide-moi. (Il monte sur l'arbre.) M'y voilà. Allons, travaille. Mets ton fusil à côté de toi.

THIBAUT.

Tu m'avertiras?

GUILLOT.

Oui, oui.

THIBAUT.

Allons, allons, cela sera bientôt fait. (Il dépouille le lièvre.)

GUILLOT.

J'entends quelqu'un.

THIBAUT.

Qu'est-ce que c'est?

GUILLOT.

Je crois que c'est La Rentrée.

THIBAUT.

Tout de bon? Je m'en vais.

GUILLOT.

Pourquoi cela, ne serai-je pas sur lui à bout portant?

THIBAUT.

Oui?

GUILLOT.

S'il me voit, il n'approchera pas; et s'il ne me voit pas, tu n'as rien à craindre.

THIBAUT.

Je t'entends.

GUILLOT.

Travaille tranquillement.

THIBAUT.

Ne t'embarrasse pas.

GUILLOT.

Le voilà qui approche.

THIBAUT.

C'est bon, c'est bon.

SCÈNE II.

LA RENTRÉE, THIBAUT, GUILLOT sur l'arbre, couchant en joue La Rentrée.

LA RENTRÉE.

Ah, ah, vous voilà bien tard ici, Thibaut.

THIBAUT.

Oui, je prends l'air. Il a fait bien chaud aujourd'hui.

LA RENTRÉE.

Pas mal. Vous avez là un beau lièvre?

THIBAUT.

Trouvez-vous?

LA RENTRÉE.

Oui, il me paraît fort.

THIBAUT.

Cela fera un bon civet, n'est-ce pas?

LA RENTRÉE.

Oh sûrement.

THIBAUT.

Vous devez bien en manger vous, car vous en confisquez beaucoup, n'est-ce pas?

LA RENTRÉE.

Mais quelquefois. (Il prend le fusil de Guillot.) Vous avez là un fusil qui doit etre bon.

THIBAUT.

Mais il n'est pas mauvais.

LA RENTRÉE.

Il est à deux coups?

THIBAUT.

Sans doute.

LA RENTRÉE.

Vous devez abattre bien du gibier avec cela?

THIBAUT.

Mais pas mal.

LA RENTRÉE.

Je ne serais pas fâché de l'avoir.

THIBAUT.

Ah! vous en avez de meilleurs, vous.

LA RENTRÉE.

Non, pas trop.

THIBAUT.

Bon! comme vous vous gaussez de nous; avec le vôtre, est-ce que vous ne prenez pas du gibier et des hommes?

LA RENTRÉE.

Ah! quelquefois. Aurez-vous bientôt fini avec votre lièvre?

THIBAUT.

Oui, cela va être fait dans le moment.

LA RENTRÉE.

C'est bon. Et avec qui comptez-vous le manger?

THIBAUT.

Avec Guillot, qui est ici près.

LA RENTRÉE.

Guillot?

THIBAUT.

Oui, il va venir me reprendre.

LA RENTRÉE.

Ici?

THIBAUT.

Tout à l'heure.

LA RENTRÉE regarde autour de lui, et il voit le bout du fusil de Guillot, et Guillot sur l'arbre.

En ce cas-là, vous n'avez pas besoin de moi.

THIBAUT.

Pourquoi? plus on est de fous, plus on rit.

LA RENTRÉE.

Oui; mais je dis, c'est que vous ne devez pas avoir peur en vous en revenant.

THIBAUT.

Oh non, je ne crains rien.

LA RENTRÉE.

Allons, je vais remettre là votre fusil.

THIBAUT.

Pourquoi? prenez-le.

LA RENTRÉE.

Oh non, je suis accoutumé au mien.

THIBAUT.

Dame, écoutez donc, s'il vous fait plaisir....

LA RENTRÉE.

Pas absolument, je ne m'en soucie plus. Allez-vous chasser encore?

THIBAUT.

Je ne sais pas; comme Guillot voudra : s'il veut tirer un coup de fusil, je ne demande pas mieux.

LA RENTRÉE.

Pas aujourd'hui?

THIBAUT.

Pourquoi? je crois qu'il ne ferait pas mal; voilà le moment.

LA RENTRÉE.

Eh bien, quand je n'y serai plus; il ne faut pas que je sois présent; vous entendez bien?

THIBAUT.

Vous êtes bien bon homme, aujourd'hui.

LA RENTRÉE.

Mais quand je fais autrement ce n'est pas ma faute, car je sais bien qu'il faut vivre avec les vivants.

THIBAUT.

Oui ; car les morts ne valent pas le diable, n'est-ce pas?

LA RENTRÉE.

Non, non. Ah ça, je vous donne le bonsoir.

THIBAUT.

Où allez-vous comme cela?

LA RENTRÉE.

Oh, je vais bien loin d'ici.

THIBAUT.

Allons, je vous souhaite un bon voyage.

LA RENTRÉE.

Adieu, adieu, Thibaut.

SCÈNE III ET DERNIÈRE.

GUILLOT, THIBAUT.

GUILLOT, descendant de dessus l'arbre.

Tu vois bien que tu n'avois rien à craindre?

THIBAUT.

Ah pardi, il a eu une fière peur. Il t'avait donc vu?

GUILLOT.

Je t'en réponds ; je touchais presque à son chapeau avec mon fusil.

THIBAUT.

Tout de bon?

GUILLOT.

Ah parbleu, je te réponds que s'il avait raisonné, je ne l'aurais pas manqué.

THIBAUT.

Je ne m'étonne pas s'il a filé si doux. Il croyait d'abord me tenir dans ses filets.

GUILLOT.

Oui, il voulait faire le gouailleur. Allons, allons-nous-en, car il pourrait bien revenir avec deux ou trois autres gardes.

THIBAUT.

Eh bien, passons par là-bas, nous aurons bientôt sauté le fossé, et nous ne les craindrons pas.

GUILLOT.

Allons, allons, leve-toi.

THIBAUT.

Me voilà prêt.

GUILLOT.

Prends ton fusil, et marchons.

(Ils s'en vont.)

FIN DES PROVERBES.

TABLE ET EXPLICATION

DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES PROVERBES DU IV[e] ET DERNIER VOLUME.

ERRATA DES ENTR'ACTES.

Page cxxij, lig. 18, au lieu de *Nypparchia* lisez *Hypparchia*.

Page cxxvj, lig. 34, au lieu de *guarder* lisez *guardar*.

ENTR'ACTES

DES PROVERBES DRAMATIQUES

DE CARMONTELLE.

ENTR'ACTES

DES PROVERBES DRAMATIQUES.

Introduction à la manière de jouer les Proverbes, et de saisir l'esprit des personnages qui concourent à l'action dramatique.

Les Proverbes dramatiques de Carmontelle forment un ouvrage récréatif et amusant pour la campagne, où l'on s'amuse de tout. J'ai pensé que le lecteur me saurait quelque gré, en lui donnant l'analyse de ces Proverbes, d'y semer quelques réflexions morales et des anecdotes, qui serviront de points de repos, et pour ainsi dire d'*entr'actes,* pour rompre l'espèce de monotonie qu'entraînerait nécessairement la lecture continue de ces Proverbes. Je me suis également proposé de donner, sur la manière de les jouer, les notions que m'ont suggérées l'expérience et un examen réfléchi de ces Proverbes.

Je me bornerai à de simples règles, qui seront proportionnées à la nature du genre, et je ne chercherai point à placer une tête de géant sur un corps de nain. Je ferai voir les défauts qui ordinairement gâtent le naturel des rôles, par l'affectation que l'on met à vouloir trop bien les rendre. A force de chercher le mieux, on risque souvent de trouver le pire. Ce qui exigerait de longues études, s'il s'agissait du haut comique, ne demande ici que de simples réflexions, que la justesse d'esprit et le bon sens feront aisément apprécier. Il n'est en effet question que de petits travers de société, que Carmontelle a voulu

peindre, et non de ces grandes passions qui émeuvent l'âme trop fortement, et dont les impressions sont en rapport avec la vigueur de caractère des personnages. Loin de moi un goût et une critique trop sévères. Ma seule tâche se réduit à deux objets : le premier, de faire connaître les finesses qui distinguent un petit talent agréable, et qui est recherché dans la société; le second, de déterminer des règles convenables pour le jeu de chaque personnage en particulier, et d'exposer la manière de rendre les différents rôles des Proverbes.

Étudier la nature dans toute sa simplicité, c'est le fruit de l'observation d'un esprit juste. Rendre la vérité du jeu de la physionomie, le mode d'être de certains hommes, les imiter en peignant leurs défauts avec discernement, exprimer les sensations qu'ils auront faites sur votre imagination, c'est tout le secret de l'art, c'est atteindre le but qu'on s'est proposé. Ce talent d'observation suppose dans l'acteur de l'intelligence, du tact. Ce que l'amateur de proverbes doit éviter avec soin, c'est d'imiter certains gestes, certains tics forcés d'acteurs de théâtres publics, surtout certaine manière de parler avec affectation, des intonations fausses ou peu naturelles. Il doit se garantir de tous ces prestiges scéniques, de ce charlatanisme d'emprunt, qui éblouissent des spectateurs sans goût, mais qui ne trompent point l'homme qui a du jugement. Il doit se persuader que si le public souffre, dans un acteur qu'il affectionne, un tic, un nazonnement ridicules, c'est qu'il sait que celui-ci rachète ces divers défauts par des talents acquis et des qualités qui surpassent ces défauts. S'il prend les mouvements forcés d'une fougue insipide pour les élans d'une inspiration pleine de chaleur, et les criaillements

d'une voix glapissante pour les sons passionnés interprètes de l'âme, il se tourmente, il s'épuise, il étouffe son personnage, il fatigue son auditoire; il ne joue pas, il ne fait que parodier; ce n'est plus enfin qu'une opération mécanique à laquelle l'esprit n'a aucune part.

Comme l'homme est porté de sa nature à contrefaire les défauts des autres, il faut modérer ce penchant, qui presque toujours dégénère en charge. Il ne faut pas dépasser le but, comme le font beaucoup d'acteurs qui ont cette malheureuse aptitude; elle étouffe souvent en eux les plus brillantes qualités. C'est surtout la prétention des comédiens de ce siècle, de se singer les uns les autres, défaut détestable qui ne détruit pas le talent des modèles, et qui souvent ne fait pas briller celui des copies : mais la malignité y trouve son compte. C'est également le défaut de quelques auteurs dramatiques, qui se croient le privilége de rendre leurs pièces plus piquantes par ces espèces de caricatures, souvent méchantes et scandaleuses. Favard le leur reproche d'une manière ingénieuse dans les vers suivants :

Contre les mœurs en général
De la satire faire usage,
Frapper les défauts en total,
    C'est être sage;
Mais berner un particulier,
Et désigner le personnage
Par l'habit, l'air et le métier,
Cela passe le badinage.

On peut, avec des talents factices et de la vogue, en imposer quelques instants à des esprits superficiels et pré-

venus; mais l'afféterie, les gestes guindés et faux, le jeu *prétentieux*, ne tiennent pas long-temps la place des grâces naturelles, de la simplicité de cet enthousiasme qui caractérise le vrai talent. Il est un sentiment qui captive le public, et auquel il revient toujours, c'est le naturel; c'est le cœur qu'il faut remuer, c'est l'esprit qu'il faut égayer : il faut se défier des caprices de son imagination, surprendre, toucher et plaire; voilà tous les degrés qu'un acteur intelligent doit parcourir.

Le grand art de l'acteur des proverbes est de rendre fidèlement la pensée de l'auteur, ou, s'il se livre aux élans de son imagination, de ne point dénaturer cette pensée, en l'étendant. Dans les proverbes, on devient souvent auteur soi-même. Alors, on doit ajouter de nouvelles finesses à un rôle; non-seulement exécuter, mais créer, et distinguer avec mesure ce qu'il faut dire et ce qu'il faut atténuer, pour ne pas outrer ou affaiblir son rôle. On peut remarquer que la plupart des actions dramatiques ne sont que le développement d'idées qui se rapportent à une fin unique, qu'on peut exprimer par un proverbe. Il faut que tous les accessoires s'y rattachent. Brodez, si vous voulez, mais brodez artistement, et que la broderie, en relevant le fond, ne l'étouffe pas sous un vain luxe d'ornements. L'on n'amuse le spectateur que par la représentation de la plus exacte vérité; et, en effet, le but de toute action dramatique est de représenter avec le plus de perfection possible, le naturel des personnages : or, il faut consulter les mœurs, les habitudes, les mouvements, les gestes de ces personnages.

La gaieté doit être le véritable Apollon de l'acteur des proverbes; il manque son but, s'il torture son visage pour

lui donner l'air de la gaieté. Toujours caché derrière son personnage, il ne doit nous faire apercevoir que lui. Il doit nous divertir plus par la manière dont il dit et fait les choses qui entrent dans l'esprit du personnage, que par le personnage lui-même; et il nous égaye d'autant plus, qu'il sait mieux cacher l'intention de le faire. Que le visage soit à l'unisson du sentiment, qu'il repousse cette froide monotonie qui donne un caractère d'insipidité à tout ce qu'elle débite. La variété de la physionomie décèle le talent; elle peint l'intelligence de l'acteur, la sensibilité de son âme, les diverses émotions qu'elle éprouve: il doit la composer suivant le rang, les convenances, l'âge et le caractère de la personne qu'il représente, et mesurer ses mouvements à la situation dans laquelle le personnage se trouve placé.

La vérité de l'attitude, de la démarche, du maintien, du geste, n'importe pas moins à la vérité de l'action que l'expression vraie de la physionomie; les gestes ont une signification déterminée qu'il faut rendre à propos, pour concorder avec les intentions et l'esprit du personnage. Un contresens dans le ton, dans le geste, gâte tout l'esprit d'un rôle : il importe plus de frapper juste, que de frapper fort. Le plaisir que l'on éprouve de la fidélité d'une action dramatique résulte du contraste, bien saisi, que l'acteur sait établir entre l'effet qu'il doit produire sur les personnages qui concourent avec lui à l'action, et l'effet réciproque qu'ils doivent produire sur lui; de sorte qu'ils se servent mutuellement d'ombre et de lustre tour à tour. C'est le grand art du comédien d'animer ses coacteurs, et de leur communiquer le feu qui l'inspire. De là naît l'ensemble d'une représentation théâtrale. Tout est en

harmonie, et le jeu particulier de chaque acteur ressort mieux aux yeux du public satisfait.

L'acteur doit alors éviter le défaut de la plupart des comédiens, qui est, lorsqu'ils n'ont plus rien à dire, de se croire dispensés de prendre part à l'action de la pièce, comme si elle n'était plus combinée pour qu'ils en fissent partie : alors ils jettent des œillades déplacées sur les loges et sur l'assemblée, ce qui fait un effet contraire à l'intérêt de la représentation.

J'insiste surtout sur la nécessité de ne point imiter le jeu de certains comédiens : ce sont très-souvent de mauvais guides. Le comédien, obligé d'égayer un public difficile à émouvoir, remplace souvent le naturel par l'afféterie; il en contracte l'habitude, et les éloges qu'il a pu recevoir de quelques spectateurs de mauvais goût, lui persuadent qu'il a acquis le vrai talent de plaire, et le peu qu'il possédait se trouve ainsi étouffé. L'acteur des proverbes, qui ne doit pas compte au public, mais renfermé dans le cercle d'une société disposée à l'indulgence, doit bannir de son jeu tous les dehors d'emprunt, se fier à son intelligence, et aborder franchement le caractère d'originalité qui distingue son personnage. Par exemple, il ne suffit pas de dire *sandis, adusias, jé mé flatte*, pour rendre le personnage d'un Gascon; il faut que le jeu animé de la physionomie, la vivacité de l'expression, la démarche assurée, l'œil malin, la tournure grotesque et négligée, peignent le naturel vantard et la loquacité de l'habitant des bords de la Garonne. Il faut que l'ensemble de son jeu ne sente point l'étude. Le rôle qui paraît le plus simple est souvent celui qui a demandé le plus de soin et coûté le plus de peines pour le bien rendre; comme le danseur

qui a le plus de souplesse, d'aisance et de grâce dans ses mouvements, est bien souvent celui qui s'est le plus exercé à les acquérir.

La charge n'est pas toujours un défaut ; elle fait quelquefois partie obligée de certains rôles, qui ne peuvent être rendus que de cette manière. Un acteur excellent dans l'art de représenter les valets se laissait emporter par le feu de son imagination ; il se donnait pour ainsi dire la comédie à lui-même ; dans son délire comique, il employait toutes les ressources d'une *charge* ingénieuse ; et bien qu'on pût lui reprocher l'exagération de ses lazzis, on était désarmé, parce qu'on avait ri de bon cœur. Tel était Dugazon, qui excellait surtout dans le talent de jouer les proverbes, talent qui était admirablement bien secondé par son esprit, par sa gaieté vive et pétulante. Il faisait alors les délices de la plus haute société. Le duc de Bouillon s'amusait beaucoup, dans son château de Navarre, à voir représenter des proverbes par Dugazon. Cet acteur n'a trouvé de successeur digne de lui, quant à la manière originale de jouer les proverbes, que Joly, acteur intelligent, doué d'une grande verve comique, qualité essentielle pour ce petit genre dramatique.

Le naturel ne vieillit jamais. Sous ce rapport, les Proverbes dramatiques de Carmontelle seront de tout temps : il a pris la nature sur le fait. On peut remarquer qu'il a bien saisi et rendu l'esprit et le caractère de chacun de ses personnages : il a eu le talent de les varier suivant leur profession. Il y a certains de ses portraits qui sont historiques, et cachent des originaux dont l'auteur s'est plu à retracer les manières, comme dans *Les Désespérés de l'Opéra*. Dans les proverbes où les personnages sont

de bas étage, il les fait parler selon leur génie et leur goût ; mais lorsque ce sont des personnes de haut parage, on peut remarquer que Carmontelle leur fait tenir un langage approprié à la délicatesse de leur goût, à la frivolité de leurs mœurs, et surtout au ton de la bonne compagnie, que lui-même était plus que personne à portée de connaître, puisqu'il était reçu et accueilli dans les salons des grands et des riches. Plusieurs de ces drames, dont l'action est régulière, sont écrits avec feu ; et l'on voit qu'il ne manquait à l'auteur que de vouloir retoucher ce qui courait sous sa plume, et de ne pas tant se fier à la facilité de son imagination.

Tout le monde n'est pas en état de juger de l'effet d'une pièce à la lecture : voilà pourquoi les sociétés particulières des environs de Paris jouent rarement d'autres pièces que celles qui ont été représentées sur des théâtres publics. Si l'on en propose d'autres, après les avoir lues légèrement, on en revient aux pièces connues, parce que la manière de les jouer est indiquée par les comédiens, et que, tout en convenant qu'il ne faut pas les copier, on devient leur imitateur sans le savoir; ce qui ennuie très-fort ceux qui assistent à ces représentations. Pour éviter cet inconvénient, il faudrait réfléchir, et beaucoup, sur son rôle, et peut-être qu'avec de l'étude, on pourrait le jouer d'une manière neuve. Réfléchir sur mon rôle ! s'écriera l'acteur de société. Il faudrait passer trop de temps, à peine ai-je celui de l'apprendre ; et puis, je crois que lorsqu'on sent un rôle, il ne faut pas beaucoup de réflexions pour le jouer. Voilà comme raisonne quelquefois l'homme du monde ; il croit posséder, sans y avoir jamais pensé, un talent qui, pour les gens du métier, ne s'obtient

qu'après une étude profonde et une habitude continuelle du théâtre.

Les pièces non encore représentées ont un attrait que n'ont plus celles qui sont trop connues : elles procurent aux acteurs l'occasion de faire briller leur talent. La curiosité des spectateurs alors est prolongée ; elle tient à l'effet que doit produire la pièce, et l'on s'intéresse davantage à son action. Telle pièce qui aura beaucoup de vérité, jouée par les gens du monde, plaira plus sur un théâtre particulier qu'entre les mains d'acteurs de profession, qui jouent pour le parterre, à qui ils s'adressent, afin d'en être applaudis, surtout dans les *à parte* et les *monologues*, où ils semblent vouloir le haranguer.

Lorsqu'on joue en société des pièces nouvelles, c'est que, pour l'ordinaire les auteurs sont de cette société : on croit leur faire grâce en jouant leurs pièces, et même avoir beaucoup de complaisance de les écouter, lorsqu'ils vous expliquent le sens et le ton de chaque rôle ; encore quelquefois ne les écoute-t-on pas. Le meilleur moyen, dira-t-on, quand on veut faire jouer une pièce nouvelle, ce serait de mettre à côté des noms des personnages ceux des acteurs connus qui ont brillé dans des rôles analogues, comme cela se pratique au théâtre : par ce moyen, on serait à même de désigner l'acteur de société qui conviendrait au rôle, d'après son genre d'esprit et de talent reconnu. On ne dit plus, je remplis le rôle d'amoureux, de caractère, de valet ; mais on dit, je joue le rôle d'un tel, de *Préville*, de *Molé*, de *Fleury*.

Une observation qui arrête une troupe de société, est qu'il peut arriver que si la pièce nouvelle ne réussit pas, et quelquefois parce qu'elle sera mal jouée, les mêmes

gens, qui seraient fâchés de voir des pièces connues, diront aussi, pourquoi ne pas jouer des pièces qui ont un succès assuré ? On pourrait leur répondre, que des pièces de Molière mal jouées ne réussissent pas davantage, et qu'on souffre encore plus de les voir estropiées.

Il y a cependant des exemples de pièces non jouées à Paris que l'on n'avait pas cru bonnes à la lecture, et qui ont eu le plus grand succès sur les théâtres de province. On imagine à Paris qu'il ne saurait y avoir de goût, de ton, d'esprit, de sentiment ailleurs. Pourquoi ne jugerait-on pas aussi sainement en province ? Exempt de prévention, l'on n'y est pas toujours pressé de décider, et l'on ne rougit pas de s'être amusé, parce qu'un freluquet à tête légère se sera écrié, en sortant de la représentation d'une pièce nouvelle : *Cela est misérable, détestable!* Là encore, on ne se croit pas obligé d'applaudir, parce qu'un autre fat ou un sot ami de l'auteur aura dit avec exagération : *Depuis Molière, on n'a rien fait de mieux que cette pièce-là!* Le goût y est peut-être moins raffiné, mais il est plus naturel, et le spectateur n'y base son jugement que sur les sensations que l'action dramatique lui a fait éprouver.

Si l'on joue ces Proverbes avec gaieté et naturel, ils réussiront, mais il faut en bannir la caricature ; elle est aussi contraire au bon goût qu'à la vérité. Le spectateur délicat n'est pas disposé à applaudir aux jeux de mots, aux fréquentes équivoques, aux phrases obscures et trop *prétentieuses*, aux plaisanteries trop triviales et trop bouffonnes.

ENTR'ACTES.

TOME I[er].

PROVERBE PREMIER.

LE MAÎTRE DE BALLETS. — *Selon les gens l'encens.* (Pag. 1.)

Ce proverbe sort de la classe des dictons populaires. Il n'est personne qui n'en puisse saisir l'application morale. Il repond à cette sentence de Plaute : *Ut homines sunt, ita morem geras,* il faut prendre les gens comme ils sont ; à ce vers de Mathurin Regnier : *Selon le corps on doit tailler la robe ;* et, interprétativement, à cette pensée de Marot : *Tout s'amollit par douceur très-bénigne ;* et à cette autre de Molière : *Les gens riches savent tout sans avoir rien appris.* Ce proverbe donne une idée de la gloriole des maîtres à danser, qui, pour la plupart, sont sottement infatués de leur petit talent. On connaît la vanité de Vestris père, *le diou de la danse.* Il n'y avait, selon lui, que trois grands hommes en Europe, Frédéric, Voltaire et lui.... et encore.... Il n'y a personne qui n'ait entendu parler de l'orgueilleuse fatuité du fameux danseur Marcel, ce génie inventeur *du coup de talon,* pour repousser avec grâce la queue d'une robe de cour. Il était si enorgueilli de ses succès dans l'art d'enseigner la danse, qu'il se permettait toutes les familiarités, jusqu'à des grossièretés cyniques, avec ses écolières, qui étaient, pour la plupart, du rang le plus élevé. Il dit un jour à l'une d'elles, qui ne se présentait pas suivant les principes qu'il lui avait enseignés : « Vous venez de saluer comme une servante ; recommencez, et n'oubliez jamais qui vous êtes : on doit le voir même quand vous entrez dans une chambre, et ne pas faire croire que vous arrivez de la halle ou de la Courtille. » Son exclamation, moins vaine

que celle de Vestris, mais plus comique comme l'expression d'un enthousiasme ridicule, *que de choses dans un menuet!* est maintenant passé en proverbe.

Panard, dans une pièce fort gaie, intitulée l'*Essai des Talents* ou *des Talents comiques*, introduit M. Léger, maître de danse, qui fait devant l'Examinateur, un des interlocuteurs de la pièce, l'éloge du talent qu'il professe : c'est une petite satire assaisonnée d'une morale enjouée.

M. LÉGER.

« Examinez tout ce qui se passe dans le monde, vous verrez » que tout a rapport à la danse. Les enfants de famille font » danser leur patrimoine, les trésoriers font danser leur caisse, » les tuteurs font danser le bien des pupilles, les syndics font » danser la bourse commune, les notaires font danser leurs » dépôts; il n'y a pas jusqu'aux maîtres-d'hôtels qui s'en » mêlent.

L'EXAMINATEUR.

» Ils font danser l'anse du panier, n'est-ce pas?

M. LÉGER.

» Rien de plus utile que mon talent dans le commerce de » la vie : qu'un amant ait surpris sa maîtresse en rendez-vous » avec quelqu'autre, il lui tire sa révérence, et pour cela, il » faut qu'il sache danser.

L'EXAMINATEUR.

» Sans doute.

M. LÉGER.

« Qu'un Gascon ait emprunté de l'argent, il fait trois gam- » bades, et le voilà quitte.

L'EXAMINATEUR.

» Monnaie de singe et monnaie de la Garonne, c'est tout » un. »

Le Gascon se sert de ses yeux, comme Arlequin, pour lire les mémoires de ses créanciers, et, aussitôt lus, aussitôt payés.

PROVERBE II.

LES DEUX ANGLAIS. — *Il ne faut pas jeter le manche après la cognée.* (Pag. 9.)

Un bûcheron ayant laissé tomber dans une rivière profonde le fer de sa cognée, désespéré des efforts inutiles qu'il faisait pour la recouvrer, jeta le manche, afin qu'ils fussent perdus ensemble, l'un lui devenant inutile sans le secours de l'autre. Voilà la fable; voici l'histoire : On peut voir, par l'exemple du duel qui eut lieu le 10 juillet 1547, sous Henri II, entre Jarnac et la Châtaigneraye, qu'il ne faut désespérer de rien. La fortune prit le parti de Jarnac au moment où il semblait devoir succomber, et par un coup adressé au jarret de son rival, elle lui procura la victoire. Le coup de Jarnac a passé depuis en proverbe, pour signifier une ruse, un retour imprévu de la part d'un ennemi. Senèque a dit, je ne sais pas trop pourquoi : *Qui nihil potest sperare, desesperet nihil.* C'est quand on n'a plus rien à espérer, qu'il ne faut désespérer de rien. En voici la traduction en sens inverse : *Belle Philis, on désespère, alors qu'on espère toujours.*

Ce proverbe a fourni le sujet d'une comédie jouée à l'Odéon, ou plutôt la comédie jouée à l'Odéon est extraite mot pour mot, à très-peu de chose près, d'une historiette fort touchante de Dubois-Fontanelle, de Grenoble, qui probablement lui-même n'a fait qu'étendre l'action du proverbe de Carmontelle. L'infortune et la félicité se touchent; c'est quand on se croit le plus malheureux, qu'on est souvent près de cesser de l'être. Telle est la morale de l'historiette et du proverbe.

PROVERBE III.

LE POULET. — *Les Battus payent l'amende.* (Pag. 17.)

C'était l'ancienne coutume de Lorry, en Orléanais, qui a donné naissance à ce proverbe. Son origine est confirmée au Mémorial de la chambre des comptes, aux années 1448 et

1468. Voici la traduction, conforme à l'original en latin. «Si quelques habitants de Lorry jettent follement leurs gages de bataille, et que puis après ils s'accordent, du consentement du prévost, l'un et l'autre seront condamnés à l'amende de deux sols six deniers; s'ils combattent, les pleges (1) de celui qui aura été vaincu seront tenus de payer cent douze sols. Aux autres gages de bataille, le vaincu perdait bien sa cause, mais il n'était pas tenu de payer aucune amende.» De là vient le proverbe que quand un homme, maltraité par ses parties, l'est encore par ses juges, il est de la coutume de Lorry, où le battu paye l'amende. C'était aussi la coutume de Metz, comme on peut le voir dans l'histoire des évêques de cette ville.

Une aventure arrivée au cardinal Dubois a pu donner à Carmontelle l'idée de ce proverbe. Ce cardinal, doué d'un certain esprit, mais dont toute la vie fut un scandale, mangeait habituellement une aile de poulet tous les soirs. Un soir, à l'heure qu'on allait le servir, un chien emporta le poulet : ses gens n'y surent autre chose que d'en remettre un autre à la broche. Le cardinal demande à l'instant son poulet. Le maître-d'hôtel, prévoyant la fureur où il le mettrait en lui disant le fait, ou lui proposant d'attendre plus tard que l'heure ordinaire, prend son parti, et lui dit froidement : *Monseigneur, vous avez soupé. J'ai soupé?* répondit le cardinal. *Sans doute, Monseigneur; il est vrai que vous avez peu mangé, vous paraissiez fort occupé d'affaires; mais, si vous voulez, on vous servira un second poulet, cela ne tardera pas.* Le médecin Chirac, qui le voyait tous les soirs, arrive dans ce moment : les valets le préviennent, et le prient de les seconder. *Parbleu*, dit-il, *voici quelque chose d'étrange! Mes gens veulent me persuader que j'ai soupé. Je n'en ai pas le moindre souvenir; et qui plus est, je me sens beaucoup d'appétit. Tant mieux*, répond Chirac, *le travail vous aura épuisé; les premiers morceaux n'auront que réveillé votre appétit, et vous pourriez sans danger manger encore, mais*

(1) Témoins.

peu. Faites servir Monseigneur, dit-il aux gens, *je le verrai achever son souper*. Le poulet fut apporté. Le cardinal regarda comme une marque évidente de santé, de souper deux fois de l'ordonnance de Chirac, l'apôtre de l'abstinence, et fut, en mangeant, de la meilleure humeur du monde.

C'est également le titre d'une comédie de Dorvigny, qui a tourné la tête à tout Paris, et qui a fait la réputation unique d'un acteur assez médiocre, nommé Volange. Cette pièce a été jouée et suivie avec fureur. C'est un phénomène, dans les annales du théâtre, qu'une pièce de ce genre, qui, tous les jours, subissait deux représentations sans fatiguer et rassasier le public : et cependant *c'en est*, comme dit Jeannot. Question : Quel était le plus sot du public ou de l'auteur ?

PROVERBE IV.

LE SOURD. — *Le premier venu engraine.* (Pag. 29.)

Primo venuto, primo servito, premier venu, premier servi, disent les Italiens ; ou bien, *chi primo arriva al molino, primo macina,* le premier arrivé au moulin, mout le premier. Ce proverbe est une leçon pour les paresseux. Celui qui tarde trop à mettre à exécution une entreprise qu'il a conçue, court grand risque de la voir exécutée par un autre. Ceux qui recherchent des emplois, des dignités, des honneurs et des distinctions, doivent se hâter de les demander, lorsqu'il y en a à distribuer : s'ils arrivent au dernier moment, ils sont forcés de prendre souvent ce qu'ils peuvent et non ce qu'ils veulent. En intrigues, ce n'est pas le tout de courir, il faut partir de bonne heure. La Bruyère a dit, sans beaucoup de justesse, selon moi : « Rendez-vous digne de quelque emploi ; le reste ne vous regarde pas, c'est l'affaire des autres. » Je doute fort que cela soit mis en pratique dans ce siècle-ci. On va rarement au-devant du mérite ; il faut qu'il se fasse jour lui-même. En toute chose, la justice distributive veut, qu'à mérite égal, les premiers venus soient expédiés les premiers.

On dit qu'un homme est bien engrainé, quand il est entré dans quelque affaire dont il a du profit à retirer. On pourrait, pour le véritable sens de ce proverbe, lui adjoindre ce proverbe italien : *Favole al sordo, canzoni al morto, son indarno;* parler à un sourd, chanter à l'oreille d'un mort, c'est du bruit inutile. En effet, l'intrigue roule sur les quiproquo d'un sourd, car il *entend de corne,* comme l'on dit proverbialement. L'action de ce proverbe a quelque ressemblance avec celle de la pièce du *Sourd* ou de l'*Auberge pleine.*

Il n'y aurait peut-être pas de meilleur juge de l'action dramatique par gestes, et en général du jeu théâtral, qu'un sourd intelligent. Le célèbre auteur de Gil-Blas et de Turcaret, Le Sage, était devenu absolument sourd dans sa vieillesse; cependant, il ne discontinuait pas d'aller à la représentation de ses pièces; il n'en perdait presque pas un mot : il disait même qu'il n'avait jamais mieux jugé et du jeu et de ses pièces que depuis qu'il n'entendait plus les acteurs.

PROVERBE V.

LE SUISSE MALADE. — *L'entente est au diseur.* (Pag. 43.)

Le sens de ce proverbe est que celui qui parle entend bien ce qu'il veut dire, et qu'il y a quelque chose de caché que lui seul entend.

> Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
> Contre les passions n'est pas un sûr remède :
> Un peu de vin la trouble........

et surtout celle des Suisses. Le docteur Roselin, avec sa tisanne, ne ressemble point au docteur Bonnet, que Voltaire a dépeint dans son poëme de *La Guerre de Genève.*

> Bonnet accourt, Bonnet, le médecin
> De qui Lausanne admire la science;
> De son grand art il connaît tout le fin :
> Aux impotens il prescrit l'exercice;
> D'après Haller, il décide qu'en Suisse
> Qui but TROP d'eau doit guérir par le vin.

La franchise et la naïveté forment le principal caractère du Suisse; mais on lui reproche, non sans quelque raison, d'être entêté et surtout peu sobre. On en jugera par les traits suivants :

> Le Suisse, tout en buvant, demande encore à boire,
> Verse à la ronde et se fait une gloire,
> En s'enivrant, d'enivrer son voisin.

Aussi dit-on proverbialement : *Il boit comme un Suisse* aux 13 cantons. Deux soldats et un Suisse buvaient ensemble plusieurs bouteilles de vin dans une cour, et, comme il pleuvait, le Suisse avait soin, toutes les fois qu'on lui versait à boire, d'élever son chapeau au-dessus de son verre, de peur qu'il n'y tombât une goutte d'eau. La précaution n'était pas inutile, il y en avait peut-être déjà assez, le cabaretier y ayant pourvu d'avance.

Un Suisse se sentant indisposé alla consulter un médecin, qui lui ordonna un lavement le soir, le lendemain matin une saignée et un lavement, et le matin du jour suivant une médecine. Le Suisse étant retourné chez lui, fit réflexion qu'il avait un voyage à faire le lendemain. Comme il ne pouvait pas retarder ce voyage, il s'avisa de prendre le soir même tout ce que le médecin lui avait ordonné, et partit sans songer depuis à son mal.

Le major est le *loustic* de la pièce. Le lecteur sera peut-être curieux de connaître l'original qu'on appelle *loustic*. En jargon militaire, dans les troupes, chaque compagnie a ordinairement un rieur en titre d'office. Les Suisses ont aussi leurs rieurs ou plaisants, qu'ils nomment *loustics;* mais comme ils ne sont pas en état de faire beaucoup de dépense en esprit, si l'on s'en rapporte au prejugé vulgaire, ils n'en ont qu'un par régiment. Sa charge n'est pas fort difficile à remplir, car il suffit qu'il ouvre la bouche, pour que l'on croie qu'il a dit quelque plaisanterie.

Un jour que tout le régiment des Gardes-Suisses allait à Versailles pour passer la revue, le loustic était dans les pre-

miers rangs. Il ouvrit la bouche ; ses camarades qui étaient à ses côtés ayant ri, le rire courut de rang en rang, jusqu'aux derniers du régiment. Quelqu'un demanda à un de ceux qui étaient à la queue, ce qu'ils avaient tous à rire, le soldat lui répondit ingénument : *Le loustic l'être là-haut*, *qui l'havre dit quet chose qui être trôle.*

PROVERBE VI.

L'Après-dînée. — *Un clou chasse l'autre.* (Pag. 57.)

Plutarque, dans son *Traité sur la manière de vivre,* fait mention d'une espèce de proverbe que les libertins de son temps alléguaient comme un moyen de consolation dans leurs déréglements : ils prétendaient que l'espérance d'une nouvelle débauche les guérissait, quand leurs premières dissolutions leur avaient occasioné quelque maladie fâcheuse. Dans leur insouciance criminelle, ou dans leur impénitence finale, les libertins de nos jours, avec plus de grâce et de légèreté peut-être, se récrient sur le peu de durée de la vie et sur l'instabilité des plaisirs. *Courte et bonne,* disent-ils, *un clou chasse l'autre : Quand on est mordu par un chien enragé, il n'y a pas de meilleur remède que le poil de la bête.* Toutes ces maximes, aussi fausses que dangereuses, les mènent droit à l'hôpital ou au tombeau. Elles répugnent autant à la raison naturelle qu'à la loi divine; elles détruisent la santé du corps aussi-bien que la paix de l'âme, et présentent en physique une absurdité complète détruite par l'expérience et par l'autorité du grand Hippocrate : *Contraria contrariis curantur.* Les maux se guérissent par leurs contraires. On peut à bon droit leur appliquer cette épigramme de Pannard :

Courir de maîtresse en maîtresse,
Passer ses jours en libertin
Dans la continuelle ivresse
Qui naît de l'amour et du vin;
Par des liqueurs de toute espèce
Se brûler du soir au matin,

C'est mettre un poignard dans son sein;
C'est se presser de vivre et hâter sa vieillesse;
C'est creuser son tombeau, c'est courir à sa fin;
C'est, en terme de banque, escompter sa jeunesse.

Opposez la raison à la folie, l'honnêteté à la mauvaise foi, la pudeur à l'effronterie, le calme de l'âme aux remords du crime, c'est le meilleur moyen de traverser joyeusement et paisiblement le fleuve de la vie.

PROVERBES ET ADAGES CORRESPONDANTS.

Clavus, clavum trudit. (Lat.)
Un chiodo caccia l'altro. (Ita.)

PROVERBE VII.

Les faux Indifférents. — *Le feu est caché sous la cendre.* (Pag. 71.)

On dit communément, d'une passion mal éteinte, c'est un feu caché sous la cendre. La fausse indifférence est le propre d'un amour violent. Cette feinte ne trompe personne, et encore moins ceux qui en sont les objets; elle ne fait qu'attiser le foyer d'un mal qui bien souvent se guérit plus vite qu'on ne voudrait. C'est une manière vive de rompre l'uniformité d'une passion trop constante. C'est une maladie de l'amour, qui consiste à concentrer ses désirs, pour connaître jusqu'à quel point on est aimé, et si on l'est seul. C'est un sujet de brouille et de raccommodement, mis à l'ordre du jour pour les menus plaisirs de deux cœurs bien tendres, à qui il prend envie de se bouder pour s'éprouver. Enfin, oserai-je le dire, c'est un raffinement de volupté tiré de la partie politique de l'amour, et commenté ainsi par Daceily :

Philis, rien pour rien :
Prenez de mon bien,
Donnez-moi du vôtre :
Qui donne un bijou,
A moins qu'il soit fou,
En demande un autre.

Souvent l'indifférence est une insulte à la coquetterie. Lorsqu'une femme, experte en intrigues amoureuses, dit à un cavalier dont la froideur la pique : *Vous êtes indifférent,* cela veut dire : *Vous faites bien peu d'attention à mon mérite?* Elle court grand risque qu'on lui réponde : *Vous m'avez deviné, madame! Dites-lui cela,* et après, *allez vous chauffer à son feu.* Vous en verrez de belles.

PROVERBE VIII.

LE PORTRAIT. — *Après la pluie, le beau temps.* (Pag. 79.)

Ce proverbe signifie que la joie succède ordinairement à la douleur, et répond à l'adage latin : *Post nubila Phœbus.*

On voit, après l'épais nuage,
De Phœbus le riant visage.

Ou bien, comme l'a dit Quinault :

Il faut passer par les peines
Pour arriver aux plaisirs.

Ce proverbe a son inverse : *Post gaudia luctus.* Ce qui n'est malheureusement que trop vrai. *Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.*

L'action de ce proverbe roule sur le plus ou le moins de ressemblance d'un portrait. Cette manière de juger et de voir, particulière à chacun, a souvent donné lieu à des procès fort plaisants. Le peintre du proverbe aurait bon droit de se moquer de la présidente, qui prend l'ombre portée par la masse du nez pour une tache. Il y a beaucoup de connaisseurs de cette force-là, dont le nerf optique ne voit dans des tableaux que des choses fort plates; ce qui, sans calomnie, arrive fort souvent. Lord Macartney, dans son voyage à la Chine, raconte qu'ayant montré des tableaux à des Chinois, ceux-ci, qui ne connaissent ni l'usage ni l'effet des ombres, lui demandaient naïvement, si les hommes en Europe avaient la moitié du visage blanche et l'autre noire. Coqueley de Chausse-Pierre,

avocat très-caustique de sa nature, eut occasion de plaider contre un apothicaire, en faveur d'un peintre, qui réclamait du pharmacopole le payement de portraits qu'il avait faits pour lui. En voici l'exorde :

« Un apothicaire, qui s'est fait peindre, ne veut pas satisfaire » son peintre ; il ne lui offre pour payement que de mauvaises » drogues. Le portrait, dit-il, n'est pas ressemblant, comme » si une partie pouvait être juge dans sa propre cause, ou que » l'on dût s'en rapporter à un apothicaire pour juger de la » ressemblance des visages. Si le sieur *** eût examiné de » bien près sa prétention, il aurait vu qu'elle est absolument » sans fondement, et l'aurait sans doute abandonnée sur-le- » champ. »

La difficulté que l'apothicaire faisait de satisfaire le peintre donne lieu à des plaisanteries relatives à la profession du premier. « L'apothicaire, qui voudrait avoir ses portraits et ne pas les payer, *s'alambique* l'esprit pour trouver un *remède* à son embarras. Il voudrait s'en tirer avec de la manne en sorte et de la casse. Assurément de la bonne casse est bonne, mais il ne suffit pas de *purger* son créancier pour se libérer ; il lui restera toujours de l'humeur tant qu'il ne sera pas payé, et des parties d'apothicaire, enflées de moitié, *n'opéreront* jamais un payement légitime. » Ces plaisanteries sont bonnes pour des auteurs de profession, qui peuvent faire passer dans leur dialogue ces saillies et ces pointes d'esprit de l'avocat Coqueley. C'est de lui que l'on raconte cette aventure. Il fut un jour cruellement puni de sa causticité, et vérifia le proverbe *A bon chat bon rat :* raillant l'avocat Linguet sur sa manière de scander le discours. *Bonjour, monsieur Lin-gu-et;* celui-ci lui répondit : *Bonjour, monsieur Coqu-e-ley.* A bon entendeur, salut; ce qui pouvait être vrai jusqu'à un certain point.

Un riche marchand d'Anvers se fit peindre par un habile artiste; mais, comme il était avare, il s'en repentit par la suite, et ne voulut pas payer le prix dont il était convenu, sous le prétexte que le portrait ne lui ressemblait pas. Le

peintre, homme d'esprit, s'avisa, pour obliger le marchand à tenir sa parole, d'ajouter au portrait un habit de fou, et de l'exposer en cet état dans l'endroit le plus apparent de sa maison. Tous ceux qui passaient le reconnaissaient parfaitement, éclataient de rire et faisaient tant de huées, que le marchand, honteux d'être la risée de toute la ville, fut forcé de payer, non-seulement le prix du portrait, mais de plus le temps que le peintre avait employé à faire et à défaire l'habit d'arlequin dont il l'avait affublé.

Un autre peintre ayant fait le portrait de quelqu'un qui lui refusait le prix de son talent, s'imagina, pour toute vengeance, de peindre des barreaux sur le tableau, de manière à laisser voir le portrait fort ressemblant du débiteur, et mit au-dessus cette inscription : *Prisonnier pour dettes*. Un prompt payement fut le fruit de sa ruse. Un procès de ce genre donna au poète comique Regnard l'occasion d'égayer le public, par une scène qu'il ajouta à sa pièce de *La foire Saint-Germain*. Cette scène est celle du procureur en robe rouge.

PROVERBE IX.

LES DEUX AMIS. — *Les deux font la paire*. (Pag. 102.)

Cela se dit quand on voit deux personnes ensemble qui ont les mêmes qualités, et qui sont bien appariées ; mais cela ne s'emploie qu'en mauvaise part : *Bestia bestiam novit*. Les coquins se devinent, dit Duclos. A peine si deux honnêtes gens s'entendent pour une bonne action. Les vertus sont solitaires ; les vices sont bons compagnons. Quand on entre dans le commerce du monde, il est important de prendre garde avec qui l'on contracte société et amitié, car qui hante des méchants en contracte bientôt tous les vices ; ce qui est prouvé par l'expérience, et a donné lieu au proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es*.

Combien y a-t-il de c.... dans cette rue, sans te compter? disait un artisan à un savetier, son voisin. *Comment, sans me compter,* répondit l'autre ; *je te trouve plaisant. Eh bien,*

repartit l'artisan, *si cela ne te plaît pas, en te comptant donc, combien y en a-t-il?* C'est à peu près la situation réciproque des deux personnages de la pièce, *La Corne* et *Rasignac*, qui, selon le proverbe espagnol, sont pareils comme ferrets d'aiguillettes : *Iguales como cabos de agujetas.*

PROVERBE X.

ALMÉNORADE, tragédie. — *Souffler n'est pas jouer.* (P. 111.)

Ce proverbe répond à l'adage latin : *Asinus ad lyram;* à cet autre : *Ne sutor ultra crepidam.* Cordonnier, mêlez-vous de vos pantoufles. C'est la réponse que fit le peintre Apelles à un cordonnier qui, après avoir critiqué la chaussure d'un personnage d'un tableau de ce célèbre artiste, se mêla d'en censurer les autres parties. *Chacun son métier, les vaches seront bien gardées.* Cela s'entend aussi des efforts inutiles que l'on fait pour réussir dans une affaire, et l'on dit alors proverbialement : *Si vous n'avez rien de plus chaud, vous n'avez que faire de souffler.* Les Italiens disent : *Non si puo tener la farina in bocca e soffiare.* On ne peut tenir de la farine dans sa bouche et souffler. Les Espagnols disent dans le même sens : *Soplar y sorber, non puede junto ser.* Souffler et avaler, ne se peuvent faire tout ensemble.

L'obstination du sultan à vouloir tuer quelqu'un, et qui, faute de mieux, finit par poignarder le souffleur, pour le punir de son entêtement et lui apprendre à lire les *errata,* est plaisante, et me rappelle une anecdote à peu près du même genre, qui peint bien l'obstination et les prétentions ridicules de certains comédiens à ne vouloir jamais, même dans une circonstance nécessaire, se départir des clauses de leur engagement. Dans une ville méridionale de la France, un chanteur détestable en tous points, mais engagé avec cette clause ridicule, *en chef et sans partage,* fut vainement sollicité par son directeur de se désister provisoirement de ses droits en faveur d'un autre chanteur, son double, mais moins mauvais que lui. Un jour que le public lui en témoignait son mécon-

tentement d'une manière plus énergique qu'à l'ordinaire, il s'avança effrontément sur le bord de la scène, et dit en jargon provençal : *Messieurs, je suis honnête homme, on me paye pour chanter, je chante, et je chanterai.* On trouva ce genre de probité tout aussi opiniâtre que singulier.

PROVERBE XI.

LA SORTIE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE. — *La moitié du monde se moque de l'autre.* (Pag. 121.)

On peut y ajouter cet autre proverbe : *La pelle se moque du fourgon.* Il arrive souvent à l'homme de reprocher à son semblable de grands défauts, tandis qu'il en a lui-même de plus grands encore ; et, comme le dit fort bien Phèdre, *Sibi non cavere et aliis consilium dare stultum est :* Il n'appartient qu'à un fou de donner des conseils, et de croire que lui seul n'en a pas besoin. Les orgueilleux sont sots ; ils s'ignorent eux-mêmes : ils voient parfaitement les défauts des autres ; ils sont aveugles sur leurs propres imperfections. On connaît le proverbe qui dit que nous apercevons une paille dans l'œil du voisin, et que nous ne voyons pas une poutre dans le nôtre ; et communément

L'on se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Moysant de Brieux dit dans son *Origine des façons de parler triviales : Le chaudron mâchure la poêle.* Un voisin diffame son voisin ; une p.... crie à la p.... Mâchurer signifie noircir, et figurément, décrier, détracter, et dérive du mot languedocien *mascara,* qui veut dire charbonner, barbouiller, noircir. Les Italiens disent : *La padella dice al manico, tu sei nero,* la poêle dit au manche, tu es bien noir ; ce qui offre encore plus de justesse. Et les Espagnols s'expriment ainsi : *Dice la sartena a la caldera, tirte alla cul negro;* la poêle dit au chaudron, retire-toi, cul noir. Mais Horace, le grand peintre des ridicules, avait dit avant tout cela : *Qui te deridit, caudam trahit,* tel qui se moque de vous, a aussi son ridi-

cule ; et littéralement, traîne sa queue, par allusion au chiffon que les polissons de son temps attachaient au dos des passants, comme les petits polissons le font encore aujourd'hui dans le temps du carnaval. Madame Deshoulières était bien pénétrée de la vérité, que la moitié du monde se moque de l'autre, lorsqu'elle s'en fait ainsi l'application :

Personne ne lit pour apprendre :
On ne lit que pour me critiquer.

Ce proverbe est un tableau fidèle de tous les petits manéges de la coquetterie et de la fatuité. Chacun s'évite pour ne pas s'obliger. On médit tout bas des absents. Le chapitre des petites passions libertines n'y est pas oublié. C'est tout comme aujourd'hui ; et tel théâtre n'est maintenant de mode, que parce qu'on y trouve l'occasion qu'on désire, et souvent l'objet qu'on n'y cherche pas. Il y a quelquefois plus d'opposition réelle dans les spectateurs qu'il n'y en a dans les pièces qu'on représente, et la nature pourrait y être prise plutôt sur le fait dans les loges que sur la scène.

PROVERBE XII.

Le Seigneur Auteur. — *Un peu d'aide fait grand bien.* (Pag. 131.)

Mais pas trop n'en faut, disent les Italiens. Lorsqu'ils demandent de la pluie, et qu'elle tombe en trop grande abondance : Le bon Dieu est bon, il est trop bon. Un Vénitien, essayant d'enfourcher un cheval, implorait l'intercession de la Vierge. Il prit si fort son élan, qu'il sauta par-dessus la selle. *Notre-Dame,* dit-il en se relevant et faisant la grimace, *m'a un peu trop aidé.* Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire, comme le Fiacre dit aux courtisanes dans la pièce du *Moulin de Javelle : Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres.*

L'idée de ce proverbe est ingénieuse. Les caractères du duc et des deux poètes, Ronflant et Décousu, sont rendus au na-

turel, et font ressortir l'importance ridicule de l'un et la jalousie de métier des deux autres. Il y a en effet dans le monde

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes.

Le duc n'est qu'un sot qui, pour se donner des airs de bel esprit, dit qu'il a peu de mémoire, se plaint de sa migraine et de ses vapeurs, affecte de l'humeur, de la distraction et un certain dérangement dans tout ce qu'il fait, pour faire croire que son génie est assoupi, qu'il ne peut rien créer aujourd'hui: il en était de même la veille; enfin, c'est un imposteur qui veut paraître n'avoir que de grandes idées, et à qui même son valet-de-chambre propose d'en prêter, à condition sans doute de ne point les rendre : c'est un de ces esprits du grand monde à qui il ne manque rien pour être tout-à-fait nul. Ronflant et Décousu, à qui leurs noms conviennent bien, sont de pauvres diables, dignes auxiliaires du duc, et de la classe de ceux que Boileau a définis par ces vers :

Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.

Combien d'auteurs modernes, auxquels la nature a tout donné pour être et rester sots, et à qui l'on peut appliquer justement cet adage emprunté à Virgile, *Sic vos non vobis*, vont, comme le duc du proverbe, et sans faire semblant de rien, *à la cour des aides !*

PROVERBE XIII.

LE MARI ABSENT. — *Abondance de biens ne nuit pas.* (Pag. 145.)

Par ce moyen *Sacco pieno alza l'orecchie.* Les Espagnols ont un proverbe plaisant : *Ai, que trabajo, vezina, el ciervo muda el penacho cada ano, y vuestro marido cada dia.* C'est absolument toute l'analyse du proverbe. Un honnête homme, qui se trouvait compromis par les fréquentes distractions de celle que l'hymen lui avait départie pour compa-

gne, mais qui pensait sagement que les distractions sont personnelles, et que le châtiment doit peser en toute justice sur la personne qui l'a encouru, disait, en prenant gaiement son parti :

Par l'hymen, l'abondance entra chez moi sans bornes,
Et de toute ma vie accompagna le cours:
La corne d'abondance au printemps de mes jours,
Dans l'hiver de mes ans, l'abondance des........

Il ne ressemblait point à ce prince italien, qui, trompé par sa femme, avait fait placer deux oreilles de Moïse en or sur son casque, et avait juré de les porter jusqu'à ce qu'il eût obtenu vengeance et lavé son affront. Pour les Italiens, la vengeance est le plaisir des dieux, comme l'on sait; et cependant, pour ce qui en est, quand on l'ignore, ce n'est rien : quand on le sait, c'est peu de chose. Juvenal et Boileau ont épuisé sur le mariage leurs mordantes hyperboles. Le libertin Ovide, dans son *Art d'aimer,* et Le Camoëns, dans sa *Lusiade,* ont affublé le dieu Hyménée d'un robe couleur de safran. En style moderne, c'est la livrée la plus à la mode. L'absence est un temps d'épreuves pour les époux, et comme le dit la chanson :

Savez-vous, mes amis,
Pourquoi tant de maris
Font de si bons ménages?
N'en soyez point surpris,
Ils ont fait des voyages.

L'action de ce proverbe s'écarte tant soit peu des limites de la stricte pudeur, et Carmontelle semble ici avoir un peu dérogé à sa louable habitude de la respecter. J'ai cherché, autant qu'il m'a été possible, à atténuer, à mon égard, le reproche qu'on pourrait faire à Carmontelle, et si le lecteur trouve que je suis tombé en Carybde en voulant éviter Scylla,

Le *grivois* du sujet en est la seule cause,

et je dirai pour excuse, comme Arlequin au parterre : Messieurs, nous avons fait comme nous avons pu pour vous faire avaler le goujon.

PROVERBE XIV.

Les Fous. — *Tous les Fous ne sont pas aux petites maisons.* (Page 157.)

On dit aussi : Tous les fous ne portent pas des marottes. Il est trop heureux que cela soit ainsi, car il y a plus de fous que de sages, et dans le sage même, il y a plus de folie que de sagesse. Si tous les fous portaient le bonnet blanc, nous ressemblerions à un troupeau d'oies, dit un proverbe italien.

Les manières originales des personnages de ce proverbe, de M. Dissonnant, musicien, qui chante et bat toujours la mesure; de M. Desjarrets, maître à danser, tout préoccupé de la répétition d'un ballet qu'il a composé; de Cabry, son prévôt, qui râcle de la pochette; de l'abbé Hiatus, qui rêve à la rime plus qu'à la raison; de madame Douaireville, plaideuse surannée, qui cherche maître Rongeant, son procureur, sont peints avec les traits de la vérité. Les distractions, les allures continuelles de ces personnages, qui viennent tous à la traverse les uns des autres et se contrecarrent mutuellement, occasionent un cliquetis et des ricochets de quiproquo dont le contraste contribue à rendre l'action du proverbe très-comique.

Une femme de haut parage, et qui, entre autres singularités qui la faisaient remarquer, avait le travers de jouer à la loterie, s'imagina que pour y gagner il fallait qu'elle fît tirer ses numéros par un fou. Elle pria donc le supérieur de l'hôpital, dit *les petites maisons*, de lui en confier un qui eût des moments lucides, et avec qui elle pût causer de son projet. Le fou venu, elle lui déclare l'objet pour lequel elle l'a fait venir, et l'engage à lui nommer trois numéros, sur lesquels elle puisse faire sa mise avec confiance et espoir de succès. Le fou, prenant un air grave et prophétique, demande une plume et de l'encre, écrit bien distinctement les numéros qui lui viennent à la tête sur un morceau de papier, qu'il présente avec assurance à la consultante. *Lisez, madame, étudiez bien ces numéros : les savez-vous par cœur? — Oui, monsieur.* Alors il en fait trois

parts, les plie en petites boules, les avale, puis il ajoute : *Madame, c'est demain le tirage ; vous pourrez venir les prendre, je vous réponds qu'ils sortiront. Ils vous feront un terne, mais je ne vous garantis pas qu'il soit sec.* Le plus fou n'était pas le commensal des petites maisons.

Tous les hommes sont fous, et malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entr'eux que du plus ou du moins.

PROVERBE XV.

L'IMPORTANT. — *Belle montre, peu de rapport.* (Pag. 171.)

Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence, dit La Fontaine, qui a traduit cette pensée de ce vers d'Horace : *Fronti nulla fides.* On peut dire aussi : *Belle tête, mais de cervelle point.*

L'important est celui qui fait continuellement parade de la science, des talents, de la faveur ou de la fortune. Les nuances de ce caractère sont très-variées. Le chevalier du proverbe est un fat ; il n'a pas assez de jugement pour faire l'important, et il n'est pas assez dépourvu d'esprit pour être tout-à-fait un sot, puisqu'il sent la mortification qui lui arrive. Il est entre le zist et le zest, qu'on me passe cette locution proverbiale, puisque aussi-bien je suis sur mon terrain. On prétend que la pointe du sarcasme ne saurait s'émousser, et glisse sur le harnois d'un fat. Je crois que beaucoup d'entre eux ont justifié le proverbe : *Il fait bon battre glorieux, il ne s'en vante pas.* Ils ont connu, à leurs dépens, qu'il ne fait pas toujours bon de s'attaquer à plus fort que soi. Des mortifications, essuyées dans le monde, leur ont appris à être circonspects; et les coups de fouet vengeurs de l'esprit et des talents, ont fait à plus d'un des blessures cuisantes, dont leur amour-popre ne se glorifie pas.

Une dame âgée et de beaucoup d'esprit, mais vêtue d'une robe analogue à son âge, paya en bonne monnaie le propos impertinent d'un fat, qui, dans la conversation, lui contait des

balivernes, et la raillant sur la vétusté de sa mise, lui disait, en feignant un transport amoureux : *Ah! madame, permettez que je baise cette robe, si respectable par son antiquité. — Vous pouvez faire mieux, si cela vous fait plaisir,* lui dit-elle sans se déconcerter, *vous n'avez qu'à baiser mon derrière, il est encore plus antique que ma robe.*

Les plus brillantes qualités sont ternies par la fatuité. L'or, amalgamé avec du vif-argent, est absorbé par celui-ci; il n'offre plus alors qu'un mélange grossier. Il faut une expérience physique pour le dégager de son absorbant et le rendre à son premier état, comme il faut des tribulations et une expérience morale à la fatuité pour la détruire, et faire reparaître les belles qualités qu'elle étouffait. On est toujours petit, quand on n'est grand que par la vanité.

Elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

Connait-on à l'habit aujourd'hui la canaille,
Et n'est-il point, monsieur, à Paris de filous
Et de taille et de mine aussi bonne que vous?
(*Suite du Menteur.*)

PROVERBE XVI.

L'ENRAGÉ. — *Plus de peur que de mal.* (Pag. 183.)

On pourrait, avec plus de justesse, appliquer à ce proverbe ces vers de Gresset,

Nécessité tire parti de tout,
Nécessité d'industrie est la mère,

qui sont fidèlement rendus par cet adage latin : *Necessitas ingenium parit.* C'est une idée assez plaisante, que celle de contrefaire l'enragé. Cette petite ruse a servi à l'action du vaudeville du *Nouveau Pourceaugnac* dans la scène des médecins; elle a quelque analogie avec l'anecdote suivante.

Un militaire se trouva un jour, en allant à Versailles, dans une de ces voitures incommodes que l'on nomme *pots-de-*

chambre, avec un officier de la bouche, d'une ampleur énorme, et dont le voisinage l'incommodait fort. Il résolut de s'en débarrasser. Au bout de quelques minutes, voilà des convulsions affreuses qui prennent au militaire. *Mais, monsieur, qu'avez-vous donc ? — Ce n'est rien, monsieur,* répond le jeune lieutenant en feignant de se contenir, *ce n'est rien.* Un moment après, les contorsions recommencent, et le contrôleur de la bouche de renouveler ses questions. *Ce n'est rien, vous dis-je, ne craignez rien, le mal n'est pas encore à un degré... — Comment... Expliquez-vous : quel mal ! — J'ai eu, monsieur, il y a quelques jours, le malheur d'être mordu par un chien enragé; on m'a conseillé d'aller à la mer, et je vais à Versailles chercher de l'argent pour faire ce voyage.* Il n'avait pas eu le temps d'achever, que le prudent contrôleur était déjà en bas de la voiture. *Bon voyage, monsieur; il fait beau, j'aime beaucoup à marcher.* Le lieutenant continue sa route fort à son aise, en s'applaudissant de son stratagème. Son premier soin, en arrivant à Versailles, est d'en faire le récit. Long-temps après, le gros contrôleur, suant, essoufflé, arrive pour faire son service, conte son aventure, et, loin d'être plaint, il ne trouve que des rieurs qui se moquent de lui. Pas un d'eux n'aurait été peut-être plus hardi ou plus fin.

Le rôle de M. Hâchis, qu'on nommait alors M. l'*Écuyer,* et qu'on appelle au 18ᵉ siècle M. *le Chef,* est le portrait de tous les gargottiers des environs de Paris. Honnêtes bourgeois de l'antique Lutèce, vous arrive-t-il de savourer en partie fine ou carrée les plaisirs innocents et poudreux de la campagne, à quelques portées de fusil de la capitale, vous entrez chez un digne confrère de M. Hachis. Il vous offre de tout d'abord, et ce tout finit par se reduire à une omelette. Pour peu que vous ayez quelque usage du monde, n'acceptez point d'omelette, faites-vous servir des œufs sur le plat. *Les bons comptes font les bons amis.* Ou si par aventure on vous vante des œufs frais jadis, quelques bribes de mouton ou de lapin, prenez-y garde; si la métempsypcose avait lieu, vous entendriez peut-être *glousser, aboyer* et *miauler* dans votre estomac.

PROVERBE XVII.

LE DIAMANT. — *Les Battus payent l'amende.* (Pag. 203.)

La nation dont Ikaël est ici le représentant, passe, suivant le préjugé vulgaire, pour être entachée d'un caractère cupide qui remonte à la plus haute antiquité, et qui, en traversant la série de tous les ages, ne paraît pas avoir subi aucune altération sensible, et ne finira probablement qu'à la consommation des siècles. Le métier d'usurier a toujours été poursuivi par le mépris et la haine. Il a fait regarder les Juifs qui le font, et ceux qui leur ressemblent, comme l'horreur du genre humain, et comme des fléaux d'autant plus funestes, que, dépouillés de tous sentiments d'honneur et d'humanité, ils bravent l'opinion publique, et encourent par leur dureté l'indignation générale. Dans les pièces anciennes, les usuriers et les brocanteurs étaient toujours représentés par des Juifs. Ils étaient effectivement les symboles vivants de l'usure; leurs portraits étaient esquissés d'après nature, parce qu'alors les originaux étaient tels qu'on les représentait; mais tout est bien changé. Depuis que la manie de croiser les races s'est introduite partout, beaucoup de chrétiens ont pris les traits, les manières et l'esprit des Israélites, et se sont fondus avec eux, de manière à rendre méconnaissable la nation cosmopolite. Les enfants dégénérés de Moïse ne se distinguent plus par leur extérieur chétif et misérable; leurs traits caractéristiques ont perdu de leur saillie : leurs manières sont celles des chrétiens les plus façonnés aux usages du grand monde. Ils ne font plus vœu de malpropreté, et dans les brillants salons de la capitale, vous ne pouvez plus les reconnaître que par les nombreux brillants qu'ils ont à chaque doigt. S'il reste encore de ces Juifs, bien juifs, au front déprimé, cachet indélébile de la création, à l'œil en coulisse, à la chevelure et à la barbe sales et huileuses, à la prunelle louche et clignotante, aux ongles longs et recourbés, au langage doucereux et trompeur, ce ne sont plus que les moules respectables de la tradition de leurs

pères, les descendants en ligne directe d'Aaron et de Mardochée, les glorieux fondateurs de la *famosissima compagnia della lesina,* la plus ancienne confrérie du monde connu.

Les Juifs, pour légitimer leur penchant à l'usure, se fondaient sur un passage du Deutéronome : *De l'étranger tu prendras usure, mais de ton frère point;* et comme tout le monde était étranger pour eux, aussi-bien qu'ils étaient étrangers à tout le monde, ils avaient un champ vaste à exploiter. D'ailleurs, comme ils n'avaient point d'autres moyens de subsister, et pour compenser l'injustice et les mauvais procédés des autres nations à leur égard, puisqu'on ne leur permettait point de posséder des terres, d'avoir des héritages, et qu'en outre pour les mystifier et les rançonner, on leur arrachait souvent les dents par progression géométrique, ils faisaient de nécessité vertu. Attendu que la première loi, la loi invincible de la nature, est de vivre, ils croyaient, avec certaine raison, que le pacte social étant rompu à leur égard, que se trouvant hors du code des nations et privés des avantages communs à tous les peuples civilisés, ils n'étaient pas tenus par les devoirs de la réciprocité. Les Juifs ne sont plus les usuriers privilégiés; je connais sur ce point bon nombre de chrétiens qui sont juifs.

Modèle de transaction en marchandises avec un Israélite de nation : Prenez la moitié du prix demandé; coupez cette moitié par la moitié, et débattez sur le reste jusqu'à parfaite solution; vous aurez, à peu de chose près, la valeur intrinsèque de la chose proposée : encore la balance restera-t-elle à l'avantage du vendeur.

PROVERBE XVIII.

Les Secondes Loges de l'Opéra, le Dimanche. — *Il ne sort du sac que ce qui est dedans.* (Pag. 233.)

Ce proverbe se dit ordinairement de ceux qui, comme M. Renard, le procureur, pensent et s'expriment d'une manière basse et grossière. Guyot de Provins, auteur du 14[e]

siècle, parlant du pape, dit qu'il se devrait garder de mauvais conseils, et il ajoute :

> Que du sac ne peut-on jésiter (*tirer*),
> Fors que tel bled comme il y a.

Un jeune homme allait prendre possession d'une terre dont il venait d'hériter. Il menait avec lui une demoiselle de moyenne vertu et de société joyeuse. Sa voiture se brise aux environs d'un château ; il est obligé d'y entrer pour demander l'hospitalité. Introduit dans le salon, il reconnaît plusieurs femmes de qualité, dans la société desquelles il vivait à Paris. Il annonce sa compagne de voyage pour une dame de distinction dont le château était voisin du sien, et lui recommande à l'oreille de bien soutenir son rôle. En attendant qu'on remette la voiture en état, on propose aux voyageurs une partie de brelan. La soi-disant dame accepte la proposition. A un coup considérable qu'elle avait tenu, la dame du château abat brelan. « Ah, je m'en .... (à bon entendeur, demi-mot), s'écrie la fille ; je l'ai supérieur. » Son écuyer lui lance un regard sévère. Pour raccommoder la chose, elle se hâte de dire sans se déconcerter : « Je vous demande pardon, madame, je ne m'en .... pas. » Le remede était pire que le mal.

Les Espagnols rendent ainsi ce proverbe : *Como costal de carbonero, malo de fuera, peor de dentro.* Comme un sac de charbon, méchant par dehors, et pire au dedans. C'est le portrait de M. Renard.

PROVERBE XIX.

Les deux Chapeaux. — *Le feu ne va pas sans fumée.*
(Pag. 245.)

Ce proverbe signifie que d'ordinaire il ne court point de bruit qui n'ait quelque fondement, ou, qu'on ne saurait s'empêcher de faire connaître au dehors une violente passion, quelque soin qu'on apporte à la cacher, et qu'il ne faut souvent qu'un léger indice pour dévoiler une grande imprudence.

Les Italiens disent : *Il fuoco, l'amor et la tosse presto si conosce;* le feu, l'amour et la toux se découvrent tout de suite.

Non si grida mai al lupo, ch'egli non sia in paese; ce qui peut se rendre en français par ce proverbe équivalent : *Quand on parle du loup, on en voit la queue.*

Les Espagnols s'expriment de cette façon : *Cerca le anda, el humo tras la llama;* elle lui va bien près, la fumée à la flamme.

On pourrait renverser le proverbe et dire également : Il n'y a pas de fumée sans feu. La Bruyère a dit : La plupart des bruits qui courent sur les personnes et sur les choses, est ordinairement la vérité.

Je veux bien croire au fond qu'il ne se passe rien,
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

Certain magistrat, dont la femme se permettait de fréquentes infractions à la loi conjugale, donna à sa peu chaste moitié une leçon qui peut à juste titre passer pour un chef-d'œuvre de prudence et de modération. Étant, suivant sa coutume, sorti de grand matin pour aller à l'audience, il s'aperçut au palais qu'il avait oublié des pièces de procédure essentielles à la cause mise sur le tapis. Il regagne sa maison. Dans l'intervalle, un tendre rendez-vous avait eu lieu; la dame avait mis à profit l'absence de son époux : les deux coupables reposaient dans une inconcevable sécurité. L'homme de robe se glisse sans bruit dans son appartement, non sans quelque soupçon, qui ne tarde pas à se vérifier à ses yeux. Que faire! Crier, tempêter, c'eût été afficher en gros caractères son déshonneur, ou tout au moins celui de sa femme. En désespoir de cause, il prend son bonnet carré, le pose entre les deux imprudents dormeurs, comme le sceau d'un arrêt vengeur, et puis

L'honnête homme outragé s'éloigne, et ne dit mot.

PROVERBE XX.

La Statue. — *Il ne faut pas condamner les gens sans les entendre.* (Pag. 259.)

Axiome qui n'est pas toujours suivi en justice, pour le malheur de bien des innocents. Senèque a dit :

Qui statuit aliquid parte inaudita altera
Æquum licet statuerit, haud æquus fuit.

Sans écouter parti qui juge par office,
Malgré qu'il juge bien, il fait une injustice.

Combien de juges disent, comme dans la fable des *Animaux malades de la peste :*

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

C'est le propre de bien des gens, de se laisser prévenir pour ou contre quelqu'un, et d'être ensuite insensibles à toutes les raisons qu'on peut donner pour détruire cette prévention. Un roi n'écoutait jamais les plaintes de quelqu'un, sans se boucher une oreille, disant qu'il fallait en réserver une pour écouter la réponse de l'accusé.

PROVERBE XXI.

Le Chapon au gros sel. — *Qui mange chapon, chapon lui vient.* (Pag. 275.)

Ce proverbe signifie que le bien vient plutôt dans la maison de ceux qui en possèdent déjà, que chez ceux qui n'en ont point. Martial a dit : L'argent ne cherche que l'argent. Ce qui correspond au proverbe : *L'eau va toujours à la rivière.* L'or va toujours où il y en a déjà, et plus il est en tas, plus il multiplie ; et comme dit très-bien Juvénal, *Crescit amor nummi quantum ipsa pecunia crescit.* Le *Dictionnaire de l'Académie* donne à ce proverbe l'interprétation suivante :

Qu'il ne faut pas regarder de près à certaines dépenses, dans la supposition que le bien vient plutôt à ceux qui en usent qu'à ceux qui l'épargnent. Nos pères faisaient grande estime du chapon, avant que les jésuites nous eussent apporté la volatille du Paraguay. C'était un mets très-distingué; ce qui a donné lieu au provérbe : *Chapon de six mois, manger de roi.*

Le sens de ce proverbe repose sur la facilité de madame Minot à donner son chapon à des écornifleurs de cuisine, qui trouvent toujours le moyen d'esquiver *le quart d'heure de Rabelais,* et qui se moquent d'elle par-dessus le marché.

PROVERBE XXII.

L'Abbé de Coure-dîner. — *Qui s'attend à l'écuelle d'autrui, dîne souvent par cœur.* (Pag. 289.)

Cela veut dire qu'il ne faut compter que sur soi-même, et vivre de son bien. Qui se repose sur l'aide des autres, est souvent abusé. Le proverbe espagnol, *Si queres ser bien servido, servi te tu mismo,* présente un sens analogue à celui du proverbe; ou encore cet autre, *A lo que puedes solo, no esperes a otro.* La société se compose de deux grandes classes, selon Champfort : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, c'est le plus petit nombre; et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners, c'est le plus grand nombre. Le fameux Montmaur, la fleur des parasites, était de cette dernière classe.

PROVERBE XXIII.

Le Chasseur et les Joueurs. — *La balle va au joueur.* (Pag. 309.)

C'est-à-dire, que les occasions se présentent d'elles-mêmes à ceux qui les cherchent. L'application générale de ce proverbe a pour but moral de prouver que quelques précautions que prenne un coupable pour dérober aux yeux de la justice

divine et humaine les effets d'une funeste passion, il ne peut tôt ou tard éviter le châtiment de sa faute. Dans ce proverbe, le sens littéral manque de certaine justesse, en ce que c'est une espèce de jeu de mots, qui porte sur le coup de fusil que reçoit Saint-Romain, plutôt que sur le fond même de l'action dramatique.

Le jeu est un vertige engendré par l'ennui et la cupidité. C'est surtout l'infernal passe-temps des garnisons. Le jeu, le vin, les femmes (nous entendons les femmes de mauvaise compagnie), le duel et le désœuvrement, c'est à peu près la carte de toutes les villes de garnison. Il y en a certainement plus qu'il n'en faut pour perdre sa bourse, son esprit, sa santé et la vie. Les lois romaines ne permettaient d'autres jeux que ceux propres à rendre le corps plus adroit et plus robuste; mais elles étaient mal observées. Tacite rapporte que les Germains, ce peuple si belliqueux, jouaient leurs propres personnes. Bosman, que les nègres de Juida en font autant, malgré la sévérité des lois qui le leur défendaient expressément. Kœmpfer assure que tous les Japonais surpris hasardant de l'argent au jeu, sont punis de mort. Les jeux sont autant de gouffres où vont s'engloutir tour à tour nos meilleures qualités. Ovide conseille aux gens empressés de réussir dans le monde, de savoir tous les jeux. Le sentiment de madame Deshoulières, exprimé en beaux vers, est passé en maxime.

Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Un jeune abbé, qui, admis pour la première fois dans une des meilleures maisons de Paris, fut invité à faire une partie de piquet avec la maîtresse du logis, lui gagnait une somme assez considérable. La dame, surprise d'un bonheur aussi constant, eut quelques soupçons, et après avoir examiné attentivement l'abbé: *Quoi, monsieur,* dit-elle, *vous reprenez, je crois, dans votre écart?* — *Oui, madame,* répond l'abbé

froidement. *Est-ce que vous n'y reprenez pas? — Non, monsieur, ce n'est pas l'usage. — Il fallait donc le dire, madame.* On força l'abbé de restituer l'argent qu'il avait escamoté, et on le chassa.

Les hommes ne sont pas heureux au jeu, disait malignement un excellent prince, à une époque où les femmes de la cour avaient l'habitude et la fureur de tricher.

PROVERBE XXIV.

L'AVOCAT CHANSONNIER. — *Il fait bon battre glorieux.* (Pag. 317.)

On ajoute ordinairement, *quand il est seul, car il ne s'en vante pas;* bien différent du Gascon, qui pousse les choses bien plus loin, car il se vante de tout, de ce qu'il a fait comme de ce qu'il n'a pas fait.

Tout au contraire, au lieu de non,
Se dit souvent par le Gascon :
De différence il n'en fait guère.
Un Gascon tomba de cheval :
Ne vous seriez-vous pas fait mal?
Mal, cadedis, tout au contraire.

On a dit avec quelque raison que la vertu n'irait pas loin si la vanité ne lui tenait compagnie. Mais on sait que la Rochefoucauld rapportait tout au type de son ouvrage, et qu'il lui a sacrifié toutes les vertus qui sont le consolant apanage de l'espèce humaine, et le contrepoids de tous les vices contraires. Au reste, on peut dire, en gardant un milieu raisonnable, que si la vanité ne renverse pas les vertus, elle les ébranle du moins toutes.

Un homme racontait, dans un repas, qu'il avait eu peu de temps avant une dispute assez vive, et qu'elle s'était terminée par un maître soufflet qu'il avait reçu. *Un soufflet,* reprit vivement quelqu'un; *mais, monsieur, cela dut avoir des suites? — Comment, des suites?* dit le narrateur; *cette aventure a eu en effet des suites terribles; j'ai eu la joue enflée pendant huit jours, et je m'en ressens encore.*

PROVERBE XXV.

L'Histoire. — *Promettre et tenir sont deux*. (Pag. 337.)

Prometter non è dare, ma per matto contentare, disent les Italiens. Il en est du conteur de ce proverbe comme de beaucoup d'historiens, qui ne tiennent effectivement pas ce qu'ils ont promis dans leurs préfaces. Il est vrai que dans une préface on est libre de tout dire; aussi les Italiens l'appellent-ils *la salsa del libro*. Le commandeur de Cantac est le véritable portrait de bien des historiens. Stern, dont l'esprit est si original, fait une description de l'historien, qui offre des rapports frappants de ressemblance avec la difficulté de concilier les faits, les divagations plaisantes du commandeur, dont le nom se termine par une désinence traîtresse à la vérité.

A quelles peines ne s'expose point en effet un homme qui se met à écrire l'histoire? Ne fût-ce que celle du petit Poucet, il ne sait jamais les obstacles et les embarras qu'il pourra rencontrer, ni les détours qu'il sera obligé de prendre, ni les digressions qu'il sera forcé de faire. Il a cinquante écarts à faire sur sa route, tantôt avec une faction, tantôt avec une autre. Il n'en est pas sitôt débarrassé, que des vues, des perspectives politiques se présentent à ses yeux, et l'arrêtent. D'ailleurs, combien n'a-t-il pas

De relations à concilier,
D'anecdotes à recueillir,
D'inscriptions à déchiffrer,
De particularités à remarquer,
De traditions à éplucher,
De personnages à caractériser,
D'éloges à débiter,
De pasquinades à publier?

PROVERBE XXVI.

LE BAL. — *Il donne des verges pour se fouetter.* (Pag. 349.)

Manière familière de parler lorsqu'une personne fournit, dans la discussion des arguments contre lui et dans le cours de la vie, des moyens de lui nuire ou de le tourner en ridicule.

Un personnage de distinction eut une aventure assez singulière dans un bal, et qui a quelque analogie avec l'action du proverbe et une scène d'une pièce de Favard. C'est M. Bonneau; tout le monde connait ça. Une jolie femme dont il s'était amouraché, lui avait donné un rendez-vous à cette assemblée. Il ne manque pas de s'y trouver; il la poursuit avec vivacité; enfin, il obtient d'elle qu'elle sera sensible à son amour, et que la récompense suivra de près ce tendre aveu. La dame avait un masque qu'elle ne voulut jamais quitter, pas même dans ces moments où le sentiment s'exprime avec plus de liberté. Le couple amoureux et satisfait se sépare, en se faisant mille protestations d'une tendresse mutuelle. Le personnage était enchanté de sa bonne fortune. Un amant heureux est rarement discret. Il raconte sa victoire à l'un de ses amis, qui en fait part à un autre ami; mais quel est son désappointement, lorsqu'une circonstance malencontreuse vient détruire sa douce illusion, et lui apprendre que l'objet de ses pensées n'était rien autre qu'une vieille fille toute bourgeonnée, qui ayant vu le Comte, et s'étant aperçue qu'il poursuivait au bal une jolie personne, eut la pensée et l'adresse, pour redresser les torts de la fortune et justifier le système des compensations humaines, de prendre le même déguisement et d'écarter sa rivale! Le mystifié, tout furieux, reçut les compliments de tout monde, et la vieille fille dit effrontément : *Il croit avoir été ma dupe, c'est moi qui ai été la sienne. Monsieur est bien meilleur à voir qu'à avoir, et, en vérité, ce n'était pas la peine que je fisse une pareille sottise.*

Un homme de robe, nommé Goussaud, passait pour être le chef-d'œuvre de la bêtise. Il se trouvait un jour dans une société; quelqu'un impatienté d'un coup qu'il venait de perdre au jeu par sa faute, s'écria en colère : *Parbleu! il faut avouer que je suis un franc Goussaud.* Le Robin, de l'interpeler : *Monsieur, vous êtes un sot?* — *C'est ce que je voulais dire*, repartit le joueur.

On faisait lever la main à un teinturier, qui l'avait toute noire : *Otez votre gand, mon ami*, lui dit le juge. — *Mettez vos lunettes, monsieur,* lui répondit le teinturier.

PROVERBE XXVII.

LE PEINTRE EN CUL-DE-SAC. — *Nécessité n'a pas de loi.*
(Pag. 365.)

S'il n'y s'agit pas de la foi, ajoute-t-on ordinairement. Les Italiens ont un proverbe remarquable par sa singulière analogie avec celui-ci : *Per fame è lecito atterar le leggi.*

La conséquence de ce proverbe vaut une *salade de Gascon.*

Plaute a dit : *Quid vis egestas imperat.* Le besoin fait tout faire.

L'action de ce proverbe roule sur une circonstance où l'envie ne prend ordinairement à personne d'y mettre le nez. Il n'y a que feu Paparel, de dégoûtante mémoire, qui n'eût point trouvé à redire à la nécessité où se trouve le peintre en cul-de-sac d'accomplir ses nécessités. Ce que c'est que les ressources d'une langue! Chacun a son goût, dit Stern. M. Paparel n'avait qu'à se baisser et prendre, les parasites ne l'incommodaient point. Cela pouvait convenir aussi à un auteur du quart du siècle dernier, à qui les feuilles volantes étaient souvent nécessaires, et qui les traitait avec autant de respect que les Turcs font des chiffons de papiers, et des ouvrages duquel Rivarol disait fort méchamment, qu'ils étaient pensés dans la rue et écrits sur la borne.

TOME II.

PROVERBE XXVIII.

LA VESTE BRODÉE. — *Il ne faut pas toujours croire ce que l'on voit.* (Pag. 5.)

Car, ouïr, voir, et se taire, est difficile à faire. On s'expose à se désespérer sur de fausses apparences, bien souvent l'effet les contredit; et, comme dit Voltaire dans l'*Enfant prodigue*,

> Il ne faut pas, sur la simple apparence,
> Légèrement condamner l'innocence.

L'intrigue de ce proverbe est fondée sur la ressemblance d'une veste que porte le chevalier avec celle que la marquise brodait pour le comte, et que celui-ci, dans un accès de jalousie, croit être celle que la marquise lui destinait. Il paraît par ce proverbe que les Tuileries étaient alors, comme aujourd'hui, le rendez-vous des intrigues amoureuses. « On pourrait, dit Dreux du Radier, comparer cette promenade publique, après le dégorgement de l'opéra et de la comédie, à la plaine des Sablons, lorsque le roi y fait la revue de ses troupes. C'est dans ce superbe jardin que le fils de la déesse de Cythère fait la revue des siens; c'est là qu'il fait voltiger ses étendards dans la belle saison, et que mille coquettes, qui lui servent de sergents de bataille, apprennent à un corps nombreux et sémillant de petits-maîtres, mais d'une docilité surprenante, l'art des demi-tours à droite et à gauche, des promptes évolutions, des marches, des campements, des fuites affectées, des fausses attaques, enfin, tout l'exercice convenable à la perfection de l'état. » On dirait qu'Ovide avait eu en vue de pareilles promenades, quand il nous a dit que l'amour était une espèce de guerre.

Regnard, dans la comédie de *La Foire Saint-Germain*, fait, par la bouche d'Arlequin, une description plaisante des

Tuileries. « Pendant la canicule, c'est là le rendez-vous de la plus fine valeur. Vous voyez, d'un côté, sur le déclin du jour, un petit-maître d'été se promener fièrement sur le champ de bataille de la grande allée, affronter le serein et se couvrir d'une noble poussière ; de l'autre, vous apercevez un grand oisif insultant aux marroniers, passant en revue toutes les coquettes de la ville, et brûlant d'ardeur d'en venir aux mains avec quelque nymphe accostable qu'il aura détournée dans les bosquets. » On ne peut disconvenir qu'à peu de choses près, le tableau ne soit encore très-ressemblant.

PROVERBE XXIX.

LE BOITEUX. — *L'occasion fait le larron.* (Pag. 21.)

Proverbe dont l'exécution est très en usage dans ce bas monde. On dit encore, *Abandon fait le larron*, ou *Grand bandon, grand larron*. Ce qui revient au proverbe espagnol : *En casa abierta el justo pecca*. Pour bien des gens, il faut une vertu éprouvée pour résister à la tentation de dérober, quand l'occasion les y invite, et qu'ils peuvent le faire aisément et sans témoins. C'est ce que l'inimitable La Fontaine exprime si naïvement dans le discours de l'âne de la fable des *Animaux malades de la peste :*

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
Quelque diable aussi me poussant.

C'est ce que l'on exprime également par ces vers :

Plus d'une probité, sujette à caution,
Par l'épreuve pourrait rencontrer du mécompte ;
Pour être véritable, il faut qu'elle surmonte
Le besoin et l'occasion.

Depuis bien des années, en effet, les circonstances ont été favorables pour ceux qui avaient le penchant inné d'allonger les SS. C'est-à-dire, d'une *s* qui, à la marge d'un compte, marque les sous, en faire une *ſ* qui marque les francs. De quel don de prescience était doué La Bruyère, lorsqu'il dit :

« Si certains morts revenaient au monde, et s'ils voyaient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux titrées, avec leurs châteaux et leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les pères étaient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourraient-ils avoir de notre siècle? »

PROVERBE XXX.

Le Bavard. — *Trop parler nuit.* (Pag. 61.)

Trop gratter cuit. Ces deux proverbes marchent ordinairement ensemble. Il faut s'abstenir également des deux, à cause des suites; car, dit le proverbe espagnol, *hablar sin pensar, es tirar sin incarrar;* parler sans penser, c'est tirer sans viser; et s'en tenir surtout, dans le cours de la vie, à ce proverbe italien, qui renferme bien des choses en peu de mots: *Pensa molto, parla poco, e scrivi meno;* pense beaucoup, parle peu, écris moins. Les Espagnols disent encore, dans un sens plus relevé: Le peu parler est or, et le trop est boue.

Il ne faut pas, recommande Aulugelle, que la langue flotte dans la bouche, il faut qu'elle soit tellement enchaînée avec l'esprit qu'il ne lui échappe rien que par son ordre. Il n'y a pas de défaut plus insupportable pour les autres, et plus dangereux pour soi, que celui d'être bavard. Ce proverbe en offre un exemple dans la personne de M. *de la Poternière,* fort brave homme du reste, mais d'une loquacité assommante. C'est le faible de beaucoup de voyageurs, de chasseurs et de militaires, de parler jusqu'à satiété de leurs faits et gestes, heurs et malheurs. Toutes les copies vivantes de M. de la Poternière ne vous font pas grâce d'un ouvrage à corne. La gloire est sans doute une fort belle chose, mais elle finit par avoir, comme tout ce qui existe, son côté ennuyeux, lorsqu'on la prodigue partout avec ses trop brillants accessoires. Tous les états d'ailleurs ont leur beau idéal et leur côté éblouissant; et si les guerriers se sont arrogé une sorte de privilége, c'est

que leur honorable profession est remplie de dangers, accompagnée de sacrifices, qu'elle suppose de la grandeur d'âme et du désintéressement, et qu'alors tous les souvenirs des dangers courus, de cruelles blessures, de situations pénibles, de privations de tous genres, se trouvent dans cette glorieuse compensation. Stern se moque d'une manière fort originale de l'humeur guerrière et bavarde de son oncle Tobie Shandy, vieux militaire blessé à l'attaque du siège de Namur, à *trente toises de l'angle tournant de la tranchée, vis-à-vis de l'angle saillant du demi-bastion de Saint-Roch, près de la contrescarpe de la porte Saint-Nicolas*. Quel plaisir pour lui de pouvoir ficher une épingle sur la carte du siége, dans l'endroit même où il avait été blessé en plein dans l'aîne, blessure qui le rendit d'une excessive modestie envers le beau sexe.

Boniface Vannosi, secrétaire du pape Grégoire XIV, avait passé toute sa vie à étudier la politique, mais il prouva par l'inconséquence de sa conduite qu'il avait plus étudié la théorie que la pratique, et qu'on peut souvent se repentir d'avoir parlé, mais jamais de s'être tu. Le pape lui ayant commandé de ne dire à personne l'honneur qu'il lui faisait de le mettre sur la liste des cardinaux qu'il réservait pour la première promotion, cet homme fort habile, mais ne pouvant maîtriser un sentiment naturel d'amour-propre, eut l'indiscrétion de révéler ce secret au cardinal neveu qui postulait pour un autre. La faute était d'autant plus grande que le *népotisme* était alors dans toute sa force, comme dans les états où, malheureusement pour l'espèce humaine, la corruption est un moyen de gouvernement : le pape ayant appris l'imprudence de son secrétaire, en fut si courroucé, qu'il l'obligea d'effacer lui-même son nom de dessus la liste, et d'y inscrire le nom de son compétiteur. C'est surtout dans les affaires d'état que le secret est indispensable.

PROVERBE XXXI.

Le Chien de la Foire. — *Promettre et tenir sont deux.*
(Pag. 79.)

Ce qu'on promet légèrement
On l'exécute rarement.

Et, pour parler d'une manière plus triviale, il ne faut pas promettre plus de beurre que de pain, c'est-à-dire plus qu'on n'en a envie, ou qu'on ne peut tenir; enfin, comme dans le proverbe, tromper quelqu'un par des promesses qu'on sait ne pouvoir pas effectuer. *A donare e tenere, bisogna avere.* C'est le triomphe des charlatans sur la sottise et la crédulité.

Carmontelle a plusieurs fois introduit des abbés dans ses proverbes; au temps où il vivait c'était un état dans le monde, si toutefois c'en est un que de n'en point avoir et de ne rien faire. Ils formaient alors une classe assez nombreuse de la haute société. Vrais frelons, ils avaient les jouissances de la ruche, sans en avoir les charges. Ces troupes légères de l'amour fourrageaient les champs de l'hymen; ils avaient, comme l'on dit, les revenus de la terre sans en avoir le fond; enfin ils taillaient en plein drap et laissaient les lisières aux maris. Ils étaient la coqueluche des belles. Savoir adoucir ses yeux, montrer ses dents, rendre sa bouche petite, sa main douce et potelée, marcher légèrement, faire de petits contes agréables, et glisser des sornettes aux oreilles des femmes, assaisonner tous ces riens d'un ton de volupté et de galanterie, se pomponner et se regarder dans des miroirs, tels étaient, si l'on en croit la tradition, les joyeux passe-temps de ces abbés mondains. On sait bien, dit Colombine dans *La coquette* de Regnard, que c'est le moins qu'on puisse avoir que deux ou trois petits abbés dans une maison. Pour les abbés passe, répond Arlequin; on sait bien que cette graine-là est nécessaire aux femmes. Je ne sais dans quelle pièce Arlequin s'exprime ainsi :

O vous, jeunes abbés, pétris d'ambre et de musc,
Qui n'êtes exposés jamais qu'aux coups de busc,
Ah! combien vous allez fourrager chez nos belles!
Pour vous, gros financiers, et vous, gens du palais,
Vous n'avez que l'été pour faire les muguets:
Les plumets revenus, serviteur aux ruelles!
Mais, malgré nos grands crocs et nos airs de dragons,
Les abbés sont, morbleu, de toutes les saisons.

Les mœurs sont bien changées. On se formerait une idée bien fausse de l'esprit du temps, si l'on pouvait confondre un moment cette nuée de célibataires sémillans dont la plupart n'étaient point engagés dans les ordres, avec les respectables ministres des autels, les soutiens de la veuve et de l'orphelin, dont se composait ce clergé si vertueux, si recommandable par ses principes, et dont la France peut en tout temps se glorifier aux yeux des autres nations.

PROVERBE XXXII.

Le Veuf. — *Il n'y a pas d'éternelles douleurs.* (Pag. 91.)

Dolores mitigantur vetustate, dit Cicéron. *Doglia di marito morto, dura fin alla sepultura*; *doglia di moglie morta, dura fin alla porta* : un mari mort n'est pleuré que jusqu'au cimetière; femme morte n'est pleurée que jusqu'à la porte.

Une jeune femme paraissait accablée de la douleur que lui causait la maladie de son mari. *Hélas! ma fille,* lui disait son père pour la réconforter, *nous sommes tous mortels; console-toi et prends courage; au pis aller, je t'assure que je te réserve un second mari bien meilleur que n'est celui-ci. — Ah! mon père, pouvez-vous me parler d'un autre mari? c'est me percer le cœur d'un poignard que de m'entretenir d'une pareille chose : non, non, si je pense jamais à un autre mari, que je....* Elle en resta là. Le malade meurt : la veuve alors se livre aux transports de la plus vive douleur, s'arrache les cheveux, se frappe violemment la poitrine; tout le monde croyait qu'elle en perdrait la vie, ou tout au moins la

raison. Quelques jours se passent ainsi : elle devient pensive et distraite, commence à s'essuyer les yeux, et les levant au ciel : *Que la volonté de Dieu soit faite.* Puis se tournant vers son père : *Le mari dont vous m'avez parlé est-il ici ?*

Le désespoir dans les premiers accès élève, musicalement, le plaintif et douloureux *hélas*, jusqu'à la hauteur de l'octave. Mais le temps, qui est un galant homme, à ce que disent les Italiens, et qui modifie toutes les douleurs possibles, fait bientôt changer la gamme, et descendre l'ennuyeux *hélas* graduellement comme il était monté.

PROVERBE XXXIII.

LE DISTRAIT. — *On ne saurait penser à tout.* (Pag. 105.)

Præsens abest, dit Térence avec beaucoup de concision.

Le corps est bien présent,
Mais l'esprit est absent.

L'intrigue de ce proverbe roule sur ce qu'on appelle trivialement des coq-à-l'âne ; expression indéclinable inventée par Marot pour exprimer un discours sans suite et sans liaison. La distraction est un défaut qui, bien qu'il ne parte pas du cœur, occasione souvent dans la société des incidents désagréables, et pour celui qui les fait naître, et pour ceux qui en sont les objets. Le distrait, sans distinguer ni l'âge, ni le sexe, ni les rangs, s'expose à de fréquentes indiscrétions, manque à ceux à qui il doit des égards ; et le fâcheux de ce singulier caractère, c'est que sans le vouloir, il offense ceux qu'il doit ménager et nuit tout le premier au succès de ses affaires qu'il embrouille, et à ses intérêts qu'il compromet sans cesse.

La Bruyère, dans le chapitre XI de ses Caractères, a moins peint, dans le personnage de Ménalque, un caractère particulier qu'un recueil de faits de distraction qui plaisent par leur variété. « Il n'est, en parlant du *Distrait*, comme le marquis du proverbe, ni présent ni attentif dans une compagnie, à ce qui

fait le sujet de la conversation : il pense et il parle tout à la fois, mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense; aussi ne parle-t-il guère conséquemment et avec suite; où il dit *non*, souvent il faut dire *oui*; et où il dit *oui*, croyez qu'il veut dire *non*. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paraît être. Il appelle sérieusement son laquais *monsieur;* et son ami il l'appelle *La Verdure*. Il dit *votre révérence* à un prince du sang, et *votre altesse* à un jésuite. Il entend la messe, le prêtre vient à éternuer, il lui dit *dieu vous assiste*. Il se trouve avec un magistrat. Cet homme grave par son caractère, vénérable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un événement, et lui demande si cela est ainsi. Ménalque lui répond : oui *mademoiselle*. »

On peut voir le rapport qui existe en ce que dit La Bruyère, et le portrait que Regnard fait du distrait dans la pièce de ce nom.

C'est un homme étonnant et rare en son espèce :
Il rêve fort à rien, il s'égare sans cesse.
Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde sans voir :
Quand on lui parle blanc, souvent il répond noir.
Il vous dit *non* pour *oui*, pour *oui*, *non* : il appelle
Une femme *monsieur*, et moi, *mademoiselle*. (*C'est Carlin qui parle.*)

PROVERBE XXXIV.

LES PLEUREURS D'HOMÈRE.—*Qui se sent morveux se mouche.* (Pag. 123.)

Ce proverbe est sûrement emprunté de l'anecdote suivante.

Mademoiselle Choccars, fille aimable et bel-esprit du temps de La Bruyère, causait un soir en tête-à-tête avec le joyeux Chapelle ; sa femme de chambre entendit des gémissements, elle accourt bien vite, et trouve se maîtresse tout en pleurs, et Chapelle aussi la larme à l'œil et qui lui dit: *Hélas! ma chère demoiselle, nous pleurons la mort de ce pauvre Pindare tué par son médecin : cela n'est-il pas bien triste ?*

Pogge raconte qu'un habitant d'Ancône, grand parleur, dé-

plorant un jour fort tragiquement la décadence de l'empire romain, comme si c'eût été un événement tout nouveau, Antonio Lusco, secrétaire de Martin V. ami de Pogge, et homme d'esprit, dit sur cela en riant : Cet homme me rappelle ce Milanais qui ayant entendu raconter la mort de Roland arrivée depuis environ sept cents ans, s'en alla tout éploré dire à sa femme : *Ah! quel malheur, on vient de m'apprendre la mort de Roland qui défendait si bien les chrétiens.* Il est aisé de saisir l'analogie de ces historiettes avec l'action du proverbe.

Voici une sensibilité originale d'un tout autre genre. Quand le duc de La Ferté était complétement soûl, il pleurait toujours la perte d'un fils qu'il n'avait jamais eu.

PROVERBE XXXV.

LE PETIT-MAÎTRE PAR PHILOSOPHIE. — *Que chacun fasse son métier, les vaches seront bien gardées.* (Pag. 133.)

Le Marquis est un de ces roués de bon ton, qui, las d'avoir couru les belles, fait le difficile et crache au plat pour en dégoûter les autres, comme l'on dit proverbialement : Ce philosophe de bel air fonde les plus agréables jouissances de la vie sur l'amour-propre. On voit qu'il a été à l'école de La Rochefoucauld. Selon lui, le meilleur moyen de plaire à une femme est de paraître les adorer toutes. Il veut persuader au Chevalier que ce système est le seul qui puisse réussir dans le monde, qu'une indifférence affectée est un moyen infaillible pour irriter les désirs de la coquetterie, et s'assurer la victoire sur des cœurs déjà que trop disposés par tout ce manège à avouer leur défaite.

Que par ses mots flatteurs un galant ne désire
Que de surprendre un cœur, et puis après s'en rire.

Pour ce petit-maître philosophe, l'amour n'est plus qu'un commerce de fourberie et dont on doit se proposer quelque avantage; un amour délicat et désintéressé n'est plus à ses

yeux qu'une chimère; les longues passions lui paraissent des intrigues de roman, et pour lui un amant fidèle est un amant qui n'a rien obtenu.

Le conseil qu'il donne au Chevalier expose celui-ci à se faire éconduire, et motive le sens du proverbe qui conseille à l'un de n'écouter que son cœur, et à l'autre de ne point s'entremettre dans une passion délicate à laquelle sa fatuité, ses goûts volages et séducteurs le rendent insensible.

Ce proverbe est écrit du ton de la bonne compagnie, il décèle l'usage du monde, et prouve que Carmontelle pouvait, quand il le voulait, monter son style au niveau de ses personnages.

PROVERBE XXXVI.

Le Chanteur italien. — *A l'impossible nul n'est tenu.* (Pag. 155.)

En vain de son train ordinaire
On veut le désaccoutumer,
Quelque chose qu'on puisse faire
On ne saurait le réformer.

Ceci s'adresse aux successeurs en titre d'Atys et d'Origène,

A ces chantres flûtés qu'admire l'Ausonie.

En vain M. Octavini se tue de dire, comme un de ses pareils le fait dans Pétrone: *Non intelligo me virum esse, non sentio, funerata est pars illa corporis qua quondam Achilles eram.* Il ne parvient que difficilement à faire comprendre à M. de Saint-Hygin, *qu'il n'est venu que pur la concert, et non pur la mariage*, et que son nom est caractéristique de sa personne : *Il signor Octavini è un gran maestro, salvo che no multiplica.*

Dans une discussion que le célèbre musicien Albanèse eut avec le comédien Dugazon, le premier faisait l'éloge de la musique; chacun, en effet, prêche pour son saint : et dans la chaleur de la dispute, il rabaissait les bouffonneries du roi de Cocagne, rôle que remplissait alors Dugazon. *Madame,* lui dit

le comédien irrité, et se rengorgeant d'un air théâtral : *Si je ne craignais de compromettre ma dignité, ou plutôt, si je ne respectais votre sexe, je vous ferais voir qu'un roi de Cocagne vaut bien un chapon du Mans.*

Ce proverbe ne saurait être joué devant une compagnie délicate et pudibonde.

PROVERBE XXXVII.

LE PETIT POUCET. — *Ce que Dieu garde est bien gardé.* (Pag. 167.)

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

Dieu laisse-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature. (*Racine.*)

Bien des gens parlent des ogres sans avoir une idée de ces êtres fantastiques dont on fait si sottement peur aux enfants. Les ogres n'étaient autres que les Scythes Arismapes, qui aimaient extrêmement la chair humaine. On voit qu'ils se rapprochent beaucoup des peuples que nous nommons anthropophages. Tous les peuples du Nord étaient en général accusés d'anthropophagie, les insulaires de l'Amérique ont eu long-temps cette abominable coutume; elle commence à se perdre parmi eux, grâce à la civilisation. Un certain poète Aristée de Proconèse, assurait avoir vu de ses propres yeux les Scythes Arismapes, et prétendait qu'ils n'avaient qu'un œil; il est aussi ridicule dans son assertion et plus menteur qu'Ovide, qui croyait que les sorcières avaient deux prunelles dans chaque œil, ce qu'il fait entendre par ces vers du liv. II. *Amor. Eleg.* VIII.

Suspicor, et fama est, oculis quoque pupula duplex
Fulminat, et gemino lumen ab orbe micat.

PROVERBE XXXVIII.

L'AUTEUR AVANTAGEUX — *Il ne faut pas péter plus haut que le cul*. (Pag. 193.)

Manière de parler fort en usage dans le discours familier; elle signifie généralement s'élever au-dessus de sa condition, sortir de son état, vouloir aller de pair avec les personnes de haut rang, faire figure ou de la dépense au-delà de ses moyens, s'attribuer les connaissances et l'esprit qu'on n'a pas.

Force gens font du bruit en France;
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut. Si, comme Ésope, les nouveaux parvenus mettaient dans leurs coffres-forts les sabots de leurs pères, on ne verrait pas tant de faquins bâtir des palais. *Plus haut qu'on n'est, ne vouloir atteindre,* ce doit être la maxime de tout homme sensé.

L'homme entier n'est qu'imposture. Le nom même des choses est un mensonge perpétuel. Le savetier s'intitule *cordonnier en vieux*, la ravaudeuse dans un tonneau se dit *couturière*, le porteur de balle *marchand*, le petit quincaillier *négociant*, le gargotier *restaurateur*, le commis *chef de bureau*, le courtisan *conseiller du prince*. Le moindre portier veut qu'on l'appelle *suisse*, l'huissier *membre de la justice*, le juge *conseiller*, le procureur *avoué*, le moindre faiseur d'affaires *avocat*, tout histrion *comédien*. On appelle tout ce qui a uniforme *serviteur du roi*, tout copiste *secrétaire*, tout ce qui fait figure *grand seigneur*, et tout ce qui porte la robe *docteur*. Les filles de joie sont des *créatures charmantes;* les femmes trop libres, des *femmes de qualité, et qui ont l'usage du grand monde*, et les maris commodes, des *hommes de tête*. On nomme le libertinage *galanterie*, le concubinage *amitié*, l'usure *commerce*, la friponnerie *industrie*,

le mensonge *plaisanterie*, la méchanceté *badinage*, et la médisance *passe-temps à la mode*. Enfin, le mot et la chose se donnent un démenti continuel.

Le sublime auteur du *Bacha d'Alep* ressemble à ce bedeau qui, assistant à un sermon, et entendant les auditeurs louer la beauté des pensées et la richesse des expressions répandues dans le discours de l'orateur, s'approchait d'un air de satisfaction, et leur disait : Messieurs, c'est moi qui l'ai sonné. Il faisait, comme l'abbé du proverbe, *plus de bruit que de besogne*.

PROVERBE XXXIX.

LE BOUDOIR. — *Il bat les buissons et les autres prennent les oiseaux*. (Pag. 203.)

Battre les buissons, c'est aller à la découverte, être aux écoutes, aux aguets, à l'affût, rôder, espionner, tirer les vers du nez à une personne, l'interroger. Telles sont les diverses significations que comporte cette expression.

Quant au sens particulier du proverbe, cela se dit de ceux qui travaillent pour autrui, et qui prennent une peine dont ils sont mal récompensés. Voici l'opinion de Moisant de Brieux sur l'origine de ce proverbe, qui correspond à ces vers de Virgile,

> *Hos ego versiculos feci, tulit alter honores;*
> *Sic vos non vobis........*

et qui eux-memes sont devenus proverbe. On fait en hiver une petite chasse aux flambeaux, et entre deux haies. Un va et porte un bouleau ou tout autre arbrisseau enduit de glu; d'autres valets battent de côté et d'autre les buissons, d'où les oiseaux sortant vont se donner à la lumière et dans le bouleau, où ils demeurent pris.

Les Anglais, au siége d'Orléans, se brouillèrent avec le duc de Bourgogne, qui, voyant qu'ils gardaient Orléans pour eux, comme ils ont la louable habitude de faire en tout, leur cita ce proverbe, comme le rapportent tous les historiens du temps.

PROVERBE XL.

LE PARI. — *On ne saurait tirer de l'huile d'un mur.* (Pag. 219.)

Chose aussi impossible que de tirer de l'argent d'un avare, la vérité d'un Gascon, de la modestie d'un poète, de la franchise d'un Normand, et de la conscience d'un vieux procureur, de la précision dans un acte de notaire, et de l'esprit dans le griffonnage d'un huissier. Les Latins disaient : *Aquam e pumice postulare;* demander de l'eau à une pierre ponce.

L'anecdote suivante est absolument le pendant de l'action du proverbe, à la différence près que la surdité de M. Ledoux est l'occasion d'un pari qui fait le nœud de la pièce. Le célèbre arlequin Carlin Bertinazzi fut invité, par un de ses amis, à dîner à table d'hôte. Le hasard le fit placer devant un homme qui ne s'occupait qu'à manger, et qui avait l'air de ne se mêler en rien de la conversation, quelque intéressante qu'elle fût. Carlin devina la raison qui empêchait ce convive de prendre part à la conversation, qui était fort gaie. Il prit un verre de vin, et s'inclinant d'un air riant et gracieux, il lui dit tout haut : *Monsieur, allez-vous faire* ...... Tous les assistans se regardèrent avec un étonnement qui fut suivi d'un grand éclat de rire, lorsque celui à qui Carlin s'était adressé répondit fort civilement : *Monsieur, vous êtes bien poli; vous me faites bien de l'honneur.* C'était un sourd, qui, n'ayant point entendu le propos d'Arlequin, s'était imaginé, à l'air affable de ce dernier, qu'il lui faisait l'honneur de boire à sa santé.

PROVERBE XLI.

LA MÉDAILLE D'OTHON. — *Ce qui est bon à prendre est bon à rendre.* (Pag. 231.)

Cela signifie ordinairement, qu'il vaut mieux se saisir d'une chose sur laquelle on croit avoir quelque droit, que de la laisser prendre par un autre, parce qu'au pis aller on est quitte pour la rendre.

Ce proverbe rappelle l'histoire du célèbre antiquaire Vaillant, passionné pour la science des médailles. Il avait entrepris de longs voyages, à l'effet d'en recueillir de précieuses. S'étant embarqué à Marseille pour aller à Rome, il fut pris dans la traversée par un corsaire, conduit à Alger, et mis à la chaîne. Son malheur et la perte de ses collections ne le découragèrent pas. Après quatre mois de captivité, il obtint la permission de revenir en France, afin de solliciter sa rançon. Il s'embarqua de nouveau sur un bâtiment qui fut attaqué par un corsaire de Tunis. Vaillant, dans cette triste conjoncture, craignant de perdre tout le fruit de ses peines, comme cela lui était déjà arrivé, prit le parti d'avaler une quinzaine de médailles d'or qu'il avait sur lui, et il fut assez heureux pour se sauver dans la chaloupe, et d'aborder sur les côtes de France, où la nature, soulagée d'un poids inusité, lui rendit intactes les médailles qu'il avait confiées à son estomac. *Se non è vero ben trovato.*

En général, les archéologues sont si prévenus pour tout ce qu'ils croient avoir un caractère, une apparence même d'antiquité, qu'ils ressemblent aux Chinois, qui s'imaginent être les seuls au monde qui aient deux yeux. Ils prétendent se faire jour à travers les plus épaisses ténèbres de l'antiquité. La moindre petite pièce de vieille monnaie ou de vieux vase qu'ils rencontrent, pourvu qu'elle soit bien crasseuse et couverte d'une rouille sacrée, est pour eux un trésor inestimable. Toutes les ressources de l'érudition, des conjectures, des commentaires sont mises en œuvre ; et souvent la postérité admet, sur la foi des archéologues, comme incontestable, ce qui est l'œuvre de l'ineptie et de la fausseté. Henri Cadajo, célèbre graveur portugais, se moquait souvent des antiquaires, en leur faisant passer pour antiques des pierres sur lesquelles il avait gravé lui-même les oracles de la sybille. Un ami du savant jésuite Kircher auteur de l'ouvrage intitulé *Mundum subterraneum,* s'amusa un jour à ses dépens. Il lui présenta une feuille de papier de la Chine, sur lequel il y avait des caractères si étranges, que le savant jésuite n'y put rien com-

prendre. Son ami, ennuyé de le voir prendre tant de peine, lui découvrit tout le mystère, en présentant devant un miroir le papier, sur lequel on avait écrit en caractères lombards renversés : *Noli vana sectari, et tempus perdere nugis:* Cesse de t'appliquer à la recherche de choses vaines, et qui ne sont bonnes qu'à te faire perdre du temps. On disait, en parlant d'un savant antiquaire, que lorsqu'il ne pouvait en plein jour déchiffrer une médaille, ou une inscription, il se faisait apporter une lumière, et que c'était fait tout de suite.

PROVERBE XLII.

L'HOMME QUI CRAINT D'AIMER. — *Chat échaudé craint l'eau froide.* (Pag. 245.)

La position du chevalier est délicate, son expérience lui fait craindre un danger qu'il n'a déjà que trop éprouvé. La Comtesse est pressante et *de Court Talon*; il est sensible, et l'on ne résiste pas long-temps aux traits de l'amour. Le diable en cornettes est bien à craindre. Qui peut se flatter en effet de connaître le génie et les caprices des femmes? Si vous ne les aimez pas, elles vous font passer pour un sot; si vous les cédez à un rival, pour un lâche, et pour un étourdi si vous les disputez; si vous les estimez, elles vous dédaignent; si vous les respectez, elles vous deviennent à charge; si vous les recherchez, elles vous fuient; si vous les dédaignez, elles vous importunent; si vous les fréquentez, elles vous diffament; si vous les évitez, elles vous rendent ridicule.

Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, dit Champfort, je me rappelle le proverbe indien : *Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis, mais il vaut mieux être mort que tout cela.* La morale de ce proverbe est bonne, mais l'application n'en vaut rien.

L'homme est trompé toute sa vie, sa défiance échoue contre tous les piéges que lui tendent l'amour-propre et la coquetterie. Le chat n'est trompé qu'une fois, son instinct prudent le garantit d'une seconde atteinte.

Ce vers d'Ovide présente la même pensée que le proverbe français :

Tranquillus etiam naufragus horret aquas.

L'Espagnol dit : *Gato escaldado, del agua fria ha miedo.*

PROVERBE XLIII.

La Rose rouge. — *Qui dit ce qu'il sait, qui donne ce qu'il a, qui fait ce qu'il peut, n'est pas obligé à davantage.* (Pag. 259.)

Nous ne sommes plus au temps où l'on peignait tout bonnement des roses rouges, comme M. Brossard, et des bras d'or, comme M. Crouton. La mythologie, l'histoire, l'allégorie sont mises à contribution pour décorer les boutiques des Parisiens du 19e siècle. Quelquefois l'enseigne vaut plus que tout le fonds du magasin. Quel est le marchand qui voudrait aujourd'hui pour enseigne de sa boutique, une poignée de main, il n'y a plus d'amis que jusqu'à la bourse; un signe de la croix, on n'en fait plus; une bonne foi, cette marchandise n'entre jamais en magasin; une juste balance, ce serait une mauvaise plaisanterie, elle ne ressemblerait pas à celles de la boutique. Il faut aux gros magasiniers des tableaux de grande dimension : des Mercures, avec tous ses attributs et des ailes aux talons; des vestales ou des Vénus sans ceinture, pour des magasins de mode ; Rousseau et sa chère pervanche , pour une boutique d'apothicaire ; la fontaine de jouvence, pour une maison de bains à vapeurs ; Morphée versant ses pavots, pour les cabinets littéraires; un tableau, représentant les onze mille Vierges, à la fenêtre d'une sage-femme ; les plaies d'Égypte, au-dessus de la porte d'un médecin; l'enfer de M. Ciceri, au fronton d'une maison de jeu ; Lucrèce ou la chaste Suzanne, pour les appartements au-dessus ; l'enfant prodigue, gardant des pourceaux, au-dessus de la boutique d'un juif ou d'un prêteur sur gages; le portrait de la modestie en pied, pour plus d'un Athénée; le sérail de Constantinople, où de belles odalisques brûlent des pastilles de myrrhe ou d'encens, pour décorer des cabi-

nets d'aisance, ou des fosses mobiles inodores; des soleils levant pour certains magasins, où l'on n'y voit goutte en plein midi; et pour beaucoup de boutiques, des clairs de lune, afin que si l'occasion s'en présente, les propriétaires puissent faire des trous à la maîtresse d'Endymion.

La duchesse de *** était en voyage, : elle est prise par les douleurs de l'enfantement, et obligée de s'arrêter dans un bourg, et d'envoyer chercher le barbier décoré du titre de chirurgien du lieu; l'accouchement se fait le plus heureusement du monde, presque sans mal ni douleur. Jusqu'ici le frater avait été plus occupé à guérir des maladies de chevaux et d'ânes qu'à accoucher des duchesses. La femme du procureur fiscal se serait bien gardée de se faire faire la plus petite opération par un homme qui maniait mieux la flamme que la lancette, et plus expert à inciser des javarts qu'à opérer sur le corps humain. Glorieux de son opération, il sollicite et obtient la permission de décorer sa boutique d'une enseigne, qui, se mêlant majestueusement avec ses savonnettes et ses plats à barbe, attestât son bonheur et ses succès. Il va trouver un Raphaël en lettres majuscules, et le prie d'inscrire, sur le fronton de sa boutique : *Me Guillaume, expert-chirurgien juré, accoucheur de monseigneur le Duc de ****. Le peintre en devanture, qui était un malin, satisfait les désirs du frater, et délivre au barbier de l'endroit un certificat de balourdise en lettres moulées.

PROVERBE XLIV.

L'AUTEUR ET L'AMATEUR. — *Plus de bruit que de besogne.* (Pag. 279.)

Qu'en sort-il souvent?
Du vent.

Le rôle de Loureville est très-commun dans le monde.

Quand de vanter ses faits tu vois un homme avide,
Ce n'est pas or tout ce qui luit :
Frappe sur des tonneaux, tu verras le plus vide
Faire toujours le plus de bruit.

Il y a en effet des esprits chagrins et jaloux qui ne trouvent jamais rien de bien, pas même dans un couplet de fête, ou dans un quatrain à Iris. De plus, il y a un grand nombre d'imbecilles, capables de rien, qui se donnent des airs d'hommes de goût, critiquent tout, sabrent tout, et n'ont jamais que ce perpétuel refrain, *vous n'y êtes pas, ce n'est pas cela*, et si vous leur demandez ce qu'il faut, ils vous répondent encore *vous n'y êtes pas, ce n'est pas cela!* Il n'y a pas moyen de les en faire sortir. Loureville est en poésie ce qu'étaient en politique le célèbre Métra, le baromètre de l'arbre de Cracovie, et l'abbé *trente mille hommes*. Cet amateur d'opéra veut, dans un chef-d'œuvre du genre, le coup d'archet obligé, la naissance de Vénus, le triomphe d'Amphitrite, les tritons avec leurs conques, les Néréides, le palais de Neptune formé de glaçons verts, d'herbes et de pierres rouges, le récitatif, et l'enfer au dernier acte; comme les deux Cracovistes voulaient absolument la destruction de l'empire du croissant, la mort du grand-turc, le passage du Danube, la prise de Belgrade, et trente mille hommes pour faire la conquête de la Chine: ni plus ni moins.

Il semble que ces vers devenus fameux, aient été faits pour le premier.

> Triton trottait devant et tirait de sa conque
> De si ravissants sons, qu'il ravissait quiconque
> A ses puissants accents son oreille prêtait:
> Ah! la charmante, hélas! musique que c'était.

Pastoureau est un pauvre regrattier du Parnasse qui mâche du laurier à vide: que d'embarras il se donne pour contenter son Mécène qui finit, après s'être bien frotté le front, par ne trouver rien de mieux que ce qu'a rimé Pastoureau! Ce proverbe est une petite critique de l'Opéra. Si Rousseau qui, dans un accès de mauvaise humeur, à comparé les nuées de l'Opéra à des étendages de blanchisseuses, et les a appelées les majestueuses guenilles du ciel, eût pu voir à quel degré de perfection est parvenu l'art des décorations, même sur les petits théâtres, il n'aurait pas traité avec autant d'irrévérence l'a-

cadémie des pirouettes et des coups de talons. Il y a aussi en politique beaucoup de Loureville qui tiennent le dé de la conversation, et semblent diriger du doigt toutes les affaires de l'Europe. Ces coryphées de coterie, ont toujours la meme mesure de considérations, de réflexions, de combinaisons, d'abstractions et de diversions à leur service. Quelle que soit la force de vos raisons, vous ne pourrez jamais les convaincre, tant ils mettent d'obstination à soutenir leur thèse accoutumée : ils ont une réponse banale à tout. Vous êtes obligés de les laisser maitres du champ de bataille de la discussion. Ils croient vous avoir vaincu, ils ne vous ont qu'obsédé ; d'ailleurs la bienséance, l'air, le ton et l'influence du salon exigent que vous n'ayez aucune idée à vous ; et puis apres cela, soyez assez sots pour parler politique.

PROVERBE XLV.

LA VEUVE AVARE. — *A trompeur, trompeur et demi.* (Pag. 295.)

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

Le stratagème dont se sert M. du Bouloir réussit au-delà de ses espérances, et la veuve de Rupert est obligée de rendre le bien d'autrui qu'elle retenait injustement. Il est glorieux de défendre les intérêts de l'opprimé ; c'est le beau côté de la profession d'avocat. Cet état distingué, lorsqu'on en sent toute la dignité, doit donner au caractère, aux mœurs, aux habitudes de celui qui le remplit une teinte d'honneur qui se reproduit dans toutes ses actions. Voilà pourquoi on ne saurait trop l'ennoblir; mais malheureusement, il y a de grandes exceptions qui ternissent ce beau côté; et souvent cette profession, qui suppose et exige des talents, du mérite, et de la probité, n'est que l'occasion de s'enrichir aux dépens de clients qui, après avoir été bien plumés, n'ont plus d'autre ressource que de *mettre leurs dents au croc.*

La fable suivante est la moralité du proverbe. « Un renard voyant des poules juchées, avec leur coq, dans une cour, tâchait de les attirer par de belles paroles. *J'ai,* dit-il, *une bonne nouvelle à vous apprendre, c'est que les animaux ont tenu un grand conseil et ont fait entre eux une paix éternelle. Descendez,* dit-il, *célébrons de bonne amitié cette paix.* » Le coq plus fin que le renard se dresse sur ses ergots et regarde de tous côtés. *Que regardez-vous?* dit le renard, *Je regarde deux chiens qui s'avancent;* et le renard de fuir à toutes jambes. *Eh,* dit le coq, *la paix est faite entre les animaux. Oh,* dit le renard, *peut-être que ces deux chiens n'en savent pas encore la nouvelle.* »La Fontaine a imité cette fable, mais il n'a pas employé la repartie du renard qui est très-fine, et qui peut servir de leçon à bien des diplomates.

ADAGES CORRESPONDANTS.

Térence a dit: *Fallacia alia aliam trudit.*

Les Espagnols rendent ainsi ce proverbe: *A Ruyn y medio;* à méchant, méchant et demi.

PROVERBE XLVI.

La Permission de Chasse. — *A laver la tête d'un maure, on perd sa lessive.* (Pag. 311.)

On dit également la tête d'un âne. Cela s'entend des peines inutiles que l'on se donne pour réformer un mauvais caractère, pour instruire une personne stupide, ou pour convaincre un homme opiniâtre et entêté. C'est dans ce dernier sens, que doit être pris ce proverbe. La susceptibilité est un travers d'esprit d'autant plus disgracieux dans la société, que souvent on interprète les actions des autres d'une manière désavantageuse pour soi et pour eux. Il y a des gens qui trouvent moyen de bouder, comme du Grepont de ce proverbe, par provision, dans l'idée qu'on n'accédera pas à leur demande, qui vous accablent de leur mauvaise humeur sans aucune apparence de raison, et qui allèguent pour prétexte qu'on les eût

refusés. Il faut pour plaire à ces sortes de caractères, aller au-devant de leurs désirs, chercher à les deviner. Leur susceptibilité est une petite tyrannie d'autant plus incommode, qu'ordinairement elle s'exerce dans un cercle de bagatelles et de riens, et à propos de bottes.

Un ami d'une humeur inégale comme du Grepont est comme un bon mets mal apprêté. Martial en fait un portrait fidèle dans ces vers:

> *Difficilis, facilis, jucundus acerbus es idem*
> *Nec tecum possum vivere nec sine te.*

Tour-à-tour facile et difficile, agréable et désagréable, je ne puis à la fois vivre avec toi, ni sans toi. « Quand on se voit, dit Oxenstiern, exposé au commerce d'un homme d'une humeur inégale, le meilleur est de s'en servir comme d'un comédien, qui tantôt représente un roi, tantôt un gueux, tantôt un philosophe, et tantôt un arlequin, tantôt un agneau, et tantôt un ours. »

Les anciens disaient, *Æthiopem lavas*, ou *Æthiops non albescit*; et c'est par dérivé de ce proverbe que nous est venue l'expression *laver la tête à quelqu'un*, c'est-à-dire le réprimander sévèrement.

PROVERBE XLVII.

Les Époux malheureux. *Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.* (Pag. 323.)

> En ce monde il n'est pas d'opiniâtre malheur
> Qui ne soit tôt ou tard compensé de bonheur.

On dit communément qu'*à brebis tondue, dieu mesure le vent.* La providence n'envoie pas à un homme plus de mal qu'il n'en peut porter. Les Espagnols disent : A tout il y a remède, fors à la mort; *A todo hai maño, sino a la muerte.* Ce proverbe est fort touchant, et démontre qu'il ne faut jamais désespérer de la fortune. Le caractère de M. Vincent, qui sacrifie sa créance, est noble, et d'autant plus géné-

reux qu'il se trouve ruiné; il diffère de celui de Julie l'ancienne compagne de Pauline. Cette femme opulente méconnaît son amie dans le malheur, et ne lui témoigne qu'une insultante pitié : il ne reste à ces deux époux infortunés que l'espérance, ce charme puissant qui adoucit les ennuis, tempère les chagrins, atténue les douleurs, précieuse et dernière ressource que la sagesse éternelle a ménagée aux malheureux. Elle ne les trompe pas en effet, *le chagrin ne paye pas les dettes:* la bonne fortune ne tarde pas à leur sourire, et ses bienfaits couronnent la constance et la résignation des deux époux.

La fortune est femme, dit Machiavel, et pour la tenir soumise il faut la battre et la maltraiter ; c'est pourquoi, comme femme, elle aime toujours les jeunes gens.

> Ah! Philon, souviens-toi que la fortune est femme,
> Et que de quelque ardeur que Syphax la réclame,
> Elle est pour Massinisse, et qu'elle aimera mieux
> Suivre un jeune empereur qu'un autre déjà vieux.

Ce n'était pas sans raison que les anciens ont nommé la fortune aveugle, et l'ont représentée même sans yeux, puisqu'elle répand ses faveurs sur des scélérats et des gens indignes, et ne choisit jamais personne avec discernement. Elle s'attache à suivre ceux qu'elle fuirait si elle voyait clair. Pourquoi, dit Aristote dans ses problèmes, les richesses sont-elles plus ordinairement le partage des méchants que des gens de bien? c'est que la fortune est aveugle, et ne peut faire un bon choix. Cette déesse avait à Athènes une statue qui tenait entre ses bras Plutus, dieu des richesses. Quoi qu'il en soit des invectives lancées contre la fortune, qui souvent n'en peut mais, elle ne peut être dans le fond pour l'homme raisonnable, que l'ordre sage établi par la providence dans les événements; et les vices attribués à la fortune ne sont que ceux des hommes dont cette même providence se sert pour accomplir ses décrets.

PROVERBE XLVIII.

L'ÉCRIVAIN DES CHARNIERS. — *Il se sert de la pate du chat pour tirer les marrons du feu.* (Pag. 343.)

La moralité de ce proverbe s'adresse à ceux qui veulent, comme dit La Fontaine dans la fable du *Singe et du Chat,*

> Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui;

à ces intrigants habiles qui savent mettre en avant des imbécilles, à qui ils disent, comme Bertrand dit à Raton:

> Frère, il faut aujourd'hui
> Que tu fasses un coup de maître :
> Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
> Propre à tirer marrons du feu,
> Certes, marrons verraient beau jeu.

Tel est le langage de ces imposteurs dangereux qui, après s'être servis de leurs dupes comme de paravents pour cacher leur jeu, les abandonnent lâchement au moment du danger. La Bruyère a observé : « que le même fond d'orgueil qui nous faisait aspirer à la domination, nous rendait vils, souples et rampants près des hommes en crédit. » Ce sont les premiers échelons que doit enjamber un ambitieux. C'est un grand talent que celui de savoir deviner, apprécier, mettre en œuvre, et diriger le crédit et le talent des autres pour les faire servir à ses fins personnelles. Cette marche réfléchie suppose une perspicacité rare ; et celui qui sait donner une grande direction à ses affaires, est certes un homme qui a une idée nette et absolue de gouvernement, et à qui il ne manque que l'occasion pour s'élever, faire de grandes choses, et se rendre maître des événements. C'est le génie spécial des usurpateurs et des tyrans.

PROVERBE XLIX.

Le Suisse de porte et le Portrait. — *Face d'homme porte vertu.* (Pag. 375.)

Carmontelle a modifié l'expression de ce proverbe, qui se rendait ainsi : *Chère d'homme fait vertu.* Le mot de care ou chère vient du latin *cara*, et le latin du mot grec χαρα, qui signifie la tête. De chère on a fait le verbe chérer, c'est-à-dire, confronter des témoins, les mettre en face l'un de l'autre.

Il est dit dans la *Farce de Patelin :*

> Que ressemblez-vous bien de chère
> Et de tout à votre feu père!

Du Bellay a dit, dans la *Description du combat entre David et Goliath :*

> Et sur-le-champ apparaître l'on voit
> Un bergeret à la chère éveillée.

Voici des traits qui peignent bien la ténacité des Suisses dans l'exécution de leur consigne. Ils s'en tiennent quelquefois plus à la lettre qu'à l'esprit, comme le Suisse du proverbe.

Un Suisse avait été posté à la porte d'une salle d'assemblée. Il lui avait été ordonné de ne laisser entrer que ceux qui auraient des billets. Un homme de qualité se présente avec sa compagnie. Le Suisse, qui ne lui vit point de billets, lui dit brusquement : *Entrer dedans, point.* Jamais on ne put lui faire entendre raison, lorsque l'homme de qualité s'avisa de lui dire : *Moi, ne vouloir point entrer dedans, mais vouloir sortir dedans. — Ah! pour sortir, bon,* dit le Suisse; *mais pour entrer, point;* et il le pousse lui-même dans la salle.

On demandait à un Suisse si son maître y était. *Il n'y est pas. — Quand reviendra-t-il? — Lorsque monsieur,* répondit le Suisse, *a donné ordre de dire qu'il n'y est pas, on ne sait pas quand il reviendra.*

PROVERBE L.

L'ÉTRANGER. — *L'entente est au diseur.* (Pag. 387.)

Il s'entend bien lui-même, mais il ne se fait point entendre des autres : tel est M. Trotberg du proverbe. Les anciens ont comparé le monde à un grand livre, dans lequel l'homme qui n'a vu que son pays natal n'a lu qu'une feuille. Pour s'instruire en voyage, il faut interroger à propos et avec mesure, s'astreindre aux usages reçus dans le pays, ne pas apporter avec soi les ridicules du sien, autrement on s'expose à attirer sur soi des regards curieux et malins. Je ne pense cependant pas qu'il faille tellement s'incorporer aux mœurs et coutumes des nations où l'on voyage, que, comme Alcibiade, on soit intempérant et dissolu chez les unes, sobre et chaste chez les autres : il y a un juste milieu à garder, dans lequel consiste la raison.

Les voyages perfectionnent l'homme, dit-on, lorsqu'il sait se garantir de ses préventions, juger et examiner de sang-froid. Ils lui fournissent chaque jour, chaque instant, de nouveaux objets, de nouvelles sensations; ils multiplient et agrandissent ses idées, ses connaissances; ils sont enfin regardés comme le meilleur remède à la mélancolie. On doit éviter les excès de la crédulité, et ne pas ressembler à cet Anglais qui, ayant rencontré sur le pont de Blois une femme rousse, écrivit sur son *agenda* que toutes les femmes de la ville étaient rousses; ou à cet autre qui, ayant vu une grue se reposer sur une pate, en conclut que toutes les grues de ce pays-là n'en avaient qu'une. Il y a des moralistes qui pensent que les voyages, loin de perfectionner l'homme, le détériorent.

Rarement, à courir le monde,
On devient plus homme de bien.

Chaque langue a son génie, son caractère, ses usages, ses priviléges, ses immunités et ses grâces particulières. Chacune demeure, pour ainsi dire, sur son quant à soi, et elles ne s'en-

tre-communiquent point leurs singularités. Tel usage qui vous paraîtra ridicule, sera l'objet du respect des indigènes. Il faut qu'un homme sage et curieux de s'instruire en voyageant, se pourvoie de quatre poches, une pour la santé, l'autre pour l'argent, la troisième pour un bon compagnon, qu'on peut remplacer au besoin par la prudence et la circonspection, et la quatrième pour la patience, car elle est souvent mise à de rudes épreuves : l'ignorance de la langue, la difficulté et le besoin de se faire comprendre, exposent à des inconvénients sans nombre.

Le voyageur trouvera partout, et dans tous les pays, le vice insolent et la vertu baffouée, la justice prostituée, l'équité bannie; Plutus, l'objet du culte de la plupart des hommes; les femmes partout coquettes, et les maris partout ...., battus et contents : les uns cherchant le mouvement perpétuel, la quadrature du cercle, et l'absolu; les autres, l'art de voler sans ailes, de *plumer la poule sans la faire crier,* et le secret de paraître savant à peu de frais, et de

Tomber, de chute en chute, au trône académique.

Il verra partout les jeunes gens courant après la vieillesse, et les vieux, modernes Ésons, cherchant à rajeunir; des fous vendant la sagesse, et de prétendus sages achetant la folie; la politique agitant partout la fourmillière, partout des sociétés de désorganisateurs; et enfin partout les funestes vapeurs sorties de la boîte de Pandore.

A beau mentir qui vient de loin, est un proverbe qui s'applique à presque tous les voyageurs. *De luengas vias, luengas mentiras,* disent les Espagnols.

PROVERBE LI.

LE LIÈVRE. — *Il faut gratter les gens où il leur démange.* (Pag. 407.)

La louange chatouille et gagne les esprits. A mentir et à flatter, l'homme du monde gagne des amis; à dire la vérité, il les perd. Le sage, au contraire, dit la vérité, sans craindre

ni amis ni ennemis. Ce proverbe est très-moral : c'est un beau portrait de la profession d'avocat. Le caractère de M. Dubut est celui d'un parfait honnête homme, et tel qu'on en devrait trouver dans cette noble profession. Du temps où la république romaine était la plus florissante, les avocats qui aspiraient aux charges et aux honneurs plaidaient gratuitement. Mais dès que cet état honorable ne fut plus un moyen de parvenir aux dignités, il devint mercenaire. Le *métier* d'avocat fut un métier lucratif, et les avocats d'alors vendirent leur zèle, leur colère, leurs invectives, leurs sarcasmes contre l'autorité, comme beaucoup le font aujourd'hui. Il paraît que de tout temps les avocats rançonnaient leurs parties. C'est le privilége concédé à tout jamais sur les folies humaines. L'honnête tribun Cincius fit une loi, qu'on appela de son nom (Cincia), pour réprimer cet abus. Elle défendait aux avocats de ne rien exiger de leurs clients. L'empereur Auguste y ajouta une peine; et Claude crut faire un grand coup que de les réduire à ne prendre pas plus de dix grands sesterces (437 f. 10 s.) pour chaque cause : qu'on juge après cela de leur rapacité. Mais aujourd'hui c'est différent : un procès ne suffit pas pour nourrir ceux qui l'exploitent. Il faut dire, comme Scapin dans les *Fourberies :* « Combien d'appels et de degrés de juridiction! combien de procédures embarrassantes! combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer! sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, et leurs clercs! » Il faut que tout le monde vive. Il n'y a que le pauvre plaideur qui pourrait dire, comme le disait certain lieutenant-général de police à certain critique malin : *Je n'en vois pas la nécessité.*

Un avocat disait d'un de ses confrères qui passait pour très-ignorant : Vous voyez un tel, il n'y a pas d'avocat plus cher que lui; il ne donnerait pas un bon conseil pour cent pistoles.

Un avocat, dont les destins
Font un juge des plus notables,
Croit que la loi des douze tables
N'était que pour les grands festins.

PROVERBE LII.

LES BONS. — *Aux derniers les bons.* (Pag. 427.)

C'est ordinairement le cri des vendeurs de billets de loterie, parce que pour s'en débarrasser, ils disent que les derniers sont toujours les meilleurs. Mais, dans le proverbe, il s'agit de bons d'emplois accordés par le financier de Grantier à *Lafont* et *Dubois,* qui sont venus les derniers pour les demander. A cette époque, les traitants et les partisans, si décriés et si honnis par l'auteur de Turcaret et par La Bruyère, disposaient de tous les emplois de finances. Ces seigneurs suzerains de la maltote, de pressurante mémoire, furent obligés, par l'établissement de la chambre ardente du 12 mars 1715, de regorger comme des sangsues le trop plein. Chansonnés, bernés par les pamphlets du temps, ils ont survécu à leur déconfiture; leur héritage s'est perpétué jusqu'à la révolution, où leurs successeurs ont trouvé, sous d'autres noms, le moyen de s'enrichir *en pêchant en eau trouble.* Si l'on comptait aujourd'hui avec tout le monde, combien de banquiers remis à flot, d'honnêtes prêteurs spéculant l'intérêt des intérêts, de banqueroutiers rajeunis, de tuteurs et d'économes infidèles, de gens en place qui font tourner au profit de leurs neveux, cousins ou bâtards, les fonds des contribuables destinés à récompenser le mérite! combien d'accapareurs de titres et de dignités seraient embarrassés d'une reddition de compte! combien de prétendus hommes habiles, après avoir exploité les mines fécondes des honneurs, des richesses et des distinctions, se reposent dans une heureuse indolence sans s'inquiéter des devoirs de leurs places, et repoussent le malheureux solliciteur, l'homme de mérite qui a l'impertinence de troubler leur repos ou leur digestion! Heureux ce dernier, si dans leur apathique insouciance ils daignent nonchalemment lui dire :

Avez-vous eu le soin de voir mon secrétaire?
Allez lui demander si je sais votre affaire.

C'est le *renvoi de Caiphe à Pilate*. Semblables à ce petit-maître dont parle Senèque, lequel étant transporté par ses esclaves du bain dans une chaise, demandait *s'il était assis*, ils estiment que c'est une chose indigne d'eux de savoir ce qu'ils font.

La finance, expression qui dérive du mot gaulois *finer*, était l'art de trouver de l'argent par des moyens extraordinaires. Les prodigalités de Charles-le-Chauve lui rendirent bientôt nécessaires les ressources de la finance. Des usuriers habiles profitèrent de l'embarras où se trouvaient les souverains pour se faire attribuer la perception des impôts, sous prétexte de se payer par leurs mains des avances qu'ils avaient faites, et de l'intérêt de ces avances. Telle fut l'origine scandaleuse de l'art de la finance, c'est-à-dire, d'enrichir des fripons. Les peuples furent victimes de cette invention; au lieu d'être tributaires de leurs rois, ils le furent des usuriers auxquels ils avaient vendu leurs droits. Aujourd'hui l'agiotage est le véritable poison de la propriété foncière. L'agriculture, cette pépinière féconde d'hommes utiles, est négligée pour ce jeu périlleux de la cupidité privée.

Un gouvernement devrait, plus que tout autre, se garantir de ce manége diabolique, si contraire à la morale publique, parce qu'il se place lui-même, et l'état avec lui, dans ces alternatives de hausse et de baisse qui peuvent compromettre sa dignité, son repos, et nuire à l'opinion qu'on a conçue de sa force. J. Bourgoin, auteur peu connu du 17ᵉ siècle, mais qui s'était constitué le fléau des financiers de son temps, qu'il appelait, dans son vieux langage, *sangsues, harpies, charlatans, éponges du roi*, disait, en parlant d'eux: « Pour jouer leur jeu accortement, ils réduisent le maniement des finances en art si obscur, que peu de gens y peuvent entendre, s'ils ne sont nourris en leur cabale; ils se moquent de ceux qui ne savent pas la finesse qui y est, et ils disent qu'ils ne sont pas bons financiers. » Il existe, contre les traitants et les publicains en général, des écrits satiriques dont les plus bizarres sont les suivants: *Le Pressoir des éponges du Roi, La Chasse*

aux Larrons, *L'Anti-Péculat*, *Le Fouet des Financiers*, *La Frédine* ou *Les Ongles rognés*, etc., etc.

Actuellement l'ordre et la régularité établie dans ce système impriment à sa marche cette promptitude et cet ensemble qui rendent ses ressources si précieuses à l'état, et donnent à ceux qui en sont chargés les moyens de trouver, dans les fruits de leurs travaux, des gains légitimes et plus réguliers, que l'honneur et la probité peuvent avouer.

Il y a de la finesse dans le personnage du financier de Grantier; il sait son homme. Il accorde un emploi au frère de mademoiselle Julie, dont il peut gagner les faveurs, et le refuse à une recommandation fondée sur le mérite. Il encense l'idole du jour : l'homme puissant et en faveur est tout pour lui. *Vous ne pouvez refuser le père de la marquise*, lui dit sa sœur. — *Pourquoi cela?* répond de Grantier; *il n'est plus en place*. Enfin, il est de ces gens qui donnnent volontiers *un œuf, pour avoir un bœuf*. Il a cependant quelque chose de bon; il prétend qu'on exerce soi-même son emploi : il ne veut pas de l'ombre d'un titulaire.

PROVERBE LIII.

L'Avocat consultant. — *Un bon averti en vaut deux*. (Pag. 445.)

Ce proverbe offre le portrait d'un avocat dissipé, plus occupé d'intrigues amoureuses que des affaires de son cabinet. C'est un véritable *avocat de Ponce Pilate*, comme on le dit pour se moquer d'un avocat ignorant qui n'a pas de pratiques et de causes, parce que Pilate, en parlant de Jésus-Christ, dit dans l'Évangile : *Non invenio causam*. On dit encore qu'il en sait plus que le chien de Barthole, qui avait mangé un sac d'écritures. Les avocats et les procureurs allongent les procès en expliquant les lois, et les explications sont toujours à leur avantage : quand il n'y a plus d'oisons à plumer, ils donnent le conseil aux parties de s'accommoder. On demandait à Louis XII quelle était la chose la plus utile à la vue : *De ne voir jamais la robe d'un homme de palais*,

répondit-il. Le même prince, en parlant des avocats qui commentent les lois, et des procureurs qui allongent la procédure, les comparait aux cordonniers qui allongent le cuir avec les dents. Ferdinand-le-Catholique, envoyant des colonies aux Indes, prit la sage précaution d'empêcher qu'on y transportât aucune personne qui eût étudié la jurisprudence, de crainte que les procès ne s'introduisissent dans le Nouveau-Monde. Dom Pèdre, surnommé le Juste, roi de Portugal, ordonna qu'on punît de mort les juges qui se laisseraient corrompre; et, pour abréger la longueur des procès, qui ruinent la veuve et l'orphelin, il chassa du barreau les avocats et les procureurs : ordonnance qui parut si judicieuse à Marie, reine de Hongrie, qu'elle la mit en vigueur dans ses états. Caton ne devait pas aimer la chicane et ses suppôts, puisqu'il ordonna que la place publique de Rome, où l'on avait coutume de plaider, fût remplie de chausse-trapes. Où en seraient les procureurs, les chicaneurs et les avocats de nos jours, si les salles du Palais et des Pas-Perdus étaient garnies de chausse-trapes! Les Africains, lorsqu'ils veulent rendre hommage aux talents et à l'habileté d'un avocat, le comparent à un boucher, parce que ce dernier étant très-habile à trouver les jointures des os d'une bête, le premier est très-subtil à trouver le nœud des arguments. Saint Grégoire de Nazianze compare les avocats à ces oiseaux qui font de grands circuits en l'air avant de fondre sur leur proie. La révolution a produit une mine féconde de lois à commenter, à interpréter, et de procès à exploiter. Quel abîme! qui peut en sonder la profondeur!

PROVERBE LIV.

LES DÉSESPÉRÉS DE L'OPÉRA. — *Beaucoup de paroles et peu d'effets.* (Pag. 453.)

Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne:
Est-il besoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus personne.

Les refrains continuels de M. *Qu'importe* et de M. *Point-du-tout* sont fort plaisants. Il ne faut jamais au dernier que *cela, cela et cela,* pour faire marcher tout un opéra; et le résultat de cette conférence est de finir, comme le *Colloque de Poissy,* sans rien décider.

Quand vous méditez un projet,
Ne publiez point votre affaire;
On se repent toujours d'un langage indiscret,
Et presque jamais du mystère.
Le causeur dit tout ce qu'il sait,
L'étourdi ce qu'il ne sait guère;
Les jeunes ce qu'ils font, les vieux ce qu'ils ont fait,
Et les sots ce qu'ils veulent faire. (*Pannard.*)

Aujourd'hui la danse remplit tellement les divers actes de nos opéras, que le théâtre de l'Académie royale de Musique paraît moins destiné pour la représentation d'un poëme lyrique que pour une académie de danse. La longueur mortelle du récitatif, le jeu monotone et froid, les gestes guindés et faux de beaucoup d'acteurs chantants, ne sont pas les moindres motifs de ce goût passionné des spectateurs pour la danse. Aussi un homme d'esprit à qui l'on demandait un moyen de soutenir un opéra prêt à tomber, répondit assez plaisamment, qu'il n'y avait qu'à allonger les danses et raccourcir les jupes. Pour ce qui est de la musique, il n'y a que les *dilettanti* qui puissent en démêler toutes les beautés. On demandait à l'abbé Terrasson, l'auteur de Sethos, ce qu'il pensait de la musique d'un opéra qu'on venait d'exécuter devant lui; il répondit qu'il n'en avait pas été autrement ému que s'il eût entendu agiter une poignée de clous dans le fond d'un poëlon. Quelle oreille, et quelle incrédulité en musique! A coup sûr, il n'eût pas pris parti dans la querelle des Gluckistes et des Piccinistes.

PROVERBE LV.

LE BON MARI. — *Entre deux selles le cul à terre.* (Pag. 469.)

On dit qu'un homme demeure *entre deux selles le cul à terre*, lorsque de deux choses auxquelles il prétendait, il n'en obtient aucune. Madame de Montmorency a fait une très-juste application de ce proverbe, où le mot *selle* vient du latin *sella*, siége. « La pauvre comtesse du Plessis est fort fâchée que son mari ne l'ait pas laissée duchesse. Il est bien dur pour elle de voir sa belle-mère, aujourd'hui, et un jour sa belle-fille, avec le tabouret, et *demeurer* ainsi ce qu'on appelle *entre deux selles le cul à terre.* » Les duchesses avaient autrefois à la cour les honneurs du tabouret.

La conduite prudente et réservée du comte du proverbe est faite pour ramener la comtesse à ses devoirs; aussi abandonne-t-elle bientôt le vicomte, qui la trompe, et qui va porter ailleurs ses feux et ses impertinences. Le mari recueille tout le fruit de sa modération.

De sa conduite enfin il a la récompense,
Et, comme on dit : *Mieux fait douceur que violence.*

Il y a plus de maris qui aiment leurs femmes que de femmes qui aiment leurs maris; et je crois, dit un auteur moderne, en avoir trouvé la raison dans l'amour que les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs maris, et les maris ne dépendent pas de leurs femmes. Ajoutons à cette pensée que la plupart des dissensions qui s'élèvent entre un mari et une femme viennent le plus souvent de ce que celle-ci veut sortir de l'état de dépendance où la nature l'a mise. Une dame vertueuse fut priée par une autre dame de lui apprendre quel était son secret pour conserver les bonnes grâces de son mari. *C'est,* lui répondit-elle, *en faisant tout ce qui lui plaît, et en souffrant patiemment tout ce qui ne me plaît pas.*

PROVERBE LVI.

La Corbeille de Mariage. — *Dame touchée, dame jouée.* (Pag. 483.)

Il y a dans ce proverbe une mère coquette et sur le retour, qui voit avec déplaisir sa fille croître, embellir et devenir nubile. Elle déguise l'âge de sa fille pour donner le change sur le sien, et elle se laisse prendre à un quiproquo plaisant et qui motive la moralité du proverbe; car le sens repose sur un terme usité au jeu d'échecs, où une pièce étant touchée est censée jouée. Mais, dans le proverbe, Carmontelle a voulu faire entendre que madame de Péraudière est dupe de la bonne opinion qu'elle s'imagine faussement que le chevalier a conçue d'elle, et de la croyance dans laquelle elle est que ce dernier veut l'épouser. Le caractère de la mère n'est malheureusement que trop commun dans le monde, et cette jalousie, qui prend sa source dans un fol amour-propre et dans les vapeurs de la coquetterie, ne fait point honneur aux mères qui ont le malheur d'en être atteintes, et qui, ne cherchant point à faire briller celles qu'elles devraient considérer comme leurs plus riches parures, les cachent comme des objets de comparaison qui les mortifient sans cesse. L'amour est un sentiment naturel, mais il faut qu'il soit de saison et de durée, autrement c'est *un feu de paille*. Le cœur d'une coquette ressemble à un miroir, qui ne conserve aucune image. Si les femmes qui ont reçu depuis long-temps *leurs quittances d'amour* entendaient bien les intérêts de leur amour-propre, elles verraient que la beauté qui se soutient le mieux et le plus long-temps, est celle qu'entretiennent la bonté du cœur, les grâces de l'esprit, le calme de l'âme, et une parfaite résignation aux rigueurs obligées du temps; et que la prétention de vouloir paraître plus jeunes qu'elles ne sont, fait précisément ressortir davantage sur leurs fronts les outrages journaliers qu'elles reçoivent de ce tyran qui détruit tout.

TOME III.

PROVERBE LVII.

L'OFFICIER DU GOBELET. — *Dieu vous garde d'un homme qui n'a qu'une affaire.* (Pag. 5.)

Ce proverbe veut peindre l'appréhension continuelle qu'ont certaines gens de ne jamais assez bien faire, et qui, par cet excès même, gâtent tout ce qu'ils font.

Le trop d'expédient peut gâter une affaire;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire :
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon. (*La Fontaine.*)

Souvent trop de zèle gâte tout. Un sot veut toujours parler de son métier, parce qu'ordinairement il en est si occupé, qu'il en fatigue tout le monde. En effet, toutes les idées qui y ont rapport aboutissent à un point de son cerveau comme à un centre commun; elles ne peuvent dépasser le cercle étroit dans lequel elles sont condamnées à rouler. L'homme sage s'occupe de son affaire sans en importuner personne.

Ce proverbe est fondé sur une anecdote véritable; et Carmontelle, dont l'esprit souple et varié se prêtait aisément à toutes les combinaisons dramatiques, l'a mise en scène, et tracée d'après nature. J'ai déjà eu l'occasion de faire observer que le principal mérite de Carmontelle consiste à rendre fidèlement les travers des peronnages qu'il met en jeu. Le lecteur trouvera sans doute que ce mérite est inappréciable. Toute la force comique réside dans la vérité des caractères. M. d'Estat, Français attaché au cabinet de l'impératrice de Russie Catherine II, a fait un proverbe fondé sur la même moralité, intitulé *Les Quiproquo,* et joué sur le théâtre de l'Ermitage. Le personnage de M. de l'Hémistiche, semblable à l'Officier du gobelet, tout préoccupé de la composition de sa pièce, fait naître des quiproquo qui s'y rapportent, et qui donnent

le change à tous les personnages du drame, surtout à une madame *Dutendre* qui veut à toute force être enlevée.

La lingua batte dove il dente duole. (Ita.)

Chacun parle de ses affaires.

PROVERBE LVIII.

La Recommandation. — *Avec les honnêtes gens il n'y a rien à perdre.* (Pag. 23.)

Une recommandation est pour beaucoup de personnes un impôt de société dont elles cherchent à se débarrasser plutôt que d'une dette, et à quelque prix que ce soit. Un grand seigneur, fort raisonnable sur ce point, disait souvent qu'il aimerait mieux donner une lettre de change qu'une lettre de recommandation; car dans la première il n'engageait que son crédit, au lieu que la seconde intéressait sa conscience et son honneur. Mais il en est des recommandations comme des lettres de change, beaucoup sont protestées. Si tant de grands seigneurs étaient plus sobres de recommandations, ou du moins s'ils y faisaient autant d'attention qu'ils en mettent à leurs intérêts personnels et à leurs projets d'ambition, on ne verrait pas en place tant d'intrigants qui se prétendent nécessaires, comme s'ils possédaient eux seuls la science, le secret et la marche des affaires. Il est déplorable qu'un chiffon de papier, empreint d'un nom sonore et qualifié, soit la clef de la fortune d'un sot, d'un fat ou d'un fripon. Le pouvoir lui-même, intéressé le premier au choix des hommes, ne mesure pas toujours ses faveurs au mérite.

Le personnage de la comtesse peint bien ces femmes légères dont le cœur est aussi évaporé que le cerveau; qui mettent plus d'importance à un pompon, à un attifet, à une bagatelle, qu'à obliger un galant homme; et qui, suivant l'expression de Duclos, coupent la conversation la plus intéressante pour dire que les *taffetas de l'année sont effroyables, et d'un goût qui fait honte à la nation.* Le langage que Car-

montelle fait tenir à la comtesse, à propos de pièce nouvelle, est réellement ce qui se passe maintenant dans la haute société, où le suprême bon ton est de parler de la pièce nouvelle, qu'on a à peine entendue; du roman nouveau qu'on a seulement parcouru des yeux, ou dont un complaisant aura lu quelques pages; de l'actrice à la mode, dont on s'est plu à louer ou à critiquer les charmes et la beauté; du musicien en vogue, dont les sons *nocturnes* et mélancoliques font palpiter les cœurs sensibles et augmentent de beaucoup le chapitre des émotions et des sentiments, comme on y parle du thé, du *rout* du jour, des vapeurs et des indigestions. L'opposition du caractère de la comtesse avec celui de madame de la Bruyère, femme obligeante et généreuse, est bien saisi. Lord Chesterfield recommandait à son fils de ménager les femmes, et surtout les vieilles femmes : elles sont bien souvent les dispensatrices des plus brillantes faveurs, j'entends celles de l'ambition. En général, la recommandation l'emporte sur le mérite; il en a été et il en sera toujours de même, et l'on peut dire en tout temps avec Molière : « Le mérite est trop maltraité aujourd'hui. »

Du prix qu'il devrait obtenir
Le mérite est exclus sans cesse
Joindre l'impudence à l'adresse
Est le moyen de parvenir.

PROVERBE LIX.

Le faux Empoisonnement. — *Plus de peur que de mal.* (Pag. 43.)

Le stratagème dont se sert la comtesse est comique, mais il est violent : en agissant ainsi, elle semble pénétrée de la vérité de cet axiome, *aux grands maux, les grands remèdes*. Le succès répond à son attente. Les effets de la peur sont encore plus prompts et plus subits que ceux produits par les passions de l'amour, de l'ambition, et de l'exaltation religieuse, qui agissent si puissamment sur nos organes. Presque toutes les démences, les aliénations d'esprit, proviennent des émotions

trop violentes que ces passions produisent sur le cerveau : mais les effets de la peur sont plus terribles encore. On a vu des personnes saisies de frayeur, dont les cheveux ont blanchi à l'instant; et tant de gens, dit Montaigne, qui, de l'impatience des pointures de la peur, se sont pendus, noyés, et précipités; nous ont bien appris qu'elle est encore plus importune et plus insupportable que la mort. La Fontaine s'exprime ainsi dans une de ses fables.

J'infère de ce conte
Que la plus forte passion
C'est la peur; elle fait vaincre l'aversion
Et l'amour quelquefois : quelquefois elle la dompte.

La peur est le mobile habituel des gens paisibles de mœurs douces, et des bourgeois des grandes villes. Elle est l'instrument dont se servent les ambitieux et les factieux, pour troubler l'ordre des états. Elle est, dans les révolutions, la cause de bien des maux. Compagne inséparable de la faiblesse, elle fait faire ce que l'autre n'a pas le courage d'empêcher. Nous en avons fait la triste expérience pendant les *Saturnales de la liberté:* cette prostituée qui aime à être couchée sur des matelas de cadavres, disait le trop fameux Mirabeau; et cette expérience sans doute est à sa fin. On doit tout attendre d'un gouvernement ferme et vigoureux; mais le râle de la révolution est sensible encore. Lorsqu'on voudra voir le crime en face, il sera anéanti; lorsqu'on ne composera plus avec les factieux, ils seront confondus; dès-lors, l'empreinte de ce fléau terrible, qui nous a si cruellement tourmentés, s'effacera, et l'on pourra dire, comme le disait plaisamment Rivarol, en parodiant certain orateur de l'assemblée constituante : nous aurons tout ensemble, la paix et la concorde, suivies du calme et de la tranquillité; *pour détruire une roue, il faut en ôter les jantes.*

Quelqu'un félicitait un jour le lord Péterborough de n'avoir jamais eu peur. Monsieur, répondit-il très-sagement, montrez-moi un danger que je croie prochain et réel, et je vous promets d'avoir autant de peur qu'aucun de vous.

PROVERBE LX.

L'IMPORTUN. — *A quelque chose malheur est bon.* (Pag. 65.)

Ah! que les grands parleurs par moi sont détestés!

On dit ordinairement que celui qui parle beaucoup, dit bien des sottises :

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause,
Qu'on le dit bon à quelque chose.

On souhaite la paresse d'un méchant, et le silence d'un sot, a dit Champfort. Une des lois de la société est de n'être point importun. Le Bavard tient le dé de la conversation, et comme le vicomte des Bornes du proverbe, il dit ce qu'il croit, ce qu'il souhaite, ce qu'il sait, et ce qu'il ne sait pas : *sa langue va comme un cliquet de moulin*; il joint tant de circonstances à son récit, qu'à la fin il oublie le sujet dont il parle. Son intempérance de langue, ne lui permet pas de s'arrêter un moment,

C'est un moulin dont on entend le bruit,
Et dont jamais on ne voit la farine. (Prov. arabe.)

et son éternel refrain; *quand je dis cela, je ne dis pas cela*, est le cachet des grands parleurs qui babillent toujours, et ne disent rien. C'est un travers très-commun dans ce bas-monde, et d'autant plus insupportable, qu'il est ordinairement le propre de la sottise et de l'impertinence. Il ennuie et déplaît. Le Bavard est un homme gâté dont on écoute toutes les sottises avec trop de complaisance, et qu'on a accoutumé à les prodiguer sans raison.

Imprudence, babil et sotte vanité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.

Il n'y a qu'un moyen à prendre avec de si grands causeurs, dit Théophraste, c'est de faire comme fait la comtesse, si

l'on veut du moins éviter la fièvre. Car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner votre loisir, ni le temps de vos affaires.

Tout homme qui parle tant,
Et cherche en vain l'art de plaire,
Serait plus divertissant
S'il savait l'art de se taire.

Le vicomte des Bornes, a cependant un côté plaisant, c'est lorsqu'à l'exemple de certains auteurs dramatiques, il compose une pièce avec des bribes d'autres pièces, *comme un habit d'arlequin;* il lui importe peu que les vers soient trop courts ou trop longs : cette bagatelle ne l'inquiète guère. D'ailleurs, en ajoutant à ceux qui sont trop courts, ce qu'on peut retrancher de ceux qui sont trop longs, on est toujours sûr à la fin de trouver son compte et sa mesure.

PROVERBE LXI.

LE CHIEN JUPITER. — *Il est plus heureux que sage.* (Pag. 81.)

Ce proverbe offre dans le personnage de Valbert, le caractère d'un homme distrait. La distraction nous fait tenir tant de discours déplacés, et commettre tant d'actions ridicules, qu'on ne saurait trop se mettre en garde contre ces absences momentanées de l'esprit. Cette situation mentale a quelque rapport avec le somnambulisme, où le cerveau rassemble des idées incohérentes et qui se ressentent des impressions reçues pendant le jour. Les démarches d'un distrait sont sans suite et ressemblent aux prestiges d'un songe ; enfin le distrait semble rêver les yeux ouverts. Tels sont les symptômes de la distraction, maladie réelle de l'esprit, et qui le porte à errer sans cesse d'objets en objets, sans pouvoir saisir les rapports qui existent entre les uns et les autres. Aussi le distrait est-il souvent exposé à se trahir lui-même et à dévoiler le fond de ses pensées, comme le fait Valbert, et comme le fit un jour certaine dame qui racontait, devant son mari, les moyens

adroits dont un galant s'était servi pour s'introduire la nuit dans la chambre d'une femme qu'il aimait, en l'absence de son époux. Mais, ajouta-t-elle, comme ils étaient ensemble fort contents l'un de l'autre : voici le mari qui revient frapper à la porte. *Or, imaginez l'embarras où je fus alors....* La vérité qui venait de lui échapper, jeta le mari dans un bien autre embarras.

PROVERBE LXII.

L'Ambassadeur. — *Charbonnier doit être maître chez lui.*
(Pag. 97.)

Chacun est roi dans sa maison
Et doit y tenir le timon.

Ceci peut s'entendre en politique comme en morale ; on dit communément qu'il faut quatre vivants pour faire sortir un mort de sa maison, pour signifier qu'un homme dans sa maison est toujours plus fort que celui qui l'y attaque. Les espagnols disent : *con mal esta la casa donde la rueca manda al espada.* Cette maison est mal en train où la quenouille commande à l'épée.

Voici l'origine de ce proverbe : François 1er, s'étant égaré à la chasse, entra dans la maison d'un charbonnier qui le prit, à la richesse de ses vêtements, pour un chasseur de la suite du roi. Il le régala à souper de son mieux, mais il s'empara de la première place à table en lui disant qu'il ne la cédait à personne, parce que *le charbonnier était maître chez lui.* Il lui fit manger du sanglier, et lui recommanda surtout de n'en rien dire *au grand nez;* c'est ainsi que le peuple appelait ce prince. La suite du roi étant survenue dans le moment, et ayant nommé François 1er, le charbonnier se crut perdu et tomba à ses genoux ; mais le prince le rassura, lui pardonna et par la suite même il lui fit du bien.

Un mari et une femme, se disputant à qui porterait le haut-de-chausse, quelqu'un vint à frapper à la porte, la querelle est suspendue. Le mari ouvre, et demande ce qu'on lui veut : *parler au maître de la maison.* — *Attendez un peu*, répond

le mari, *car comme la chose est encore indécise, je ne puis vous dire qui c'est.* La dispute reprend de plus belle jusqu'à ce qu'enfin la victoire reste au mari. Il retourne alors à la porte. *Je vous apprends*, dit-il à celui qu'il y avait laissé, *que c'est à moi qu'il faut parler, car je suis le maître de la maison. Je ne pouvais, il y a un moment, vous en dire autant, avant que nous eussions, ma femme et moi, conclu cette affaire.*

Le caractère de l'ambassadeur du proverbe, peint assez bien ces intrigants tout bouffis d'importance et que rien ne peut rassasier, qui se fondent sur une réputation usurpée de mérite, qu'ils doivent aux circonstances et aux fluctuations de leur politique versatile, ces fainéants suivant la cour, qui n'ont pas de plus grande occupation que celle de se trouver au lever du prince, de briguer des distinctions et des titres pour couvrir leur nullité. Il y a loin d'eux au portrait suivant que fait Voltaire, portrait dont l'original se retrouve dans un écrivain célèbre qui a su embellir le christianisme des couleurs animées de sa brillante imagination, et qui, à la noblesse du caractère, joint tout le feu du génie.

Les vrais ambassadeurs s'appliquent à la fois
A maintenir la paix et le respect des lois;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères :
Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et partout bienfaisants, sont partout révérés.

Les Français disent : *La maison est mal en train où la poule chante plus haut que le coq.* Molière s'est servi de ce proverbe, et Jean de Meun, surnommé Clopinel, avait déjà dit :

C'est chose qui moult me déplaist
Quand poule parle et coq se taist.

Un vers de Sophocle, devenu proverbe, recommande le silence au sexe comme son plus bel ornement. Homère veut, et Érasme à son exemple, que les hommes décident dans

les affaires sérieuses ; cependant il faut quelquefois qu'un mari se soumette à la nécessité car, suivant un autre proverbe :

Fumée, pluie, et femme sans raison,
Chassent l'homme de sa maison.

PROVERBE LXIII.

LE PRINCE WOURTSBERG. — *C'est Gros-Jean qui remontre à son curé.* (Pag. 109.)

C'est ce que l'on dit d'un ignorant qui veut instruire son maître. Ce proverbe répond à l'adage latin *sus Minervam*, sous entendu *docet*. Le pourceau était le symbole de la stupidité, et Minerve, la déesse des arts. Notre proverbe doit peut-être son origine à un paysan nommé *Gros-Jean*, qui disputait à son curé la conduite du troupeau. Ces docteurs en sabots ne sont que trop communs dans les villages où ils font le supplice des curés dont ils paralysent souvent le zèle et les bonnes œuvres, en entravant sans cesse leurs charitables projets.

Ce proverbe peut justement s'appliquer à ces apprentis idéologues qui prennent de la politique à la volée sur les étalages des libraires du Palais-Royal, et qui, dans les accès d'une imagination en délire, ou les tranchées d'une indigestion d'idées, prétendent régenter les peuples et les rois. Imbus des principes destructeurs d'une secte dangereuse, de ces vampires politiques qui, comme leurs analogues, ces êtres fantastiques et de raison, vivent aux dépens de la mort même : ils ont pour fin unique d'arrêter l'ordre établi, et d'entraver sans cesse la marche et les combinaisons du corps social; comme eux, ils ne veulent ni frein, ni règles, ni droits, ni religion, ni morale, ni principes dans l'univers : ils n'y voyent qu'une nature active pour le mal, et qu'ils veulent tenir en perpétuelle fermentation; *vive la mort*, tel est leur cri. Ils ressemblent enfin à ces excroissances charnues qu'une erreur de la nature a fait naître, et qui pompent avec avidité la substance

destinée à l'entretien et à l'accroissement des muscles indispensables aux mouvements et à l'organisation du corps humain.

Les Italiens ont un proverbe dont le sens est rendu d'une manière très-expressive, et qui concorde bien avec celui de ce proverbe : *paperi voglion menar a ber le ocche,* les oisons veulent mener boire leur mère, et les Français, qui pensent toujours aux bagatelles, disent : *vous voulez montrer à votre père à faire des enfants.*

PROVERBE LXIV.

LE BOSSU. — *Il ne faut pas dire, Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.* — (Pag. 133.)

L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement, mais qu'il ne doit jamais décliner. Tel est le sens de ce proverbe. Le caractère de madame de Mouson est noble et généreux, elle peut dire avec raison :

Quel plaisir de trouver dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer!

Celui de madame de Saint-Clair est d'une femme capricieuse et médisante, qui n'agit que par coquetterie, rougit de son amour pour un bossu, et devient furieuse lorsqu'elle apprend le choix du chevalier, et le succès de sa métamorphose.

Un sage interrogé, quand il était expédient à l'homme de se marier, répondit qu'il était trop tôt quand on était jeune, et qu'il était trop tard quand on était vieux.

Mais il faut y venir; c'est en vain qu'on recule,
C'est en vain qu'on le fuit, tôt ou tard on s'y brûle.

Un autre disait : pourquoi me soumettre à tant de conditions onéreuses? si ma femme est laide, il faudra que je l'aime; si elle est riche, que j'essuie ses hauteurs et ses caprices; si elle est pauvre, que je me ruine; si elle est belle et coquette, que je sois..... Un troisième disait qu'il ne voulait pas se

marier de bonne heure, parce qu'il voulait attendre qu'il connût mieux le monde : quelqu'un lui objectait qu'il avait tort, parce que s'il apprenait ce que c'était que la femme, il ne se marierait jamais :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose,
Mais toutefois ne pressons rien;
Prendre femme est étrange chose :
Il faut y penser mûrement.
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute la vie.

Platon étant un jour en pointe de vin, disait galamment : que la femme était comme le lierre qui, attaché au corps d'un grand arbre, conserve sa fraîcheur et sa verdure, et qui se flétrit dès qu'il en est séparé ; et par une contradiction inhérente même à la sagesse, il ajoutait qu'il gâtait les murs auxquels il s'attachait. *Il soufflait* ainsi *le froid et le chaud. L'homme est le feu, la femme est l'étoupe, et le diable vient qui souffle.*

PROVERBE LXV.

LA ROBE-DE-CHAMBRE. — *Elle est comme l'anguille de Melun, elle crie avant qu'on l'écorche.* (Pag. 149.)

Cela se dit d'une personne qui craint sans sujet, ou qui crie avant qu'on la touche. On raconte ainsi l'origine de ce proverbe : un jeune écolier, nommé *Languille*, représentait le personnage de Saint-Barthélemi dans une pièce jouée à *Melun.* Comme l'exécuteur approchait, le couteau à la main, pour feindre de *l'écorcher,* l'acteur épouvanté se mit à *crier*, ce qui donna sujet de rire à toute l'assemblée, et lieu au proverbe.

Le personnage de mademoiselle de l'Épine a du rapport avec la *Nina Vernon* de la petite ville.

Le temps n'est pas un dieu qu'elles puissent braver,
Et leur honneur se perd à le trop conserver.

M. Picard a su embellir son modèle et lui prêter cette originalité qui distingue son dialogue; on peut dire proverbialement de toutes les deux, que ce sont *des figures à mâchecoulis, dont le haut défend le bas*. Molière à tracé de son pinceau vigoureux le caractère de la pruderie. « Celle-ci, dit-il, pousse l'affaire plus avant qu'aucune, et l'habileté de son scrupule découvre des saletés où jamais personne n'en avait vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusqu'à défigurer notre langue, et qu'il n'y a presque point de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve. » C'est tout le caractère de la prude du proverbe. La pruderie de mademoiselle de l'Épine fait contraste avec la naïveté d'une princesse de grande vertu, et qui, étant demeurée fille toute sa vie, perdit la vue sur le déclin de l'âge. Un pauvre aveugle s'étant trouvé à la portière de sa voiture, pour demander l'aumône, lui disait piteusement : *Ma bonne dame, ayez pitié d'un pauvre homme qui a perdu les joies de ce monde?* La princesse, s'adressant aussitôt à une des femmes qui l'accompagnaient : *qu'a donc cet homme, est-ce qu'il est eunuque? Non, Princesse,* lui répondit-elle, *c'est qu'il est aveugle. Hélas, le pauvre homme,* répliqua-t-elle, *je n'y songeais pas.*

La véritable pudeur consiste plus dans les choses que dans les mots : cependant si elle est le coloris de la vertu, elle doit être le voile du langage. *Mulier sine verecundia,* dit un proverbe arabe, *est cibus sine sale;* s'alarmer du moindre mot équivoque, c'est témoigner que l'on sait une chose qu'on devait ignorer. Une des lois d'Athènes, condamnait à l'amende, la femme, dont les vêtements, les attitudes, les paroles, la contenance et la marche, n'étaient pas décentes; la pudeur une fois perdue, ne revient pas plus que la jeunesse.

PROVERBE LXVI.

LE SOT ET LES FRIPONS. — *Il ne faut pas se confesser au renard.* (Pag. 169.)

L'homme est un animal si crédule, qu'il ne faut, pour établir les plus grandes faussetés, qu'avoir la hardiesse de les dire ou de les écrire.

Servo d'altrui si fà, chi dice'l suo secreto a chi n'ol sà. Celui qui dit son secret à qui ne le sait pas, se fait esclave d'autrui. Il faut ruser avec les gens rusés.

Un vieux renard est difficile à prendre;
A le saisir il ne faut pas s'attendre.

Un proverbe arabe dit : Qui se fie sans connaissance, court risque de se repentir avec raison; en effet, l'homme sage se repose sur la racine de sa langue, mais le fou voltige sur le bout de la sienne. M. Dutrouillet est bien de son pays, suivant l'expression vulgaire, c'est *un vrai béjaune*, par allusion au jeune oison à peine éclos, qui a encore le bec jaune, et comme l'on dit encore proverbialement, *si on lui tordait le nez, il en sortirait du lait.*

Un Florentin, qui avait été absent de chez lui pendant plus d'un an, trouva sa femme en couche à son retour, le mari tout étourdi du fait, va trouver une matrone, et lui demande si une femme pouvait porter son fruit douze mois? *Oui*, dit-elle, *si par hasard votre femme a vu un âne le jour qu'elle a conçue, elle n'accouchera qu'au bout d'un an, comme font les ânesses*; le sot prit cette réponse pour argent comptant, et s'en retourna chez lui tout consolé.

En toute autre occasion, il vaut sans doute mieux être dupe que fripon. En galanterie, dit la célèbre Ninon de l'Enclos, qui y était experte, les sots seuls sont dupes, et les fripons ont toujours les rieurs de leur côté.

PROVERBE LXVII.

La Sonnette. — *Plus de bruit que de besogne.* (Pag. 201.)

La véritable valeur est celle qui ne se trouve point dans trois sortes de personnes ; les téméraires : les poltrons, et les faux braves. On compare les faux braves, au bassin d'une balance, qui s'élève, quand l'autre s'abaisse, et qui s'abaisse, quand l'autre s'élève. Après la bataille, le plus poltron est toujours celui qui fait le plus de bruit ; les vrais braves font beaucoup, et parlent peu ; pour le fanfaron,

A l'entendre parler de guerre,
Il détruit, comme le tonnerre,
Les tours, montagnes et vallons :
Attaquez-le par aventure,
Vous verrez que, comme Mercure,
Il a des ailes aux talons.

Il est question dans ce proverbe, de ces héros de boudoir qui n'ont jamais senti l'odeur de la poudre à canon, et qui ont plus jeté de verres et de flacons par terre qu'ils n'ont couché d'ennemis sur le carreau ; on aperçoit plus de rouge et de bourgeons sur leurs visages, qu'on n'y voit de cicatrices et d'estafilades.

Comme on parlait un jour devant Charles-Quint d'un capitaine espagnol qui se vantait de ne jamais avoir eu peur. *Il faut,* dit-il, *que cet homme n'ait jamais mouché de chandelles avec ses doigts, car il aurait eu peur de se les brûler.* Trait de raillerie fine, qui faisait ressortir tout le ridicule d'une fausse bravoure.

Certain militaire, dînant avec plusieurs de ses camarades, commandés pour un assaut qui devait avoir lieu le soir même, mangeait avec peu d'appétit. On lui en demandait la raison. « *C'est,* dit-il, *que je n'ai point de plaisir à manger, quand je ne suis pas assuré de ma digestion.* »

PROVERBE LXVIII.

Le Trompeur favorable. — *La tricherie revient à son maître*. (Pag. 219.)

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

Qui veut battre doit s'attendre à être battu. Les coups se rendent ordinairement à qui les donne, et souvent par ricochet. Cela arrive du moins dans les comédies, aux tuteurs qui veulent abuser de leur ascendant sur leurs pupilles. Il se trouve des auteurs, comme Beaumarchais, qui les ont pris pour point de mire de leurs satiriques plaisanteries. Le caractère dont on les affuble ordinairement sur la scène, est celui d'un homme sot, ridicule et jaloux de sa nature. Les tuteurs finissent toujours par être dupés et bernés par des innocentes qui font leur noviciat d'amour.

Le plus fin, quel qu'il soit, en est toujours la dupe.

Deux marchands s'étaient donné parole d'enlever de compte à demi, tout le hareng d'une pêche. L'un des deux voulant en profiter tout seul, arrha toute la pêche sans le concours de son associé. Celui-ci en ayant été averti, retint toutes les caques où se sale le hareng, de sorte que le premier se voyant privé des moyens d'encaquer son poisson, fut forcé de venir *à merci*, et de subir, pour ne pas perdre toute sa marchandise, les conditions qu'il plût à l'autre de lui imposer.

PROVERBE LXIX.

La Guinguette. — *Tout chemin mène à Rome.* (Pag. 235.)

Cela signifie que quels que soient les détours qu'on ait pris, les retards qu'on ait apportés, les moyens qu'on ait employés, on finit par toucher au même but.

Il arrive souvent que, quoi qu'on se propose,
Deux différents effets viennent de même cause,
Et que trompant les soins de l'esprit le plus fin,
Deux moyens différents tendent à même fin.

Il y a dans ce proverbe, un huissier, M. Battu, qui *sent bien son nom*. Il est vrai que le caractère de bassesse et d'ineptie des sous-officiers de justice de ce temps-là, prêtait singulièrement aux plaisanteries bouffonnes des petits-maîtres, et aux incartades un peu brusques des *plumets,* et des gens de guerre, espèce rudoyante et de nature peu courtoise : aussi servaient-ils de plastron aux aventuriers qui frottaient souvent le dos de ces malheureux avec de *l'huile de cotret,* en paiement des assignations dont ils étaient porteurs. Regnard a essayé sur eux le mordant de sa plume. Autrefois les huissiers n'étaient point obligés de savoir lire et écrire. Ils faisaient verbalement devant le juge le rapport de leurs exploits : c'est pourquoi on appelait leurs procédures, procès-verbaux du mot latin *verbum*. Ce que dit Pline le jeune, en se moquant des écritures du palais (*barreau*) qu'il appelle, *litteræ illiteratissimæ,* des lettres très-illettrées, doit bien s'appliquer à tout leur griffonnage.

Entre une infinité de traits qu'on pourrait citer de leur ineptie, on se contentera de rapporter le suivant : Le curé d'un village près de Paris, refusa les derniers sacrements à un moribond dont la conduite et les mauvais principes avaient causé un grand scandale ; les parents du malade requirent un huissier pour sommer le pasteur d'administrer le mourant. Cet huissier dresse la sommation dans ces termes : *sommé et interpellé* M.***, curé de ***, *d'administrer dans le jour les der-*

*niers sacrements, au sieur ***, son paroissien, étant à cette heure de relevée dangereusement malade, ce que de droit; sinon et à faute de comparoir, et de faire dans ledit jour, et icelui passé, proteste que la présente sommation vaudra lesdits sacrements, à ce qu'il n'en ignore.* »

Monsieur Loyal, porteur d'une sentence,
Chez Paul entra suivi de deux recors;
Là, tous les trois voulaient en conséquence
Appréhender ce débiteur au corps:
Qui fermant l'huis, d'injure les accable.
Procès-verbal où l'huissier, peu traitable,
Sur ses genoux griffonne enfin ces mots:
Et le susdit, d'engeance du grand diable,
Traité m'aurait, et mes recors, de sots;
Ce que j'affirme être très-véritable.

C'est surtout à l'art de plaire en littérature, qu'on peut appliquer cet axiome:

Tous les moyens sont bons, pourvu qu'on réussisse.

On accuse bien souvent les bons auteurs de plagiat. Molière lui-même ne fût pas exempt de ce reproche. La scène du philosophe Pyrrhonien, dans le *Mariage forcé*, se trouve mot pour mot dans Rabelais; le *Médecin malgré lui*, est tiré d'un récit de Grotius, et se trouve également dans Oléarius. Molière a dérobé à Cyrano de Bergerac une scène entière du pédant joué, pour la mettre en œuvre dans les *Fourberies de Scapin*. George Dandin, est tiré d'un conte du décaméron de Boccace. Mais ces génies privilégiés se sont rendus propriétaires des pensées de leurs devanciers par le tour heureux qu'ils leur ont donné, et par l'ingénieuse application qu'ils en ont faite. D'ailleurs l'homme est condamné par sa nature, à rouler dans un certain cercle d'idées données; ce n'est que le vêtement qu'il renouvelle sans cesse qui donne à ce qu'il revêt un air nouveau et de mode. Le but est atteint, si le public y trouve son plaisir. N'importe à quelle source un auteur ait puisé, s'il a ravivé cette source, et rafraîchi la pensée. Desmarets accusait publiquement Boileau d'avoir pillé dans Juvénal

et Horace les richesses qui brillent dans ses satires. Un homme d'esprit lui dit : *Qu'importe, monsieur; avouez du moins que ses larcins ressemblent à ceux des partisans du temps passé; ils leur servent à faire une belle dépense et tout le monde en profite.*

La moralité de ce proverbe est le sujet du 1[er] chapitre des Essais de Montaigne.

PROVERBE LXX.

L'AMATEUR DU TRAGIQUE. — *Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.* (Pag. 259.)

Qui néglige l'occasion
La perd à sa confusion.

Ce proverbe a pour but de démontrer que le meilleur moyen de réussir auprès de certains hommes, est de caresser leur foible : quand on le connaît, il faut tourner ses batteries de ce côté. Souvent l'expédient qui paraît le plus chétif en lui-même, est justement la clef qui ouvre leurs cœurs. Il faut les décider malgré eux, et brusquer l'occasion sans leur donner même le temps de réfléchir. Tendreville est enthousiasmé de la tragédie; un petit coup du bout du doigt sur cette corde sensible le chatouillera plus que si vous vantiez sa probité, ses connaissances, son mérite; pour lui ce dernier est dans son amour pour le tragique : *le poisson est dans la nasse.* Ariste se croit le plus bel homme du monde; il s'imagine que toutes les femmes raffolent de lui. Louez ses belles dents, sa main blanche, son teint frais et vermeil, sa mise recherchée, sa tournure élégante; vous vous emparerez plus aisément de son esprit, que si vous portiez aux nues toutes les brillantes qualités qu'il peut avoir d'ailleurs.

La sensibilité tragique de M. de Tendreville, est amenée adroitement au point précis où le veut Du Rivaut pour l'étourdir, et pour couronner les vœux de son ami. *C'est surtout en intrigues d'amour qu'il faut saisir l'occasion.*

Il est d'heureux moments, des moments où le cœur
Est ouvert sans défense et n'attend qu'un vainqueur,
Mais il faut les saisir, il faut qu'on les épie
L'occasion est une et veut être ravie.

Oportet ferrum tundere dum rubet. (Prov. latin.)

PROVERBE LXXI.

LE MÉDECIN GOURMAND. — *Qui se fait brebis, le loup le mange.* (Pag. 277.)

Trop de bonté souvent enfante le mépris;
Des bienfaits prodigués tel est le juste prix.

Rien n'est plus rare que la véritable bonté : la plupart de ceux qui croyent en avoir, n'ont ordinairement que de la faiblesse, comme M. de Belronde du proverbe. La douceur, qui vient de la pusillanimité ou de l'indolence, n'est point bonté : pour être bon, il faut savoir ne l'être pas toujours. La bonté p'ait dans la conversation plus que l'esprit, et, peinte sur le visage, elle est plus aimable que la beauté. Il n'est ni commerce ni société dans le monde, qui puisse subsister longtemps sans la bonté, ou du moins sans quelque chose qui lui ressemble, et qui en tienne lieu Cela est si vrai, que les hommes ont été obligés d'inventer une espèce de bonté artificielle qu'ils ont appelé *politessè*, et de la réduire en art; mais sans un fond de bonté réelle, la politesse n'est qu'une hypocrisie de convention. La bonté dans un prince, est une grande vertu sans doute, mais dans l'administration de la justice, ce qui est indulgence excessive, devient faiblesse et injustice envers les autres. Bossuet dit à ce sujet, qu'une once de justice, vaut mieux qu'une livre de clémence. Il est presque passé en maxime, que les bonnes gens ne sont pas ceux qui ont le plus d'esprit. La Fontaine, si connu par sa bonhomie, serait une preuve du contraire. D'où peut provenir un préjugé si injurieux à la bonté? Le voici, si je ne me trompe. Le monde est plein de mauvais connaisseurs qui prennent volontiers pour spirituel ce qui n'est que méchant. Un trait malin lancé

dans un cercle *met le feu aux étoupes*. Il enflamme tant de petites passions, qu'il ne manque jamais son effet. Le brûlot communique de proche en proche son artifice, et le médisant est proclamé bel esprit par la coterie, sous la présidence de quelque grand sot. La bonté poussée jusqu'à la débonnaireté est duperie ou bêtise. Je ne concois pas comment on pourrait être bon, si, dans le commerce de la vie, on voyait toujours de sang-froid tout ce qui se passe dans ce méchant microcosme, où, parmi ce qu'on est convenu d'appeler les honnêtes gens; le meilleur ne vaut pas grand'chose, comme le dit Gombaut, dans une boutade de mauvaise humeur.

Le vice est tout leur entretien,
Le luxe est leur souverain bien,
Leur table en délices abonde,
Leurs pieds au mal sont diligents,
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnêtes gens.

Mais tant de passions offusquent, et oblitèrent la vue de presque tous les hommes, et chacun, d'ailleurs, a tant besoin d'indulgence pour soi-même, que cette vertu est devenue réciproque, et qu'on est obligé de se souffrir l'un l'autre par raison, et de se détester, sans mot dire.

Le meilleur moyen d'être bon, c'est de faire sentir aux autres qu'ils ne pourraient être impunément méchants envers vous; heureux, ceux qui sont de ce caractère, on les devine, et on n'ose jamais leur manquer.

On dit proverbialement : *Il m'a fait chère de médecin, car il défend ce qu'il y a de meilleur, et il le mange*. C'est effectivement ce qui arrive dans le proverbe, et ce que pratique fort adroitement M. Bremin pour mystifier M. de Belronde. Oxenstiern a fait un petit chapitre sur la médecine, en ajoutant cette restriction : *sans choquer les bons médecins*. Le nombre en est si petit que je ne sais, en conscience, si je ne dois pas rire de sa réserve, ou si je dois l'imiter. Je suivrai alors leprécept e de l'Écriture, qui dit : *honora medicum propter necessitatem;* mais je dirai aussi comme Champ-

fort : Les médecins et le commun des hommes ne voyent pas plus clair les uns que les autres dans l'intérieur du corps humain; ce sont tous des aveugles : mais les médecins sont des Quinze-Vingt qui connaissent mieux les rues, et qui se tirent mieux d'affaires. Les sceptiques ont regardé la médecine comme une science toute conjecturale. Cependant il serait injuste de croire que l'expérience ne soit pour rien dans la connaissance des symptômes, et des pronostics des maladies. Le mieux est d'attendre l'oracle de la nature : si elle se joue des efforts que l'on fait pour la maîtriser, la mort, sa courrière inflexible, précédée de ses terribles satellites en *ique*, paralytique, hydropique, étique, pulmonique, sciatique, survient *pour faire aux medecins la nique*. Si, au contraire, sa réponse est favorable, la santé revient au malade et l'honneur au médecin. *Dios es que sana y el medico lleva la plata :* Dieu guérit, le médecin empoche l'argent, disent les Espagnols moins polis, mais plus vrais que nous.

Le grand nombre de charlatans qui ont toujours déshonoré la médecine, n'a pas peu contribué, pendant long-temps à la décrier. Pour de pareils fléaux, le ridicule est un châtiment trop doux; mais serait-il juste de faire peser cette réprobation sur toute la faculté. Celui qui a étudié, approfondi, expérimenté souvent même aux dépens de son existence, les moyens curatifs des nombreuses maladies qui nous assiègent, est un être précieux à la société, et qui mérite tous nos égards. Honorons-le donc ce bienfaiteur de l'humanité souffrante, dont la présence et les discours viennent atténuer les maux de ceux mêmes que tous les efforts de son art ne peuvent arracher au trépas; il mérite d'autant plus nos hommages, qu'ils sont trop souvent l'unique salaire de ses soins consolants.

Les Espagnols, avaient dit depuis long-temps, *los yerros del medico, la terra los cubre*. Montaigne, qui n'avait pas grande foi à la médecine, assurait que les violentes harpades de la drogue et du mal, sont toujours à notre perte, et que la drogue est un secours infiable, de sa nature ennemie à notre santé, et qui n'a accès en notre état que par le trouble.... Fai-

tes ordonner une purgation à votre cervelle, elle y sera mieux employée qu'à votre estomac. Il disait en parlant des médecins : Le soleil éclaire leurs succès, et la terre cache leurs fautes. On sait que Beaumarchais a pillé ce passage de Montaigne, et l'a rendu ainsi dans son *Barbier de Séville*, act. II, sc. VII.

BARTHOLO.

« Vous êtes bien plaisant de vous moquer d'un art dont le » soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE ALMAVIVA.

» Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues. »

Le fameux financier Gourville n'aurait point été d'humeur à se laisser *faire la piaffe* comme M. de Belronde; se sentant malade, il envoya son valet lui chercher un médecin avec l'indication suivante : *Tu iras à la sortie des écoles, et tu m'amèneras le docteur qui, par sa stature, sa démarche et son teint, te semblera être d'un tempérament analogue au mien*; le domestique fit ce que lui ordonna son maître, et l'on dit que celui-ci *trouva la pie au nid.*

PROVERBES CORRESPONDANTS.

Chi pecora si fa, il lupo se la mangia. (Ita).

Haze os miel, y comeros han muscas. (Esp.) Faites-vous miel, les mouches vous mangeront.

PROVERBE LXXII.

Le Seigneur du village, amoureux. — *Il vaut mieux tard que jamais.* (Pag. 299.)

Mais il vaut encore mieux venir au *benedicite,* qu'aux *grâces;* et, comme le dit le proverbe espagnol : *Dios os salve, a las sopas que no a la carne.* Si tous les grands révolutionnaires pouvaient, ou voulaient prendre la moralité de ce proverbe pour règle de leur conduite, ils abandonneraient sans doute le plan de leur politique expérimentale; le cours de leurs projets destructeurs, et revenus de leurs coupables fré-

nésies, ils chercheraient, dans l'ombre du silence et du remords, à expier les maux dont ils ont accablé leur patrie. Mais la tristesse me gagne à de pareils souvenirs, je ne veux point récriminer, je désire la paix et la concorde, et je ne prétends pas *broyer du noir.*

Il y a dans ce proverbe, un original d'apothicaire, M. Canon, qui est insinuant, et qui n'arrange pas mal ses parties au bout du compte. Il n'y a peut-être pas d'état plus différent de ce qu'il était jadis, que celui d'apothicaire : il est changé devant comme derrière. La causticité des anciens comiques, s'attachait surtout à gloser sur cette profession devenue maintenant aussi lucrative qu'honorable ; et les modernes pharmaciens sont à plusieurs siècles des caricatures grossières mais plaisantes de MM. Cistorel. Villegas, dans son Enfer, représente les ames des pharmacopoles, surnageant dans des pots de verre remplis de liqueurs fortes et nauséabondes. Cet auteur espagnol si satirique, en fait le tableau suivant : « Tout au contraire des autres hommes qui se servent de remèdes pour leur salut, ils s'en sont servis pour leur damnation. Ce sont les vrais et les seuls alchimistes bien plus dignes de ce titre, que les Démocrite d'Abdère, que les Avicenne, ou que les Raimond Lulle, et tous les autres, excepté peut-être ceux qui ont travaillé sur les matières fécales, (aujourd'hui la poudrette), parce qu'ils se sont tous contentés d'enseigner comment on pouvait faire de l'or, sans le faire eux-mêmes, au lieu que les apothicaires ont fait réellement de l'or et de l'or tout monnayé avec de l'eau de rivière et quelques racines ; avec des mouches, des araignées, des vipères et toutes sortes d'insectes ; avec des matières encore bien plus sales et meme avec quelques chiffons de papier puisqu'ils vendent jusqu'au papier, qui enveloppe leurs drogues, de manière qu'il semble que pour eux seuls, la nature ait donné de la vertu aux herbes, aux pierres et même aux paroles ; car, il n'y a pas d'herbes, quelque nuisibles et vénéneuses qu'elles soient, fût-ce la ciguë, qui ne leur rendent quelque profit ; point de pierres si dures et si sèches, fût-ce la roche vive, fût-ce la pierre ponce, dont

ils ne tirent de l'argent. Pour les paroles, c'est ce qui leur en rapporte davantage; écrites ou proférées, elles sont vendues au poids de l'or. Il est bon que vous sachiez que quand ils vous semblent vendre des drogues, ils ne vendent le plus souvent que de grands mots; et quoiqu'ils n'aient rien de tout ce qu'il vous faut, s'ils voient de l'argent, ils auront de tout: ils ne seront point embarrassés, par exemple, de vous faire de bon quinquina avec des écorces les plus communes; en sorte qu'on devrait les appeler armuriers plutôt qu'apothicaires, et leurs boutiques arsenaux plutôt que pharmacies, puisqu'ils fabriquent et tirent de là ces recettes maudites et ces potions meurtières qui tuent bien plus de monde que la dague et le mousquet. »

Les pharmaciens seront les premiers à rire de cette plaisante caricature. Grâce aux progrès de la chimie, la pharmacie n'est plus un commerce obscur et un travail dans l'ombre. Il faut maintenant des connaissances, du savoir; et la considération dont jouissent aujourd'hui dans la société ces hommes estimables, les dédommage amplement des bouffonneries qui ne sont plus même sur le théâtre qu'une vieille tradition.

PROVERBE LXXIII.

La Marchande de cerises. — *Il faut amadouer la poule pour avoir les poussins.* (Pag. 321.)

Le sens de ce proverbe est, que pour en venir à ses fins, il faut savoir caresser une personne, l'attirer par de belles paroles, l'enjoler.

Le doux parler ne nuit de rien.

Sous ce rapport, la mère Rogomme a de l'acquit. Elle connaît le faible des militaires; elle les prend par la gloire. Elle n'a que le petit défaut de sacrifier toute la journée à Bacchus, ou plutôt, parlant par charité chrétienne, elle est presque toujours *dans les vignes du Seigneur*. Elle a de plus une espèce de philosophie à elle; elle chante lorsque son mari se

meurt à l'Hôtel-Dieu. *Si Dieu le veut, il est bien le maître de le prendre, le pauvre cher homme!* elle n'y peut que faire, et la résignation est le seul parti que lui dicte sa raison, lorsque le *pot au vin* n'est pas trouble. Dans le grand monde, il y a une autre manière de sentir, de s'exprimer; cela ne diffère que dans le mode : plus d'apparat, plus de signes extérieurs de deuil et d'affliction; souvent moins de sincérité au fond.

Ce proverbe se trouve dans l'édition imprimée chez *Le Normand*, avec des variantes, et sous le titre de *La Foire Saint-Germain*, avec la même moralité. On y a ajouté plusieurs scènes, entre autres celles de M. Indouze, marchand de livres, qui crie plusieurs productions modernes, telles que : « *Essai sur l'amour-propre*, par une multitude d'auteurs, avec leurs portraits gravés en taille douce. — *Traité de la bonne opinion de soi-même*, par un comédien du roi. — *Histoire des grands hommes de ce siècle, dédiée au géant de la foire.* — *L'art de préparer le coton des oreilles, pour se préserver des airs qui ruinent la bourse et la santé*, par un banqueroutier, dédié à tout le monde. — *Le carnet des conversations* ou l'*Art de les entendre*, par plusieurs dissertateurs, dédié aux étrangers qui voyagent en France. » Ceci me rappelle la prétention d'un Anglais qui, sortant de la représentation du *Mariage de Figaro*, disait plaisamment que l'on possédait le fond de la langue française, quand on savait *faire.... mettre.... prendre.... chose....*

Ne soyez à la cour, si voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère;
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

PROVERBE LXXIV.

LA DENT. — *Qui mal veut, mal lui arrive.* (Pag. 341.)

Il y a des hommes si jaloux du mérite qu'ils n'ont pas, que le moindre bonheur qu'ils voient dans les autres est une pierre d'achoppement à leur petite ambition. Ils sont à cet égard si pointilleux et d'un esprit si revêche, qu'ils ne peuvent ad-

mettre que ce qu'ils approuvent eux-mêmes, et qu'ils sont tout prêts à trouver bon ce que les autres condamnent. Ce sont de véritables fléaux de société; et malheureusement on n'en trouve que trop qui se font un jeu de fronder l'opinion, ou de traverser les desseins d'autrui tout étrangers qu'ils leur sont. On peut dire d'eux, que pour le plaisir de contrarier, ils trouveraient de l'hérésie dans le *Pater noster*.

L'envie, qui naît de la bassesse du cœur, est un vice qu'on ne saurait trop déguiser; mais on est sujet, surtout dans ce siècle, à prendre pour de l'envie cet esprit judicieux de critique qui ne donne point d'entorse à la vérité, et qui ne bronche point en fait d'honneur. Ce n'est pas toujours par un principe d'envie que les hommes sont fâchés du bonheur des autres. Si un homme, par exemple, est dur, hautain, superbe, tyrannique; s'il est parvenu, à force d'intrigues, aux charges, aux honneurs, aux avantages destinés à récompenser et à encourager les talents, le chagrin que son bonheur excite s'étend aussi loin que son pouvoir : il est un mal pour ses égaux, pour ses inférieurs, pour ses supérieurs mêmes, non parce que cet homme est heureux, mais parce qu'il l'est injustement. Ce n'est plus de l'envie, c'est au contraire un sentiment d'équité conforme à la morale, et qui s'accorde avec le respect dû aux lois.

Tous les grands moralistes auraient donc été taxés de cette envie! Et que deviendrait la morale publique, si la vertu et le mérite ne trouvaient pas des vengeurs dans ces esprits éclairés appelés par l'élévation, la justesse et la profondeur de leurs pensées, à démasquer le vice, à entretenir dans l'ordre social ce foyer de vérités premières et conservatrices que tous les efforts des philosophistes ne pourraient éteindre, et que les âges ne sauraient obscurcir; destinés par leur vocation même à tenir le fléau de la balance humaine, pour faire sans cesse la part du bien et du mal, et à faire pencher, s'il se peut, du côté de la vertu toute seule, le plateau de la balance, que tous les vices réunis dans l'autre s'efforcent d'attirer à eux?

A proposito un chiodo di carro, disent les Italiens, et que je traduis ainsi, *à propos de dent*, le lecteur ne sera pas fâché de connaître une historiette tirée de l'histoire de l'Éthiopie orientale, du R. P. Dos Santos, dominicain, et qui est unique dans son espèce : « Naguères, dans le royaume de Sofala, un *quitave* ou roi, nommé Sedanda, tomba malade de la lèpre. Croyant son mal incurable, ou qu'au moins il le rendrait si difforme aux yeux de son peuple, qu'on aurait peine à le reconnaître ; et se persuadant que les rois et les princes ne doivent avoir aucun défaut corporel, et que lorsqu'il leur en arrive, ils sont indignes de vivre et de gouverner, il résolut de s'empoisonner. Avant de prendre ce parti, il fit une loi de l'état, qui déclarait incapable de régner tout prince à qui manquerait la plus minime partie de son individu. Après avoir fait ces singulières dispositions et nommé son successeur, cet original s'élança, comme disent les Anglais, dans l'éternité. Cette coutume fut suivie pendant quelque temps ; mais tout s'use. Il y eut un roi à qui il tomba une dent : plus avisé que ses prédécesseurs, qui, pour le moindre défaut corporel, se donnaient la mort, il fit savoir à tous ses sujets qu'il lui manquait une dent de devant, et que quand ils le verraient ils n'eussent point à le méconnaître ; déclarant qu'il était résolu de vivre et de régner le plus long-temps qu'il pourrait, croyant sa vie nécessaire au bien de ses sujets, et taxant hautement d'imprudence et de folie ses prédécesseurs, qui s'étaient fait mourir pour des accidents arrivés à leurs personnes, et qu'enfin il aurait assez de chagrin sans cela quand la nature le contraindrait de rendre son dépôt et de payer le tribut à la mort : et disant qu'un roi sage ne devait pas se presser avant le temps qu'elle eût ordonné. En détruisant ainsi cette loi mortelle, il ordonna que ses successeurs, s'ils étaient prudents, entretiendraient celle qu'il établissait, puisqu'elle leur serait aussi avantageuse qu'elle l'était à lui-même, flattant ses sujets de lui voir revenir une dent à la place de celle qui lui était tombée, et leur faisant connaître le déplaisir qu'ils auraient eu de perdre un prince qui les ai-

mait, pour un défaut qu'un peu de temps et de patience saurait bientôt réparer. »

Le seigneur Jupiter sait dorer la pillule.

PROVERBE LXXV.

L'ANE DANS LE POTAGER. — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.* (Pag. 357.)

Ce proverbe est une petite copie du *Grondeur*. L'Olive, dans un mouvement d'impatience bien motivée, dit à M. Grichard : *Monsieur, je me ferais hâcher ; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez, comment la voulez-vous?* Eh bien, ce que dit l'Olive est positivement ce qu'on peut dire à ces gens moroses et atrabilaires qui ne sont jamais contents de rien, et qui, comme les membres de cette assemblée d'exécrable mémoire, plus habiles à détruire qu'à créer, rèvent des constitutions impossibles. Lorsqu'on leur démontre la fausseté de leurs chimères et l'ineptie de leur délire, forcés dans leurs derniers retranchements par les armes de la raison, ils ne savent que répondre, comme M. Grichard à l'Olive : *Je te l'ai dit mille fois, coquin; je la veux. Je la.....* Ils n'achèvent jamais, et l'on sait trop pourquoi.

Ils veulent proclamer, disent-ils, les idées libérales ; mais entendons-nous, *il y a fagots, et fagots*. Il y a des idées libérales qui ne le sont pas du tout ; par exemple :

Fausser son serment, lorsqu'on a juré fidélité à la constitution reçue, est-ce libéral?

Semer dans son pays des germes continuels de division et de discorde, en invoquant sans cesse le *beau réel* de 1793, est- ce libéral?

Insulter des gens paisibles, des ministres de paix qui prèchent la soumission aux lois, le pardon des injures et la foi de nos pères, est-ce libéral?

Ramasser le poison en un petit volume, pour le mettre à la portée de tout le monde et en rendre l'effet plus sûr et plus prompt, est-ce libéral?

Mentir à sa conscience et narguer ses commettants, est-ce libéral?

Se prétendre inviolable, et vouloir que l'ordre et les lois ne soient pas inviolables, est-ce libéral?

Crier contre les distinctions et les titres, lorsque la plupart des crieurs sont chamarrés d'ordres et de cordons tant nationaux qu'étrangers, et remplissent tous les degrés de la hiérarchie nobiliaire; lorsque surtout dans leur intérieur, ou dans leurs coteries, ils se font donner des coups de l'encensoir honorifique, au risque d'en avoir le nez contus, est-ce libéral?

Déclamer contre les majorats, et nager dans les dotations impériales *comme le poisson dans l'eau*, est-ce libéral?

Engager la jeunesse *agissante, pensante* et *réfléchissante* par de basses flagorneries, et par de sales caricatures, à manquer de respect à la vieillesse, et à tourner en dérision *la morale religieuse*, est-ce libéral?

Que veulent donc ces amateurs, propagateurs et distributeurs d'idées libérales? Ils veulent *pêcher en eau trouble*, eux et leurs amis. Voici leur grand argument, leur vrai champ de bataille : mais vous, qui ne pensez pas comme nous, vous voulez comme nous les places, les honneurs et les distinctions. Mais, peut-on leur répondre,

Il est bien différent de les mériter ou de les usurper;

Il est bien différent d'être les suppôts du génie du mal, ou les défenseurs des bons principes;

Il est bien différent de servir son prince à la manière du 20 mars, ou de le suivre dans la terre d'exil ou dans les champs de l'honneur et de la fidélité;

Il est bien différent d'arborer l'étendard de la révolte, des factions, du trouble et du désordre, ou de défendre le drapeau sous lequel viennent se ranger l'ordre, la morale, la religion, l'honneur et la sainteté du serment.

Mais, *à tout venant, beau jeu*. Entendez-vous? *Qui mal veut mal lui arrive.*

Dans le proverbe, la caricature de M. Broute, vieux médecin, qui dit toujours *allons doucement*, *allons doucement*, et qui probablement ne fait pas de même lorsqu'il s'agit d'expédier son monde, est fort plaisante, ainsi que celle du procureur, qui gronde toujours, excepté sans doute lorsqu'il est question d'argent.

Dans une comédie, le caractère du procureur est d'être ridicule, avare et fripon. Le préjugé, et certain goût rapace, ont pu nuire au nom et à la qualité de procureur. Les poètes comiques n'ont pas peu contribué à les avilir, par leurs sarcasmes et leurs plaisanteries. Cette profession était qualifiée, dans le Droit romain, *infamissima vilitas, servilis obsecondatio*. Je crois qu'on l'a jugée avec beaucoup trop de rigueur : il y a, comme dans toutes les corporations, de fort estimables gens parmi les procureurs; cet état s'est ennobli en changeant de nom; il n'a rien que d'honorable lorsqu'on l'exerce avec délicatesse, et lorsqu'on ne cherche point à exploiter le patrimoine des veuves, des orphelins et des imbécilles. Voici l'origine des procureurs. Lorsque les formalités judiciaires se furent multipliées dans le barreau de Rome, et que les procès furent devenus d'une discussion plus difficile, plusieurs praticiens firent une étude particulière de ces formalités. On les appela d'abord *cognitores juris*, experts des causes; enfin, ils devinrent si nécessaires à l'instruction des procès, qu'on ne put bientôt se passer d'eux, ce qui les fit appeler *domini litis*, maîtres des procès : c'est tout comme aujourd'hui. Ils étaient en effet si bien reconnus pour maîtres des procès dont ils avaient la conduite, qu'on les condamnait en leur nom. Un procureur ou un avoué doit avoir des connaissances en jurisprudence, principalement celles d'un notaire et d'un avocat. Veut-on intenter un grand ou un petit procès, ce qui n'est pas toujours au choix des parties, les premiers pas sont dirigés vers le procureur : c'est à lui que l'on s'adresse; c'est lui qui vous sert d'introducteur dans le temple de Thémis, que bien des gens prennent pour l'antre de la chicane. On lui explique l'affaire; alors il doit, suivant

le serment qu'il a fait à sa réception, détourner le client de plaider, s'il trouve sa cause mauvaise, ou s'en charger s'il la croit bonne, ce qu'il ne manque jamais de faire, et ensuite se conformer rigoureusement à l'article 6 du serment des procureurs, qui dit expressément qu'ils feront expédier, le plus tôt qu'il leur sera possible, les affaires dont ils seront chargés : pour cet article, c'est aujourd'hui tout comme autrefois.

PROVERBE LXXVI.

Le Marchand de Bijoux. — *Avec les fripons il n'y a rien à gagner.* (Pag. 371.)

Quand les gens d'esprit et d'honneur s'entendront, les sots et les fripons joueront un bien petit rôle : mais malheureusement il n'y a que les fripons qui fassent des ligues. Si les honnêtes gens avaient, pour faire le bien, la plus petite portion de l'énergie que les coquins ont à faire le mal, ces derniers *auraient les dents longues;* mais, dans les dangers, les premiers se tiennent trop souvent isolés, et l'expérience nous a prouvé que la probité sans courage perd beaucoup de sa considération.

Un notaire, qui avait aussi peu de probité que de pratiques. s'avisa de cette friponnerie pour gagner de l'argent. Étant allé trouver un jeune homme dont le père était mort depuis peu de temps, il lui demanda s'il avait été payé d'une certaine somme que son père avait prêtée à quelqu'un, qui était mort aussi. Le jeune homme dit qu'il n'avait pas trouvé cette dette parmi les papiers de son père. *J'en ai fait moi-même l'obligation*, continue le notaire, *et je l'ai entre les mains; il ne tient qu'à vous de l'acheter.* Le jeune homme achète le faux acte, et fait assigner le fils du prétendu débiteur. Celui-ci soutint qu'il paraissait, par les livres de son père, qui était marchand, qu'il n'avait jamais rien emprunté, et alla trouver le notaire pour l'accuser d'avoir fait un faux acte. « *Vous n'étiez pas au monde,* dit le notaire, *quand cette somme fut empruntée. Votre père la rendit au bout de quelque temps, et j'en ai chez moi la quittance.* » Le jeune homme la ra-

cheta, et le notaire, par ce moyen, tira de l'argent des deux côtés.

Voici une autre aventure qui a du rapport avec l'action du proverbe. Un homme bien mis, ayant une canne à pomme d'or, se promenait nonchalemment le soir aux Tuileries, balançant sa canne qu'il tenait derrière le dos. Quelqu'un vient la lui arracher avec violence : il se retourne, l'homme, loin de s'enfuir, se confond en excuses, en l'assurant qu'il le prenait pour un de ses amis qu'il voulait surprendre, et que l'obscurité l'a trompé ; il lui remet en même temps sa canne. Le propriétaire va dans une maison où il raconte son aventure. Quelqu'un plus soupçonneux lui demande s'il a bien examiné son meuble ; il avoue que non, et reconnaît à l'instant qu'on lui a substitué un mauvais jet garni de cuivre.

Hazed fiestas à la gata, y saltaros a la cara. Faites fête au chat, il vous sautera au visage. (Prov. esp.)

PROVERBE LXXVII.

Le Mari. — *Qui se sent morveux se mouche.* (Pag. 387.)

Ce proverbe se dit lorsque dans la conversation on blâme quelque chose en général, et lorsque quelqu'un reconnaissant que sa conscience est chargée de ce tort, sait s'en faire justement l'application à lui-même.

Point de milieu : l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.

La vie humaine est une longue comédie. L'acte principal est le mariage. C'est celui où viennent aboutir tous les fils de l'intrigue, et qui noue toute l'action. C'est à la fois le centre des sympathies et des humeurs les plus contraires. Tantôt c'est un mélange de haut et de bas, de plaisir et de contrainte qui forme un spectacle varié à l'infini ; les scènes de ce drame sont quelquefois divertissantes et comiques, quelquefois sombres et terribles : tantôt c'est le tableau d'une félicité parfaite, ou d'un enfer anticipé. L'acteur chargé du rôle principal

a des combats, des oppositions à soutenir, qui mettent souvent sa patience et son esprit à de rudes épreuves. Ici, c'est un caractère d'une trempe vigoureuse qui commande impérieusement l'obéissance; là, c'est un composé de pusillanimité et de faiblesse qui invite à le trahir ou à le jouer; aujourd'hui c'est un tyran, demain un véritable *Georges Dandin;* enfin, le mariage est le thermomètre du cœur humain. C'est souvent le temps où il est le plus bas que l'on choisit pour songer à cette grande affaire; alors on se marie *propter opus, propter opes, propter opem;* et, après quelques mois d'expérience, on peut être dans le cas de dire :

Non, l'hymen, quel qu'il soit, est un dur esclavage,
Une mer où l'honneur bien souvent fait naufrage.
C'est l'écueil du plaisir : pour tout dire en un mot,
C'est une souricière où l'on attrape un sot.

Pria d'entrar vi la gabbia,
Guarda con occhio attento,
Che vane fian le lacrime,
Quando vi sarai dentro.

Le mariage est un singulier pays qui a cela de particulier : les étrangers ont envie de l'habiter, les indigènes voudraient en être expulsés. On a également comparé le mariage à une maison qui n'aurait qu'une seule porte d'entrée; il faut escalader les murs pour en sortir. Les moyens dont on se servait pour y parvenir, particulièrement dans ce qu'on était convenu d'appeler le grand monde, étaient la séparation de corps et de biens, ou les appartements séparés. Le grand ton était de ne point cohabiter; et deux personnes ayant contracté une société indissoluble, et obligées, par la loi civile et par la religion, d'entretenir une union avantageuse à leur propre bonheur et à celui de l'état, étaient certes celles qui se voyaient le moins souvent : si cela arrivait, c'était par hasard ou par bienséance, ce préjugé si favorable à la morale relâchée :

Mariez-vous, c'est chose honnête,
Je n'en serai jamais marri;
Mais ne soyez pas si bête
Que d'épouser votre mari.

« La relation sociale des sexes, dit J. J. Rousseau, est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil et l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Dans l'harmonie qui règne entre eux, tout tend à la fin commune. On ne sait lequel met le plus du sien : chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit et tous deux sont les maîtres. L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs : elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'état, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnaît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale et déshonneur. »

Quand un mari, quand une femme vivent de telle sorte entre eux, que ce n'est qu'un corps et qu'une âme, il n'est point d'état plus heureux; mais si l'on s'en rapporte à ceux qui sont sous la loi conjugale, c'est la pierre philosophale que n'être qu'un quand on est deux.

La chancelier Thomas Morus compare, assez brutalement, un homme qui se marie à un imbécille mettant la main dans un sac pour en tirer une anguille qui s'y trouve seule avec une centaine de vipères : il y a cent contre un, ajoute-t-il, que c'est une vipère qu'il prendra. Le chancelier Bacon énonce une opinion directement contraire, et prétend qu'il y a tout au plus dans le sac du mariage une vipère contre cent anguilles. Le sceptique Lamothe-le-Vayer nous assure que le sommeil dont Dieu assoupit notre premier père, avant de lui présenter une femme, est un avis de nous défier de notre vue, et de prendre une femme les yeux fermés.

Salomon se connaissait bien en femmes, lorsqu'il s'écrie : *Mulierem fortem quis inveniet!* Le choix d'une bonne femme

n'est pas si facile à faire que l'on pense ; Dieu n'en a fait qu'une, et tout le monde sait qu'il eut bientôt lieu de s'en repentir. Souvent, dans ce choix, il faut plus s'en rapporter à ses oreilles qu'à ses yeux ; les unes vous disent la vérité, les autres vous la cachent. Le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête homme, c'est d'être mal marié. Les anciens Juifs pensaient fort sagement qu'il faut descendre un degré pour prendre une femme, et en monter un pour faire un ami, afin que celui-ci nous protége et que l'autre nous obéisse.

Une médaille ancienne représente d'un côté l'hymen faisant le bonheur d'un couple intéressant, et de l'autre l'horrible tête de Méduse hérissée de serpents qui lancent leur venin. Un homme d'un caractère bizarre et morose avait toute sa vie mal parlé et plus mal pensé des femmes ; il en choisit une à la fin, mais d'une petitesse extrême ; et lorsqu'on lui en témoignait de la surprise, il répondit : *Vous disiez tous que c'était un mal nécessaire ; hé bien, j'en ai pris le moins que j'ai pu.* Un autre, à qui l'on conseillait de se marier, répondit :

Dans les nœuds de l'hymen à quoi bon s'engager?
Je suis un, cela doit suffire;
Si j'étais deux, mon état serait pire :
C'est bien assez de moi pour me faire enrager.

Mais, dans la nature humaine, il n'y a point de chose qui n'ait son bon et son mauvais côté, ses avantages et ses inconvénients ; et comme l'on dit proverbialement, *toute médaille a son revers.*

Le mari du proverbe prend un parti sévère et vigoureux. A peine a-t-il montré du caractère, que sa femme perd son ton impérieux et méprisant. Après avoir d'abord justifié la moralité du proverbe, il finit par prouver qu'un mari, quand il veut,

N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied.
(Molière.)

PROVERBE LXXVIII.

La Perruque. — *Il faut ménager la chèvre et les choux.* (Pag. 407.)

Car, selon le proverbe italien : *Il mondo è fatto a scale, chi le scende, chi le sale.* Le monde est fait à degrès, l'un y monte, l'autre en descend. L'on ne sait pas à qui l'on peut avoir à faire ! Cela ne peut pas nuire.

Voici l'origine de cette façon de parler proverbiale : elle a donné lieu à une question propre à éprouver la sagacité de l'esprit. Un homme étant dans un bateau sur le bord d'une rivière, veut passer à l'autre rive *un loup, un chou et une chèvre*, sans qu'il puisse prendre plus d'un de ces objets à la fois. On demande lequel des trois il transportera le premier, sans crainte que durant l'un de ces passages, le loup mange la chèvre ou que la chèvre mange le chou. Passera-t-il le loup le premier, voilà le chou en proie à la chèvre ? prendra-t-il le chou ? le loup aura dévoré la chèvre avant qu'il revienne ? donnera-t-il la préférence à la chèvre, il tombe dans le même embarras pour le voyage suivant ; et pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le troisième, la chèvre ou le chou seront croqués. Il y a néanmoins un moyen. Quel est-il ? C'est de prendre la chèvre seule au premier voyage. Le chou demeure avec le loup qui n'y touche pas. Au second il prend le chou et ramène la chèvre au lieu de laquelle il passe le loup qui, étant transporté à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun dommage : enfin pour dernier voyage, il revient prendre la chèvre qui étant demeurée seule, ne pouvait courir aucun risque.

C'est en suivant ce proverbe que bien des gens ont eu le bonheur de traverser sans encombre le torrent de la révolution qui entraînait tout, et de parvenir même aux premières dignités de l'état. Cela s'appelle bonheur ; mais il y a encore plus de souplesse que de bonheur. Il n'est pas donné à tout le monde *d'aller à Corinthe* et d'être assez maître de sa conscience pour transiger avec elle suivant les circonstances.

L'honnête homme n'écoute que le cri de la sienne ; l'homme adroit suit des yeux la fortune, ou se tourne du côté où souffle le vent de la faveur.

Au feu des factions j'ai dérobé ma tête,
Disait naïvement un courtisan français ;
Je suis comme le liege, au fort de la tempête,
Je surnage toujours et n'enfonce jamais.

Il y a certaines gens de l'élévation desquels on a peine à se rendre raison. Ne croyez pas qu'il leur ait fallu pour cela des efforts de génie ; ce sont des hommes fort ordinaires : mais ils ont su céder au temps et saisir l'occasion aux cheveux.

Cacher tous ses défauts dans une nuit profonde,
Des vertus qu'on n'a pas se parer, se vernir,
C'est à quoi se réduit la science du monde,
Et le moyen de parvenir.

Ils peuvent montrer toutes les distinctions, les charges, les honneurs, les pensions dont tous les gouvernements qui se sont succédé les ont gratifiés à fur et à mesure, sans que pour cela leur crédit ait baissé en rien. Au contraire il semble qu'on ait voulu leur tenir compte de leur souplesse, de la flexibilité de leur caractère pour en tirer parti, au besoin. On peut compter sur eux, *ils sont cuirassés*. Enfin jusqu'aux décorations les plus disparates viennent attester et la facilité de leurs opinions, la versatilité de leur politique et leur fidélité successive à tous les partis. Ils peuvent en faire parade impunément ; ils sont sûrs de ne point trouver de contradicteurs qui rougissent pour eux parce que pour eux, le dernier parti qu'ils encensent est toujours celui qui vaut le mieux et dont ils peuvent tout espérer. Quelque beau jour, leurs descendants montreront avec orgueil les marques honorables de la conduite de leurs aïeux ; la postérité y croira ; voilà comme on écrit l'histoire : alors les archives de la fidélité, de la noblesse, et de l'honneur héréditaires de certaines familles, seront, dans quelques centaines d'années, tout aussi authentiques et incontestables que les chartes des moines du 10[e] siècle.

Tel homme sur les talents et l'expérience duquel on avait

compté pour rétablir les affaires publiques, n'a dû qu'à une réputation hasardée de mérite, l'honneur de paraître un moment sur la scène du monde, et aux circonstances la tribulation d'en disparaître comme une décoration à vue. Mais il a su *ménager la chèvre et les choux.*

Tempori parendum. (Lat.)

Dextrum in calceolo, lœvum vero in podoniptro. Il a le pied droit dans un soulier, et le gauche dans un vase à laver les pieds.

PROVERBE LXXIX.

L'Habit neuf. — *On fait par force ce qu'on ne fait pas par amitié.* (Pag. 425.)

Tous les baillis sont taillés sur le même patron, bêtes et bavards. C'est l'usage sur la scène. La couleur du ridicule ne manque jamais sur la palette qui sert à les peindre. L'interrogant bailli du proverbe qui a de l'esprit *à ce qu'il dit*, fait honneur au corps qui depuis long-temps ne vit plus que dans les annales de la sottise. Il dit au personnage qu'il interroge : *comment vous appelez-vous, monsieur de Marbeau ?* C'est le pendant du chevalier Gaulard qui demandait à un jeune homme que était le plus âgé de lui ou de son frère aîné; ou de cet autrel imbécille qui disait naïvement que s'il connaissait un lieu où l'on ne mourut pas, il irait y finir ses jours.

Ne pourrait-on pas dans l'état présent de la scène française, considérer le personnage de bailli, qui est maintenant un être de raison, comme le type de l'espèce des juges iniques ou ineptes qu'une organisation bien entendue de la justice doit heureusement rendre fort rares? Ce serait le plus sûr moyen de fronder les vices, sans ridiculiser des citoyens utiles et respectables. Thalie, à qui il faut des portraits et des *caractères*, pourrait désormais mettre dans la bouche des baillis ce qu'elle ne peut, sans causticité et sans raison, attribuer à l'ordre judiciaire en général; de cette manière, on gourmandera le vice sans s'attaquer aux personnes en suivant le précepte latin : *parcere personis, dicere de vitiis.*

PROVERBE LXXX.

Le sot Ami. — *Mieux vaut un ennemi qu'un sot ami.* (Pag 447.)

Pour connaître un ami, dit le proverbe italien, il faut manger un muid de sel ensemble : *per conoscer un amico, bisogna mangiar un moggio di sale con esso.*

Les importuns, comme M. de La Saussaye du proverbe, parlent sans cesse et n'écoutent jamais; ils ne savent pas que bien écouter c'est presque répondre. C'est absolument la mouche du coche.

> Ainsi certaines gens faisant les empressés,
> S'introduisent dans les affaires;
> Ils font partout les nécessaires,
> Et partout importuns devraient être chassés.

On gagnerait plus à être honoré de leur indifférence, qu'à essuyer les démonstrations passionnées de leur amitié. Ils prétendent vous obliger malgré vous, et ils vous mettent hors d'état de profiter de leur obligeance banale : leur caractère brouillon et leur agitation maniaque donnent à l'instant même le démenti à leurs soins empressés, à leurs offres de service : peste soit des fâcheux de cette sorte, ils feraient renoncer aux charmes de l'amitié; défiez-vous des protestations stériles et fastueuses; tel vous offre cent pistoles devant le monde qui, dans le tête à tete, vous en refuserait une. La plupart des amitiés, suivant Champfort, sont hérissées de *si* et de *mais*, et aboutissent à de simples liaisons qui subsistent à force de *sous-entendus*.

Voici le tarif des vraies amitiés et des fausses amitiés. La véritable amitié est une union de cœur et d'esprit; celui qui a le courage de vous éclairer sur vos défauts, et la bonté de vous pardonner vos sottises, est un véritable ami; celui qui sait apprécier votre talent, votre esprit, votre mérite est un ami judicieux; qui sait les mettre en œuvre et les rendre profitables à vous-même, est un ami utile; celui qui sait aussi faire

le sacrifice de sa fortune ou la partager avec un ami dans le malheur, est un ami généreux : qui sait se dévouer pour l'amitié, comme le fit Pechméja pour le médecin Dubreuil, (1) est un ami sublime : C'est le *rara avis in terris*.

Celui qui traverse tous vos projets en voulant les servir, est un sot ami ; le libertin, le joueur, l'athée, sont des amis pernicieux ; le dissipateur, l'avare sont des amis inutiles ; l'homme vain, l'ambitieux, des amis faux ; le persifleur, le mauvais plaisant, le diseur de riens, des amis ennuyeux ; le capricieux, l'homme atrabilaire, le bourru, des amis tyranniques.

Desfaucherets, dans sa charmante comédie *du Mariage Secret*, jouée le 10 mars 1786, a tracé avec beaucoup de talent et de vigueur le rôle d'une espèce d'officieux maladroit qui se mêle de tout, qui veut tout faire et qui gâte tout, caractère fort commun dans le monde où les originaux ne manquent jamais pour qui sait les chercher et les peindre.

PROVERBES ESPAGNOLS.

Aquel es tu amigo que te quita de ruydo. Celui-là est ton ami qui te tire d'affaire.

La lengua del mal amigo mas corta que cuchilo. La langue d'un mauvais ami tranche plus qu'un couteau.

---

(1) Il y a peu d'exemples d'une amitié plus vive que celle qui unissait Pechmeja, collaborateur de l'abbé Raynal pour la partie philosophique, ce qui, soit dit par parenthèse, n'est pas le beau côté de son histoire, avec le médecin Dubreuil. L'élévation et la sensibilité de leurs âmes leur ont donné, dans les fastes de l'amitié, une renommée que méritait bien leur héroïque dévouement. *Vous n'êtes pas riche,* disait-on à Pechmeja ; *mais,* répondit-il, *Dubreuil l'est.* Dubreuil tomba dangereusement malade. Un cercle nombreux de parents et d'amis l'entourait. Dubreuil paraissait peu touché de leur empressement. Il appela Pechmeja, et lui dit tout bas : *Mon ami, la maladie dont je suis atteint est contagieuse; je ne puis permettre qu'à toi de me rendre des soins. Fais retirer tout le monde.* Pechmeja ne survécut que peu de jours à son ami. Le maréchal de Noailles leur fit élever un tombeau dans le cimetière de Saint-Germain ; ce qui les honore tous trois.

PROVERBE LXXXI.

L'Amant malgré lui. — *Il ne faut pas badiner avec le feu.* (Pag. 475.)

Et cependant tout le monde court après la *marchandise*, comme si *le feu y était*: toutefois elle est bien *mêlée*. L'amour est un sentiment inspiré par la nature pour nous porter à la seconder dans ce qu'elle a de plus précieux et de plus incompréhensible, la reproduction des êtres. Les femmes en sont les objets, les instruments, la fin. Aussi la nature les a-t-elle douées de tous les attraits propres à ce grand dessein : les moyens sont l'envie de plaire, la complaisance, et cette pudeur surtout qui embellit la jeunesse et la beauté. Les femmes nous sont données par la providence pour adoucir nos chagrins, pour tempérer l'acrimonie de nos humeurs; et il n'y en a pas mal ici bas. Sans leur commerce aimable, la vie serait un vide affreux. Tous les genres de séduction leur ont été enseignés par le besoin de nous captiver, et par cette coquetterie naturelle sans laquelle nos plaisirs seraient insipides. Mais cette coquetterie est assaisonnée de caprices; ce sont ses fers dont se sert une belle pour mieux enchaîner le captif qu'elle traîne à son char : mais un moment, le ciel y a mis bon ordre. « Le caprice, comme le prétend La Bruyère, est tout proche de la beauté pour en être le contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes qui n'en guériraient pas sans ce remède. Le poète comique Lanoue a parfaitement dessiné le portrait de la coquette.

Son manége attrayant vous tourne, vous épie,
Applaudit quelquefois, quelquefois contrarie;
Elle vous fuit, vous cherche, et s'apaise et s'aigrit;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit.
Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite et son cœur vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid.
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,

Elle enchante, ravit; tantôt douce et naïve,
Sa grâce au fond du cœur porte le sentiment :
Sa perfidie a l'air d'un long épanchement.
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture
Prennent l'expression de la simple nature.

Mais on est souvent bien injuste envers les femmes, on en dit toujours trop ou trop peu : on ne parle pas assez des femmes vertueuses et l'on parle trop de celles qui ne le sont pas; ou si l'on en parle, la moitié du monde prend plaisir à médire, et l'autre moitié à croire les médisances. Le meilleur moyen d'engager les femmes à la constance, c'est de n'avoir pas l'air de se défier de leur fidélité.

« Une première aventure qui inspire la fatuité à un jeune homme, rend la fausseté nécessaire aux femmes, dit Duclos qui était tant soit peu épicurien; on a obligé un sexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre. » Aussi une femme très-spirituelle disait un jour qu'elle rendait grâce à Dieu tous les soirs de son esprit, et le priait tous les matins de la préserver des sottises de son cœur.

Les dames, comme le dit Valpierre du proverbe, en savent plus long que nous en amour. Les hommes se laissent mener à la baguette comme les enfants à la férule; les premiers se façonnent au joug, comme les seconds apprennent à lire sans s'en apercevoir. Les femmes accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent surtout leur attention à dissimuler les mouvements qui les portent à la tendresse, et telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu, qu'à l'opinion qu'elle a su en donner.

La Bruyère, en parlant des femmes, semble, dès son début, les traiter avec beaucoup de réserve, de modération et d'indulgence; mais la fin de son chapitre ne répond pas au commencement. Ses derniers coups de pinceau sont hardis et vigoureux; et je doute qu'il soit possible de peindre les femmes avec des couleurs plus tranchantes : j'en excepte cependant, au style près, un certain maître Olivier, licencié en droit ca-

non qui a fait un ouvrage intitulé : *Alphabet de l'imperfection et de la malice des femmes;* avec cette épigraphe : *de mille hommes j'en ai trouvé un bon, et de toutes les femmes pas une.* Il a dédié son ouvrage *à la plus mauvaise du monde*.... Le début de sa préface n'est rien moins qu'une apologie du beau sexe, car il dit à la première page, que la femme est la plus imparfaite créature de l'univers, l'ennemie de nature, le séminaire de malheur, la source de querelles, le jouet des insensés. Le lecteur s'attend bien que ce *compendium* d'injures trouve son développement dans la suite du livre qui ne laisse pas que d'être rempli d'idées originales et singulières. Ne voit-on pas par expérience, dit-il, que les femmes feront plus d'état d'un Crésus et d'un Midas en pécune, fût-il le plus laid et le plus contrefait du monde, que d'un Solon ou d'un Aristote en sagesse, fût-il le plus gentil et le plus adroit de son siècle? En effet, sous le rapport des affections amoureuses, les caprices des femmes sont indéfinissables : telle, comme la célèbre Hypparchia, préfère un Cratès difforme, crasseux et dégoûtant, un vrai magot enfin, à un homme qui, à tous les avantages extérieurs, joint toutes les graces de l'esprit. Les mauvais sujets et les roués sont la coqueluche de ces femmes éhontées, aux yeux desquelles un honnête homme est un etre insipide ; elles ne s'informent pas si un homme a des talents, des mœurs, de la probité, du mérite : pourvu qu'il ait ce je ne sais quoi qui les captive, ce ton libertin qui les enchante, cette physionomie de maître qui les entraîne, elles sont prises au filet. Si en voyant un fat, un freluquet, elles disent : *c'est un joli homme, c'est un charmant cavalier*; c'est fini, leur tête n'y est plus ; il faut que le cœur parte. Aussi voilà pourquoi il y a tant de sots mariages, tant de nœuds bizarres, tant de réputations perdues, tant de faux pas, tant de brèches à l'honneur, tant..... je n'en finirais pas.

Les Italiens ont un proverbe fort impertinent pour les femmes : *la donna è come la castagna, bella di fuori, dentro è la magnana.* La femme est comme une châtaigne, belle en dehors, mauvaise en dedans.

Le Gouvé, dans son charmant poëme du *Mérite des femmes,* les venge bien des satires des moralistes sévères, et des traits malins lancés contre elles par des écrivains et des poëtes trop caustiques.

PROVERBE LXXXII.

LE COMÉDIEN BOURGEOIS. — *A beau prêcher qui n'a cœur de bien faire.* (Pag. 493.)

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Il faut dans le choix d'un état suivre l'inspiration de son génie, si on en a; *pour faire cuire un gigot de mouton, il faut d'abord du mouton,* dit le chevalier Gaulard : il franchira tous les obstacles et vous conduira sûrement au but qu'il a fixé lui-même. Ovide, malgré les instances de son père, se fit poëte. Ce qui arrive à Robineau fils qui ne veut pas *porter le moule aux tirets* dans l'étude de son père, est précisément ce qui est arrivé à Crébillon. Son père, le destinant au barreau, l'avait placé chez un procureur; mais l'étude aride de la chicane est un aliment peu propre au génie. Toute la différence est que Robineau père veut que son fils reste enfoncé dans la matière de la procédure et n'en veut pas démordre, tandis que le bon et loyal procureur de Crébillon, attaqué d'une maladie mortelle, se fit porter à la représentation d'une des pièces du jeune renégat de la bazoche, et lui dit, après avoir été témoin de ses succès : *je meurs content; je vous ai fait poëte, je laisse un homme à la nation.*

Réné Molé, qui a fait si long-temps le charme de la scène française, eut également à lutter contre les avis de ses parents, mais son goût passionné pour le théâtre décida de sa vie et de sa renommée. Placé dans un bureau de finance, il portait avec regret le fardeau d'un travail dont l'aridité lui devenait de jour en jour plus insipide, et dont il était impatient de se débarrasser. L'étude de la comédie était un délassement plein d'attraits pour lui. Rendu de bonne heure à son bureau, très-

exact et laborieux en apparence, il profitait de l'absence de ses chefs et de ses camarades pour déclamer des scènes de tragédies. Dans son enthousiasme, et préludant à ses futurs succès, il rangeait devant lui plusieurs chaises que l'illusion lui garnissait de spectateurs, comme M. Robineau se sert des têtes à perruques de son père pour confident ou pour interlocuteur; du tapis vert de la table, il se faisait un manteau tragique, et monté sur son bureau, qu'il se figurait être un théâtre, il débitait tour à tour les rôles de Séide, de Mahomet ou d'Égyste. M. Blondel, intendant des finances, le surprit un jour dans le feu de la déclamation et de l'action ; il découvrit en lui le germe d'un grand talent, l'encouragea, et lui procura même tous les moyens de donner l'essor à son goût pour le théâtre; c'est à cet homme généreux et éclairé que la scène française doit un excellent acteur qui s'y est montré pendant tant d'années, et *sans relâche*, sans émule comme sans rival.

PROVERBE LXXXIII.

LES DEUX FILOUX. — *Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.* (Pag. 305.)

Tel paraît plein de probité,
Qui, dans le fond du cœur, n'est pas ce que tu penses,
Et peut-être ne doit toute son équité
Qu'à la rigueur des ordonnances.

Et, comme le dit Molière, il est de ceux qui n'ont tout juste de probité que ce qu'il faut pour n'être pas pendus. La parole de l'homme n'est souvent que le masque de l'intérieur, et des milliers d'hommes sont malheureux pour s'y être trop facilement confiés. La méfiance est la mère de la sûreté aussi bien que la fille de la prudence.

Miguel Cervantes, dans sa nouvelle de *Rinçonnet et Cortadille*, a dépeint admirablement les mœurs, les ruses des filoux dont l'Espagne était infestée de son temps, comme elle l'est encore aujourd'hui, grâce à l'oisiveté que les Espagnols ont presque tous adoptée pour patronne. C'était un art poussé

parmi cette classe de vagabonds jusqu'à la perfection. Tout ce que l'astuce a pu inventer de stratagêmes, se trouve réuni dans le rudiment des larrons : la finesse du coup-d'œil, la sagacité de l'esprit, la dextérité de la main, l'art de déjouer, d'endormir la vigilance de la police, de détourner les soupçons, de contrefaire l'aveugle, de racler de la guitare, d'imiter le miaulement du chat, l'aboiement du chien, de paraître estropié, de se raccourcir d'un pied, de grandir de deux, de rajeunir et vieillir à volonté, d'imiter l'insensé et l'épileptique en tordant la bouche, allongeant les bras, louchant des yeux et tournant les genoux, de mettre sur leurs têtes des perruques de poils de vache ou de soies de cochon, sur leurs jambes des ulcères postiches ; telle était la science compliquée des filoux espagnols.

Il existe à Paris, où l'art s'est perfectionné, une infinité d'êtres plus à craindre et plus à fuir que la peste. Ils se trouvent partout aux spectacles, aux cafés, sur les quais, dans les sallons mêmes pour chercher des imbécilles et faire des dupes. Ce sont les chevaliers d'industrie, ou proverbialement les enfants de la mate (1). Ce quatrain italien semble avoir été fait pour eux.

Con arte e con inganno	Avec l'esprit et l'industrie
Si vive mezzo l'anno,	La moitié de l'année on vit,
E con inganno e con arte	Et l'on passe l'autre partie
Si vive l'altra parte.	Avec l'industrie et l'esprit.

PROVERBE LXXXIV.

LA DIÈTE. — *Il faut savoir hurler avec les loups.* (P. 521.)

Imaginando morbum, morbum contrahimus.

Pour devenir bientôt malade,
Il suffit qu'on se le persuade.

L'imagination qu'on a ingénieusement appelé la folle de la

---

(1) *La mate* était autrefois une place à Paris, où les coupe-bourses, les filoux et les escrocs avaient coutume de s'assembler. De *mate* on a fait *matois*.

maison, est cette faculté féconde que la nature nous a donnée pour exercer nos perceptions et notre jugement : lorsqu'elle est bien réglée, elle voit les objets sous leurs véritables rapports, elle les rassemble, les classe avec ordre dans le cerveau ; lorsqu'elle est déréglée, elle les brouille, les confond, elle en fait une masse hétérogène qui constitue un véritable désordre d'idées : plus ce désordre prend de l'intensité, plus il approche de la folie ; alors ce présent si précieux nous devient funeste lorsqu'il n'est point asservi à la raison. L'imagination qui n'est égarée que jusqu'à un certain degré, produit cette exaltation qui donne la vie aux objets inanimés au point qu'ils produisent une illusion complète. Elle s'exerce aussi bien dans le sommeil que dans les veilles. Sénèque le rhéteur assure qu'un romain nommé Gallus Vibius, rhéteur de profession comme lui, perdit la raison en s'appliquant avec trop de contention d'esprit à imiter les mouvements, les attitudes de la folie pour charmer l'esprit de ses auditeurs, et c'est le seul que je sache, ajoute Sénèque, à qui il soit arrivé de devenir fou non par accident, mais par un acte de jugement. Si la force de l'imagination est dans le cas de faire pousser des cornes, comme Montaigne le raconte de Cypus, roi d'Italie, qui, après avoir assisté le jour à un combat de taureaux, ayant eu en songe toute la nuit des cornes en tête, les produisit en son front par la force de l'imagination, ne pourrait-elle pas à plus juste cause, produire cet effet sur l'os coronal de certains jaloux ?

Toute la vie n'est qu'une illusion continuelle ; il est temps que je m'en aille, disait Fontenelle, je commence à voir les choses telles qu'elles sont. Avec une imagination vive, un cerveau tendre, un esprit faible, on *s'imagine* tout ce qu'on imagine : c'est la situation d'esprit de M. Despreuils, qui n'est guéri de son entêtement mental que par la philosophie de cette bonne madame Baba, qui ne veut pas, à l'exemple de son maître, *guarder le ocche al prete,* rendre le cimetiere bossu, comme le dit le proverbe italien.

Miguel Cervantes a tiré le parti le plus ingénieux de la force de l'imagination, dans sa charmante nouvelle du *Licencié Vidriera*. Sous cette allégorie, il fait débiter à la folie même les maximes les plus sensées, avec cette hardiesse que la source d'où elles sortent rend seule excusable. Un homme de beaucoup d'esprit et du jugement le plus droit, lorsque sa raison *n'était point en campagne,* s'était imaginé qu'il était devenu *théière*. Dans les accès de son délire, il affectait l'attitude et la pose d'une théière, en arrondissant un bras sur la hanche pour représenter l'anse, et levant l'autre bras pour représenter le goulot: sa corpulence aidait à la représentation de cet objet fantastique.

Il y a beaucoup de physiologistes qui mettent en doute le pouvoir qu'on attribue à l'imagination sur la production des êtres. Thomas Morus a fait une épigramme latine, pleine de sel, sur la femme d'un certain Sabino, Bolonais, laquelle s'étant abandonnée au désordre en l'absence de son mari, et redoutant son retour, avait engendré un enfant qui, sans avoir ressemblance aucune avec l'adultère dont il provenait, ressemblait trait pour trait au mari dont il ne provenait pas. Ce qui contredit un peu le système des molécules de l'illustre Buffon.

Ce proverbe a beaucoup d'analogie avec un opuscule dramatique de M. de Sacy, intitulé *Vive la vie!* L'auteur a représenté un homme possédé de cette maladie mentale qu'on appelle *anglomanie:* toujours prêt à se noyer, à se pendre ou à s'empoisonner, et à y inviter les autres; mais qui s'y prend toujours assez maladroitement, pour se donner le plaisir d'attendre et de remettre la partie. On ne parvient à le corriger de sa manie, qu'en lui donnant une potion soporative. Dans l'intervalle de son assoupissement, on prépare une représentation de l'enfer. Lorsqu'il se réveille, des diables secouent des chaînes; alors il se croit empoisonné et mort. Il se lamente. Sa femme, habillée en mégère, vient le tourmenter, et le force de comparaître devant son valet déguisé en Pluton.

Après un interrogatoire assez plaisant, on le condamne à retourner avec sa femme et à repartir pour l'autre monde, sous la condition de renoncer à la manie du suicide.

> Malgré tout le jargon de la philosophie,
> Malgré tous les chagrins, ma foi, *vive la vie!*

Une dame de beaucoup d'esprit répondait à un de ces philosophes, qui prétendait que la vie était la chose la plus haïssable : *Trouvez-moi donc quelque chose de mieux.* Les peuples du Nord, en général, ont toujours témoigné du mépris pour la vie, et une espèce d'insensibilité pour les tourments les plus aigus. Un Anglais se brûle plus aisément la cervelle, qu'un Italien ne souffre une saignée. Ce que dit Athénée des anciens Thraces est incroyable. Seleucus, dit-il, avait remarqué que quelques-uns des Thraces jouaient à un certain jeu qu'on appelait le *jeu du pendu.* On attachait dans un lieu élevé une corde, sous laquelle on mettait perpendiculairement un caillou rond et uni. Après avoir choisi par le sort celui qui devait être l'acteur, on le faisait monter sur le caillou, armé d'une faux. Il était obligé de se mettre lui-même la corde au cou, pendant qu'un autre ôtait adroitement la pierre. Si celui qui demeurait suspendu n'avait pas le bonheur ou l'adresse de couper à l'instant la corde avec la faux qu'il tenait des deux mains, il était étranglé, et périssait au milieu des risées de tous les spectateurs, qui se moquaient de lui comme d'un maladroit. (*Hist. des Celtes*, liv. II, ch. XIII.)

Ce jeu-là ne trouvera plus d'amateurs.

Volpeggiar con le Volpi. (Prov. ita.)

TOME IV.

PROVERBE LXXXV.

LES DEUX AUTEURS. — *On fait ce qu'on peut et non pas ce qu'on veut.* (Pag. 5.)

LA DISPUTE,

OU LE POÈTE TRAGIQUE ET LE POÈTE COMIQUE,

Tragédie-proverbe en une scène, en prose, avec tous ses agréments.

Le théâtre représente le palier d'un sixième étage, une mansarde à droite et un grenier à gauche.

M. Giblet, poète tragique, sortant de son grenier, une chandelle à la main et tout en chemise, va frapper rudement à la mansarde de M. Calidas, poète comique. Celui-ci, enseveli dans un profond sommeil, se réveille en sursaut, se lève, ouvre sa porte, se frotte les yeux tout éblouis qu'ils sont des rayons lumineux de la chandelle moulée des 6 à la livre.

M. GIBLET, avec enthousiasme.

Tombez à mes genoux, mon ami, tombez à mes genoux; adorez un génie que Melpomène favorise! Je viens d'enfanter des vers; mais, que dis-je!.... c'est Apollon lui-même qui me les a dictés. Avant que je les montre à personne, je veux vous les réciter.

M. CALIDAS, étendant les bras, et bâillant à se fendre la mâchoire, s'aperçoit qu'il est dans un état peu différent de celui de pure nature.

Attendez un moment. (Il s'enveloppe d'une veste râpée, qui lui descend jusqu'aux genoux.) Je vous remercie de la préférence; mais je me suis couché fort tard, le sommeil m'accable, et je ne réponds pas que j'entende, sans me rendormir, tous les vers que vous avez à me dire.

M. GIBLET.

Je vous en réponds bien, moi; quand vous seriez mort, la scène que je viens de composer serait capable de vous rappeler à la vie. Venons aux vers dont je veux vous donner l'étrenne.

Voici ma tragédie. *La Mort de Patrocle*. Écoutez : Scène Ire. Le théâtre représente le camp des Grecs. Briseis, et les autres captives d'Achille, sont couchées par terre. Phénix, gouverneur d'Achille, les aide à se relever l'une après l'autre. Thétis est occupée à chasser, avec un plumeau, les mouches qui se posent sur le corps de Patrocle (1).

PHÉNIX (déclamant avec emphase).

Priam va perdre Hector et sa superbe ville :
Les Grecs veulent venger le compagnon d'Achille ;
Le fier Agamemnon, le divin Camelus ;
Nestor, pareil aux dieux, le vaillant Eumelus ;
Léonte, de la pique adroit à l'exercice ;
Le nerveux Diomède et l'éloquent Ulysse :
Achille s'y prépare, et déjà ce héros
Pousse vers Ilion ses immortels chevaux,
Pour arriver plus tôt où sa fureur l'entraîne,
Quoique l'œil qui les voit ne les suive qu'à peine.
Il leur dit : Cher Xanthus, Balius, avancez ;
Et lorsque vous serez de carnage lassés,
Quand les Troyens fuyants rentreront dans leur ville,
Regagnez notre camp, mais non pas sans Achille.
Xanthus baisse la tête, et répond par ces mots :
Achille, vous serez content de vos chevaux,
Ils vont aller au gré de votre impatience ;
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.
Junon, aux yeux de bœuf, ainsi le fait parler,
Et d'Achille aussitôt le char semble voler.
Les Grecs, en le voyant, de mille cris de joie
Soudain font retentir les rivages de Troye.
Ce prince, revêtu des armes de Vulcain,
Paraît plus éclatant que l'astre du matin,
Ou tel que le soleil, commençant sa carrière,
S'élève pour donner au monde la lumière ;
Ou *brillant comme un feu que les villageois font,*
Pendant l'obscure nuit, sur le sommet d'un mont.

(Il demeure essoufflé.) Je suspends ma marche rapide pour vous laisser respirer un moment. (Il se repose pour reprendre haleine.)

---

(1) Le lecteur peut se figurer qu'il assiste à une lecture chez quelque moderne madame Geoffrin, et qu'il voit la carafe et le verre d'eau de service.

Tous mes ouvrages sont marqués au bon coin. Quand je les lis, il faut voir comme on les applaudit. Je m'arrête à chaque vers pour recevoir des louanges. Je me souviens qu'un jour je lisais une tragédie dans une maison, où il va tous les jours de beaux-esprits à l'heure du dîner. La grande comtesse de *Vieille-Brune* y était. Elle a le goût fin et délicat. Je suis son poète favori. Dès la première scène, elle pleurait à chaudes larmes; au second acte, elle fut obligée de changer de mouchoir; au troisième, elle ne fit que sangloter; au quatrième, elle se trouva mal, et au cinquième, elle entra en convulsions, et je crus que d'cidément elle allait expirer de compagnie avec le héros de ma pièce.

M. CALIDAS, étouffant de rire.

Ah! je reconnais bien la comtesse à ce trait. Cette femme-là a tant d'aversion pour le comique, qu'elle sort ordinairement après la grande pièce pour emporter sa douleur tout entière, comme la veuve d'Hector. Franchement, si je composais des poëmes sérieux, je voudrais avoir d'autres approbateurs qu'elle.

M. GIBLET.

J'ai l'approbation de mille personnes du grand ton, tant mâles que femelles.....

M. CALIDAS.

Je me défierais encore du suffrage de ces personnes-là. Elles n'arrivent jamais, par ton et par coquetterie, qu'au troisième acte d'une pièce, chuchotent, babillent, remuent les banquettes et font murmurer le parterre. Au quatrième acte, elles braquent leurs lorgnettes sur les loges, font des mines, drapent leurs cachemires, médisent de leurs voisines, et ne daignent pas abaisser leurs regards sur le modeste parterre, le juge souverain des auteurs, le Minos des comédiens, le centre des vents et des tempêtes. Au cinquième acte, elles bâillent d'ennui, de vapeurs et d'indigestion. D'ailleurs, ces sortes d'auditeurs ont une manière à eux de juger. Ils se laissent prendre à la beauté d'un vers ou à la délicatesse d'un sentiment, fût-il solitaire. Une autre fois, entendent-ils un vers

dont la dureté leur blesse l'oreille, n'y eût-il que celui-là dans la pièce, il n'en faut pas davantage pour la décrier, bien qu'elle fourmille de beautés.

M. GIBLET.

Eh bien, je m'en fie aux applaudissements du parterre.

M. CALIDAS.

Hé! ne me vantez pas tant votre parterre, vos suppôts du lustre, claqueurs impitoyables qui applaudissent jusqu'au silence, ou crient à tue-tête *à bas les loges, au diable le paradis.* Si vous leur demandez le sujet de leurs bravos si vifs et si bruyants, ils vous diront qu'ils ne vous comprennent pas plus que la pièce; ils sont payés pour cela. Le parterre, auquel vous en appelez, fait paraître trop de caprice dans ses décisions. Souvent il applaudit ce qu'il devrait siffler, et siffle impitoyablement ce qu'il devrait applaudir. La plupart du temps il est sottement entiché d'un mauvais ouvrage : heureusement l'impression le désabuse, et souvent, après un succès enlevé de vive force, l'auteur demeure déshonoré.

M. GIBLET.

Je ne redoute pas ce malheur-là. Je fais imprimer mes pièces même avant qu'elles soient représentées; mais pour les comédies, ces petites productions d'esprit, ces bagatelles, je ne dis pas.

M. CALIDAS.

Tout beau, monsieur du Tragique, ne vous échauffez pas tant; parlez de la comédie avec un peu moins d'irrévérence. Pensez-vous qu'une pièce comique, qu'un sujet ingénieux, pris dans les mœurs du jour, doive moins coûter à composer qu'une tragédie? Détrompez-vous; il est plus facile aujourd'hui de faire pleurer les honnêtes gens que de les faire rire.

M. GIBLET, d'un ton railleur.

Voilà une singulière prétention : mais cessons toute dispute; je veux, monsieur Calidas, autant estimer vos chef-d'œuvres que je les ai méprisés jusqu'ici.

M. CALIDAS.

Je me soucie fort peu de vos mépris, mon cher monsieur Giblet. Je vous dirai même ma pensée tout entière, sans vous en épargner la façon. Vos vers sont ridicules, témoins ceux-ci :

> Ou brillant comme un feu que les villageois font,
> Pendant l'obscure nuit, sur le sommet d'un mont.

Pendant l'obscure nuit, sur le sommet d'un mont! Ne voilà-t-il pas quelque chose de bien lumineux? Vous ne faites guère d'honneur aux anciens, que de les traiter d'une manière aussi plate. Et comment faites-vous parler les chevaux d'Achille? comme des bêtes, monsieur, comme des betes. (Avec ironie.) Vous étiez bien inspiré! Et les mouches troyennes dont Thétis est occupée à garantir le corps de Patrocle, qu'en dites-vous? n'est-ce pas bien piquant?

M. GIBLET.

Eh bien, puisque vous avez si peu d'élévation de génie que vous ne sentez pas le sublime de ma poésie, je ne vous en dirai pas davantage.

M. CALIDAS.

Je vous en remercie de tout mon cœur : aussi-bien suis-je déjà trop puni d'avoir entendu le commencement. Il vous sied bien, monsieur de l'Emphase, de mépriser mes comédies! La plus mauvaise est autant au-dessus de vos tragédies, que.....

M. GIBLET.

Trève de comparaison. Grâce au ciel, la cour juge plus favorablement de mes ouvrages, et la pension dont elle a bien voulu.....

M. CALIDAS.

Croyez-vous m'éblouir avec vos pensions de cour? on sait trop de quelle manière on les obtient. Si jamais l'envie me prend de composer des tragédies, ou plutôt si le malheur veut que je ne puisse plus réussir dans le comique, en désespoir de cause, je me ravale à la tragédie.

M. GIBLET.

Petit compositeur de farces, vous avez bien de la vanité.

M. CALIDAS.

Grand Pantalon, tout chamarré des lambeaux du Pathos, ne vous gonflez pas tant.

M. GIBLET.

Si je n'étais pas chez vous, mon petit monsieur Calidas, la péripétie de cette discussion vous apprendrait à respecter le cothurne. (Il fait un geste offensif.)

M. CALIDAS, se mettant sur la défensive.

Qu'à cela ne tienne, mon grand monsieur Giblet : si vous avez envie de vous faire battre, je vous battrai aussi-bien chez moi qu'ailleurs.

(Ils se prennent tous deux à la gorge et aux cheveux ; ils échangent sur leurs individus une grêle de coups de pieds et de coups de poings, jusqu'à ce que les voisins, alarmés de tout ce désordre, viennent les séparer.)

Moralité. *Au moulin, les ânes se battent.*

PROVERBE LXXXVI.

ULZETTE ET ZASKIN. — *Qui mal veut, mal lui tourne.* (Pag. 13.)

Celui qui veut braver le ciel et le monde à la fois, court grand risque d'être puni par l'un et raillé par l'autre. L'entêtement est ordinairement le partage des sots : ils croient qu'il va toujours de leur honneur de soutenir l'opinion ou la sottise qu'ils ont avancée, qu'ils sont faits surtout pour duper les gens d'esprit : rien ne peut les convaincre, que la punition de leur opiniâtreté.

Un homme judicieux sait quelquefois faire fléchir son sentiment à propos, pour regagner avec avantage ce qu'il a souvent cédé aux convenances ou à l'usage du monde, et pour reparaître ensuite avec plus d'éclat : c'est la tactique de l'esprit. L'entêté aime mieux suivre la devise latine *Frangi quam flecti,* et le proverbe espagnol *Antes quebrar que doblar,*

être brisé que fléchir; mais souvent mal lui en arrive, comme il arriva à un gentilhomme français, qui, après avoir insulté le gouverneur de Livourne, eut encore la témérité de l'attaquer, l'épée à la main, en pleine rue. On peut aisément s'imaginer la suite qu'eut cette incartade. Ce gouverneur, entouré de ses gardes et de plusieurs officiers de la garnison, fit à l'instant arrêter cet étourdi, et instruire son procès. Il fut condamné à mort. Cependant le gouverneur, qui était humain et généreux, et à qui il répugnait de voir arracher la vie à cet étranger en punition de sa folie, lui fit offrir sa grâce à condition qu'il la demanderait; mais le gentilhomme français fut inflexible. Préférant la mort à l'humiliation de demander grâce, il eut la tête tranchée dans la grande place de la ville, et paya ainsi de sa vie son invincible obstination.

PROVERBE LXXXVII.

DAME JEANNE. — *Il ne faut pas juger sans savoir.* (P. 41.)

Où manque la raison
Ne fais pas la leçon :
Prends garde de paraître
Plus savant que ton maitre.

Ceci s'applique parfaitement au caractère de d'Avarin, l'économe.

Montrer trop de défiance aux autres, c'est leur faire naître l'envie de vous tromper. Soyez attentif à tout, mais ne le paraissez pas ; de cette manière, vous ne vous exposerez pas à juger sans savoir. La marche des honnêtes gens doit être grave ; il n'appartient qu'à des brouillons de tout précipiter, et par conséquent de se tromper dans leurs jugements.

Carmontelle a fait dans ce proverbe le portrait d'un sage instituteur, qui se défie des mauvais rapports, et ne veut s'en fier qu'à lui-même pour pénétrer les désordres scandaleux dont on accuse ses disciples. Sa bonhomie est parfaitement bien dépeinte. Il aime mieux croire le bien que le mal; le doute fait l'éloge de son âme. Indulgent, il finit par rire de

l'espiéglerie de ses écoliers, et remercie la Providence de n'avoir pas permis que le scandale souillât sa maison. La gaieté qui règne dans ce proverbe rappelle, à des hommes d'un âge mûr, les jeux innocents de leur enfance.

M. Picard, dans sa charmante pièce des *Amis de Collége*, a su peindre (je me sers de ses expressions), le charme des souvenirs de la première jeunesse, l'espèce d'égalité que les camarades d'enfance conservent encore entre eux dans le monde; l'empire que ces premiers sentiments exercent sur tous les autres sentiments que nous éprouvons par la suite, et les devoirs qu'ils imposent à notre cœur pour tout le reste de la vie. Quel est l'homme qui n'a pas eu un ami au collége ou à l'école? Quel est l'homme, s'il a fait sa réthorique, qui peut voir, sans un respect mêlé de la plus tendre affection, son ancien professeur?

Ces premiers sentiments ne s'effacent jamais,
Et nos meilleurs amis sont ceux de notre enfance.

PROVERBE LXXXVIII.

L'Aveugle avare. — *On obtient avec adresse ce qu'on ne peut obtenir par force*. (Pag. 65.)

Le tour que Savonceau joue à l'aveugle Tatonet, est un vrai tour de Lazarille de Tormes; mais l'avarice est un vice si odieux et si méprisable, qu'il n'y a pas de chatiment assez fort pour le punir.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux.
(*La Fontaine.*)

Horace, en parlant des avares, des ambitieux, des débauchés, des superstitieux, dit qu'il faudrait aux premiers une dose d'ellébore plus forte qu'aux autres; et peut-être même que tout ce que produit Anticyre (1) ne leur suffirait pas.

(1) Ile de l'Archipel où croît en abondance l'ellébore, plante que l'on dit être bonne à purger les vapeurs qui montent au cerveau.

Danda est ellebori pars maxima avaris,
Nescio an Anticyram ratio illis destinet omnem.

L'avare ressemble à un homme qui ne sachant jouer d'aucun instrument, en ferait provision sans savoir la musique. Il est uniquement occupé du soin d'amasser des richesses, et de la crainte de les perdre, de sorte que bien loin de les posséder, il en est possédé lui-même. Elles le tyrannisent à un point que Voiture a eu raison de dire qu'un avare n'a rien laissé à faire à la mauvaise fortune; elle ne pouvait lui faire pis. Boileau nous fournit, dans sa dixième satyre, un exemple remarquable d'avarice sordide en la personne du lieutenant-criminel Tardieu. La description en est aussi originale que plaisante.

Les statuts, *della Famosissima compagnia della lezina*, ouvrage plaisant composé vers la fin du 16e siècle, par un nommé Vialardi, portent la lézine au plus haut point de raffinement, jusqu'à ordonner de porter la même chemise aussi long-temps que l'empereur Auguste était à recevoir des lettres d'Égypte, c'est-à-dire, 45 jours; de ne point jeter de sable sur les lettres fraîchement écrites, afin de diminuer d'autant le port de la lettre; et plusieurs autres pratiques d'avarice semblables. J'aime beaucoup ce trait d'un avare, dépeint par Villegas, qui ne coupait jamais sa barbe, tant la peur qu'il avait de perdre quelque chose était grande, qui ne dormait jamais que sur un côté, de peur d'user ses draps, et parlait toujours très-laconiquement ne voulant point perdre de temps, porté qu'il était à tout ménager. Des suppôts d'Esculape faisaient espérer à un avare insigne qu'il pourrait encore vivre un mois ou deux, et peut-être davantage : comme il était vieux et cassé, il prévoyait bien qu'il n'irait guère plus loin. On était alors au mois de décembre. Il fit réflexion que le nouvel an approchait. Ce n'est pas, dit-il, la peine de prolonger ma vie pour si peu, il m'en coûterait les étrennes qu'il vaut mieux épargner. Ainsi il est mort quelques jours plus tôt pour n'être pas obligé à faire cette dépense. Un autre avare, mangeant un œuf, disait en soupirant : je regrette bien d'avoir

fait une si grande dépense, et ma gourmandise va me coûter un poulet.

La moralité du proverbe se rapproche de cette pensée morale : la mouche qui veut piquer la tortue rompt son aiguillon; le pauvre qui se commet avec un riche, le faible qui attaque un plus fort que soi, se trouvent bientôt avec leurs armes émoussées.

PROVERBES ESPAGNOLS CORRESPONDANTS.

La mula y la muger por halagos hacen el mandado. La femme et la mule obéissent plus par caresse que par force.

Al enemigo si vuelve la espalda, la puente de plata.

A l'ennemi qui fuit il faut faire un pont d'or :
On trouve dans sa fuite un précieux trésor.

PROVERBE LXXXIX.

Le Chanoine de Reims. — *Promettre est un, et tenir est un autre.* (Pag. 83.)

On a dit qu'il était bon de penser une heure avant que de parler; mais qu'il était encore mieux de penser un jour avant de promettre. Tel ne peut digérer un manque de parole qui eût souffert patiemment un refus. Il est de la prudence d'user d'une grande retenue, quand il est question de promettre; ceci s'adresse spécialement aux gens en place : entretenir quelqu'un dans de fausses espérances, c'est une perfidie indigne d'un honnête homme.

Le chanoine suit absolument ce proverbe italien : *Guastar la coda al fagiano*, gâter la queue au faisan, c'est-à-dire, qu'il n'achève pas l'histoire ou le récit qu'on lui demande; on pourrait lui adresser ces vers :

Ce que tu me promis, Grégoire,
Tu ne le tiens aucunement;
Avant que de promettre, il faut du jugement;
Et quand on a promis, il faut de la mémoire.

Mais s'il y a beaucoup de gens qui ont réellement perdu

cette dernière faculté, il y en a beaucoup aussi qui, dans l'occasion, font semblant de l'avoir perdue.

Ce proverbe, par la répétition fort plaisante du chanoine, louangeur du temps passé : *Laudator temporis acti; il me semble que j'y suis encore*, peut avoir donné lieu à la répétition si usitée au théâtre de certaines locutions qui paraissent d'autant plus plaisantes, que le jeu de l'acteur sait les mieux faire valoir, telles que celles-ci : *Ce n'est pas l'embarras; ah, par exemple; si je puis m'exprimer ainsi; vous m'entendez bien; demandez à Lazarille*. C'est une peinture fort plaisante de la vie des chanoines dont les noms sont parfaitement analogues aux personnages : aussi disait-on proverbialement; c'est *une vie de chanoine*, une existence douce, aisée, tranquille, exempte de soins et d'inquiétude.

Ces chanoines vermeils et brillants de santé,
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté. (*Boileau.*)

Nos bons auteurs comiques avaient senti le pouvoir des noms qu'ils donnaient aux personnages de leurs pièces, pour exciter à la gaîté. Ces noms étaient pour la plupart caractéristiques de la profession de ces personnages, mais ils ne constituaient pas, comme on le voit souvent aujourd'hui, le seul mérite d'une pièce; ils ne faisaient qu'ajouter à la vérité de l'action, aux saillies spirituelles dont leurs pièces étaient remplies. Dans beaucoup de pièces modernes, le nom quelquefois soutient une pièce entière à la faveur d'une redite, pour entretenir le spectateur dans l'attente continuelle de voir faire et dire au personnage des choses qui justifient son nom, jusqu'à ce qu'enfin on soit désabusé au dénouement. Favard, dans *la Servante justifiée,* s'est égayé dans le rôle d'un paysan qui cherche condition, à lui faire débiter une série compliquée de noms, pour donner le change à son interlocuteur. Sous ce masque rustique, un comédien trouve l'occasion de développer tous ses talents devant un personnage de la pièce qui lui demande s'il a servi.

LE PAYSAN.

Le premier maître que j'ons sarvi, s'appelait M. Le Père :

ce M. Le Père, me dit un jour; va chez M. Frère, dis à M. Neveu que M. Cousin l'attend chez M. Germain pour réconcilier la belle-mere de M. Beau-gendre avec le beau-père de M. Beau-fils.

L'ACTEUR.

Vous avez fait votre commission.

LE PAYSAN.

Fort mal, mon bon monsieur; tout vis-à-vis ma commère attenant ma maraine, un peu en deca de ma tante, j'ai rencontré un de mes oncles qui m'a mené chez une de mes sœurs: ste sœur là m'a fait oublier toute la parenté de M. le Pere tant y a qu'il m'a pris par les deux épaules, et qu'il m'a renvoyé chez ma mère.

L'ACTEUR.

Vous le méritez bien.

LE PAYSAN.

J'entrai deux jours après au service de M. Le Grand.

L'ACTEUR.

J'en connais beaucoup de ce nom-là.

LE PAYSAN.

Acoute-moi, me dit un jour M. Le Grand: va chez M. Le Gras, dis à M. Le Gros que M. Le Long et M. Le Large seront tantôt chez M. Le Droit. Chemin faisant, je rencontrai vis-à-vis M. L'Épais, M. Le Bas qui me menit chez M. Le Court, où je trinquimes tant, que je devins M. Le Rond. Le lendemain M. Le Grand qui était très-haut, traita très-mal son valet très-humble; j'en sortis le cœur gros et le gousset très-plat.

L'ACTEUR.

Vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même.

LE PAYSAN.

Mon troisième maître était un nommé M. Le Noir, bonne personne, et que j'aimais de tout mon cœur. Un tel, me dit un jour M. Le Noir, va chez M. Le Blanc, dis à M. Le Gris que M. Le Clair l'ira prendre chez M. Le Brun pour présenter mademoiselle le Blond à M. Le Roux. En y allant, je fis

rencontre de mon ami L'Olive, j'entrîmes aux Barreaux verts, où je bûmes tant de vin rouge, que je voyais tout de couleur de rose. M. Le Noir, fâché de me voir gris, prit un baton blanc et battit tant mon habit jaune, que je sortis le corps tout violet.

On dit proverbialement, *promettre des monts d'or.*

On fait un conte plaisant d'un étranger qui, en priant Dieu, disait: *tu nous l'a promis seigneur, de nous assister dans nos tribulations, tu ne t'en dédiras pas, car tu n'es pas normand.*

Dans un assez modique orage,
Un passager, peu chiche en vœux,
Si le secours du ciel le sauvait du naufrage,
Promit et pour toujours de ne point manger d'œufs :
J'ai fait, dit-il, promesse, en ce moment critique,
De n'en manger jamais; délivré que je suis,
Je la tiendrai, mais je m'explique :
De n'en manger qu'ils ne soient cuits.

Passato il pericolo, gabbato il santo. (Prov. ital.)

PROVERBE XC.

LE SOT HÉRITIER. — *Il ne faut pas croire tout ce qu'on voit.* (Pag. 103.)

Champfort se fait cette question : « Pourquoi les hommes sont ils si sots, si subjugués par la coutume ou par la crainte de faire un testament; en un mot, si imbécilles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens plutôt à ceux qui rient de leur mort qu'à ceux qui la pleurent. » On prétend que l'instinct des corbeaux les porte à dévorer d'abord les yeux d'un cadavre. Les collatéraux leur ressemblent en cela que la première chose qu'ils consultent, ce sont les yeux du vieillard ou du moribond dont ils guettent la succession. La balourdise du personnage du proverbe qui, comme le disent les Italiens : *è piu tondo ch'una lippa,* (*il a l'esprit aigu comme une boule,*) justifie cette question, et il y a beaucoup d'héritiers comme Berniquet. M.

de Précinat lui tire adroitement les vers du nez, et lui fait avouer ce qu'il lui importe de savoir pour se tirer d'embarras. Berniquet gâte totalement le succès de ses affaires par son bavardage; et, comme le dit le proverbe italien, *il c..... dans sa soupe*. Ce proverbe me rappelle une historiette qui démontre l'avantage qu'un esprit délié et railleur peut avoir sur un cerveau faible et crédule. Dans une grande cérémonie qui eut lieu à Versailles sous le règne de Louis XV, un plaisant, aperçut un provincial dans la foule, et le reconnut à son admiration stupide pour une victime du ridicule. Il s'approche de lui, et de l'air le plus sérieux du monde, il engage avec lui la conversation suivante.

LE PLAISANT.

Monsieur ne connaît pas Versailles à ce qu'il me paraît.

LE PROVINCIAL.

Non, monsieur.

LE PLAISANT.

Et par conséquent la cour.

LE PROVINCIAL.

Pas davantage. Avez la bonté, monsieur, de me dire quel est ce vieux seigneur qui marche encore si droit (c'était le vieux duc de Richelieu).

LE PLAISANT.

C'est *M. le vicomte de Turenne*.

LE PROVINCIAL.

Je le croyais mort.

LE PLAISANT.

On le croit en province.

LE PROVINCIAL.

Et ce vieux cardinal?

LE PLAISANT.

C'est son éminence *M. de Mazarin* qu'on a dit mort aussi pour des raisons que je vous raconterai.

LE PROVINCIAL.

Et cette dame si cassée (en montrant madame de Bassompierre)?

LE PLAISANT.

Celle-là, *c'est la feue reine.*

Le récit de cette mystification à la Poinsinet, qui courut et la ville et la cour, fit beaucoup rire les gobe-mouches du temps.

PROVERBE XCI.

LE FRIPON ORGUEILLEUX. — *Quand la poire est mûre, il faut qu'elle tombe.* (Pag. 131.)

Voyant la splendeur non commune
Dont ce maraud est revêtu,
Dirait-on pas que la fortune
Veut faire enrager la vertu.

Quand un pauvre est orgueilleux, dit Oxenstiern, il me semble qu'il faut l'envoyer aux petites-maisons, afin que le diable n'ait plus de quoi se moquer; mais si c'est un fripon enrichi aux dépens de la misère publique, il n'y a que le mépris attaché à une pareille engeance qui en puisse faire justice. L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus facilement à la paille qu'au bois, aux chaumières qu'aux palais. Ce proverbe est un tableau fidèle de l'ambition, des prétentions ridicules et de la bassesse de certains traitants qui recherchaient la noblesse pour se *désencanailler* comme M. Matthieu dans *l'École des Bourgeois*. C'est aussi une satire de la facilité qu'avaient alors les hommes de robe et de finance, d'ériger des terres en dignités; ce que leurs grandes richesses, plus que l'ancienneté et la noblesse de leur origine, leur donnaient moyen de faire. Grapion tient beaucoup à sa généalogie; on aurait droit d'en être étonné, si l'on savait qu'il y tient d'autant plus qu'il à moins raison d'y tenir. La chose qui l'occupe le plus ici bas, c'est le blason de ses armoiries; il les fera peindre plutôt deux fois qu'une sur sa voiture, *afin qu'on n'en ignore*, terme qui lui était très-familier avant son élévation. Ce proverbe est très-moral et bien écrit. L'intrigue en est intéressante, et mar-

che bien. Le caractère du duc de Nervay, est celui d'un ministre honnête homme, qui sait distinguer le mérite, et qui ne prete pas facilement l'oreille aux insinuations perfides. Le reproche qu'il fait à Mme de Clersel de s'intéresser en faveur d'un homme enrichi à force de bassesse, et qui veut encore, par un vol manifeste, mettre le comble à son infamie, est une leçon qu'il donne aux femmes dont la protection est souvent si efficace dans la dispensation des grâces, de se défier de la bonté de leurs cœurs et de bien connaître ceux que leur obligeante facilité les porte à recommander aux hommes puissants. Combien de salariés ineptes montés en graine dans les serres chaudes de la faveur et de l'intrigue. Le duc est du nombre de ces hommes d'état privilégiés par leurs vertus, et dont on peut dire avec justice:

Pour les cœurs généreux que l'honneur seul inspire,
Ce rang n'est que le droit d'illustrer un empire,
De donner à son roi des conseils vertueux,
Et le suprême bien de faire des heureux.

Il est glorieux pour un souverain de confier le pouvoir qu'il a reçu de Dieu à des mains vigoureuses, qui l'emploient à maintenir son autorité, à faire respecter les lois, et triompher la religion et la morale. Il est heureux pour une nation que ses destinées soient confiées à des hommes d'état désintéressés qui ayent en vue sa prospérité, et non à ces hommes prévaricateurs qui sacrifient impitoyablement les intérêts de leurs concitoyens à la vanité de leur existence, et à la cupidité de leurs cœurs. Les hommes habiles et forts, pour me servir de l'expression du siècle, trouvent leur satisfaction dans les résultats de leurs nobles travaux, les hommes médiocres, à défaut de satisfaction intérieure, cherchent une vile compensation dans les biens, les dignités et les richesses qui les remplacent à leurs yeux.

Un parvenu, qui n'était jamais monté en voiture que dans la charette qui l'avait amené à Paris, fit une fortune subite dans une spéculation de finance. Ses jambes, si robustes jusqu'alors, ne peuvent plus supporter la fatigue des longues courses

de la capitale. Il lui faut un carrosse; le plus fameux sellier est appelé. *Monsieur, je veux une voiture dans le plus nouveau goût.—Quelle couleur, Monsieur, veut-il?—La plus nouvelle.* A chaque question du sellier, toujours la même réponse. *Mais, Monsieur, quelles armoiries mettrai-je?—Tout ce qu'il y a de plus nouveau,* continue à répondre le parvenu : on ne l'appela plus que *M. de tout nouveau.* Ménage, disait, assez plaisamment, que les armoiries des noblesses nouvelles étaient, pour la plus grande partie, les enseignes de leurs anciennes boutiques :

Il a mis du foin dans ses bottes.

PROVERBE XCII.

LES VOYAGEURS. — *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.* (Pag. 155.)

Cantabit vacuus coram latrone viator. (Juvénal.)

Un voyageur, sans un sou dans sa poche,
D'un voleur ne craint pas l'approche.

Ce proverbe veut peindre l'effet de l'impudence sur la crédulité et la poltronnerie; celle de l'abbé d'Orlot est rendue d'une manière fort originale.

Ce proverbe se trouve cité ainsi : *tant va un pot à liaue qu'il rompt,* dans un fabliau ou historiette de *Gaultier de Coinsi,* auteur qui vivait vers la fin du XIIIe siècle. Un moine allait voir tous les soirs, dit-il, avant matines, une dolente, (pour parler le langage de l'auteur), Pour y aller, il fallait traverser une rivière, mais les diables, qui avaient résolu sa perte, le guettèrent si bien, qu'une nuit ils le firent noyer;

Tant i ala et tant i vint,
Que laidement l'en désavint;
Tant va li pos au puits qu'il brise.

A la place de ce proverbe, devenu trop commun, je citerais plus volontiers, à l'exemple du chanoine Tuet, celui de

Gabriel Meurier : *tant va la cruche à la fontainette, qu'elle laisse le manche ou l'oreillette*. Le sens de ces proverbes, est qu'à force de s'exposer au danger, enfin on y succombe. L'Écriture dit, sans allégorie, *qui amat periculum, in illo peribit.*

Qui s'expose au péril, veut bien trouver sa perte.

Ce qui arrive à du Hable, qui se trouve, au moment où il s'y attend le moins, pincé par M. Pinçon, exempt de la maréchaussée;

Qui fait la faute la boit.

PROVERBE XCIII.

Les Ennuis de la Campagne. — *On s'amuse comme on peut.* (Pag. 179.)

L'ennui est une espèce de malaise ou de maladie particulière à l'espèce humaine. Un philosophe que l'amour de l'originalité et l'abus des mots ont jeté dans des méprises grossières, Helvétius, prétend que l'ennui est un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain. Cette singulière définition a été réfutée par l'arme du ridicule, et a donné lieu à ces deux vers assez plaisants *lus à l'Académie française.*

Et ce n'est pas dans le siècle où nous sommes,
Faute d'ennui, qu'on manque de grands hommes.

On se souviendra sans doute que l'ennui était le mal dont tout le monde se plaignait. Il faut que le quart de siècle qui a produit la révolution ait bien éloigné l'esprit humain de sa *perfectibilité,* puisque l'agitation intérieure, les secousses politiques, les convulsions européennes ne nous ont pas rendus assez heureux pour nous laisser le temps de nous ennuyer. L'ennui se décèle par des bâillements fréquents, qui se communiquent par sympathie : il est à l'âme ce que le dégoût est à l'estomac. Un homme disait à un ennuyé qui bâillait à se disloquer la mâchoire : *Mon ami, comment va l'ennui?*

Monsieur, je m'ennuie, disait un grand seigneur à son médecin, *Monseigneur, faites du bien.* A la campagne, la journée se passe à se promener, chasser, jouer et bâiller. La meilleure manière de s'y amuser le soir, serait d'y jouer des proverbes. La plus perdue de toutes les journées, dit Champfort, est celle où l'on n'a pas ri. Dans le proverbe, mesdames *de Clairas* et *de Resan* sont fort coquettes. Lorsque l'abbé *Conserve* leur distribue leurs rôles, ce n'est pas de l'esprit du personnage qu'elles veulent s'occuper, mais de leur toilette, de leurs robes, de leurs diamants, de leur collet monté. Il y a beaucoup d'actrices dont on en pourrait dire autant, et dont tout le talent consiste souvent dans leur garde-robe. Les femmes sont des oiseaux qui changent de plumage deux ou trois fois par jour.

La femme est un animal
Qui, tous les jours, bien ou mal,
S'habille,
Babille,
Et se déshabille.

Les sages se servent du séjour qu'ils font à la campagne pour se relâcher des soins qu'ils se donnent à la cour et à la ville, et non pour y devenir moins sociables. Pythagore a dit: Dans les troubles civils, retire-toi à la campagne. Les campagnes près de Paris ne sont pas toujours le rendez-vous du plaisir. Que de gens y sont incommodes et incommodés! Suivant la société qui y afflue, une aimable maison devient quelquefois un cabaret de village. C'est surtout là qu'il faut se garder des mauvais voisins. Dans les petits bourgeois, la manie de la propriété est un véritable *assommoir*. A l'exemple de Cléon, dans la pièce du *Méchant,* on serait tenté de s'en moquer, si l'on n'était pas persuadé que l'amour-propre de toute leur vie se trouve borné là, et qu'il faut passer à chacun son grain de folie.

PROVERBE XCIV.

CRIARDUS ET SCANDÉE. — *Chacun joue de son reste.*
(Pag. 197.)

C'est une parodie plaisante de beaucoup de tragédies médiocres, et une petite satire du jeu de beaucoup d'acteurs. Je connais telle actrice qui pourrait s'attribuer le rôle de Scandée, et tel acteur à forts poumons et larges épaules, celui de Criardus.

Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer.

Le Kain, dont toute la France a admiré le talent, s'égayait quelquefois dans son intérieur à parler le langage des dieux. Un jour, dans les transports de sa verve, et se disposant à sortir de chez lui, il interrompt sa cuisinière dans l'exercice de ses fonctions, il prend une attitude tragique, et lui dit en fixant fièrement le pot au feu :

Couvre le pot, Javotte, et ferme la fenêtre;
Couvre le bien, te dis-je, il s'enfuirait peut-être.

Beaupré, artiste de la comédie de Dijon, avait entassé dans sa tête tous les poëtes grecs, latins et modernes. Il méprisait la prose, et ne convoquait jamais la troupe que dans le style des muses. Dans le fauteuil de Mithridate, il s'écriait, en congédiant l'assemblée et roulant dans ses doigts une tabatière de fer-blanc :

Messieurs, demain matin, pour affaires pressantes,
J'exige une assemblée à dix heures sonnantes.

Une actrice refusait un jour de jouer dans une pièce où elle avait un rôle de courtisane. Croyez-moi, lui dit Grandval, comédien français connu par sa morgue et son arrogance, ne refusez jamais de tels personnages ; c'est en jouant les rôles de fat que je me suis corrigé de l'être.

Chez les Grecs, le métier de comédien était honorable et estimé; les poëtes mêmes et les personnes de la première distinction représentaient souvent les principaux rôles dans les pièces. On envoyait aussi les comédiens en ambassade chez les rois.

PROVERBE XCV.

LE MALENTENDU. — *Le hasard sert mieux que la science.* (Pag. 217.)

C'est ce qui arrive à bien des inventions humaines. Combien de découvertes ne sont dues qu'au hasard. Les chances que nous appelons le hasard, nous servent quelquefois mieux que tout le mérite de nos travaux, et que toute la prudence de nos démarches. L'équivoque, qui fait tout le nœud du proverbe, roule sur le mot *os* au lieu du mot *eaux*. Il y a du naturel dans le personnage de M. Fébrugin, *médecin d'eaux douces*, dont toute l'intelligence se trouve déroutée par les quiproquo qu'amènent ces deux mots. Il donne à madame l'abbesse une définition plaisante de l'avantage qu'il y a, pour la santé de sucer les os ; ce qui ne conviendrait certes pas à l'estomac de bien des gens, qui aiment mieux avaler, que sucer. Le personnage de la sœur Saint-Basile, qui ne trouve jamais d'autre solution à une demande que cette répétition, *parce que*, est le portrait de beaucoup de personnes dont l'esprit ne seconde jamais la mémoire ; qui ne savent définir ce qu'elles ont en tête, et qui vous laissent toujours sur le *hic*.

On connait le sens de ce dicton proverbial : *de trois choses dieu vous garde : de et cetera de notaires, de quiproquo d'apothicaires et de boucons* (appats) *de lombards* (prêteurs sur gage), *frisquaires* (rusés). On peut y ajouter celui-ci : *heureux le médecin qui vient sur le déclin de la maladie.* Il s'applique parfaitement au médecin du proverbe. Il a l'honneur d'une cure qui n'est due qu'au hasard. « Un médecin, dit Duclos, ne saurait guère se passer d'une sorte d'éloquence : éternellement obligé de conjecturer sur des matières très-douteuses, il l'est aussi d'appuyer ses conjectures par des raisonnements assez solides, j'aurais dit spécieux, ou qui, du moins, rassurent et flattent l'imagination effrayée. Il doit quelquefois parler presque sans autre but que de parler, car il a le malheur de ne traiter avec les hommes que dans le temps préci-

sément où ils sont plus faibles et plus enfants que jamais. Cette puérilité de la maladie règne principalement dans le grand monde et surtout dans une moitié de ce grand monde qui occupe plus les médecins, qui sait mieux les mettre à la mode, et qui a souvent plus besoin d'être amusée que guérie. » Duclos a pillé ce passage dans Fontenelle : s'il ne l'a pas copié textuellement, il faut avouer que si les montagnes ne se rencontrent jamais, les beaux esprits peuvent se rencontrer.

Voici une petite anecdote qui prouve combien la dissidence, entre médecins, amène de bévues, et peut être fatale aux malades. Un malade fut visité par deux médecins, l'un lui ordonna l'émétique, et l'autre le quinquina. Cette différence d'opinion ayant engagé le malade à consulter un troisième médecin. Celui-ci ordonna l'émétique et le quinquina tout ensemble. Ce mélange ne fit aucun effet : ce dont je doute; arriva un chimiste qui prouva que l'effet d'une de ces substances paralysait l'effet de l'autre. Quelle doit être par exemple la perplexité d'un pauvre malade qui se trouverait placé entre le docteur P....., et le docteur G... Le premier dit : *si vous ne saignez pas le malade, c'en est fait de lui.* L'autre dit : *si vous le saignez, c'est un homme mort.* Heureusement que le jugement n'est pas toujours sans appel.

PROVERBE XCVI.

La Queue du Chien. — *Ce qui tombe dans le fossé, c'est pour le soldat.* (Pag. 245.)

L'action de ce proverbe est fondée sur une gageure dont l'idée n'a rien de bien saillant; mais elle se termine par un trait de générosité auquel coopèrent les deux parieurs qui se trouvent s'être joués l'un de l'autre. Ce qui motive le sens du proverbe, est le profit que tire la mère Babolein de ce qui fait l'objet même du pari, *la queue du chien.* Toutes les gageures dans le monde ne sont pas toujours aussi innocentes et ne se terminent pas toujours aussi heureusement que celle de ce proverbe. C'est une question morale qui a souvent embarrassé les

jurisconsultes. Elle peut faire l'objet d'une petite dissertation qui, quoique ne tenant à la moralité du proverbe qu'assez indirectement, peut cependant occuper ici sa place, et n'est pas tout à fait hors d'œuvre, parce que cette question se reproduit souvent dans le monde. Mon but a été, je le répète, d'instruire en amusant, autant que le sujet pouvait le comporter.

Cette analyse se réduit à l'examen de ces deux objets : Le premier, de savoir si les gageures sont des conventions licites : le second, si dans la supposition qu'elles soient licites, elles sont toujours obligatoires : sous le rapport de la conscience, les gageures étant du nombre de ces jeux où le hasard seul décide, sans aucun concours de l'adresse ou de l'industrie, il me semble que la morale ne doit pas hésiter à les condamner surtout à cause des conséquences qui sont presque toujours dangereuses. A la vérité, elles ne nous jettent pas dans un si grand désordre que le jeu, mais elles peuvent avoir en vue certains événements qui nous portent à des souhaits ou à des actions coupables. Par exemple, lorsqu'ayant gagé qu'une telle personne mourra dans un tel temps, la crainte de perdre et l'envie de gagner, font désirer sa mort. La célèbre courtisane Phryné, s'étant vantée d'avoir assez d'appas pour ne pas tendre inutilement des pièges à la continence de Xénocrate, mit en jeu tous ses charmes et tous les ressorts de sa lubricité pour le faire succomber, et n'ayant pu réussir, elle dit pour défaite, qu'elle avait entendu d'avoir affaire à un homme et non pas à une statue. Les principes du droit sont conformes à ceux de la conscience. Plusieurs lois défendent les jeux de hasard et les jurisconsultes disent qu'il est de l'intérêt public de bannir d'un état les gageures de même que le jeu ; *quia expedit reipublicœ ne quis rebus suis male utatur*. Il importe à l'état que chacun ne fasse point un mauvais usage de sa fortune. A Rome, il était défendu par des bulles, de faire des gageures sur la mort ou l'exaltation des papes, sur la promotion des cardinaux ; à Venise, sur le choix des personnes qu'on devait élever aux charges publiques. Un arrêt du parlement de Paris du 29 mars 1563, fait défense de gager qu'une telle

femme est grosse, ou qu'elle accouchera d'un fils ou d'une fille. Les casuistes disent que la gageure en soi et abstraitement prise est licite, et qu'elle n'est illicite qu'en tant qu'elle a quelque rapport au péché, soit comme suite ou comme cause, soit comme motif ou comme objet; et les jurisconsultes tiennent de même que les gageures ne doivent être permises ou défendues, qu'en tant que leur objet est bon ou mauvais, que leur cause est honnête ou déshonnête. En fait, les gageures appartiennent à ces conventions *nues* qui d'elles mêmes n'obligent point civilement : l'honneur souvent fait qu'elles obligent : en droit elles ne sauraient obliger que, lorsqu'à l'exemple des obligations naturelles, elles sont accompagnées d'une condition qui équivaut à la stipulation, c'est-à-dire la consignation du prix de la gageure.

PROVERBE XCVII.

LE BON SEIGNEUR. — *A tout bon compte on peut revenir.*
(Pag 267.)

On pourrait en dire autant d'un récit inexact comme on peut le voir dans l'anecdote suivante, ou apologue si l'on aime mieux :

Un homme reçoit de l'Amérique, une lettre d'un de ses amis, conçue en ces termes. « Je suis enfin arrivé ici, après une traversée heureuse. Elle n'a même présenté aucun événement remarquable. Celui-ci seul peut mériter votre attention. Un mousse est tombé du haut du grand mât sur le pont, et s'est cassé une jambe. Un marin la lui a liée fortement avec une corde et un moment après il a pu s'en servir comme avant l'accident. Je ne puis trop admirer l'adresse de celui qui a fait l'opération, et son entier succès. » Cette lettre portée à l'academie de chirurgie, a fait donner au diable les suppôts de Saint-Côme, ils ont avoué combien leurs talents étaient inférieurs à ceux du marin, qui avait si habilement rétabli en un instant une jambe cassé. Quelqu'un même avait composé un ouvrage très-savant où il démontrait de la manière la plus

claire, les moyens physiques par lesquels s'était opérée une cure aussi étonnante. Ce mémoire curieux et important, allait être livré à l'impression, lorsque le particulier en question reçut une seconde lettre de son ami, dans laquelle se trouvait cette phrase. « Je crois avoir oublié une légère circonstance dans le récit de l'événement dont je vous ai fait part, dans ma dernière lettre. *La jambe que le mousse s'est cassée était de bois.* » Il en est de la jambe du mousse comme de beaucoup de questions politiques sur lesquelles les *Cracovistes* modernes dissertent à perte de vue sans avoir le mot de l'énigme.

PROVERBE XCVIII.

LES VOISINS ET LES VOISINES. — *Qui trop embrasse mal étreint.* (Pag. 285.)

Il faut se mesurer et ne prendre sur soi que ce qui est proportionné à ses forces. Le malheur de la plupart des hommes vient de ce qu'ils se mêlent à la fois de trop d'affaires. Qui a trop d'emplois n'en remplit bien aucun. Ce proverbe a quelque analogie avec celui-ci : *qui compte sans son hôte, compte deux fois*. Ce dernier signifie qu'on se trompe bien souvent quand on fait quelque projet sans la participation de celui de qui dépend l'exécution en tout ou en partie. En effet, *Tubleu* du proverbe, compte sur M. d'Orson pour commencer son plan de fortune, et bâtir ses châteaux en Espagne ; mais ses espérances sont on ne peut plus mal fondées, car M. d'Orson meurt dans l'intervalle, et les projets brillants de fortune de Tubleu, sa voiture, ses chevaux *tout s'en va à vau-l'eau*. Ses voisins et voisines lui font la *figue* d'une manière originale et plaisante. C'est un tableau d'intérieur des ménages bourgeois rendu avec le pinceau du naturel et de la vérité. A Paris, les marchands qui s'enrichissent par le commerce se perdent par la vanité. Ils aiment à singer les grands et font sur leur compte des histoires qui n'ont pas le sens commun. Leurs femmes qui n'ont pas moins d'envie de paraître au niveau des lumières du siècle, lisent des romans historiques ou non, estropient

les noms, confondent les histoires, et portent des jugements véritablement comiques : elles sont larges dans leurs dépenses boivent et mangent par état et par manière d'acquit. Les travaux et les occupations de la semaine leur font une obligation d'avoir les dimanches et les jours de fête une joie bruyante, assaisonnée de jeux de mains, de niches et de grosses espiègleries.

C'était sur la fin du règne de Louis XV, l'usage adopté par tous les petits maîtres, de porter deux montres. Le maréchal de Richelieu, quoique octogénaire, était trop esclave de la mode pour ne pas la suivre des premiers. Il était occupé un jour à s'habiller devant sa glace, et à composer son visage pour en déguiser les rides, et pour faire le jeune homme. Ses deux montres étaient étalées sur sa cheminée. Un de ces hommes serviables dont il était toujours entouré, le félicite sur la beauté de ces bijoux. Comme il les tenait toutes les deux, il craint qu'elles ne lui échappent : ce qu'il craignait arrive, l'une par l'effet de la force centripète, gagne le parquet, il veut la retenir, et lâche l'autre qui suit sa camarade. Honteux de sa gaucherie, il se confond en excuses : pourquoi vous désespérer, lui dit tranquillement le duc, *je ne les ai jamais vu aller si bien ensemble, une autrefois souvenez-vous, que, qui trop embrasse mal étreint.*

PROVERBE XCIX.

LE PERSIFLEUR. — *Il ne faut pas mesurer tout le monde à son aune.* — (Pag. 321.)

Il y a trois sortes de personnes sur lesquelles on ne doit jamais exercer la raillerie : sur les malheureux, parce que c'est une cruauté de les insulter et de rire de la misère des autres; sur les méchants, parce que le crime doit plutôt exciter la haine que la raillerie; et sur nos proches, parce que ce penchant à la malignité n'est pas favorablement interprété par les étrangers, qui peuvent se persuader, avec raison, qu'ils ne seront pas épargnés par celui qui n'épargne pas les siens. Il y

a quelque peu de lâcheté à railler les femmes. Les railleurs de profession sont ceux qui souffrent le moins d'être raillés; ils ne plaisantent jamais devant leurs pareils; devant les gens d'esprit ils sont sujets à perdre la tramontane : ils sont, comme les comédiens, souvent riches en applaudissements, mais toujours pauvres en estime. Gardez votre sérieux, vous les déconcertez; si vous riez, vous soufflez leur feu. Avant de dire une plaisanterie, bonne ou mauvaise, il faut en prévoir les conséquences, il faut bien connaître, non-seulement ceux qu'on veut railler, mais encore ceux qui sont présents à la raillerie. Il y a tel railleur qui sacrifierait tous les souvenirs de la plus ancienne amitié à une mauvaise plaisanterie.

Dans la société, il semble que l'on se soit partagé les caractères comme au théâtre on partage les rôles : l'un se fait *raisonneur*, sans quelquefois avoir la première mise de fond de son métier; l'autre se fait *philosophe*, et ne sait pas seulement définir la profession qu'il embrasse; un troisième se fait *plaisant*, et n'est souvent rien moins que cela; un quatrième se fait *complaisant*, à qui la nature a donné tout pour être le contraire. Beaucoup de gens ne sont rien du tout parce que c'est le rôle le plus aisé à remplir, qui coûte le moins, et qui les expose le moins; le choix d'ailleurs n'a pas toujours dépendu d'eux. Le bon ton, dans la société, consiste à dire agréablement des riens, et à couvrir souvent de toutes les grâces du discours, du vernis de la politesse, des petites méchancetés qui vont droit à leur adresse. Le point principal est d'amuser. La méchanceté sans saillie fait tort à celui qui n'a pas assez d'adresse pour manier cette arme à deux tranchants: il se blesse, lui-même, tout le premier.

« Le persiflage, suivant l'expression de Duclos, est un amas fatigant de paroles sans idées, volubilité de propos qui font rire les fous, scandalisent la raison, déconcertent les hommes honnêtes et timides, et rendent la société insupportable. »

Ce que je trouve de bon dans le persifleur du proverbe, c'est qu'il se moque de l'anglomanie, je l'approuve; n'avons-

nous pas assez de nos sottises sans en importer d'exotiques. Pour les jardins anglais, passe; chacun peut suivre son goût : Ceux qui aiment le soleil, le grand air, des montagnes de quatre pieds de haut, des rochers en terre cuite, *des sauts de Niagara de six pouces*, et des rivières qui serpentent dans un demi-arpent de terre, sont libres.

Un avocat, non moins distingué par ses talents que par la singularité de sa philantropie, fit parvenir au curé d'une des paroisses de Paris un panier contenant huit perdrix rouges, en le priant d'en faire la distribution à ses pauvres. La lettre de réception du pasteur me paraît marquée au coin du plus ingénieux persiflage.

« J'ai reçu, monsieur, les huit perdrix rouges que vous m'avez adressées, afin d'en faire la distribution à mes pauvres. Vous me supposez, sans doute, le talent de notre divin Sauveur qui, avec cinq pains et autant de poissons, nourrissait des milliers d'hommes : il ne faudrait, rien moins, qu'un prodige, pour repartir huit perdrix rouges entre vingt mille malheureux, environ, que j'ai à soulager tous les jours. Il n'est pas d'anatomiste qui pût faire cette dissection; d'ailleurs, à moins que vous ne vouliez me promettre de fournir à mes pauvres une nourriture aussi succulente, ce serait un mauvais service à leur rendre, que de les en faire tâter, et les remettre, ensuite, à un pain grossier, et à une soupe peu substantielle. J'ai pris le parti, monsieur, de faire servir votre gibier sur ma table, et d'y substituer huit écus que j'ai remis à la masse des aumônes. J'espère, monsieur, que vous ne me ferez plus dorénavant manger de perdrix aussi chères. Réservez ce goût délicat, cette recherche ingénieuse qui vous caractérise pour vos productions littéraires, ou pour *vos institutions sociales*, et mettez plus de bonhomie dans vos charités. Permettez-moi, en qualité de votre pasteur, de vous rappeler la maxime évangélique : *beati pauperes spiritu*. J'ai l'honneur d'être. »

Il est avis au renard que chacun mange poule comme lui.

Hermano medios con vuestro palmo. Frère mesurez-vous avec votre empan. (Prov. esp.)

PROVERBE C.

L'Uniforme de Campagne. — *Le fort emporte le faible.* (Pag. 345.)

Il existait autrefois, contre l'esprit des hommes à robe noire, une prévention que les auteurs comiques ont mise à contribution dans leurs pièces. Les présidents de l'élection, du grenier à sel, des Gabelles, etc., avaient, à les en croire, la bêtise chevillée dans le corps. Carmontelle, dans le personnage du président Bétassier, nous a laissé une copie de ces bardeaux du ridicule. Dans la plupart des comédies, les niais sont les victimes, et recoivent les camouflets : leur sottise bientôt les décèle et les fait éconduire. Ils sont presque toujours immolés à la ruse de jeunes innocentes qu'un tuteur avare ou un père imbécille, veut leur sacrifier, c'est la coutume; la bêtise n'inspire aucune pitié : elle réduit l'homme au dernier degré de petitesse, elle en fait le *paria* de l'espèce; ce n'est plus qu'un *embryon.*

Un Grec, nommé Cécilion, était tellement imbécille, qu'il s'amusait à compter les flots de la mer. Un certain Sannyrion, selon Élien, ne l'était pas moins; il cherchait un escalier dans une cruche. Un autre Grec, surnommé Callicon, était si stupide, qu'ayant pris un pot de terre pour lui servir d'oreiller, et le trouvant trop dur, il le remplit de paille, croyant ainsi l'amollir.

Malgré toute la subtilité d'esprit que l'on accorde aux Grecs, voilà des traits de stupidité qui déparent leur réputation nationale; mais les extrêmes se touchent dans la nature, et l'on ne peut rien inférer de ces citations qui puisse établir une certitude historique : en fait de jugement, on ne peut pas conclure du particulier au général; quelquefois même on peut confondre avec la bêtise ce qui n'est souvent qu'une aberration momentanée de l'esprit. Beaucoup de grands hommes ont été sujets à des absences mentales. Newton, ce génie sublime, ce géomètre profond, s'enfonça dans les rêveries les

plus absurdes, en commentant l'Apocalypse. Il eut souvent des absences d'esprit singulières. Ayant fait construire une niche pour sa chienne, qui avait mis bas sa portée, il recommanda au menuisier de faire des trous plus petits que l'ouverture par où entrait la mère, afin que les petits chiens pussent passer. Et Jean Bodin, auteur du livre de la *République*, écrivain censé et judicieux, avait fait construire un bateau dans le dessein de se sauver lui et sa famille, comme un autre Noé, d'un second déluge universel que les astrologues de son temps avaient prédit.

Les modernes ne sont pas plus exempts que les anciens de cette faiblesse attachée à la nature humaine ; c'est une maladie morale qui ne s'éteindra pas plus que les difformités du corps ne disparaîtront. Il était bien badaud ce Parisien que l'on fit lever dès la pointe du jour, pour voir passer l'équinoxe monté à califourchon sur un nuage. Il peut être à bon droit immatriculé dans les registres de la bêtise. Ce chapitre ne finirait jamais, si l'on voulait s'aviser de le continuer.

PROVERBE CI.

LES DEUX COMÉDIENS DE PROVINCE. — *Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.* (Pag. 379.)

La moralité de ce proverbe signifie que les maux et les plaisirs ne sont pas continuels : pendant qu'une journée est une cruelle marâtre, dit Hésiode, l'autre est une bonne mère. Il ne faut donc pas faire fond sur un bonheur constant. Aujourd'hui bien, demain mal. Dans la carrière de la vie, le bon et le mauvais se débusquent alternativement.

Personne n'est en tout satisfait de son sort;
Chacun sur quelque point le chicane et murmure :
Chez les uns la fortune a tort,
Chez les autres c'est la nature.

L'histoire de l'homme ne se compose, ni d'une suite d'actions d'éclat, ni d'un enchaînement de fêtes et de plaisirs. La plus grande partie de son temps se passe à satisfaire ses be-

soins, à remplir ses devoirs, à se préserver de petits maux, à se procurer de faibles jouissances ; il est heureux ou malheureux suivant que la vie coule doucement ou paisiblement, ou qu'elle est troublée dans son cours par de légers et de fréquents obstacles. Duclos a dit quelque part, que le plaisir est une situation et le bonheur un état. Alphonse, roi d'Aragon, surnommé le Sage, disait, avec raison, qu'entre tant de choses que les hommes possèdent et qu'ils recherchent toute leur vie, il n'y avait rien de meilleur que d'avoir de vieux bois pour brûler, de vieux vin pour boire, de vieux amis pour la société, et de vieux livres pour lire : que tout le reste n'était que bagatelles. Tout ce bas monde n'est qu'un composé de bizarreries et d'absurdités : les souvenirs des actions le plus héroïques et les plus vertueuses passent, les monuments de la générosité, les inventions de la bienfaisance, les dotations de la charité, sont oubliés. Les noms de *Ramponneau*, de *Jocrisse*, de *Bobèche*, de etc., etc., sont connus partout, parce que le premier a su vendre du vin frélaté, et parce que les autres ont dilaté la rate des Parisiens avec leurs bêtises. On ignore le nom de Rennequin, qui inventa l'ingénieuse machine hydraulique de Marly; celui de Perinet de Châtelmont, ce bienfaiteur de l'humanité souffrante ; celui de Chamousset, ce héros de la bienfaisance, qui se priva des douceurs du mariage, parce qu'il déséspéra de trouver une femme dont l'active complaisance se prêtât à tous ses projets philantropiques.

Le temps est le premier ministre de Dieu, au département de ce monde. C'est un singulier préjugé que de croire que le temps où nous vivons est bien plus corrompu, bien plus malheureux que celui où vivaient nos pères ; que ceux-ci ont été plus vertueux que nous, ont vécu plus long-temps que nous. C'est une espèce de superstition dont nous devrions être détrompés par les faits et l'histoire, quand bien même le sage Salomon ne l'aurait pas condamnée expressément dans l'Ecclésiaste, en traitant cette erreur de véritable folie (1). On

(1) *Ne dicas, quid putas causæ est quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt; stulta enim est hujusce modi interrogatio.* Ec. c. 7, v. 11.

s'est plaint dans tous les temps des gouvernements. Qu'on nous vante les Grecs et les Romains! Quel gouvernement que celui où le juste Aristide était banni, Phocion mis à mort, Socrate condamné à boire la cigue, après avoir été le jouet des comédies satiriques d'Aristophane; où l'on voit les Amphyctions, par un jugement imbécille et inique, livrer la Grèce au rusé Philippe, roi de Macédoine, parce que les Phocéens avaient labouré un petit coin de terre qui était du domaine d'Apollon! Toutes les révolutions qui se font dans les conditions sociales des peuples, dans la nature et l'étendue des pouvoirs qui les régissent, se ressemblent toutes par leurs atrocités et leurs terribles résultats. Si la prescience est le don d'un esprit supérieur, il faut avouer que La Bruyère le possédait au suprême degré, si l'on en juge par ce passage qui peint l'esprit de politique et de vertige du dernier siècle, et qui offre des rapprochements historiques frappants de ressemblance, et qu'il est bon de rappeler aux esprits méditatifs.

« Un homme dit je passerai la mer, je dépouillerai mon père de son patrimoine, je le chasserai, lui, sa femme, son héritier de ses terres, de ses états; et comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devait appréhender, c'était le ressentiment de plusieurs rois qu'il outrage en la personne d'un seul roi, mais ils tiennent pour lui. Ils lui ont presque dit, passez la mer, dépouillez votre père, montrez à tout l'univers qu'on peut chasser un roi de son royaume, ainsi qu'un petit seigneur de son château, ou un fermier de sa métairie; qu'il n'y ait plus de différence entre de simples particuliers et nous, nous sommes las de ces distinctions; apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mêmes à un étranger, et qu'ils ont moins à craindre de nous, que nous d'eux et de leur puissance. Il n'y a point de charges qui n'aient leurs priviléges, il n'y a aucun titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre. La dignité royale seule n'a plus de priviléges, les rois eux-memes y ont renoncé. Il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur succession, de leurs

droits comme héréditaires, l'homme l'emporte sur le souverain. Ceux qui sont nés arbitres et médiateurs temporisent, et lorsqu'ils pourraient avoir déjà employé utilement leur médiation, ils la promettent. »

On a comparé le temps à un vieillard, mais c'est un privilége de la métaphore. Si d'un siècle à l'autre, les mœurs, les habitudes, les lois, les usages des peuples, les choses corporelles et incorporelles viennent à subir des modifications, on dit que c'est le temps qui change; mais ce géant qui ne vieillit jamais, sourit de la méprise, regarde en pitié notre fourmillière, et s'enveloppe de son manteau éternel.

On prétend que les anciens Gaulois étaient si simples qu'ils prêtaient de l'argent, à condition qu'on le leur rendrait dans l'autre monde. Il faut avouer que leurs petits neveux ont bien dégénéré de leurs ancêtres. Que de gens pourraient regretter que cet usage ne subsiste plus!

Juvénal fait ce reproche aux Romains de son temps. » Tous les habits sont semblables. Vous ne voyez nulle différence entre le peuple et les gens de condition: présentement, on fait beaucoup plus que ne comportent ses moyens, pour s'habiller élégamment. On pousse le luxe à l'excès, et pour subvenir à la dépense, on prend dans les coffres d'autrui ce qu'on ne trouve pas chez soi. C'est ici un faible commun à bien des gens de nourrir une grande ambition dans une grande indigence. » Aujourd'hui, c'est sans doute observer les lois de l'égalité et de la liberté, que de laisser chacun s'habiller à sa guise. Mais ce qu'on est fâché et inquiet de voir, ce sont les conséquences qui résultent de cette faculté dans un temps où les fortunes sont si inégales, où le luxe est si généralement répandu. L'ouvrier nécessiteux qui épuise sa bourse pour s'habiller avec autant d'élégance et à aussi grands frais que le jeune et riche marchand son voisin, est bientôt forcé, pour satisfaire ses goûts ruineux et ses folles dépenses, de contracter des dettes, et de puiser dans la bourse d'autrui. De-là les atteintes à la morale, de là les vols et le déshonneur, de là les

peines inflictives et infamantes. Consultez les tribunaux, et ils vous révéleront tous les jours ces tristes résultats.

Juvénal, dans sa VIIe satire, fait un tableau des avocats de son siècle qui contraste singulièrement avec le faste de ceux du siècle présent. Il n'y a qu'une seule chose sur laquelle ils ne diffèrent jamais : ce sont les grands mots et les grands mensonges. Hé bien, dit-il, après avoir tant crié, que vous donne-t-on ? quelque maigre jambon, quelque plat de méchants poissons ; quelque vieille botte d'oignons, ou bien quatre ou cinq bouteilles d'un vin fade et doucereux. A cet égard tout est bien changé. Entrez dans les riches appartements des Emilius de nos jours, vous y verrez les nombreux tributs de la clientelle reconnaissante, de beaux lustres de cristal, des bronzes dorés, des meubles de bois éxotique de la plus rare beauté, des galeries de tableaux, et tout ce qui peut satisfaire le goût fastueux et la vanité humaine. Ce sont les oligarches de la richesse.

Aujourd'hui presque tous les gens en place ressemblent à cet avare qui disait à quelqu'un qui lui avait rendu de grands services : *faites-moi souvenir de vous promettre quelque chose*. Quand on a mauvais estomac, il ne faut pas s'exposer à remplir des places où l'on est trop en vue, et en rapport continuel avec le public. Cette incommodité influe sur les manières et donne de l'aigreur au moral comme au physique. Une humeur égale convient à ces heureux dispensateurs des faveurs et des grâces. Un refus est coloré du vernis de la politesse, et le malheureux solliciteur ne s'en va pas la mort dans l'âme. Il est soutenu d'un côté par l'espoir qu'on lui a donné, et de l'autre par le gracieux accueil qu'on lui a fait.

Autrefois les grands seigneurs et les gens riches avaient des maisons particulières appelées petites maisons. Obligés de garder des mesures et d'observer les convenances, ils introduisirent cet usage pour n'être pas forcés de rougir de ce qu'ils n'auraient pu décemment faire chez eux. Ces petites maisons se multiplièrent à l'infini comme l'on peut penser, et comme

tout dégénère, ces établissements cessèrent bientôt d'être des asiles pour le mystère : et en recevant leur véritable nom, ils devinrent la perte de la galanterie, le tombeau de l'amour, et peut-être celui des plaisirs. Aujourd'hui, la chose est plus rare que le nom, on n'a plus même cette délicatesse, ce sentiment d'amour-propre qui, lorsque l'on est subjugué par ces moments où la raison et la dignité de l'homme viennent à fléchir, tendent encore, en couvrant du voile de la pudeur ce qu'on désavoue, à déguiser la fraude et l'atteinte portée aux mœurs. Aujourd'hui on ne fait pas tant de façon, on va tout simplement où l'on désire aller ; on fait stationner sa voiture à quelques centaines de pas, cela donne le change ; il en coûte moins cher.

Autrefois c'était autant un sentiment qu'un devoir pour ceux que distinguaient l'élévation de leur rang, la noblesse de leurs manières, la générosité de leurs cœurs, et cette libéralité qui allait si bien à la naissance, de secourir le pauvre, d'encourager les arts et le commerce, de payer grandement les artistes, et, à l'exemple du monarque, de répandre dans l'état ces bienfaits qui entretenaient le bien-être général; aujourd'hui, les bienfaits sont mesquins, tout se ressent de l'influence de l'égoïsme, les descendants peut-être, ou les substituts de ces personnages qui, dans les élans de leur générosité et ce *laisser aller* si libéral et si digne d'eux, jetaient, comme l'on disait alors, l'argent par les fenêtres, regardent maintenant à une course de fiacre.

Sachez, disait le duc de Montmorency au duc d'Enghien son neveu encore enfant, qui se félicitait d'avoir économisé l'argent qu'il lui avait donné pour ses menus-plaisirs, sachez, monsieur, qu'un homme de votre sorte doit savoir jeter l'argent par les fenêtres, ou le dépenser en bonnes œuvres et en générosités.

PROVERBE CII.

ARLEQUIN, CHIEN ENRAGÉ. — *A vieux chat jeune souris.*
(Pag. 391.)

Le personnage d'Arlequin était un rôle de caractère de l'ancien théatre Italien. Il est tombé en désuétude, faute d'acteur assez intelligent pour le remplir, et d'auteur qui ait assez de gaieté et d'esprit pour le perpétuer. Dans les anciennes pièces du bas comique, Arlequin est ordinairement *le facteur* de toutes les vérités satiriques que la bouffonnerie de son personnage rendait supportables, et que le consentement et la gaieté du public légitimaient. Il était en droit de tout dire, et personne n'avait celui de se facher, on aurait eu trop de rieurs contre soi. Les esprits les plus ingénieux du temps ne dédaignaient pas de faire passer des plaisanteries naives, quelquefois graveleuses, par la bouche du Bergamasque; ce qu'ils n'auraient osé dire sur un théatre plus relevé, ils le basardaient sur les traiteaux du théâtre Italien. Regnard, Le Sage, Dufrény et beaucoup d'autres hommes d'esprit, ont donné libre carrière à leur imagination enjouée, et ils ont souvent préludé par des débauches d'esprit, à des ouvrages plus finis et plus dignes d'eux. Il fallait avoir beaucoup d'esprit et de verve pour remplir des canevas, souvent informes, comme le faisait le fameux arlequin Dominique Biancolelli, et improviser un dialogue, d'autant plus difficile et amusant à la fois, que ce comédien intelligent dérobait à la nature son secret en la brusquant, et qu'il faisait, avec la plus grande justesse, l'application des saillies abruptes qu'elle lui inspirait, à l'esprit du rôle qu'il remplissait.

Je ne sais dans quelle pièce Colombine demande à Arlequin si l'on aime dans son pays : Assurément, ma bonne amie, on aime dans mon pays, répond Arlequin; les filoux aiment la bourse, les vieillards aiment l'argent, les fats aiment les beaux habits, les courtisans aiment la vanité, les procureurs

aiment les procès, les libraires aiment les auteurs qui leur donnent leurs ouvrages pour rien, les médecins aiment les maladies, les notaires les contrats, les jeunes gens la dépense, les cravates brodées et les grands chapeaux, les parvenus les titres, les musiciens aiment à boire, les joueurs aiment les dez, les poètes l'encens, et les femmes tout ce qui est nouveau.

COLOMBINE.

C'est tout comme ici.

PROVERBE CIII.

LES BRACONNIERS. — *Fin contre fin n'est pas bon à faire doublure.* (Pag. 413.)

Le fourbe, pour en venir à ses fins, use de toutes sortes d'artifices, de ruses, de souplesses; rien ne lui coûte pour réussir : il met en usage les promesses, les protestations les plus perfides, la dissimulation la plus adroite, et la duplicité revêtue de toutes les apparences de la bonne foi :

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse ?
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout le monde abhorre,
C'est le fourbe, à mon avis.

Mais souvent il échoue contre un écueil inaperçu, où il trouve un plus fin que lui.

ADAGES CORRESPONDANTS.

A bon chat bon rat.

A carne de lobo dente de perro. (Prov. espa.) A chair de loup dent de chien.

Con una cautela, otra se quiebra. (Prov. espa.) Par une ruse, une autre ruse se rompt.

Duro con duro, non è buona far muro. (Prov. ita.) Dur contre dur ne fait pas bon mur.

CONCLUSION.

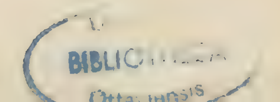
Je me propose de terminer cet opuscule, par des réflexions propres à nous rendre à notre ancien caractère. La gaieté semble être l'élément naturel du Français; pourquoi faut-il qu'il l'ait perdue dans les dissensions civiles et dans les rêveries politiques? Nos pères la cherchaient et la portaient en tout lieu: elle présidait à tous leurs repas, à toutes leurs fêtes, à tous leurs cercles. Aujourd'hui, elle est froide et réservée, on s'observe, on rit du bout des lèvres, on a la tristesse dans le cœur et la politique dans la bouche. Ailleurs, disait un homme de beaucoup d'esprit, on s'assemble pour raisonner, pour s'enivrer ou pour tramer des complots; en France on ne s'assemble que pour s'égayer. Faut-il que tous les jours semblent donner un démenti formel à cet heureux tableau, et cependant y a-t-il un état monarchique où la gaieté puisse se montrer avec plus de succès, et régner avec moins de contrainte? N'y a-t-il pas assez de liberté, sans qu'on puisse troubler la paix par une coupable prétention à la licence ou à une indépendance criminelle? N'existe-t-il pas mille routes ouvertes à la fortune, à la gloire, à une louable ambition? Tous ces avantages, lorsque nous voudrons en jouir raisonnablement, ne laissent-ils pas un champ libre à l'enjouement naturel des Français, aux élans de leur bravoure, aux traits saillants de leur esprit? Notre heureux caractère était tel, que ce qui pouvait paraitre insupportable à tout autre peuple, le Français le supportait patiemment lorsqu'il pouvait avoir pour distraction à ses peines, un aliment à l'heureuse fécondité de ses railleries. Puisse-t-il revenir à son ancienne politesse! L'abbé Regnier semble avoir prévu les modifications qu'une révolution apporterait à la politesse nationale, lorsqu'il dit:

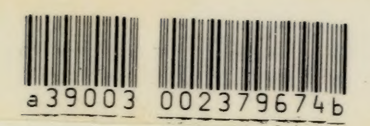
La politesse, ainsi que le courage,
Fut des Français autrefois le partage;
Et là-dessus ses nobles nourrissons
Auraient partout pu donner des leçons.
Des jeunes gens la dernière volée

Qu'a-t-elle fait? Elle s'est signalée
Sur le courage, et l'a même porté
Jusqu'à l'audace et la témérité.
Mais de leurs airs l'excessive licence
Dément en eux l'air poli de la France.
Une dame entre, on lui tourne le dos;
On s'émancipe en de libres propos;
Et lui marquer la moindre politesse
Passe auprès d'eux pour un air de vieillesse.

Nous avions promis à nos lecteurs une édition complète des proverbes dramatiques de Carmontelle : peut-être trouveront-ils que nous avons dépassé le but; mais l'éditeur se croira amplement dedommagé de ses soins par la satisfaction qu'il éprouve, qu'on ne pourra, sans injustice, lui appliquer la moralité du proverbe du chanoine de Reims. *Promettre est un, et tenir est un autre*, puisqu'il a plus donné qu'il n'avait promis.

FIN DES ENTR'ACTES DES PROVERBES.




a39003 0023796746